MÉDECINE
MATERNELLE,
OU
L'ART D'ÉLEVER ET DE CONSERVER
LES ENFANS;

PAR ALPHONSE LEROY,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS; MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

Sinite parvulos venire ad me.
Évang. S. MATH.

Seconde Édition.

Le Cheval Laugier [illegible]

A PARIS,

CHEZ J. B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE ET DU COLLÉGE ROYAL DES CHIRURGIENS DE LONDRES,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 13 (BIS).

LONDRES. Même Maison, 219 Regent street.

BRUXELLES. Au Dépôt de la Librairie Médicale Française.

1830.

11e vacation, le lundi 6 novembre.

Belles-Lettres..	504 — 523
Sciences et Arts.	206 — 221
Histoire.......	1212—1274

12e vacation, le mardi 7.

Belles-Lettres..	524 — 543
Sciences et Arts.	222 — 237
Histoire.......	1275—1337

13e vacation, le mercredi 8.

Belles-Lettres...	544 — 563
Histoire.......	1338—1400
Sciences et Arts.	238 — 253

14e vacation, le jeudi 9.

Belles-Lettres..	564 — 583
Sciences et Arts.	254 — 269
Histoire.......	1401—1463

15e vacation, le vendredi 10

Belles-Lettres..	584 — 604
Histoire.......	1464—1523
Sciences et Arts.	270 — 286

16e et dernière vacation, le samedi 11.

Belles-Lettres..	605 — 626
Sciences et Arts.	287 — 303
Histoire.......	1524—1582

On vendra, le jeudi 9 novembre à midi, rue de Vaugirard, nº 62, dans l'impasse Madame, toutes les tablettes de la bibliothéque.

MÉDECINE

MATERNELLE.



EXPLICATION DU FRONTISPICE.

La Gravure, en parlant aux yeux, peut établir des vérités, comme elle a établi des erreurs.

En en plaçant une au trait à la tête de cet ouvrage, on a eu intention d'établir quelques pratiques importantes à l'éducation première des enfans.

La Gravure qui est en tête d'Émile, représente Thétis plongeant Achille dans les eaux du Styx. On a mal saisi l'esprit de cette fable, qui était l'emblême de l'art de se prémunir contre la fatalité : il en est résulté que quelques-uns ont cru qu'il fallait, pour fortifier les enfans, les baigner souvent dans l'eau froide; les vêtir très peu et les exposer à toute l'intempérie des climats et des saisons. Mais l'Émile n'avait pas pour but principal la première éducation physique du premier âge, comme cet ouvrage.

Au haut de l'estampe est une femme qui, s'étant passionnée pour Rousseau, qu'elle n'a pas entendu, élève son enfant presque nu, le baigne à l'eau froide, ce qu'on appelle l'Éducation à la Jean-Jacques; de là des convulsions et la mort.

Une autre mère, par contraste, élève un enfant chaudement, l'appliquant contre son corps; elle le couve pour ainsi dire, l'expose à un feu clair et flamboyant, lui fait de petites frictions sur les reins, et présente à une chaleur lumineuse ses extrémités et ses parties naturelles, ce qui favorise les évacuations de l'enfant et fortifie sa vie.

A côté d'elle est un berceau au fond duquel il n'y a que de la paille battue, de sorte que l'enfant est couché durement; mais il est recouvert très chaudement par des linges sur lesquels on met en couverture une peau d'agneau ou de tout autre animal, pour lui donner et conserver de la chaleur.

On voit sur la cheminée un bocal contenant quelques sangsues, et une petite boîte renfermant quelques médicamens, qui indiquent qu'il faut réduire la pharmacie des enfans à un petit nombre de remèdes très simples.

Un coq rappelle un des moyens que j'ai indiqués pour ramener quelquefois les enfans de l'état le plus épuisé.

Un petit enfant, élevé d'après ces principes, indique qu'il est carnivore, en rongeant des substances animales; et tout son extérieur annonce que la méthode de son éducation physique l'a constitué très sain et très robuste.



*E. Gois pere inv*t. — *C. Normand Sculp.*

MÉDECINE
MATERNELLE,

OU

L'ART D'ÉLEVER ET DE CONSERVER
LES ENFANS;

PAR ALPHONSE LEROY,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS; MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

Sinite parvulos venire ad me.
Évang. S. MATH.

Seconde Édition.

A PARIS,

CHEZ J. B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE ET DU COLLÉGE ROYAL DES CHIRURGIENS DE LONDRES,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, No 13 (BIS).

LONDRES. Même Maison, 219 Regent street.

BRUXELLES. Au Depôt de la Librairie Médicale Française.

1830.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 88.

INTRODUCTION.

Un ancien proverbe dit : *Le médecin d'un enfant est une femme*. Cet adage signifie-t-il que les sentimens affectueux, que l'instinct et la tendresse des femmes les rendent seules capables de donner des soins à la première enfance ? C'est une vérité incontestable. Mais veut-on dire par-là que la médecine est inutile aux enfans ? Ce seroit une grande erreur ; car il n'est pas de temps dans la vie où la médecine soit plus puissante, et souvent plus nécessaire, surtout pour diriger les soins maternels.

Platon veut qu'on instruise les femmes, parce qu'elles ont une grande influence sur leur siècle, sur leur nation et sur la constitution physique et morale de l'homme. Mais quelle science importe-t-il plus d'apprendre aux femmes, que celle de conserver et de bien élever leurs enfans ? C'est

ce qui m'a fait donner à cet ouvrage le titre de *Médecine maternelle*; ouvrage que j'adresse aux jeunes médecins, afin qu'ils expliquent aux mères les motifs de leurs conseils; et aux mères, afin qu'elles puissent juger si ces conseils sont fondés sur la connoissance de la nature.

Jusqu'à ce jour on n'a donné que des soins routiniers à l'enfance. Ne doit-on pas regarder comme important de former une science, de l'art de la conserver et de l'améliorer? Cette science doit être réduite à un petit nombre de principes qu'on doit propager par un enseignement analytique.

L'enfant qui naît pour parcourir la vie, si on le considère en général, semble presque ne voir le jour que pour mourir. En effet, combien ne périt-il pas d'enfans peu après la naissance? En certains pays le nombre en est immense: je ne parle point de ces repaires affreux où la misère vient déposer une immense multitude de fruits infortunés; le dehors annonce *conservation*, dans l'intérieur, *la mort* éteint tout. Beaucoup plus que la moitié de ceux élevés vulgairement, périt la première année. Lorsque ces ravages pèsent sur notre espèce, nous élevons presque tous nos animaux domestiques!

Parmi le petit nombre d'enfans qui surna-

gent sur le fleuve de la vie, combien peu arrivent à une virilité robuste ? Les mères, les pères, les nourrices, transmettent aux enfans des principes de dégradation de toute espèce. Tant et tant sont détériorés, qu'à peine sur vingt individus qui survivent, en trouve-t-on un dont la constitution physique soit parfaitement saine. Cette dégénérescence et ces vices vont toujours croissans avec la civilisation. Faut-il donc s'étonner que les États les plus policés perdent un nombre immense d'enfans, et soient remplis d'individus mal sains ? Mais comme la dégénérescence des espèces commence par les femelles, si les filles, dans leur enfance, ajoutent à leur foiblesse naturelle des vices radicaux, doit-on s'étonner que les générations se succèdent avec des caractères de débilité croissans ?

Quelques peuples anciens sacrifioient les enfans foibles. A Sparte, Lycurgue avoit établi un jury devant lequel un père présentoit son enfant; et s'il n'étoit pas jugé capable de devenir robuste, il étoit précipité du mont Taygète. Les Gaulois plongeoient leurs enfans nouveau-nés dans l'eau froide, les foibles succomboient. Platon vouloit qu'on refusât les soins de la médecine aux êtres langoureux. Les Chinois rejettent les enfans foibles : leur gouvernement, qu'on a dit

si sage, ne sait donc pas employer pour sa prospérité son excès de population. Mais dans l'ordre social actuel, les vices et maladies de toute nature, et surtout les maladies chroniques, se sont tellement multipliées, que ces pratiques sauvages et barbares laisseroient vivre peu d'individus.

Les anciens semblent avoir trop donné à la force physique. La puissance de l'homme est plus l'effet de son intelligence, que de sa force : il doit plus à ses instrumens qu'à ses moyens naturels ; et la perfection de son intelligence s'accroît en état social, d'une manière indéfinie.

L'énergie de la vie est ordinairement en raison inverse des masses. Les êtres frêles et dont la fibre primitive est très-grêle, sont ceux qui cultivent avec le plus de succès leur intelligence : le repos qu'ils sont forcés de donner à leur puissance musculaire, permet plus d'action aux organes de l'intelligence : de combien d'hommes savans et qui ont avancé les progrès de la sociabilité, nos siècles modernes n'auroient-ils pas été privés par les pratiques barbares des anciens ?

Le principe de la vie est un élément actif, qui, par son accroissement et son développement dans l'ordre social, compense, répare même en partie, les altérations des humeurs ; en sorte que,

si en société l'homme perd du côté de la matière et de sa nature, il acquiert plus l'intelligence, son entendement se perfectionne, et cette sorte de force compense avantageusement ce que l'autre a perdu.

Les gouvernemens modernes n'ont rien offert de barbare contre les enfans, mais ils semblent avoir eu pour eux une grande indifférence.

Cependant une population nombreuse et saine, est le principe du mouvement et conséquemment de la vie du corps politique. Plus de bras sont fournis à l'agriculture ; l'industrie commerciale et manufacturière s'accroît. La colonisation est un moyen qui, mieux connu des anciens que des modernes, peut accroître le bonheur de la mère-patrie, et lui donner des sensations multipliées et des jouissances nouvelles.

L'Angleterre, qui utilise l'homme plus qu'aucune autre nation, emploie dans sa marine les enfans à un âge où ils jouent encore oisivement chez les autres peuples : c'est-là plus qu'ailleurs, qu'on s'occupe de la conservation des enfans, mais d'une manière insuffisante, puisqu'ils y périssent encore en très-grand nombre.

J'ai conseillé aux jeunes médecins de commencer l'étude et la pratique de la médecine par

les enfans : il est beaucoup plus facile de remédier à leurs maladies qu'à celle des adultes, parce que les causes en sont moins nombreuses; leurs sensations sont moins multipliées : il est plus facile de connoître, de réparer, de modifier, de changer les principes qui les constituent : ils se rapprochent plus de l'état élémentaire, ils sont plus homogènes; les combinaisons sont moins multipliées, les atmosphères qui circulent autour de chacun de leurs systêmes, sont plus étendues : en sorte que si leur réseau est plus frêle, le mouvement, la vie qui circule autour de chaque systême et même de chaque molécule, s'étend plus loin et se meut plus rapidement; de là vient que chez eux on peut mieux étudier et connoître ce que c'est que la vie.

On a été porté, jusqu'ici, à considérer la vie comme un être dont il n'appartenoit pas à la médecine de considérer la nature : c'est ce qui a retardé les progrès de cette science. Mais du moment qu'il a été permis d'examiner le principe de la vie, d'en chercher la cause et la nature chimique, et d'enchaîner toutes nos connoissances sur les élémens, pour examiner leurs rapports avec les principes qui constituent la vie, dès-lors, l'art de la médecine a dû faire de nouveaux progrès : mais comme il est plus facile d'observer la nature

de la vie chez les enfans, on a pu mieux acquérir chez eux les données que l'importance de cette étude exige.

Il ne paroît pas que les anciens aient été aussi avancés que nous dans l'étude des élémens. Leur médecine étoit toute d'observation, mais aujourd'hui, elle peut s'appuyer sur la théorie. La théorie de la médecine peut et doit se perfectionner, parce que les sciences ont acquis un grand degré de certitude physique. La médecine est le résultat de toutes les autres sciences; elle doit être fondée sur l'encyclopédie de ce que l'homme connoît de certain dans la nature.

Je n'ai considéré ici que la première enfance, et j'aurois pu intituler mon ouvrage, en lui donnant encore plus de rapports avec l'anatomie: *Histoire naturelle de la première enfance*. Mais en un autre temps, je considérerai l'enfant sous les rapports de l'entendement; je dirai ce que c'est que *la sensibilité*, *le moi*, *la mémoire*, *les sensations*, *les passions* et *l'entendement*; je prouverai qu'il est en la puissance de l'homme de diriger presqu'à son gré, par des moyens physiques, ces fonctions différentes de la vie. Mais ici, je n'ai considéré que la première enfance, sous deux rapports principaux, la nutrition et l'accroissement.

J'ai donné beaucoup d'influence à la nourriture animale, parce qu'en France, il falloit combattre le faux principe, de ne pas donner aux enfans des substances animales, pour éviter la putréfaction. Cependant la première nourriture, et de l'homme (rangé dans la classe des carnivores) et même celle de tous les granivores, est une substance animale : le lait, première nourriture animale, ne peut même convenir à l'enfant, s'il n'est suffisamment animalisé. Considérons les oiseaux granivores à peine éclos : ils apportent, en naissant, dans tout leur bas-ventre, une grande quantité de jaune d'œuf, qui est une matière très-animalisée, laquelle doit, pendant les premiers jours, aider la digestion des substances végétales, que les oiseaux ne regorgent à leurs petits qu'après l'avoir animalisée dans leur estomac : car dans leur estomac, à cette époque seulement, se trouvent des glandes qui secrètent un fluide presque laiteux. Pour moi, je ne doute nullement que la diète animale ne doive précéder, ou tout au moins accompagner la diète végétale. L'homme est carnivore avant d'être granivore et frugivore.

J'ai observé que les granivores ont une grande étendue de canal intestinal, auquel se rendent une grande quantité de filets nerveux, pour

opérer la digestion et l'animalisation de la matière végétale nutritive. Mais ils ont moins reçu de la nature les moyens d'intelligence et de combinaison des sensations ; tandis que les carnivores, qui ont le canal intestinal plus court, ont moins de nerfs au canal intestinal, mais ils en ont plus ailleurs, et sont doués de plus d'intelligence.

Cet ouvrage, dira-t-on, portera trop les hommes vers la diète animale, qui déjà est presque insuffisante surtout en France? Les peuples, en proportion de leur civilisation, deviennent plus consommateurs de subsistances animales; et en même temps ils mettent plus d'apprêts dans leurs subsistances végétales, car ils les veulent surtout fermentées. L'instinct nous porte vers cette fermentation qui, donnant une vie presque animale aux substances végétales, nous animalise plus nous-mêmes. Plus un peuple devient laborieux et civilisé, plus il recherche les élémens de la vie qu'il dépense. Les révolutions même conduisent à une plus grande consommation de subsistances animales, ou de végétales préparées et surtout fermentées : l'on pourroit dire que le choix des nourritures et l'art de les administrer, rendent de plus en plus les médicamens moins nécessaires. Mais c'est à la médecine qu'il appartient de rechercher le

mécanisme et la foule immense des travaux de la nutrition, et de réduire en science, cet art de nourrir. Connoît-on un autre moyen capital de modifier l'économie végétale, que celui de la nourrir avec art?

Les élémens de la nutrition sont, la lumière, l'air, l'eau, les principes contenus dans les animaux et végétaux; l'électrique, l'oxigène, l'hydrogène, l'azote, le carbone, etc. La vie générale et chaque genre de vie spéciale de chaque système s'assimile ces principes; et c'est dans la première enfance qu'il faut, par un sage emploi de principes élementaires, faire les bases de la santé.

L'anatomie n'étoit autrefois qu'une analyse grossière du corps humain. Elle commence aujourd'hui à mieux décomposer l'économie, et chacun des systêmes différens qui la forment, devient l'objet d'une analyse particulière. J'ai considéré le premier chaque systême, doué d'un principe spécial, en circulation autour de ce systême, et même de chaque molécule. La médecine aujourd'hui examine les principes chimiques de chaque systême constituant l'économie.

L'attraction, qui est la force de concentration, et l'impulsion, qui est une force excentrique, sont deux forces qui régissent tous les

corps de la nature. Mais la force d'impulsion, la force excentrique est la force, le mouvement de la vie. C'est cette force, qui constitue les atmosphères des corps, que les médecins doivent surtout étudier, et qu'il importe soit de soumettre à une analyse et à un calcul, au moins approximatif.

J'ai eu surtout ici en vue de développer le mécanisme de la nutrition et celui de l'accroissement; d'indiquer les différens désordres qui résultent de ces deux fonctions, qui ont leur siége dans des systêmes très-différens de l'économie animale; savoir, la nutrition, dans le systême blanc, et l'accroissement dans le systême rouge. La nutrition et l'accroissement sont, dans les premiers temps de la vie, les deux fonctions auxquelles sont subordonnées toutes les autres: ce sont ces deux fonctions dont j'ai voulu capitalement indiquer le mécanisme et les désordres.

Je n'écris ici qu'après avoir observé et pratiqué longtemps, et c'est le résultat de plus de trente-six années d'études, d'enseignement et d'expériences que j'offre au public.

Je paroîtrai peut-être avoir donné beaucoup à la théorie, contre l'usage ordinaire des praticiens qui écrivent leurs observations. Mais on

doit faire attention que, chargé de l'enseignement, il faut, autant que possible, rendre raison des faits : d'ailleurs ce qu'ou pouroit regarder comme théorie, observé de très-près, n'est autre chose que des résultats généraux, qui sont eux-mêmes des faits desquels tous les autres découlent. Je n'ai jamais vu aucun fait en pratique que je n'aie cherché à le raprocher d'autres, avec lesquels il pouvoit se lier. Le temps, juge tardif, mais équitable, démontrera la vérité de tout ce que j'annonce dans cet ouvrage ; et j'assure que, d'après ces principes, j'ai conservé un grand nombre d'enfans dans des circonstances ordinairement désespérées.

Dans mon enseignement public, je donne des détails anatomiques sur les différens systêmes, organes et fonctions (1) des enfans. Il eût peut-

---

(1) On vient de regarder comme nouvelle une Méthode analytique d'enseignement qui m'est particulière depuis un grand nombre d'années, et qui étoit en rapport avec celle que Vicq-d'Azir avoit adoptée pour l'enseignement de l'anatomie, et que j'avois spécialement dirigée vers la pratique de la médecine. J'avois commencé avec Vicq-d'Azir, mon compagnon d'étude, à m'occuper en commun de l'hypiatrique, à l'enseignement de laquelle le Dr. Petit, notre maître, nous avoit voulu destiner, d'après la demande que lui avoit

être été ici trop long de développer trop de comparaisons anatomiques, etmême trop de dif-

---

fait M. Bertin, ministre, de deux jeunes médecins, pour leur confier l'importante partie de la médecine des animaux domestiques. Notre intention étoit de considérer les divers systêmes de l'économie animale.

Un jeune médecin qui vient d'être enlevé, malheureusement aux sciences, publia en l'an VIII, un traité des Membranes; je l'en félicitai publiquement, dans un ouvrage périodique, *la Décade philosophique*, et je lui donnai quelques idées sur ce mode analytique d'étude et d'enseignement des systêmes de l'économie qui m'étoit depuis long-temps familier, et qui m'a dirigé très-heureusement dans ma pratique. Ce jeune médecin qui promettoit beaucoup à l'art, a cru devoir taire les sources de ses connoissances, effet de jeunesse; car son ouvrage est un essai propre à diriger les élèves; mais il n'est et ne pouvoit être encore assez médicinal pour être utile aux praticiens.

Je n'ai point encore écrit sur ce mode d'étude et d'enseignement analytique que je professe depuis plus de trente ans, et qui me paroît le seul, propre à diriger tellement l'entendement des élèves, qu'ils puissent, au sortir de leurs études, pratiquer la médecine, et s'instruire autrement que par des expériences fatales.

Le peu que je dis ici sur les systêmes de l'économie des enfans, fera voir que cette méthode m'est familière, et que j'ai considéré principalement dans les différens systêmes leur organisation, leur vie propre, la nature différente de chaque vie en chaque systême, et l'art de la modifier. J'ai donc, le

férence entre les enfans et les adultes ; d'ailleurs Bacon dit : *medici toti non sint in curarum taediis et sordibus*. Que les médecins ne se jettent pas entièrement dans les ennuis et saletés médicales, à moins qu'un examen philosophique et nécessaire ne leur donne un intérêt de curiosité et d'utilité. D'ailleurs je reviendrai sur ces objets, quand *je considérerai la seconde enfance et la puberté*.

Cet ouvrage abonde en incorrections de style, je le sais ; je n'ai songé qu'à offrir mes principes, que mes occupations ne m'ont pas permis de mieux développer.

Un philosophe éloquent a excité l'enthousiasme maternel, mais j'ai cru qu'un philosophe médecin le devoit diriger. Rousseau fut le grand apôtre de la maternité : on a mal entendu ses principes, qui sont politiques plutôt que médicinaux. Ce grand homme, plein de sensibilité et d'indignation con-

---

premier, donné ce genre d'impulsion à la médecine. Mais cette antériorité importe peu à l'art. Les hommes passent : ce qu'ils ont fait reste quand il est utile ; ce qu'a fait ce jeune médecin pour le progrès de l'art de guérir, ce que j'ai fait moi-même, est ce qui restera, et nos descendans s'appliqueront plus à profiter des résultats de notre méthode, qu'à en rechercher l'origine.

tre les maux de la société, créa un être idéal qu'il en fit le plus indépendant possible, et qu'il ne soumit qu'aux nécessités de la nature; il falloit au contraire, indiquer l'art de rendre l'homme plus attaché à l'ordre social : il falloit l'améliorer, le perfectionner au physique et au moral par un art physique, et fondé sur son organisation : mais, pour cet effet, il falloit des connoissances médicales, et surtout celles de l'organisation de l'enfant, et celles des besoins qui en dérivent.

Mais Rousseau, tout entier à l'amour de la nature sauvage, ne voulut devoir à la nature cultivée aucun de ses avantages immenses. Il voulut des générations plus robustes, mais il connut mal l'art de réaliser les bienfaits qu'il avoit conçus.

En attachant les mères à leurs enfans, en debarrassant ceux-ci de leurs liens, il fit un très-grand bien sans doute, mais les ames ardentes ont adopté trop avidement tous les autres principes et toutes les autres conséquences d'un ouvrage politique, dont il n'osa et ne pouvoit développer les principes contraires à l'état actuel des sociétés. Cette erreur a coûté bien des larmes à des pères et mères, et détruit beaucoup d'espérances conjugales.

Certes, ce ne fut pas l'intention du plus sensible des philosophes qui ne fit dépasser les limites de la nature sociale, que par trop d'amour pour la nature pure et sauvage. En pénétrant ses vues, j'ai taché d'indiquer mieux les moyens d'élever et de conserver, et même d'améliorer l'enfant

Comme Rousseau, je desire qu'un grand nombre de mères allaitent leurs enfans ; mais sans établir ce principe comme absolu, je donne des moyens de satisfaire plus aisément à ce devoir sacré. J'indique la nécessité de faire jouir les enfans des bienfaits des élémens, et je donne les vrais moyens de supporter toute leur rigueur, et de résister à toutes les espèces de nécessités. Mais je veux que les enfans soient amenés à ces avantages par des moyens conformes à leur frêle organisation et aux lois de la nature cultivée. Je veux que la sensibilité maternelle s'accorde avec les besoins de l'enfant de l'ordre social.

Par la culture du cerveau, des sens, des nerfs, des différens systêmes de l'économie des enfans, je veux que jouissant pleinement de tous les élémens de la vie, ils développent en liberté leurs forces, leurs graces, et toutes leurs facultés. Il faut que leurs besoins et leur instinct soient satisfaits, et leurs passions physiquement dirigées.

Les enfans n'ont point, dit-on, de langage pour exprimer leurs besoins ; mais quand une mère sensible et un philosophe attentif, les écoutent et les observent, alors ils se font entendre facilement : leurs signes sont pour ceux qui leur donnent des soins, tout aussi expressifs que les nôtres. Je me plais à étudier chez eux ce langage, et leur sagacité m'a parue toujours plus profonde qu'on ne la jugeoit. Ils distinguent parfaitement la nature des affections qu'on leur porte : ils obéissent facilement, avec joie même, à ceux dont la sensibilité non obligée est dirigée par la raison ; mais ils sont rebelles, ingrats même quelquefois envers leurs parens, parce qu'ils distinguent et la nature physique, et l'aveuglement, et l'égoïsme, de leurs affections. L'enfant a une foule immense de passions qui dérivent d'un petit nombre de besoins ; pour les satisfaire il raisonne bien plus qu'on ne pense : ce sont de petits hommes qui discernent trop bien que nous ne sommes trop souvent auprès d'eux que de grands enfans. Voilà ce qui a nui à leur éducation, qui devroit être basée sur les affections les plus tendres, mais en même temps les mieux dirigées par la raison. Aussi des parens qui sont aussi tendres que raisonnables ont des enfans bien élevés. Ce n'est donc point des enfans et de leur naturel,

qu'on peut diriger, dont il faut se plaindre.

Je me demandois un jour d'où venoit ma profonde tendresse pour les enfans? Eh! me répondis-je à moi-même, les passions naissent avant tout chez eux; c'est chez eux qu'il est aussi utile que curieux d'étudier leurs mystères, leur labyrinthe. Nous cherchons à connoître le moral de l'homme sauvage, il est dans les enfans. C'est chez eux seuls qu'on doit faire l'anatomie de nos facultés; eux seuls nous développent l'origine et les premiers essais du sentiment, et nos premières sensations. En eux, nous voyons comment insensiblement les besoins, le sentiment, les sensations, l'idée de l'existence, la coordonnance de nos sensations se développent, au point que plus avancés, il nous est impossible d'en connoître l'origine, si nous ne retournons à l'enfance. C'est donc l'enfant qui apprend à l'homme à se connoître. L'enfance est un miroir où nous pouvons nous voir tout-à-la-fois et petits et grands. Ah! me dis-je à moi-même, comment ne pas aimer ces petits êtres qui nous révèlent, lorsqu'on les observe, les grands mystères et de notre économie et de notre entendement?

Madame Geoffrein me disoit un jour, qu'elle étoit l'amie à l'avance de ceux qui chérissoient les enfans. Malheur, en effet, à qui n'a jamais

souri à la joie d'un tendre enfant ! et bonheur à celui qui peut améliorer leur sort ! car c'est améliorer les destinées de l'espèce humaine entière ! C'est dans cette pensée, que je livre à la maternité ce léger essai.

L'étude des enfans nous découvre le mécanisme des fonctions essentielles de notre économie ; c'est dans leur réseau plus développé que la nature travaille en liberté et plus en évidence ; c'est donc chez eux qu'il faut étudier de l'homme et le moral et le physique.

Je n'ai point parlé en cet ouvrage de la nécessité d'élever plusieurs enfans ensemble ; mais d'après ce que j'ai dit sur la vie et sur les atmosphères qui se corroborent les unes par les autres, on doit sentir que les enfans réunis ensemble, se fortifient les uns par les autres, comme des fils réunis multiplient leurs forces naturelles. Les enfans ont besoin de vivre les uns avec les autres, et leur vie se fortifie respectivement. C'est ce que nous dirons dans la suite, en un traité de l'éducation physico-morale de l'enfant.

Puissent ainsi les bienfaits de la vraie médecine, se répandre de plus en plus sur ce premier âge ! c'est-là le bien que je desirerois laisser après moi ; c'est mon vœu principal : eh ! si j'en formois un autre, ce seroit celui d'Anaxagore. Les habitans

gran maestro di pericle

de Lampsaque, reconnoissant les bienfaits qu'ils devoient à sa sagesse, lui demandèrent, aux approches de sa mort, comment il vouloit qu'on honorât sa mémoire : *que vos enfans*, dit-il, *jouent en liberté, le jour où j'aurai cessé de vivre*. Réponse pleine de sentiment, et digne d'un sage qui s'intéressoit au bonheur des enfans, et conséquemment à celui des générations qui devoient le suivre.

MÉDECINE MATERNELLE,

OU

L'ART D'ÉLEVER

ET DE CONSERVER

LES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

Des grands changemens qui s'opèrent dans l'économie de l'enfant à sa naissance.

Pour conserver et assurer la vie à l'enfant qui vient de naître, il faut lui donner des soins qui soient le résultat de la connoissance de son organisation et des changemens qui s'y opèrent à la naissance. L'observation et de nouvelles expériences chaque jour avancent nos progrès dans la science de l'homme : chaque jour nous levons un des voiles de la nature, et nous retrouvons des vérités obscurcies par la nuit des temps. Nos découvertes modernes sur l'électricité des animaux, sur cette flamme, principe de leur vie, nous ont appris que, tandis qu'ils sont renfermés dans le sein de leur mère, ils sont peu irritables, leurs chairs sont peu contractiles ; mais elles le deviennent éminemment lorsqu'ils ont respiré l'air. L'air après la naissance augmente donc la somme de vie de l'enfant.

L'air, autrefois regardé comme élément, est aujourd'hui, par le progrès des sciences, soumis ainsi que l'eau à une division et décomposition en autres élémens. L'air entre, à la naissance, dans le poumon; il y laisse un de ses principes, lequel va s'unir au sang qui passe par la circulation dans cet organe : le sang, fortifié de cet élément qu'il a ravi à l'air, monte au cerveau, et là, sépare de nouveau, secrète une partie plus simple encore; c'est une vapeur, une flamme pure de la vie, qui, mise en réserve dans cet organe pulpeux supérieur, s'amasse et coule sur les nerfs messagers de cet électrique, lesquels le mêlent, le combinent à différentes proportions, aux différentes parties et aux divers et derniers atomes de l'économie. Ainsi est donné à tout, en des proportions diverses, le mouvement, la vie et le sentiment.

L'enfant, en naissant, puise donc dans l'air le principe qui entretient et accroît sa vie; principe qu'il puisoit dans le sang de sa mère lorsqu'il étoit uni à elle. Cette flamme, ce principe de vie, emmagasiné en son économie, s'exhale par tous ses pores en des proportions à peu près égales à celles reçues. Mais non seulement l'air respiré, mais encore la lumière, mais les alimens, vont, par leur triple influence, augmenter et régir toute l'économie. Sans cet admirable accroissement de vie, comment les animaux supporteroient-ils la crise effrayante de la naissance? Voyez la poitrine du nouveau né, considérez ses premières respirations; c'est un état violent de dilatation et de contraction. Une circulation nouvelle vient de s'établir, l'air l'entretient; c'est le grand ressort de la machine : les émonctoires s'ouvrent; toutes les secrétions se font : il éternue,

il salive ; il expectore ; ses aisselles, ses aines suintent ; le canal intestinal évacue. Dans le sein de sa mère il vivoit en un milieu humide et constamment chaud à 30 degrés : il arrive nud en un milieu froid, aride, sec, sujet à des variations continuelles : de plus, on lui fait à l'ombilic, sur trois gros vaisseaux, une plaie dont les effets peuvent se propager à toute son économie.

Certes, l'homme le plus robuste ne supporteroit pas d'aussi grands changemens, à moins que, comme chez l'enfant, la somme de sa vie ne fût multipliée par des triples élémens.

Faut-il donc s'étonner si tant d'enfans, en naissant, perdent la vie ? Les uns arrivent au monde avec une énergie vitale qui leur permet de résister au choc des élémens qui vont les vivifier davantage ; et ceux-là supportent les grands changemens. Ils font plus encore ; ils supportent les contrariétés que les méthodes de l'ignorance opposent à leurs besoins. Ces enfans, comme on dit, viennent contre vent et marée. Mais d'autres ont besoin qu'un art savant renforce le souffle et rallume en eux le feu trop foible de la vie : en d'autres, malheureusement, il s'éteint par l'impétuosité même des élémens propres à l'entretenir. C'est ainsi que les premiers momens de la naissance préludent, plus qu'on ne peut croire, à toutes nos destinées.

Certes, si l'enfant avoit le sentiment développé, s'il avoit *le moi*, le sentiment clair, distinct de la douleur, il succomberoit. Mais il n'a encore aucune sensation nette et précise : sa sensibilité générale est obtuse : ses sens sont couverts d'un voile : une membrane empêche la lumière d'agir sur des vaisseaux et des nerfs qui n'en pourroient

supporter le choc. Les sens sont engourdis : une membrane molle et des mucilages recouvrent l'organe de l'ouïe. Un mucus épais émousse son odorat; sous sa peau la graisse amortit le toucher : voilà ce qui l'empêche d'être affecté trop vivement des objets extérieurs.

D'après ce rapide aperçu des effets de la naissance, que nous allons développer encore, indiquons les moyens de donner à l'enfant nouveau-né tous les soins propres à assurer, augmenter et confirmer sa vie.

CHAPITRE II.

De l'Art de séparer l'enfant nouveau-né de sa mère.

La naissance des animaux est un passage presque subit d'un mode de leur existence à un autre. L'enfant, renfermé dans le sein de sa mère, vivoit presqu'à la manière des végétaux : la naissance l'élève à l'existence des animaux. Par des degrés ultérieurs, par le développement des organes de ses sens, il s'élèvera bientôt à des sensations externes et internes, ensuite à leur harmonie qui constitue l'intelligence. Dans l'acte de la séparation entre la mère et l'enfant, qui est-ce qui ne sent pas que l'art peut seconder éminemment la nature? qui peut douter que dans cet instant où l'enfant acquièrt une existence plus compliquée, où cessant d'exister en végétal, il

va vivre comme les animaux et remplir de nouvelles fonctions, qui doute qu'il n'ait souvent besoin d'être secondé par un art très-savant? Cependant cet art, s'il existe, n'a point encore de principes et de règles. Aussi, combien d'enfans périssent en naissant! C'est en d'autant plus grand nombre, qu'ils reçoivent moins les soins que je vais indiquer.

Le père de la médecine a dit qu'il ne falloit pas séparer l'enfant de sa mère, ni couper le cordon qu'il n'eût crié et respiré complétement.

L'enfant est-il foible? la poitrine a-t-elle été longtemps serrée dans l'opération de l'accouchement? ne crie-t-il pas en venant au monde? paroit-il peu vivant? Il ne faut pas couper le cordon, mais entretenir la chaleur dans ce même cordon, dont les artères, dans ce cas, ont de foibles pulsations: en proportion que le cordon s'échauffe, soit par la chaleur de la mère, soit par celle des mains qui lui donnent des secours, les pulsations s'accroissent, et bientôt l'enfant crie et respire complétement.

Dans tous les cas possibles, dès que l'enfant est arrivé au monde, on doit lui faire de douces frictions sur toutes les parties de son corps, mais surtout à la région de la poitrine, pour aider la répartition du sang à la surface, et principalement au poumon.

Le sang de l'enfant qui s'épanchoit dans le placenta va se porter à sa poitrine, et y développer l'organe de la respiration. Mais en proportion que les poumons se déploient, les artères ombilicales se resserrent, et enfin cessent leurs battemens. Le sang qui se portoit au placenta et à tout le bas-ventre de l'enfant, va établir dans les

poumons, et surtout à leur partie inférieure, une circulation nouvelle.

C'est cette circulation qu'il faut développer, exciter : c'est elle qui va produire des inspirations proportionnées à son énergie. Ces inspirations sont-elles foibles et la respiration incomplète ? On souffle sur l'enfant du vin, des liqueurs spiritueuses. On lui fait alternativement éprouver et le froid et le chaud ; enfin, par une foule de moyens, on excite les contractions et dilatations de la poitrine. Sont-elles bien établies ? on arrive à la section du cordon.

On ne doit faire cette section que quand les artères ombilicales ont presque cessé de battre.

Quant à l'art de couper ce cordon qui renferme trois vaisseaux (deux artères, une veine), tout est négligence à cet égard chez les modernes : chez les anciens ce fut un art qui eut des règles et même des lois. Tout est encore précaution à cet égard dans quelques climats chauds, et même chez les sauvages.

Les anciens ne se servoient point d'instrumens de fer pour couper le cordon ombilical, car ils sont très-dangereux pour cette opération entre les tropiques. Sur le tranchant des instrumens, l'œil armé d'un microscope découvre des particules de fer oxidées, c'est-à-dire rouillées ; elles sont plus nombreuses entre les tropiques que dans nos climats. Ces particules, dans l'opération, se détachent et vont porter sur la plaie faite à trois vaisseaux, un effet délétère qui, dans les climats chauds est plus actif, peut y devenir fatal à l'économie toute entière, et même la détruire par des désordres différens, connus des anciens, ignorés des modernes.

C'est pour éviter ces dangers que Moyse ordonna de faire la circoncision avec des couteaux de pierre. Les Juifs, dans tous les climats, sans connoître la raison du précepte de leur législateur, s'ils sont exacts à leur loi, ne se servent point d'instrumens tranchans d'acier ou de fer.

Ah! si, plus studieux de la nature, nous eussions connu la fatale influence de ces instrumens entre les tropiques, une pratique plus sage, pour séparer le cordon dans l'espèce noire, eût conservé un nombre immense de petits nègres, qui périssent dans les premiers jours de leur naissance. Avant la révolution ils périssoient au nombre de vingt-cinq mille dans toutes nos colonies : par de petits soins, très-importans, cette portion de l'espèce humaine pouvoit être conservée et multipliée dans nos colonies, tandis qu'elle s'y dépeuploit, comme elle le fait encore dans la raison de cinq par cent par an. C'est cette mortalité qui entretenoit le commerce des hommes noirs aux côtes de l'Afrique. Cette espèce, de nos jours, s'en est cruellement vengée : l'humanité, dans cette triste cause, a doublement à gémir.

Le moyen, que ces instrumens tranchans s'emploient avec moins de danger, consiste à graisser légèrement leur tranchant; parce que les corps gras enlèvent cet oxide, cette rouille dont les petites particules sont invisibles à l'œil; enfin les corps gras leur ôtent leur plus grand danger.

Il faut donc graisser légérement les ciseaux qui doivent couper le cordon; et à ce moyen, dans nos climats, l'instrument d'acier tranchant sera sans danger : entre les tropiques il en aura moins : mais il sera mieux de faire en ces régions cette section sans acier et sans fer. J'ai con-

seillé aux jeunes élèves d'user des mêmes précautions ici pour tous les instrumens tranchans, et dans toutes les opérations. Tous m'ont rapporté qu'ils avoient observé cette pratique évidemment utile, et que les plaies avoient eu des suites moins dangereuses. Dans la saignée on voit quelquefois des suppurations à la plaie, quoiqu'on ait employé une lancette qui n'avoit point servi; et cet accident fréquent s'est présenté plus rarement à ceux qui ont usé de ma précaution indiquée.

Après avoir coupé le cordon, il faut le laisser répandre un peu de sang du côté de l'enfant. Dans le chapitre suivant nous traiterons de sa ligature.

Du côté de la mère, il faut au contraire se presser de lier le cordon, parce que le sang qui sort des vaisseaux du côté de la mère en plus ou moins grande quantité, pourroit affoiblir le ressort de la matrice, causer une foiblesse et une perte fatale.

Ainsi le cordon est lié d'abord du côté de la mère. Mais après la section, du côté de l'enfant, on macère entre ses doigts l'extrémité dans un linge bien sec, puis on l'enduit d'un corps gras, et après on en fait la ligature ; on l'enveloppe ensuite dans un petit linge. Ce corps gras est encore favorable à la plaie faite aux membranes qui composent les trois vaisseaux du nombril. Autant qu'on le peut, il faut éviter l'application du froid et de l'humidité sur ces trois ouvertures ombilicales.

Enfin on arrive à nétoyer l'enfant ; on frotte tout son corps avec un linge trempé dans l'eau tiède et du vin. Je conseille, comme les anciens,

de saupoudrer toute sa peau avec un peu de sel très-fin, et ensuite de la nétoyer avec un peu de vin chaud ; après quoi on le couvre de linges chauffés, et on l'approche le plus possible de sa mère, pour qu'elle lui communique sa chaleur.

Lorsque l'enfant a reçu ces soins, on ne le changera pendant neuf jours que pour le délivrer de ses excrémens ; ce qui sera facile s'il n'est pas lié dans ses langes. On nétoiera seulement la peau dans les parties salies ; le derrière de ses oreilles, puis ses aines. Mais, pendant neuf jours, on évitera soigneusement des bains entiers, des mouvemens trop brusques, l'air, le froid, la lumière, l'humidité froide.

Pendant neuf jours l'enfant est en un état de crise. Il est dans le danger de perdre la vie ; et on ne peut la lui confirmer que par le repos, et, autant que possible, par la chaleur humide de sa mère.

Il est facile de juger que toutes les nouvelles fonctions de l'économie ne doivent pas être troublées : leurs opérations doivent se faire dans le repos et le silence : il ne faut, à cet enfant, que le lait récent et la douce et humide chaleur de sa mère. Moyse n'ordonnoit l'opération de la circoncision qu'après ces neufs jours, parce que après ce temps la vie est acquise et plus consolidée chez les enfans.

CHAPITRE III.

COMBIEN il importe de seconder la fonction de la respiration chez les nouveau-nés.

ON est partagé sur la nécessité de lier le cordon ombilical du côté de l'enfant nouveau-né. Il y a toujours dans les systêmes opposés de part et d'autre un point de vérité qu'il faut saisir. Les uns n'ont point lié le cordon ombilical et n'ont point eu d'hémorragie ; d'autres ont vu le sang couler du côté de l'enfant pour n'avoir pas fait la ligature ; et quelquefois même il coule encore dans ses langes, quoiqu'on ait fait la ligature.

En 1771, lorsque j'enseignois dans un amphithéâtre particulier la théorie et la pratique des accouchemens et de toutes les autres parties de la médecine, voici ce que j'eus occasion d'observer. Je ne fis aucune ligature à un nouveau-né, et je le remis à une femme qui le renferma dans des linges chauds, sans aucunement l'assujétir : il ne coula point de sang du cordon de l'enfant : la mère délivrée, je revins à l'enfant dont le cordon n'étoit pas lié. J'observai avec quelle force la nature faisoit les inspirations pour développer et dilater la poitrine ; je voulus voir quelle étoit la somme de cet effort : je bornai la dilatation des fausses côtes avec mes mains placées de manière à les contenir de chaque côté. Aussitôt le sang coula des ouvertures du cordon, et même avec abondance : en cessant la compression le sang cessa de couler ; ce que je réitérai plusieurs fois.

Je fis une légère ligature ; je serrai et comprimai la poitrine, et je vis le sang couler fortement encore.

Il est facile d'expliquer à présent pourquoi l'on trouve des enfans aux maillots baignés dans leur sang, quoiqu'on ait fait la ligature du cordon : c'est l'effet du resserrement qu'on fait éprouver à la poitrine des enfans par leurs langes et la manière de les serrer ; tandis que si l'enfant est absolument en liberté, il n'a besoin d'aucune ligature.

Un enfant étoit mort au vingtième jour de sa naissance : on observa, à l'ouverture de ses poumons, que les lobes inférieurs n'avoient point été développés ; aussi avoient-ils la dureté et la compaccité qu'ils présentent dans le fœtus qui n'a pas respiré. La seule partie supérieure qui avoit été développée, étoit légère, gonflée, crépitante et surnageante dans l'eau, tandis que l'autre partie alloit au fond ; le sang avoit continué de circuler comme dans le fœtus ; le trou de la cloison du cœur, qui sépare les cavités droites des cavités gauches, étoit encore ouvert. Il n'y avoit donc qu'une très-petite partie du sang qui doit traverser supérieurement et intérieurement tout le tissu pulmonaire, qui y circulât. Cet enfant, pendant les vingt jours de sa vie, avoit été dans un état de langueur continuelle ; il étoit noirâtre, bouffi ; il n'avoit pas ajouté suffisamment à son existence première. L'air ne lui donnoit pas assez le principe de la vie : cette courte existence n'avoit été qu'une continuelle asphyxie.

Nous savons beaucoup sur la fonction de la respiration, mais il nous reste beaucoup plus à connoître encore. Un grand nombre de phéno-

mènes ne sont point expliqués, et des faits fort singuliers ont été niés, parce qu'on ignoroit la cause qui pouvoit les produire.

Deux choses se passent dans la respiration, l'inspiration et l'expiration. Parlons de la première; nous viendrons ensuite à des phénomènes encore inexpliqués de la seconde.

L'inspiration, pendant laquelle la poitrine se remplit d'air, est bien plus pénible à la nature que l'expiration. C'est la facilité de l'inspiration qu'il faut surtout seconder chez le nouveau-né. Cette inspiration est quelquefois très-pénible à l'adulte même le plus robuste, surtout lorsqu'il parle en public, et quand, avec de grandes passions, il a à développer l'organe de la voix pour communiquer ses sensations. Plusieurs tragédiens célèbres, Larive, entr'autres, dont l'organe de la voix a été si agréable au public, m'a raconté que, malgré la largeur de sa poitrine, la facilité de son organe, un simple baudrier à travers sa poitrine l'empêchoit quelquefois, dans des scènes grandement tragiques, de développer tous ses moyens. C'est à la manière dont un homme inspire en public, lorsqu'il parle avec rapidité et chaleur, qu'on connoît la force de sa poitrine.

Mais si l'inspiration est pénible quelquefois à des adultes très-forts, comment ne le sera-t-elle pas à un nouveau-né? En considérant chez lui cette fonction, on voit que toute la puissance de ses forces se réunissant sur le diaphragme et sur les fausses côtes, toutes ces parties tendent à se développer, et ensuite cherchent un point d'appui au moyen duquel l'action et la réaction s'accomplissent mieux.

Il importe donc d'aider ce développement ; mais il faut commencer par n'y pas nuire ; et c'est ce que nous faisons par des soins mal entendus. Si après la naissance, au lieu de borner les dilatations des fausses côtes, nous faisions de petites frictions huileuses, aromatiques, sur les parties inférieures, antérieures et postérieures de la poitrine, nous aiderions à ses développemens ; et à cet égard on ne sauroit prendre des soins trop minutieux pour seconder la nature.

Le développement du réseau du poumon est la véritable mesure de l'étendue de la vie. Borner donc et arrêter ce développement, c'est retrécir le cercle de la vie. Mais c'est surtout lorsque la mollesse de nos organes en permet une grande extension, qu'il la faut seconder, au lieu de la contrarier, comme nous faisons. Si jamais on trouve les moyens d'alonger tant soit peu le court espace de temps que nous vivons, ce sera en étendant le réseau qui forme le tissu pulmonaire ; car un art savant sur les proportions de notre économie peut déterminer par la forme et la liberté des fonctions de la poitrine, la durée naturelle de la vie.

L'air doit donc être respiré par un enfant en grande abondance ; car non seulement il lui en faut pour vivre, mais il lui en faut une somme plus considérable qu'aux adultes, parce qu'il lui reste à croître et à grandir. Aussi observe-t-on que quand on met de jeunes ou de vieux animaux sous la machine pneumatique, les vieux périssent plutôt que les jeunes, parce qu'ils ont moins d'air libre dans leur économie. Plus donc vous aurez donné à un enfant de moyens pour inspirer une grande quantité d'air, plus vous lui aurez donné une grande somme et étendue de vie.

CHAPITRE IV.

Des Phénomènes singuliers de l'expiration du poumon chez l'enfant renfermé au sein de sa mère.

Que de choses à connoître encore dans les fonctions même les plus étudiées de notre économie ! Les phénomènes de l'expiration sont encore inconnus, surtout dans l'enfance.

Hunter rapporte qu'un homme attaqué d'un asthme convulsif, pendant l'accès duquel les pulsations et toute circulation et toute inspiration étoient totalement suspendues, proféroit quelques paroles. J'avois eu occasion de faire une pareille observation sur un homme attaché à l'archiduchesse d'Autriche, lorsqu'elle vint en France. Dès-lors j'étudiai plus attentivement les phénomènes de l'expiration. Le poulet, dans sa coque, piaule avant d'en sortir : est-ce par le seul fait de l'expiration ? Je le pense : mais cette matière demande d'ultérieures expériences. Plusieurs animaux m'ont offert le phénomène suivant : Renfermés dans les eaux de l'amnios, ils ouvrent la bouche et m'ont paru expirer de l'air. On rapporte plusieurs observations d'enfans qui ont jeté un cri, étant renfermés dans le sein de leur mère ; et je ne peux douter de ce fait.

Comment peut arriver cet air à la poitrine ? comment peut-il s'en exhaler, et surtout produire un cri ? cela peut aujourd'hui être expliqué. L'air

uni au sang et plus spécialement à la sérosité, se dégageroit-il du poumon ? cet organe auroit-il même, au sein de la mère, une affinité spéciale avec l'air ? la sérosité arrive-t-elle à la poitrine des enfans surchargée d'air ? Ces considérations ne sont, qu'en passant, de mon objet, et je ne m'en sers que pour conduire mon lecteur à sentir l'importance de la respiration.

La poitrine des animaux, dans le sein de leur mère, remplit quelques fonctions qui nous sont encore inconnues; et je crois que c'est celle de l'expiration. Aristote avoit observé, ce que comme lui j'ai observé dans la pratique des accouchemens, que l'enfant périt lorsque sa poitrine a été longtemps comprimée au passage, quoique les vaisseaux ombilicaux n'aient souffert aucune compression ni interruption de circulation. Concluons donc qu'il est dangereux que, même au sein de la mère, et avant la respiration, la poitrine soit gênée ; à plus forte raison lorsque cette fonction, première et essentielle à la vie des animaux, aura commencé son cours.

Eh ! faut-il s'étonner que l'enfant, qui vit au sein de sa mère d'une manière inconnue, différente en apparence de la nôtre, mais qui doit par suite s'y conformer, nous offre des phénomènes qui semblent extraordinaires ? Je livre l'examen des fonctions que j'attribue au poumon, aux expériences des savans ; au moins elles fixeront notre attention sur l'art d'augmenter l'étendue et la force du grand mobile de la vie.

CHAPITRE V.

Des premiers habillemens de l'enfant nouveau-né; des langes, de ses maillots, et de leurs effets sur la poitrine, et des moyens de la bien développer.

La manière de vêtir un nouveau-né influe, plus qu'on ne le pense communément, sur toutes ses fonctions présentes et futures, et sur les destinées de sa vie. Aussi le législateur de l'antiquité qui s'occupa le plus de l'éducation, Lycurgue ne laissa pas aux mères le soin d'arranger et vêtir à leur gré les enfans. Des lois, dit Plutarque, avoient précisé cet important objet. Mais d'après tout ce que nous venons de dire sur la respiration, et d'après ce que nous allons développer encore, on apercevra combien il importe non seulement de ne pas contrarier cette fonction dans la première enfance, mais même combien il est nécessaire de la favoriser.

Chez les Spartiates, l'enfant nouveau-né étoit couvert par des langes de mailles extensibles. Nous examinerons les usages des autres pays: voyons ce que sont nos maillots.

On commence par mettre sur la tête de l'enfant une petite coiffure de toile appelée béguin; par-dessus les bonnes mères mettent avec raison une calotte de laine; puis on la recouvre d'une coiffure appelée cornette, à raison de ses plis qui forment des cornes. Chez les pauvres ces cornes sont de mousseline, et chez les riches,

de dentelles. Du petit béguin part une bride qui, passant sous le col, s'attache au côté opposé en forme de licol, et soutient toute la coiffure. On a applati les oreilles par de petits tampons de linge qui les recouvrent : voilà pour la tête.

Venons au corps. On passe dans les bras de l'enfant une chemise de toile ouverte par derrière, elle ne descend que jusqu'au nombril : une camisole de même forme et longueur est passée sur la chemise. On enveloppe le cordon ombilical de linges ; on le relève et on l'assujétit par une bande quelquefois très-large, et qui, serrée, empêche souvent l'extension des fausses côtes ; ce qui a fait quelquefois couler le sang du cordon lié : en général cette bande s'applique ordinairement avec trop peu de précautions. On couche l'enfant sur le dos, et sur un lange de double toile, qui, rapproché en devant, serre les épaules, assujétit et fixe les bras sur les côtés ; on le croise en devant ; on l'attache et en haut et en bas de la poitrine avec de fortes épingles : puis avec les deux mains on tire les jambes ; on appuie sur les genoux ; on a serré et enfermé chaque extrémite dans le bas du lange ; on rapproche les jambes bien redressées, bien entortillées, et l'on retrousse le reste du lange entre les deux cuisses ; on en fait un gros bourrelet, et on tâche de donner au tout une forme bien arrondie. Un lange de laine moëlleuse recouvre encore le premier de toile. Puis, parmi le peuple et dans les campagnes, avec des bandes de toile on serre bien le tout : les plus habiles donnent au paquet le plus de rondeur et de fermeté : c'est-là ce qu'on appelle emmaillotter. Mais pour faire ce beau chef-d'œuvre, la garde ou la nourrice

s'asseoit à terre, étend ses jambes, met dessus un oreiller, et par-dessus, l'enfant la tête pendante comme celle des veaux qu'on mène immoler à nos besoins. Quand on la laisse donner à son paquet la fermeté qu'elle croit convenable, on diroit qu'elle fait un ballot qui doit partir pour un autre monde.

Je n'ai pas tout dit encore. L'enfant bien serré, on revient à la tête : on la fixe par une petite bande qui s'attache sur son sommet, et qu'on attache par son extrémité à chaque côté du lange ; une autre passe sous le béguin et vient en forme de bride s'attacher à la poitrine et s'opposer à tout mouvement de la tête en arrière. Que cette position constante nuise à l'enfant, peu importe ; ce n'est pas pour lui qu'ainsi on l'arrange : puis, sans considérer en quelle saison de l'année on est, on le roule dans une troisième grande couverture de laine en double, qui passe par-dessus sa tête en forme de capuchon. Enfin viennent les langes de parade, les draps d'or, de soie, les mousselines, les dentelles ; et la toilette est finie.

Quel est le philosophe qui, connoissant les besoins de l'enfant, ne s'écriera contre cette barbarie de la nourrice? Mais est-elle la plus coupable? Non sans doute. On montre aux parens l'innocente victime dont on ne voit que le nez et la bouche. Chacun se récrie sur la force et la beauté du poupon ; la vanité admire les langes ; la nourrice, fière de ses pompons, s'en fait une parure qu'elle accompagne de la sienne ; et cette nouvelle mère, de dix livres par mois, va chez les parens de l'enfant quêter et recevoir de sonores applaudissemens.

Vous avez, éloquent et sensible Rousseau, donné quelque allégeance aux enfans, en employant le feu de votre éloquence contre cette

barbarie ; mais ce fatal usage existe encore dans le bas peuple et dans les campagnes.

Je sais que des mains grossières, mal-adroites ont cru mieux transporter l'enfant, en le métamorphosant en une bûche vivante. Mais ! femmes mercenaires ou paresseuses ! il faudroit contre vous la surveillance, et même la sévérité des lois ! C'est ce que sentit Lycurgue lorsqu'il porta ses soins sur les enfans nouveau-nés. Il s'occupa du berceau de la première enfance, et même des langes. Les mères rapprochoient les enfans de leur sein ; et dans le berceau rempli de roseaux ou de paille battue, nus et en liberté, ils étoient bien recouverts. Plutarque nous apprend que si Alcibiade, le plus beau des Athéniens, étoit en même temps le mieux fait, et s'il n'avoit pas la mollesse des autres Grecs, c'est qu'il eut pour nourrice la spartiate Amicla, qui, comme toutes les femmes de sa nation, entendoit parfaitement l'art de développer en liberté les facultés de l'enfance. Dans les beaux temps de la république, les dames romaines faisoient élever leurs enfans par des nourrices lacédémoniennes.

Certes, si l'on garottoit avec nos maillots l'homme le plus robuste, il périroit infailliblement de cette gêne. Mais si l'enfant la supporte, c'est en raison de sa mollesse, de sa sensibilité obtuse et de ses sensations obscures.

Admirez ici les ressources fécondes de la nature : il semble qu'avec de pareils liens on n'auroit pas dû élever un seul enfant. Cependant la population s'est accrue. Oui ! j'en conviens ; mais l'espèce humaine est détériorée, et dans l'état social, sa forme s'est éloignée de la forme primitive. Etudiez bien cette forme, et en même

temps connoissez celle des peuples chez lesquels toute gêne est proscrite chez les nouveau-nés ; voyez même dans des bains publics combien notre génération est éloignée des belles formes, et surtout combien peu d'hommes ont celles qui devroient être naturelles à la poitrine : combien de victimes ont fait nos malheureux usages ? ces victimes ne sont qu'une poussière silencieuse.

Mais comment la nature triomphe-t-elle de nos obstacles barbares ? L'enfant garroté pousse sans cesse des cris aigus. Couchez-le près de sa mère, et en liberté, à peine vous entendrez le souffle de sa respiration. Est-il enfermé dans des langes, ses cris vous déchirent. Ses cris sont son salut. Ils précipitent ses inspirations et expirations ; ils accélèrent le cours de son sang : le diaphragme s'abaisse dans le ventre, la poitrine s'alonge et les poumons aussi. C'est ainsi que par les cris et la douleur, il acquiert une organisation difforme. La nature triomphe ; mais aussi elle ne conserve qu'une vie qui sera de courte durée. Le corps n'a plus les formes et les graces qui appartiennent à la beauté, à la force et à la santé. La nature, alors, par la gêne, le travail et la douleur, opère ce qu'elle voudroit faire en liberté par le plaisir et le repos. Ah ! si le sauvage aime son repaire, c'est qu'il y trouve ces biens que la tendresse aveugle et ignorante nous ravit souvent en état social.

Tous les Asiatiques, les Turcs, les Africains, et tous les peuples, enfin, dont on laisse les organes se développer, à la naissance, en liberté, sont remarquables à la largeur de leur poitrine, de leur dos et de leurs épaules : c'est ce qui les rend plus beaux, plus forts et plus sains.

Il y a des organisations propres à certaines

familles : les unes ont les extrémités grêles, la poitrine large ; d'autres ont le ventre étroit ; d'autres ont la poitrine, proportionnellement à tous les autres organes, trop petite ; et cette dernière conformation a lieu spécialement chez les peuples qui usent de ligatures à la naissance. Déjà, plusieurs philosophes médecins ont regardé la phthisie pulmonaire comme l'effet le plus ordinaire de ces ligatures.

Lorsqu'un enfant vient au monde, je le considère ; j'examine sa physionomie, son tempérament ; j'ose dire que je lis déjà dans ses traits son caractère ; et cette vérité, que j'annonçois avec réserve dans mes cours (car quelquefois, en dévoilant les mystères de la nature aux ignorans qui n'ont pas les études préliminaires qui les rendent capables de les entendre, on se rend ridicule auprès d'eux), Sœmering l'a écrite cette vérité, l'a gravée dans son ouvrage anatomique sur les enfans. J'examine ensuite la poitrine et par sa forme j'augure la durée naturelle de la vie de cet enfant.

Lorsque des commerçans avares, et plus qu'antropophages, vont corrompre les sauvages de l'Afrique, et les exciter à des guerres civiles pour se vendre aux Européens qu'on dit sociables et policés, ces commerçans rassemblés pour la foire de l'homme, font courir devant eux sous le fouet les noirs qu'ils marchandent : ceux des hommes noirs qui, en un temps donné, parcourent le plus rapidement l'espace, et sont le moins essoufflés, sont choisis et achetés à plus haut prix : ceux-là ont la plus belle conformation de la poitrine et vivent dans nos colonies les plus vieux.

Mais détournons nos yeux de ces crimes affreux

contre l'humanité, que la politique des gouvernemens croit nécessaires à la prospérité. Indiquons les moyens d'arriver à la meilleure organisation possible. Des soins continués à plusieurs générations donneront peut-être à nos descendans plus de santé, de raison et de justice.

On doit donc, à la naissance, développer en liberté la poitrine, et surtout favoriser l'inspiration; mais lorsque des enfans naissent de parens dont cet organe est mal conformé, je veille avec le plus grand soin à son développement, spécialement à celui de la partie inférieure.

Les nourrices, les mères, lorsque je leur donne quelques conseils sur cet objet, passent leurs doigts à la partie supérieure de la poitrine, entre les langes, et me disent: « Vous voyez que mon » enfant n'a pas la poitrine serrée. » Je le fais déshabiller; je leur présente l'enfant nu; j'excite par un moyen quelconque quelques cris, et je leur démontre que ce n'est pas le haut de la poitrine qu'il faut laisser en liberté, mais le bas de cet organe. J'indique de petites frictions, de temps en temps, de baumes, d'huiles aromatiques, sur les fausses côtes, sur la poitrine, sur le dos, sur la région postérieure de l'épine.

Par ces moyens simples, j'ai conservé la vie et la santé à des enfans que les maladies de poitrine de leurs père et mère, et leur conformation, menaçoient de cet accident. Nous employons pour détruire l'organisation plus de soins qu'il n'en faut pour la conserver. Mais que de peines pour abolir des usages! On remédie à tout; mais l'habitude est une nature difficile et lente à vaincre; et malheur aux enfans qui naissent sous l'empire des mauvais usages.

CHAPITRE VI.

Aperçu sur le mécanisme de la nutrition de l'enfant renfermé dans le sein de sa mère.

L'enfant se nourrit et s'accroît dans le sein de sa mère : mais la bouche, le canal intestinal sont-ils les organes de la nutrition comme après la naissance ? Les anciens le croyoient ; les modernes ont rejeté toute action de la part du canal intestinal. L'extrême de ces deux opinions va paroître, je l'espère, une erreur.

La médecine moderne enseigne que le sang de la mère nourrit le fœtus : mais comment s'accomplit cette opération merveilleuse, et quelle part ont les intestins du fœtus à cette fonction ? C'est ce qu'on ignore, ce qu'on a très-peu recherché, tant cette opération de la nature a paru cachée et inutile à connoître.

Mes recherches et mes expériences aideront à porter quelque lumière dans ces obscurités : alors on donnera à l'enfant nouveau-né des soins plus conformes à son mode passé de nutrition et à celui qui va commencer après sa naissance.

Le germe acquiert par la fécondation trois forces qui constituent la vie : l'absorption, l'exhalation, la conservation : par l'une il reçoit, par l'autre il rejète, par la troisième il garde un principe de mouvement de vie. Ainsi, prendre, rendre, emmagasiner pour dépenser, constituent toute l'animalité. Les forces d'exhalation, d'ab-

sorption, de vie, existent dans chacun des ordres de solides, de fluides de notre économie.

Ces trois forces produisent dans le systême nerveux ces étonnans phénomènes. Ce systême prend le principe du mouvement; il le rend, et en conserve une portion qu'il dépense plus ou moins.

Nous ne considérerons ici que deux puissances: l'une d'exhalation, de secrétion; l'autre d'absorption, de réparation, de nutrition; et seulement dans le systême sanguin.

Les artères, dans tous les animaux, ont des pulsations; le sang y circule, et à leurs extrémités elles évacuent, secrètent différens produits.

Les veines n'ont point de pulsations; elles reçoivent et absorbent la matière propre à entretenir l'équilibre, ou le magasin de la vie, et à réparer les pertes que les artères font par leurs diverses secrétions.

Le sang répare ses pertes dans notre économie de deux manières; 1°. par le poumon. Là, le sang reçoit de l'air une matière qui est propre à secréter au cerveau du fluide nerveux; 2°. le sang reçoit une nourriture plus matérielle, dans une veine appelée sous-clavière, parce qu'elle est sous la clavicule. Cette nourriture, plus matérielle que l'air, est un fluide appelé chile: il est le produit de la matière alimentaire reçue, élaborée dans les intestins, portée dans des vaisseaux lymphatiques, et de-là, à un canal qui va se décharger dans cette veine sous-clavière.

Le fœtus ne reçoit ni de l'air, ni des alimens. Il ne rejette aucun excrément. Comment donc amasse-t-il en lui le principe de la vie? quelle action ont alors ses entrailles?

La nutrition chez l'homme s'opère à l'intérieur.

Dans le fœtus, la restauration d'un côté, et l'exhalation de l'autre, s'opèrent à son extérieur dans le sein de la mère, à peu près comme les graines germées des végétaux pompent dans le sein de la terre leur nourriture par leurs racines.

A l'extérieur du fœtus sont deux artères et une veine qui constituent le cordon ombilical.

Par les extrémités divisées des deux artères, le fœtus rejette une portion de sang excrémentitiel que la mère reprend. Par un chevelu, origine de la veine du cordon, le fœtus a repris une portion du plus pur sang de la mère, qu'elle lui apporte pour restaurer ses pertes.

Le sang du fœtus circule au dehors d'une manière continue des artères aux veines du placenta; ses vaisseaux sont continus.

Le sang des artères du cordon descend d'un côté pour remonter de l'autre par la veine : ce qui fait un syphon animal dont un côté est deux artères, l'autre une veine.

Dans l'anse ou la courbure du syphon, le placenta, se passent les phénomènes encore mal connus de la secrétion et de l'absorption.

Dans le cordon ombilical sont donc deux vaisseaux qui ont des pulsations; ce sont les deux artères : de l'autre, en remontant, un seul vaisseau sans pulsations, est la veine ombilicale.

Toutes les divisions des vaisseaux du cordon se font à l'anse du syphon dans le placenta.

Les artères perdent en se divisant un huitième du sang qu'elles contiennent. Ce sang excrémentitiel du fœtus, secrété dans l'anse à l'extrémité des artères, dans le tissu du placenta, est resorbé par la mère, et rentre chez elle dans la matrice, et de-là dans le torrent de sa circulation.

Les sept autres huitièmes du sang du fœtus,

restés dans les vaisseaux, remontent dans des vaisseaux sans pulsation, continuité des artères, appelés veines, qui se réunissent en une seule.

Un chevelu veineux, dans l'anse circulatoire, absorbe une portion du sang apporté par la mère; et c'est un peu plus que ce huitième qu'ont perdu et rejeté les artères par des pertuis.

En proportion que la grossesse avance, ce chevelu, origine des veines qui se confondent en une seule, prend, absorbe de plus en plus, pour accroître l'enfant.

Cette absorption veineuse, augmentant de plus en plus, explique pourquoi, sur la fin de la gestation, la veine ombilicale, proportion gardée avec les artères, prend plus de calibre que dans le commencement de la grossesse; en sorte que les artères et la veine sont en raison contraire à la fin de la grossesse, de ce qu'elles étoient au commencement.

Les artères de la mère, contournées dans la matrice en forme de vrilles, viennent déposer, par leurs extrémités, dans de petites cavités du placenta, un sang très-atténué. Le chevelu de la veine qui forme cette cavité, ne pompe et ne filtre que la portion la plus subtile encore de ce sang déjà très-subtil de la mère; et il n'y a pas de doute que c'en est la matière la plus vivante et élémentaire, qui va ainsi restaurer le sang de la veine ombilicale, et lui fournir de plus en plus un peu plus que n'ont secrété les artères.

La nature fait plus que filtrer et diviser, elle analyse : en sorte que le sang, absorbé par le chevelu, est analysé; et ce sont les plus purs élémens de la vie, contenus dans le sang, qui sont ainsi absorbés.

Le sang de l'enfant, restauré dans le tissu

absorbant veineux du placenta, retourné dans l'intérieur de l'enfant, va-t-il faire quelque secrétion dans son canal intestinal? C'est ce dont on ne s'est pas encore occupé.

En injectant de l'eau tiède dans la veine ombilicale de petits chiens et de petits veaux vivans, encore unis par le placenta à leur mère, j'ai trouvé de la sérosité dans le canal intestinal et de la bile, et du suc que secrète la glande appelée pancréas, ce qui prouveroit qu'il s'y fait une secrétion, et même une resorption.

Dans le canal intestinal des enfans unis à leur mère, la bile coule : sa partie séreuse est resorbée ; et l'excrément qui reste pendant la gestation, et qui s'amasse dans les derniers intestins, est une matière inflammable, un résidu de bile dont la partie séreuse a été absorbée.

Sans cette opération de secrétion et d'absorption, les parois du tube intestinal qui sont toujours séparés, seroient sûrement agglutinés au détriment de l'enfant. Les entrailles du fœtus ont donc quelque part à sa nutrition dans le sein même de sa mère, et il s'y fait des secrétions et absorptions encore inconnues.

La bouche a-t-elle quelque fonction? Les anciens l'ont affirmé, et les modernes, sans examiner, ont ridiculisé leur opinion. Mais un jour que je donnois quelqu'aide à une chienne de moyenne taille pour faire ses petits, ayant percé les eaux, et introduit mon doigt dans la gueule d'un petit chien qui se présentoit, les eaux n'étant qu'en partie écoulées, je sentis mon doigt serré et sucé. Cela nous apprend à prononcer avec prudence, sur les opinions de l'antiquité.

Je laisse aux savans à répéter ces expériences importantes, et beaucoup d'autres sur la nutrition du fœtus.

De ces faits on doit en tirer des conclusions importantes relativement aux soins à donner aux nouveau-nés, car, d'après le mode de sa nutrition passée, on dirigeroit mieux celle qui commence et doit continuer tout le reste de sa vie.

CHAPITRE VII.

Nécessité d'évacuer, à la naissance de l'enfant, le méconium contenu aux derniers intestins : soins différens à cet égard, quand on lui donne le sein de la mère ou celui d'une nourrice.

L'ENFANT pendant neuf mois a reçu de la nourriture, et n'a rien évacué. La bile a été continuellement secrétée dans ses entrailles avec d'autres liqueurs. Sa naissance est l'époque des évacuations de toute espèce, et particulièrement d'un résidu, contenu dans ses derniers intestins, appelé méconium.

L'enfant va recevoir une matière alimentaire plus matérielle ; mais auparavant il doit évacuer le résidu de la première. C'est ainsi que la nature gradue ses opérations dans notre économie, et rend les unes de plus en plus matérielles, et les autres de plus en plus élémentaires.

L'enfant naissant a plus besoin d'évacuer un résidu que de recevoir un nouvel aliment.

Aux seins de la mère nouvellement accouchée, est une sérosité purgative, que l'enfant ne sauroit trop tôt prendre, parce qu'elle a d'autant plus la qualité évacuante, qu'elle a moins séjourné après l'accouchement; en sorte qu'on peut dire que, quand l'enfant est né, la nature commence par lui ordonner un purgatif.

Il est tout aussi important à la mère de donner cet évacuant, qu'à l'enfant de le recevoir; car plutôt la nouvelle accouchée a donné le sein, moins elle a à craindre des engorgemens laiteux, inflammatoires, et une foule d'accidens qui troublent la plus douce fonction de la maternité.

Au bout des seins sont treize pertuis, par lesquels le lait s'échappe. Quand la femme, pendant sa grossesse, n'a pas préparé les mamelons par de petites applications émollientes, et qu'après être accouchée elle n'a pas assez tôt donné le sein à l'enfant, il ne s'ouvre que cinq, six à sept de ces petits tubes lactifères; les autres restent obstrués, et la femme éprouve la montée laborieuse et la fièvre de lait, qu'elle n'éprouve point quand elle a donné le sein à son enfant, peu de temps après être né.

Il nous faudroit souvent prendre exemple chez nos animaux domestiques pour notre propre éducation physique, parce que notre intérêt nous a mieux éclairés sur leurs besoins, et a mieux dirigé notre instinct, que ne l'a fait notre tendresse aveugle pour la conservation de notre progéniture. La vache à peine a mis bas son petit, qu'aussitôt on lui donne un breuvage: à peine a-t-elle rendu le délivre, qu'on trait son lait avec le plus de soin possible. On donne à son veau ce premier lait qui est purgatif, et la vache

qui de tous les animaux a le plus de lait, éprouve beaucoup moins que la femme, l'engorgement aux mamelles.

Revenons à la nécessité d'évacuer l'enfant, laquelle doit précéder la nécessité de le nourrir d'un aliment nouveau. Un nouveau-né peut, pendant trois, quatre et cinq jours, être privé d'alimens, et ne prendre qu'un peu d'eau sucrée, pendant lequel temps il évacue son méconium : mais une fois qu'il a reçu de l'aliment, il ne pourroit, tout le reste de sa vie, supporter une aussi longue diète.

L'art peut seconder la nature : on donnera à l'enfant, après sa naissance, deux à trois gros de sirop de chicorée composé de rhubarbe, et étendu de trois à quatre cuillerées d'eau ; ce qui se donnera par deux à trois petites cuillerées, à des distances différentes, dans la journée. D'autres dissolvent un peu de manne, comme deux gros, dans de l'eau, et la donnent par petite cuillerée ; d'autres font de petits bols de sucre, de beurre frais et de miel ; c'est un savon qui délaie le méconium, mais qui ne doit pas dispenser de l'emploi d'un laxatif.

Lorsque l'enfant doit être nourri par une étrangère, d'un lait ancien et épais, on sent qu'il a beaucoup plus besoin d'être évacué, puisqu'il n'a pas pris ce premier lait appelé colostrum. Je ne permets jamais à une nourrice de donner le sein avant vingt-quatre heures ; sans qu'on ait donné à l'enfant un laxatif pour rendre les excrémens de toute la nourriture pendant neuf mois ; je fais prendre en même temps, pendant vingt-quatre heures, à la nourrice, quelque boisson délayante pour rendre son lait plus séreux.

J'ai vu les enfans de riches citoyens périr, parce qu'une nourrice étrangère s'étoit emparée, presqu'au sortir du sein de la mère, de son nourrisson lucratif, et lui avoit donné le sein, afin de s'en assurer et de faire cesser toute concurrence. Un enfant de très-grand nom est mort sous mes yeux par cette faute. L'enfant, dans ce cas, devient jaune et suffoqué par l'indigestion dont il meurt : on trouve dans le canal intestinal du lait et du méconium combinés ensemble.

J'ai exposé précédemment combien, entre les tropiques, il étoit important de faire avec art la séparation de l'enfant d'avec sa mère.

Pour les noirs, l'évacuation du méconium est de la plus grande importance en leurs climats : cette terrible maladie convulsive, qui enlevoit tous les ans vingt-cinq mille négrions dans nos colonies, faisoit beaucoup moins ses ravages, lorsqu'à la naissance on surveilloit l'évacuation du méconium. C'est le moyen qu'avec succès employoit M. Bajon à Cayenne ; mais le seul purgatif ne suffit pas pour leur conservation.

Pour conserver les petits noirs, il faut l'ensemble d'une foule de pratiques, suite des connoissances de l'organisation des enfans. On peut arrêter la terrible dépopulation des petits négrions, et épargner au commerce le trafic de l'espèce humaine ; trafic toujours comdamnable aux yeux de la raison. J'avois conçu ce projet, et M. le maréchal de Castries, ministre de la marine, lors de la révolution commençante, s'occupoit des moyens que j'avois indiqués, pour procurer à l'humanitéce bienfait. Il vouloit refaire un code noir, et repeupler dans les colonies l'espèce noire par elle-même.

On m'opposera que beaucoup d'enfans ont résisté à ces négligences, conséquemment que la pratique indiquée n'est pas aussi importante que je voudrois le faire croire. Mais les enfans auprès desquels on n'a pas employé ces moyens, les uns, par la force de leur organisation, triomphent, mais les autres deviennent jaunes ; une portion quelconque de méconium se mêle à la nourriture ; la bile se décompose ; l'enfant a des tranchées ; la nourriture devient âcre au canal intestinal ; puis arrivent des insomnies, des cris aigus, et chez quelques-uns la mort.

Quand on s'est conformé au vœu de la nature, et que l'art même, pendant les neufs premiers jours, a réitéré deux ou même trois fois ces petits évacuans, l'enfant est tranquille, dort presque continuellement, digère, et passe dans le sommeil et le repos les neuf premiers jours de sa vie, et la confirme de plus en plus pendant ce temps de crise, surtout s'il jouit de la chaleur fortifiante de sa mère.

CHAPITRE VIII.

Du Lit des nouveau-nés, et des moyens de propreté.

Le peuple le plus civilisé, le plus élégant de tous les peuples du globe, est celui qui élève le plus salement ses enfans, et plus salement encore que l'animal le plus immonde, et que celui auquel nous sommes humiliés de ressembler. L'homme sauvage et tous les animaux de la na-

ture sont éloignés de laisser, comme nous le faisons, nos enfans dans un contact presque perpétuel, et serré avec leurs excrémens : de-là ces boutons, excoriations, dartres et croûtes laiteuses; de-là, en partie, leurs cris continuels.

Les Caraïbes mettent leurs enfans nus dans un petit hamac, les posent sur de la sciure de bois, les recouvrent d'une chaude fourrure : autant en font presque tous les peuples sauvages. Ceux de Virginie les mettent en une petite boîte fourrée, pleine de feuilles desséchées et de vermoulure de bois; il y a une petite ouverture pour laisser passer les excrémens, et différentes fourrures plus ou moins chaudes recouvrent le berceau. En Russie, les mères mettent leurs enfans dans des sacs fermés, garnis de vermoulure de bois ou de son.

Mahomet fit de la propreté un acte religieux. La propreté est avec raison nommée une vertu sociale : les législateurs sages qui en ont connu l'utilité en ont, par des lois, inspiré l'amour ou la nécessité. Les Mahométans croient, d'après leur religion, qu'ils sont souillés par l'attouchement impur des excrémens. Ils mettent leurs enfans nus et bien recouverts dans de petits berceaux ou des boîtes garnies de son, perforées au-dessous, pour n'avoir point à toucher les excrémens. Tous les peuples de l'Asie ont à peu près la même méthode.

Mais le berceau doit être garni d'abord pour la propreté; mais ce qu'il importe autant, c'est que l'enfant soit couché durement, et qu'on le recouvre des vêtemens les plus moëlleux et les plus chauds. Tous les animaux sauvages et domestiques, les oiseaux les plus délicats et les

plus foibles, couchent durement leurs petits, et les recouvrent chaudement. Cette méthode est essentielle pour donner à l'homme la perfection de ses forces.

Le coucher dur fortifie un enfant; le lit mou l'affoiblit, et ne doit être réservé qu'aux vieillards ou à ceux fatigués par de longues courses.

Sur un lit mou, les muscles de l'enfant ont un appui vacillant, semblable à un sol mou où l'on ne marche qu'avec peine et fatigue, parce que l'effort est continuel, et qu'il n'y a point de réaction sur un point d'appui mobile.

Dans un lit mou, l'enfant transpire considérablement pendant son sommeil : les liqueurs sont livrées à une espèce de décomposition : l'enfant s'échauffe, mais c'est par la perte de sa chaleur constituante qui s'exhale alors, tandis qu'il lui faudroit conserver cette chaleur, et même la fortifier en absorbant une partie de celle de sa mère.

Dans un lit mou, tous les orifices et sphincters se relâchent; et j'ai observé que les enfans ainsi élevés rendoient, toutes les nuits, leurs excrémens et leurs urines dans le lit; et que jusqu'à un âge avancé, ils avoient des incontinences d'urine qui cessoient dès qu'on les couchoit sur des lits durs. Toute la fibre des enfans couchés durement prend plus de fermété : les muscles se fortifient, les enfans marchent plutôt et beaucoup mieux.

Le lit mou ne convient qu'aux hommes extrêmement fatigués; parce que la transpiration abondante résoud la disposition à l'engorgement et à l'inflammation des articulations irritées et froissées, par de grands travaux et de grandes courses.

Lycurgue ne laissa point aux mères le soin de la

composition du berceau ; il vouloit que les enfans fussent couchés durement sur des roseaux bien battus, mais recouverts de vêtemens chauds.

Les enfans ainsi élevés ont une force musculaire que n'ont pas les autres, et une aptitude à mieux endurer dans la suite le froid et les rigueurs des élémens. Donc ce n'est pas sans raison que Plutarque attribue la force et les graces d'Alcibiade à la méthode spartiate par laquelle il fut élevé de la part de sa nourrice, qui étoit Lacédémonienne. Aussi les Grecs et les Romains faisoient élever leurs enfans par des femmes de Sparte, pour qu'ils fussent plus robustes et mieux faits, comme je l'ai dit.

Voilà ce qu'à cette occasion j'ai indiqué quelquefois, et qui m'a réussi au-delà de mes espérances. Je conseille une petite boîte de bois très-mince, ou un petit berceau d'osier, fait en forme d'auget, long de vingt-six pouces et large de douze, profond de quatre, étroit du bas : on le garni de vermoulure, de son ou de paille battue. On recouvre l'enfant d'un linge fin, et par dessus, des fourrures, telle qu'une peau de mouton bien propre. On met au bas du berceau quelques attaches des deux côtés, pour le fixer dans le lit de la mère. On le recouvre si l'on veut de petits cercles plus ou moins distans les uns des autres : à ce moyen ce berceau attaché au lit de la mère, permet à l'enfant, pendant le premier mois de sa naissance, de recevoir la chaleur fortifiante de sa mère. J'ai élevé trois enfans par cette méthode dure et chaude tout à-la-fois ; ils ont marché avant le terme ordinaire : ils se levoient seuls, tomboient sans se blesser ; présentoient les mains dans leurs chutes ; éloignoient la

tête, et courboient l'épine avec une prestesse incroyable. Ils avoient une énergie musculaire infiniment plus grande que tous ceux de leur âge, et dans leur chute on n'avoit rien à craindre pour leur tête.

L'étude de la nature, celle de la législation ancienne et de sages réflexions sur le système musculaire, nous indiquent à cet égard les réformes à faire dans l'éducation des enfans.

Lorsqu'un enfant est ainsi couché durement dans son berceau, et bien recouvert, il rend plus rarement ses urines et ses excrémens. Il les rend surtout lorsqu'on le découvre et qu'on expose ses petites parties à l'action stimulante de la lumière et de la chaleur d'un feu flamboyant. On seconde encore la nature par de petites frictions sur le ventre et sur les reins : alors l'enfant urine et rend ses excrémens.

Lorsqu'on a pris l'habitude de cette pratique plusieurs fois le jour et à des heures réglées, l'enfant est presque propre, et salit peu de langes.

Qui est-ce qui n'a pas vu que les petits des animaux couvés par leur mère, ou recouverts de quelques langes chauds, rendent leurs excrémens quand on les découvre? Les enfans ainsi élevés sont beaucoup plus beaux, plus fermes, et plus forts que tous les autres du même âge.

Mais il ne faut pas confondre une éducation dure avec une éducation froide, c'est ce que nous prouverons ci-après.

CHAPITRE IX.

De la nécessité d'éloigner du nouveau-né la lumière, les sons; et de le mettre en contact avec sa mère, afin qu'il reçoive l'influence fortifiante de sa chaleur humide.

Les organes des sens d'un nouveau-né sont couverts, les uns d'un voile, les autres d'un mucilage épais. Les sensations à sa naissance sont très-obscures, et ne se développent que par degrés; les organes alors ne souffriroient pas une impression des objets extérieurs semblable à celle que nous recevons: ils en seroient détruits.

L'élasticité de la lumière est incroyable: il faut avoir vu opérer la cataracte, en avoir suivi les effets, pour se faire une idée juste de l'énergie de la lumière sur l'œil. Expose-t-on de trop bonne heure la vue des enfans à la lumière, soit du jour, soit artificielle, le crystallin qui, à la naissance, est fluide, devient trop tôt dur, et même quelquefois opaque. Beaucoup d'enfans, qu'on croit aveugles de naissance, n'ont perdu la lumière que pour y avoir été trop tôt exposés.

L'oreille, par une précaution de la nature, ne peut alors percevoir les sons: mais s'ils sont très-aigus, la vibration du son traverse la membrane de l'ouïe et sa mucosité, et alors ce sens est blessé.

J'ai vu un enfant près du berceau duquel une jeune fille, très-effrayée, poussa un cri très-

aigu : l'enfant tressaillit, tomba dans des convulsions et mourut. Une autre petite fille, près du berceau de son frère âgé de sept semaines, poussa un cri aigu de joie ; l'enfant tressaillit, eut un grand dévoiement dont il pensa mourir.

On rapporte dans les éphémérides d'Allemagne qu'un serrurier avoit fait couver une poule dans son attelier, dans lequel on limoit la plus grande partie de la journée : des poulets qui survinrent, les uns périrent peu après être nés ; et ceux qui furent élevés, furent sujets à des vertiges, quoique la poule et le coq n'en fussent pas attaqués. Cicéron rapporte que chez une horde habitant près des cataractes d'un grand fleuve, presque tous les enfans étoient sourds, stupides, ainsi que la plupart de leurs pères et mères.

Relativement au toucher, il est à souhaiter que, pendant les premiers jours après la naissance, l'enfant soit rapproché le plus possible du sein de sa mère.

Ce toucher moëlleux de la peau rend l'enfant moins farouche, et plus tendre et plus social : ainsi par l'étude et la science de notre économie, nous pouvons retrouver, bien au-delà, les avantages de la nature.

Il faut donc écarter d'un nouveau-né la lumière et les sons ; le défendre contre le contact aride de l'air ; il faut lui procurer ensuite la douce et fortifiante chaleur de sa mère dont l'atmosphère chaud, humide et vivant aidera encore, au-dehors à son développement, comme elle le faisoit, au-dedans.

Tous les animaux rapprochent de leur corps leurs petits, qui se plaisent à cette contiguité, à

cette union qui, sans être essentielle, néanmoins est très-nécessaire. Ainsi, un aimant fort, s'il est mis en contact avec un très-petit et très-foible, ce dernier se fortifie, et après quelque temps de contact, il peut porter un poids plus lourd. Nous savons aujourd'hui qu'une vapeur humide est conductrice de l'électricité animale, qui est le feu de la vie. Ainsi, par l'insensible transpiration de la mère et de l'enfant, le principe de feu de la vie, se répartit entr'eux à l'avantage de l'enfant.

La nature ne fait, dit-on, rien par sauts, mais elle va par degrés d'une fonction à une autre. Il existe entre le nouveau-né et sa mère une attraction mutuelle. Un enfant est-il approché de sa mère? elle sent le lait monter à ses seins. Est-il placé nu, à quelque distance d'elle, sur un lit, sur un tapis? quoiqu'il y ait plusieurs personnes réunies, et que les yeux de l'enfant soient fermés, néanmoins par un sentiment physique inné, il se tournera et se rapprochera vers sa mère. Jette-t-il des cris continuels, paroît-il souffrir? mettez-le en contact avec sa mère, nu sur ses genoux, aussitôt il s'appaise, et par de doux mouvemens exprime son bien-être. Dans un autre âge, lorsque le contact de la mère n'est plus nécessaire à l'enfant, il ne le recherche plus, et tous deux même se repoussent au lieu de s'attirer. On pourroit en donner encore la raison d'après des lois prises même dans la physique des corps inanimés; car l'animé, dit Bacon, suit les lois de l'inanimé.

Les extrémités de l'enfant à la naissance sont peu vivifiées : elles n'ont pas la même chaleur naturelle que le reste du corps : le sang y circule difficilement. La chaleur seule peut y appeler le

sang et la vie, et surtout la chaleur humide animale et vivifiante.

Mais si l'enfant, dans les premiers jours de sa vie, a éprouvé du froid à ses extrémités, elles sont dures, engorgées, moins vivifiées; elles ne s'échauffent que difficilement, et même pendant tout le reste de la vie. En effet, ces enfans ont les extrémités presque toujours froides, et surtout les pieds : ces sortes d'enfans sont toujours incommodés d'engelures jusqu'à leur puberté. Ils ont peu de sensibilité et de dextérité dans les extrémités.

Lorsqu'au contraire les extrémités ont reçu une chaleur convenable, elles se ressentent de cette bénigne influence tout le reste de la vie. Il n'est aucun des enfans auxquels j'ai fait appliquer cette méthode, qui ne réchauffe très-facilement ses pieds : ils sont moins incommodés par le froid et par l'humidité, moins sujets au rhume. J'ai observé que ces enfans jouissent d'un tact plus parfait; ils ont dans les doigts plus de sensibilité que les autres, et sont d'une dextérité qui leur est particulière.

On apportoit autrefois de province, à la maison des Enfans-Trouvés de Paris, des nouveau-nés qui, pendant le voyage, avoient éprouvé le froid des extrémités. Leurs mains, leurs pieds étoient gonflés et durs : c'est ce qu'on appeloit la gelure. Ces enfans périssoient les premiers de tous.

Voudra-t-on donc donner aux enfans le moyen de résister aux variations des élémens et au froid? il faudra commencer par leur procurer, dans les premiers jours, le plus de chaleur possible, et surtout une chaleur animale aux extrémités; autrement ces enfans, toute leur vie, seront re-

froidis, et en raison d'autant plus grande, qu'ils auront eu moins de chaleur dans les premiers temps.

Quelques hommes à systême, et qui ont plus imaginé que connu l'économie animale et humaine, ont cru que, pour que l'enfant endurât mieux les rigueurs des saisons, il falloit l'y exposer prèsqu'au sortir du sein de la mère, et alors le vêtir très-peu : c'est absolument le contraire; et il importe de détruire une grande erreur. Plus l'enfant aura été tenu chaudement dans les premiers temps de sa vie, plus le principe vivifiant circulera facilement chezlui, et il endurera mieux le froid dans les autres âges.

Locke, dans son Traité d'éducation, conseille de faire marcher l'enfant les pieds nus : Lycurgue le vouloit ainsi : mais Locke n'avoit pas, comme Lycurgue, porté une loi qui ordonnoit, même en un climat chaud, de coucher le nouveau-né en un lit dur, et surtout de le couvrir de manière à lui donner beaucoup de chaleur. Locke étoit loin de donner ce conseil; et par cette raison, et beaucoup d'autres, son précepte, qui est sage chez Lycurgue, chez lui est une erreur.

Mais si les animaux qui doivent endurer le plus de froid, rapprochent leurs petits de leur sein, et les couvent plus ou moins, pourquoi, dans l'espèce humaine, la mère croiroit-elle fortifier son enfant, en l'éloignant d'elle et l'exposant au froid? et si la mère, dans sa couche, éprouvoit celui qu'elle fait, par sa méthode systématique, endurer à son enfant, elle seroit en danger de perdre la vie. L'esprit de systême, une fureur de dominer la nature plutôt que de la suivre, a pu seule établir la méthode que je combats.

Mais c'est surtout dans les neuf premiers jours que ce besoin est plus essentiel à l'enfant, parce que, pendant ces neuf jours, la vie incertaine a besoin d'être corroborée par celle même de la mère.

L'enfant a-t-il franchi neuf jours? il ira à six semaines : arrive-t-il à ce terme? il atteindra quatre mois et demi : alors commencent d'autres fonctions. A neuf mois, nouveaux dangers : sont-ils évités? ils recommencent de quinze à vingt mois; puis à trois ans et demi; puis de cinq à six ans. Cet espace franchi, la vie est assurée jusqu'à onze. Renouvellement d'inquiétude à la puberté commençante : est-elle franchie? la vie est assurée pour un très-long terme. Mais revenons à notre objet.

Il faut également que le dessus de la tête de l'enfant, la fontanelle antérieure soit tenue chaudement : sans cette précaution l'enfant devient sujet à la toux, au catarrhe, aux tranchées, au dévoiement, et même aux convulsions.

Je reçus un jour un enfant monstrueux, né à onze mois, et dont le cerveau sortoit en dehors dans une poche membraneuse : en approchant la main froide, ou un corps plus froid encore, de cette membrane, sans qu'il y eût contact, on voyoit évidemment l'influence du froid. Cet enfant périt de tétanos par l'application d'un corps presque glacé sur cette membrane; ce qui démontre l'influence du froid sur le cerveau, conséquemment la nécessité de donner de la chaleur à la tête. Ainsi, la tête et les quatre extrémités de l'enfant ont besoin d'une chaleur spéciale.

J'ai déjà dit qu'on rendoit propres les enfans en les exposant à la chaleur d'une flamme écla-

tante. Nous allons voir que c'est avec la flamme seule qu'il faut de temps en temps échauffer les enfans.

La chaleur d'un poêle n'est qu'une chaleur qui léche la surface de l'économie, sans se combiner dans l'intérieur : ce qui rend raison pourquoi, au sortir d'un appartement chaud, si de ce milieu agréable à la surface du corps, on passe en un air froid, l'économie entière en est troublée.

Le feu que produit une belle flamme a des effets bien différens dans toute l'économie. Voyez l'homme des champs ; souvent il habite un lieu ouvert au vent et à l'humidité ; mais le feu clair dont il fait usage le réchauffe, sans qu'au sortir, il ait à craindre aucuns des effets dangereux produits par la chaleur d'un poêle ; au contraire son économie est restaurée. Les ouvriers sont-ils, dans leurs travaux, refroidis par l'air, et par la pluie ? une flamme pétillante et claire les réchauffe en plein air, les pénètre : la lumière se décompose, combine la chaleur dans l'intérieur de l'économie, et bientôt ils reprennent avec joie leurs travaux.

La physique moderne nous apprend que la lumière artificielle a sur les plantes, et l'économie des animaux, par sa qualité rayonnante et sa décomposition, une partie de l'effet de la lumière solaire. Présenter donc l'enfant à un feu clair, bien flambloyant, c'est lui donner en partie la bénigne influence du soleil. La seule chaleur ne fait pas le même effet.

Les plantes ont comme les animaux leur sommeil ; la chaleur ne le trouble point ; mais la flamme multipliée des bougies les colore et les réveille. Ces belles observations du C. Decandole,

nous rendent raison de ce que déjà l'expérience et l'instinct nous avoient appris relativement à nous.

Les nourrices attentives allument un feu clair pour changer les langes des enfans ; ceux-ci au feu, alongent leurs extrémités, et semblent aller au devant du produit d'une chaleur lumineuse dont les rayons les pénètrent. Ce doux aiguillon de la chaleur excite leurs évacuations.

J'ai été souvent consulté par des personnes qui habitoient des lieux bas, obscurs et humides. Elles étoient accablées de catharre, de rhumatisme et d'une cachexie décomposante : lorsque je leur conseillois de changer d'habitation, elles me disoient qu'au risque même de leur vie, leur commerce les en empêchoit. Un homme et une femme entr'autres étoient cachectiques et presque hydropiques, parce qu'ils couchoient habituellement au rez-de-chaussée dans un lieu humide et inaccessible à toute lumière, où cependant ils entretenoient habituellement un feu de poêle. Je leur donnai un conseil tout à-la-fois économique et salutaire : je leur fis allumer trois à quatre fois par jour, avec du petit bois très-sec un feu très-flamboyant : par ce moyen joint aux autres que j'employai, je rétablis leur santé dans le lieu même qui sembloit devoir absolument l'anéantir. Nous avons ignoré jusqu'ici pourquoi nous étions transportés de joie, et ressentions un bien être inconnu auprès des feux allumés dans les réjouissances publiques. Ce n'est pas la seule chaleur qui produit ce bien être et physique et moral. C'est l'influence de la lumière artificielle qui produit en partie les effets vivifians du soleil sur toute la nature.

Ainsi le feu d'un poêle, sèche l'économie sans s'y combiner : un feu charbonneux et ardent se combine un peu à l'économie ; mais la dessèche. La flamme produit en partie les effets de la lumière solaire. Mais la chaleur humide d'une mère, transporte à son nouveau-né, le feu électrique qui est un des premiers élémens de la vie. Ainsi donc le moyen de fortifier un enfant, et de le rendre propre à braver toutes les rigueurs des saisons, c'est de bien établir jusqu'aux dernières extrémités de son économie, la chaleur naturelle, et de la lui procurer par art dans le commencement de sa vie, à fin qu'il résiste dans la suite à tout ce qui lui est contraire. Si l'on veut donc qu'un enfant, toute sa vie, résiste au froid, il faut commencer par lui procurer de la chaleur daus les premiers temps.

L'ouvrage de Jean-Jacques sur l'éducation a égaré un grand nombre de pères et mères, parce qu'on n'a pas assez senti que Rousseau avoit moins cherché à donner des pratiques d'éducation fondées sur l'ordre physique naturel et social, qu'à offrir une résistance à toutes les nécessités de la nature et de la société ; ce qui est un beau idéal qui n'existe pas, et même ne peut exister. *Voyez ci-après, de la nécessité de l'air libre, etc.*

CHAPITRE X.

Des différentes qualités du lait; et pourquoi il est si difficile d'élever un enfant sans téton.

RIEN de plus rare qu'une nourrice dont le lait soit à-la-fois abondant et vivifiant : rien de plus rare même qu'une mère qui réunisse toutes ces qualités. Les unes ont un lait acide qui donne le dévoiement, des tranchées et des déjections vertes. Ce lait dissout trop le principe qui doit solidifier les os. L'enfant qui le prend sera malade lors de la crise de la croissance. Un lait trop séreux, produit trop d'humidité : l'enfant en ce cas est foible, et rend l'urine en excès. D'autres ont un lait trop gras qui rejette à la peau le corps gras altéré, delà des feux volages, des éruptions dartreuses.

Mais le lait, dit-on, d'une mère saine est toujours propre à son enfant : c'est une erreur. Beaucoup de mères au sein desquelles un enfant ne profitoit pas, ont été obligées de les confier à une autre nourrice. Les femmes foibles et délicates ayant un bon lait, s'épuisent quelquefois en nourrissant, pour conserver la vie à leur enfant : elles ne lui donnent pas assez de matière nutritive, et l'enfant a besoin qu'elle soit abondante pour devenir robuste. Nous indiquerons ci-après les moyens par lesquels l'art peut suppléer à ce défaut. L'habitant des campagnes a

des idées plus justes sur la lactation, que l'habitant des villes. On ne laisse jamais nourrir les jeunes brebis, parce qu'elles en seroient épuisées ; mais quand cela arrive, la mère et l'agneau restent toute leur vie foibles, et ne sont jamais de bon produit.

Dans l'espèce humaine, l'art peut mieux seconder la nature des nourrices foibles.

Les différentes espèces de lait, s'observent également dans les animaux. Ainsi le lait de telle vache fait mieux le beurre ; celui d'une autre fait mieux le fromage ; celui d'une autre ne donne que de la sérosité acide, qui ne fait ni l'un ni l'autre.

Il y a dans le lait, outre les différens principes alimentaires qui le constituent, un élément invisible trop peu connu : c'est l'élément de la vie : gaz fugace, matière de feu, dont il est inutile d'assigner ici la nature.

L'enfant, au sortir du sein de sa mère, continue d'avoir autant et même plus de besoin, pendant quelque temps, du principe vivifiant, que du principe alimentaire.

Ce principe vivifiant dans le lait, est si volatil, qu'il s'échappe dès que l'air est en contact avec le lait ; c'est pourquoi il faut que l'enfant prenne le lait immédiatement au téton.

On voit à présent pourquoi un enfant, peu après sa naissance, ne pourroit être nourri avec succès, par le lait même de sa mère, si on ne le lui donnoit qu'après l'avoir tiré en une phiole ; parce qu'alors ce ne seroit plus une liqueur vivante, dont il a besoin, ce seroit un simple aliment peu sapide.

Pour prendre une idée de ce principe, observez les liqueurs très-spiritueuses contenant un prin-

cipe très-volatil. Le vin mousseux, par exemple, n'a plus pour nous ni charme, ni goût, ni le même effet, dès qu'il a été exposé à l'air pendant quelque temps : mais dans une liqueur qui contient l'élément de la vie, ce principe est mille fois plus fugace : aussi lorsqu'on change un enfant de nourrice, et qu'il est quelquefois expirant de foiblesse, je dis à la nouvelle nourrice de presser son sein à l'entrée et même dans la bouche de l'enfant qui n'a pas alors la force de téter : il revient très-sensiblement, et prend le sein après quelques jours. Il ne seroit pas rappelé à la vie si ce même lait lui étoit donné après avoir été tiré dans un vase. J'en appelle à l'expérience, que j'ai eu souvent occasion de réitérer en ce genre. Il y a donc une grande différence entre un lait qui a reçu le contact de l'air, et celui pris immédiatement au sein.

On aura une preuve évidente de ce principe de la vie inhérent au lait, si on fait attention qu'une nourrice échauffée par une longue course, et qui donne le sein à son enfant, lui donne souvent une fièvre rouge, et même des convulsions. On a nombre d'exemples de femmes qui, après une violente colère ou une grande terreur, ont donné précipitamment le sein à leur enfant, les uns ont été frappés de convulsions, les autres sont devenus épileptiques, et n'ont jamais pu être guéris. J'ai, pour des faits de ce genre, été consulté plusieurs fois : on peut observer ici que quand on dit le feu des passions, on dit une vérité physique. Le feu de la vie est même changé de nature par les passions.

On vient de découvrir par des expériences sur l'électricité animale, appelée galvanique, du nom

de l'auteur, qu'une partie constituante du sang, la fibrine, contient un fluide électrique animal. Elle se contracte et se dilate comme les muscles, au moyen des excitateurs métalliques.

Cette contraction des fluides animaux nous expliquera les phénomènes les plus étonnans de la vision, et nous aidera à rendre des raisons physiques de quelques merveilles des corps vivans.

C'est ainsi que, chaque jour, les progrès de la physique et de la chimie animale nous permettent de porter jusqu'à la démonstration, ce qui n'étoit encore que pressenti par l'observation, et que le plus communément on rejétoit en raison de son invisibilité.

Les observateurs profonds disoient que les liqueurs enfermées dans les animaux vivans étoient vivantes elles-mêmes. On ne les démontroit pas : mais l'expérience aujourd'hui ne laisse aucun doute à cet égard. Les liqueurs vivent donc par le même principe physique et chimique qui donne le mouvement à nos muscles, et la vie générale à tout l'ensemble animal.

Ce principe est très-fugace, il s'échappe rapidement des liqueurs exposées à l'air.

Le principe de vie s'échappe même des liqueurs renfermées dans notre économie, lorsqu'elles sortent de leurs couloirs naturels.

Le lait renfermé au sein de la mère contient plus ou moins de ce principe vivant, lequel correspond avec la vie générale de tous les solides et de tous les autres fluides.

L'enfant nouveau-né a besoin encore du fluide vivant de sa mère, et pour qu'il le reçoive, il faut que le lait passe immédiatement de la mère à l'enfant sans contact avec l'air.

Voilà donc la vie de nos solides et fluides démontrée : mais elle est plus ou moins énergique.

La seule erreur de lieu dans les fluides y établit une autre manière d'être, une altération plus ou moins de décomposition, dont on pourra également donner la raison physique et chimique, ce qui éclairera la pratique de la médecine.

En proportion que le lait vieillit, il devient de plus en plus un aliment solide ; mais il possède alors moins de ce principe vivifiant, volatil et pur, si nécessaire pour accroître la vie de l'enfant : on voit ici pourquoi un lait nouveau convient mieux à un nouveau-né, quoiqu'il soit peu abondant, qu'un lait vieux et abondant. Il faut donc, autant que possible, que le lait soit en rapport avec l'âge de l'enfant. Aussi voit-on souvent périr des enfans, parce qu'on leur donne, après leur naissance, un lait sans vie, âgé de quinze à dix-huit mois, et que d'ailleurs ces femmes mal nourries ont encore un lait naturellement peu animalisé.

Il arrive souvent qu'un lait ne procure à un enfant ni aliment, ni vie : car il ne faut pas croire que parce qu'une nourrice exprime du lait du bout de son sein, cette liqueur puisse faire vivre et faire croître l'enfant ; souvent ce n'est qu'une sérosité âcre, blanche, saline et sans vie. Ce lait ne monte pas franchement : il faut que l'enfant ait sucé quelque temps pour que cette sorte de lait puisse sortir du sein. L'enfant s'épuise à sucer cette sérosité âcre qui ne le nourrit pas.

Mais lorsque c'est un vrai lait, la nourrice le sent monter, et dès que l'enfant tient le bout du sein, il arrive en si grande abondance qu'il ne peut tout avaler. En tâtant sous l'aisselle, on sent une

masse de vaisseaux gonflés, sensibles au toucher; et chez les mauvaises nourrices, qui cependant font rayer leur lait, on ne trouve pas un gonflement semblable des cordons laiteux.

Lorsque le lait, après l'accouchement, est monté aux seins, il arrive souvent après quelques mois, même quelques jours, qu'il se précipite; et les nourrices expriment cette précipitation par ces mots, le lait s'est détaché. Dans ce cas, il continue de sortir par les seins : mais la montée n'est pas énergique : il n'engorge pas les aisselles. Alors il faut que la mère ou la nourrice se séparent du nourrisson, quoique cependant elles aient en apparence du lait dans les seins.

Les mères veulent quelquefois garder leur enfant, et le nourrir au biberon avec un mélange d'eau d'orge sucrée et de lait de vache. Les nouveau-nés qu'on s'obstine à nourrir avec ce mélange ou avec un autre semblable, périssent presque tous : je pense qu'ils vivroient s'ils avoient tété seulement pendant trois mois de bon lait, et qu'en même temps on eût accoutumé leur estomac à digérer un autre aliment.

Les administrateurs de l'hôpital d'Aix en Provence consultèrent la Faculté de Médecine de Paris, en 1775, pour leur indiquer les moyens de conserver leurs enfans trouvés qui périssoient presque tous à quatre mois et demi. Ils demandoient quelle pouvoit être la cause de ce désastre, et le moyen d'y remédier.

La Faculté de Médecine de Paris me nomma du commissariat pour faire moi-même sa réponse qui fut imprimée. Je répondis donc aux administrateurs que la mortalité dépendoit de ce que ces enfans, élevés au biberon, ne recevoient pas

dans leur économie un principe assez vivant pour être conservés : que s'ils ne périssoient qu'à quatre mois et demi, c'est que jusqu'à cette époque l'économie des enfans peut supporter une mauvaise nutrition. Mais comme à quatre mois et demi la nature commence ses efforts pour le développement et l'accroissement, l'enfant ne peut supporter cette crise s'il n'a pas pris un principe assez vivifiant avec ses alimens.

Je conseillai de nourrir ces sortes d'enfans au pis de la chèvre. Quoique ce lait ne vaille pas celui de femme, cependant pris au pis de l'animal, il vaut mieux que le lait de femme même qui seroit pris hors du sein: On donna donc ce lait vivant ; depuis ce temps les berceaux sont disposés dans une grande salle, sur deux rangs : chaque chèvre, qui vient de paître, entre en bêlant, et va chercher le nourrisson qui lui a été donné, relève avec ses cornes la couverture, enjambe le berceau pour donner à téter à l'enfant ; depuis lors on les élève en cet hôpital en très-grand nombre.

Mais les enfans auxquels on ne donne que le lait de vache coupé, succombent presque tous : ce lait a perdu à l'air le principe de vie. J'ai vu périr un grand nombre d'enfans qu'on s'était obstiné, malgré mes conseils, à vouloir nourrir de lait trait : on le mélangeoit d'une foule de manières que je ne rapporterai point ici, parce qu'elles me semblent toutes inutiles, et qu'aucune ne supplée la vitalité nécessaire aux premiers alimens. Tous ces enfans sont tombés dans le marasme, et sont péris en offrant l'image affligeante d'une foule infinie et variée de désordres, tels que les vers, les tranchées, les écrouelles, le marasme.

L'énorme quantité d'enfans trouvés qu'on amène à l'hospice de Paris, fondé pour cet objet, va quelquefois à quatorze et quinze mille par an. Je ferois frémir d'horreur si je disois combien peu on en sauve, quoiqu'on donne à quelques-uns des nourrices, car tous les autres périssent. Le Parlement de Paris, en 1680, jeta les yeux sur cette effrayante mortalité. On proposoit de faire élever ces enfans sans le secours des nourrices : les plus célèbres médecins de la Faculté, consultés alors, rejetèrent ce moyen, en disant qu'il falloit un lait vivant pris à la mamelle des animaux. D'après ce que j'ai conseillé depuis très-longtemps, on a mis pendant trois mois au sein des femmes quelques-uns de ces enfans, et l'on en a conservé à ce moyen un plus grand nombre. Introduits par ce moyen à la vie, à cette époque ils ont pu être sevrés, et je suis persuadé qu'un enfant qui auroit tété quatre mois, en lui donnant du lait coupé comme je vais l'indiquer, des bouillies, des soupes, et surtout des nourritures animales, pourroit être sevré et conservé. Il faudroit que, quelque temps après sa naissance, conjointement avec le sein, on l'eût accoutumé à ces alimens.

Cependant j'ai observé que dans quelques campagnes où les vaches paissent sans cesse, dans de très-gras pâturages, des herbes très-tendres et très-succulentes, tels que dans quelques herbages arrosés de la Normandie, ce lait, quoiqu'il ne soit pas sucé immédiatement à la mamelle, s'il est pris chaud et coupé avec la décoction d'orge germée, broyée, tourraillée, peut élever les enfans.

Le lait de ces animaux, qui mangent en grande

abondance des substances végétales très-vivantes, est chargé de tant de principes de vie, qu'il en conserve encore une grande partie au sortir du sein de l'animal.

Mais presque jamais je n'ai vu élever dans Paris des enfans avec le seul lait des vaches, même récemment trait : ces animaux nourris de substances végétales grossières, mortes, ou à demi-mortes, ne sortant pas de l'étable, n'ont qu'un lait trop peu vivant, incapable de corroborer l'organisme de l'enfant. L'homme est l'animal qui a le plus de vie, et qui a le plus besoin d'un aliment qui en contienne et lui en fournisse les principes.

Lorsqu'une mère délicate veut nourrir son enfant, et qu'on craint que cette nourriture ne l'épuise, alors il faut compter son lait, s'il est bon et s'il monte franchement au sein, moins comme aliment, que comme liqueur vivante propre à faire digérer les autres alimens. Je vais, ci-après, indiquer quels sont les alimens que les mères et les nourrices peuvent joindre avec celui que donne leur sein.

CHAPITRE XI.

COMBIEN le choix de l'habitation, du caractère et du tempérament des nourrices importe à la perfectibilité des enfans.

RIEN de plus admirable et de plus philosophique que ce qu'a dit le père de la médecine, de l'influence des climats sur l'organisation et le caractère de l'homme : mais ces vérités que nous admirons, nous en négligeons la pratique qui pourroit améliorer notre espèce.

Les enfans qui sont nourris dans des pays élevés, bien aérés, où rien n'arrête le courant de tous les vents, où les habitations saines sont situées dans le voisinage des grands fleuves et des courans d'eau rapides, ceux, dis-je, élevés dans de semblables lieux, ont plus de santé, d'imagination, d'aptitude au jugement, et enfin ils possèdent dans une plus grande intégrité et perfection, la santé et l'entendement humain, que ceux qui, toutes choses d'ailleurs égales, sont élevés dans des lieux bas, peu aérés, lieux où l'air reste en stagnation, parce qu'il est arrêté, quand il souffle longtemps contre des hauteurs ou des montagnes.

Le peuple même possède quelques portions de ces vérités. On observe, dans tous les climats, que l'air est très-pur là où un fleuve resserré

établit un courant d'air dans l'atmosphère : là, les deux sexes y sont plus beaux et plus intelligens. L'instinct a inspiré à l'homme d'habiter les bords des rivières. Là, non seulement il satisfait à ses besoins de nourriture, mais le courant qui s'établit dans l'air produit une modification dans son économie, qui lui donne le sentiment du bien-être. Le peuple, dans certains pays, distingue ceux qui ont été ainsi élevés sur les bords des rivières courantes, et pour témoigner leur intelligence plus parfaite, il dit que ce sont des *riverains*.

On ne rencontre jamais le cretinisme le long des rivières dont le courant est rapide, parce que l'air avec l'eau en dissolution, avec l'humidité qu'il renferme, est en un mouvement perpétuel qui ne permet aucune décomposition, conséquemment il est reçu très-pur dans l'économie animale.

La lumière, l'air, l'humide, sont les alimens du cerveau et de l'entendement, comme l'eau, les végétaux et les animaux sont les alimens de notre estomac et de toute notre économie.

On pourroit à son gré améliorer une race détériorée de l'espèce humaine, en choisissant bien la nourrice et son habitation.

En effet, les peuplades qui renferment des goîtreux, des crétins, des écrouelleux, sont celles qui habitent ordinairement des lieux humides, marécageux et peu aérés. On m'objectera qu'on trouve souvent ces altérations dans les montagnes des Alpes : c'est positivement ce qui confirme mon opinion. Les bourgades qui sont situées dans des gorges dans lesquelles l'air n'a pas une circulation rapide et habituelle, sont affli-

gées du cretinisme ; car l'air, qui est retenu en stagnation, se décompose comme tous les autres principes dans la nature.

Les enfans issus de parens sains, robustes, vifs et spirituels, s'ils sont nés et élevés en des lieux où l'humidité est stagnante, dégénèrent de leurs ancêtres.

Mais si des parens lourds, mal sains, sujets à des maladies lymphatiques et attaqués du premier degré de cretinisme, veulent éteindre ce vice commençant dans leurs enfans, ils les envoient nourrir dans des lieux élevés et balayés par des courans d'air, ou sur le bord des rivières rapides ; alors le cretinisme commençant chez les parens, cesse dans leur progéniture.

Si le choix de l'habitation d'une nourrice est si important, le choix de la nourrice elle-même ne doit pas l'être moins. Son caractère n'est pas sans influence sur celui de son nourrisson.

Le législateur de Sparte vouloit que les filles s'occupassent à des jeux gymnastiques qui étoient presque des exercices militaires. Ce n'étoit pas, nous dit le philosophe Plutarque, pour leur apprendre le métier de la guerre, mais pour qu'elles missent au monde des enfans qui en eussent le goût, et qui fussent assez robustes pour en supporter les fatigues. Il est certain que les femmes transmettent à leurs enfans les dispositions physiques, morales et intellectuelles qu'elles ont prises en habitude : mais principalement elles transmettent, ou donnent des dispositions pareilles aux affections les plus ordinaires pendant leur grossesse, même pendant l'allaitement.

On fait trop peu d'attention à cet important

objet, auquel quelques anciens s'attachoient avec un très-grand soin. Mais l'on ridiculise aujourd'hui ceux qui invitent à quelqu'attention de ce genre. Il seroit à souhaiter que ce qui seroit très-difficile à exécuter en masse et chez un peuple, fût au moins l'objet de l'attention spéciale de quelques familles qui voudroient perpétuer chez elles les plus belles qualités physiques et morales; tel est le but de cet ouvrage.

Les anciens savoient très-bien que les vices et les bonnes qualités se propagent souvent par la génération; et un peu d'attention en offriroit mille et mille preuves. Un père et une mère qui cultivent un art et une science auront des enfans plus disposés que d'autres, par leur organisation primitive, à cultiver les mêmes arts et sciences avec succès. Si les grands compositeurs Italiens trouvent, et composent dans tous les climats cette divine mélodie que ne peuvent inventer aucuns autres Européens, sans doute ils la doivent non seulement à leur climat, mais à une organisation spéciale, et à un concours de circonstances accessoires qui ne se peuvent rencontrer ailleurs. Le cerveau s'organise pour reproduire plus facilement les vices et les perfections des pères et des mères. Chez les Indiens, où la nation est divisée en plusieurs castes qui par leur réunion forment un ordre social que rien n'a pu renverser encore, les chefs de la nation, ceux de la première caste, qui se sont réservé la philosophie, la magistrature et le sacerdoce, sont d'une perfection physique, intellectuelle et morale, qui les distinguent de toutes les autres castes. Les Brames l'emportent en beauté, en bonté et en intelligence sur tous les Indiens. Aussi leur

caste choisit dans toute la nation ses alliances et les lieux propres à perfectionner leurs enfans.

Chez les Grecs qui reçurent leur législation des Egyptiens, lesquels étoient originaires des Indiens, des lois sages défendoient à un homme ivre d'habiter avec sa femme ; et Diogène, pour reprocher à un jeune homme son étourderie, lui disoit : *ton père t'a engendré dans l'ivresse*. La fable chez les anciens n'étoit que la morale mise en image pour mieux frapper les sens ; elle suppose que Jupiter, excité par les fumées du nectar, voulut donner à son épouse des marques d'amour. Junon conçut et enfanta un monstre qui fut chassé de l'Olimpe. Mais rapprochons-nous d'expériences habituelles : descendons à l'examen des animaux qui servent à nos plaisirs et à nos besoins : allons prendre, pour améliorer notre espèce, des leçons chez les chevaux et chez les chiens. Qu'une chienne de race, couverte par un chien de race, ait deux petits semblables, si l'un est nourri par une chienne de chasse, et l'autre par une chienne abâtardie, ce dernier sera dressé à la chasse bien plus difficilement que le premier.

Les Arabes sont convaincus par l'expérience, de l'influence capitale des femelles sur l'espèce ; aussi ils veillent à leur conservation et amélioration bien plus attentivement qu'à celle des mâles, parce qu'ils en ont remarqué bien mieux que nous toute l'importance.

Ils ont observé que c'est par elles que les générations se détériorent ou s'améliorent. Ils ne tiennent registre que de la noblesse des jumens, et font bien moins attention à celle des mâles : tous leurs soins se portent sur l'art d'élever, de nour-

rir et d'éduquer leurs femelles ; aussi ne permettent-ils que l'exportation des mâles, et ils conservent avec jalousie leurs femelles. Je penche fortement à croire que la jalousie des orientaux, pour leurs femmes, a eu pour principe quelque vérité de ce genre.

Ainsi il est facile de sentir combien il est important de faire attention au caractère physique et moral des femmes ; à leurs affections pendant la grossesse ; au caractère et à l'intelligence des nourrices ; à leur santé ; et au choix de leurs habitations.

Je ne doute point que par toutes ces attentions observées et pratiquées en plus grand nombre possible, des familles jalouses de leur conservation et amélioration, n'arrivassent au dernier degré de perfection physique et morale. Nous verrons ci-après quelle est l'influence d'un air et d'une humidité purs sur l'économie.

CHAPITRE XII.

Observations diverses, et Pratiques, sur l'allaitement.

Toutes les mères doivent-elles nourrir? Cette question ne feroit aucun doute si toutes les mères jouissoient d'une santé pure ; si, respirant un air sain, circulant et libre, elles usoient en même temps d'alimens propres à produire et à vivifier leur lait.

En développant de plus en plus les modifications que peut éprouver cette liqueur animale, il sera plus facile de résoudre cette question envers les unes, pour l'affirmative, envers les autres, pour la négative.

L'enfant retire le plus grand avantage lorsqu'il peut être nourri par une mère saine, respectable par ses mœurs, intelligente, et d'une éducation perfectionnée. Certes cette mère donnera dès le principe, à son enfant plus de sensations, et à ces sensations une direction que donneroit difficilement une étrangère. Elle rendra son enfant, par ses touchers et ses caresses, plus sensible, plus doux, plus aimant, plus gai, plus vivace.

L'enfant élevé par sa mère, accoutume mieux son visage aux traits gracieux de sa nourrice. Ce n'est pas sans raison qu'on recherche des nourrices gaies, je les desire même belles, parce que l'enfant est imitateur par instinct, et le devient par habitude : il moule ses traits sur ceux de sa nour-

rice, d'où il suit que celle qui est laide et difforme peut enlaidir son nourrisson.

L'enfant, nourri par sa mère, prendra donc mieux le type de ressemblance morale et physique de la famille : ainsi, élevé au sentiment, il deviendra plus disposé dans la suite à plus aimer et à mieux servir l'ordre social.

Mais malheureusement dans les villes les liqueurs sont moins vivantes, et même elles sont communément viciées. Les femmes et les enfans respirent un air moins pur, souvent chargé de miasmes, sinon délétères, au moins affoiblissans. L'air des villes contient moins de principes d'humidité pure.

Il est vrai qu'on y supplée par des alimens plus parfaits, mieux élaborés ; mais les humeurs des mères tantôt altérées, tantôt peu énergiques, donneroient rarement à l'enfant un lait qui ait toutes les qualités desirables. Nous indiquerons cependant les moyens d'y suppléer par les alimens choisis.

Ainsi c'est plus sous le rapport moral que sous le rapport physiqne, que l'allaitement des mères importe à leurs enfans.

Mais lorsque les femmes, dans leur jeunesse, ont été affectées de maladies lymphatiques, il ne faut pas perdre de vue que ce sont les mères, bien plutôt que les pères, qui font la constitution radicale des enfans, et conséquemment que les vices des mères sont bien plus certainement transmis à leurs enfans. Dans ce cas les mères doivent absolument s'abstenir de nourrir, et alors c'est par tous les moyens que nous indiquons dans cet ouvrage, qu'il faut corriger une mauvaise constitution radicale innée.

Souvent ces vices paroissent anéantis, mais la formation du lait ouvrant le réseau cellulaire de l'économie des femmes, ces virus dont le germe sembloit éteint, se redéveloppent de nouveau pour exercer leurs ravages sur les mères et sur les enfans.

J'ai vu plusieurs mères qui avoient été affectées d'écrouelles dans la jeunesse, devenir victimes de ce virus après avoir produit un ou deux enfans. D'autres ont été rétablies par des soins multipliés et appropriés; mais il leur a fallu les soins presque continuels de la médecine.

J'ai vu une femme qui avoit été écrouelleuse dans sa jeunesse, les accidens s'étoient dissipés à sa puberté : elle devint grosse, ne fit aucun remède, nourrit son enfant, et à peine l'eut-elle sevré, que l'ancien virus se développa chez elle, et lui causa la perte d'un œil. Elle devint grosse une seconde fois, et indiscrétement on lui donna le conseil de nourrir encore, pour dissiper un prétendu lait répandu, et elle eut le malheur de devenir aveugle.

Il y a donc des mères qu'il faut empêcher de nourrir, au lieu de les y inviter.

Aucun législateur n'a fait une loi obligatoire de l'allaitement maternel. Les femmes spartiates faisoient même nourrir leurs enfans à la campagne, et ils ne rentroient qu'à un certain âge à la maison paternelle. Sans doute par cette loi, qui écartoit l'enfant de la maison, Lycurgue avoit voulu le mettre presque en commun, pour l'attacher davantage à la patrie.

Mais lorsque dans les villes une mère entreprend de nourrir, comme elle y réussit toujours moins bien que dans la campagne, si l'on prévoit

que son état de foiblesse et d'infirmité ne lui permette pas de donner à son enfant un lait très-salutaire, même en le secondant de bons alimens, alors il faut faire jouir l'enfant d'un air vif, d'un lait et d'alimens sains et purs. Mais que de chagrins quand il en faut venir à cette séparation ! Il est peu de femmes qui aiment véritablement leurs enfans pour eux-mêmes : s'il faut qu'elles se séparent de leur enfant qu'elles ont commencé à nourrir, leurs chagrins et leurs pleurs sont l'effet d'une foule de sentimens physiques et moraux qui leur sont inconnus. Elles renoncent difficilement à des sensations délicieuses pour supporter des chagrins que la raison leur prescrit : souvent même s'autorisant de ce que prescrit par pur sentiment la philosophie, elles enveloppent dans les malheurs de la vie deux individus à-la-fois. C'est aux médecins qui se sont occupés de cet objet important, et qui ont réuni l'expérience à leurs méditations philosophiques, à distinguer les mères qui sont capables de nourrir, et à les diriger dans cette importante fonction, bien autrement difficile à la ville qu'à la campagne.

Le lait est de toute les liqueurs animales celle qui s'imprègne le plus de toutes les altérations de l'économie des femmes. J'ai vu de petites filles accablées de fleurs blanches à la dentition et à la puberté, parce qu'elles avoient sucé le lait de femmes qui en étoient incommodées. M. Bajon, dans son ouvrage de médecine sur Cayenne, a très-bien observé que des négresses nourrissent des enfans blancs qui paroissent très-beaux jusqu'à l'époque du sevrage, mais alors, dit-il, ils maigrissent, et les âcres et les virus

qu'ils ont reçus de ces négresses les altèrent, et les décomposent. Ainsi donc les vices reçus avec le lait, ne se manifestent quelquefois que dans des périodes plus ou moins éloignés de la lactation. Le lait est une liqueur qui recèle donc souvent quelquefois en elle des vices profondément cachés.

Le lait offre rapidement la trace des alimens qui l'ont formé. Le lait des animaux ressent l'odeur de leurs alimens. Si l'on donne de l'ail à une vache, il est impossible à ceux qui détestent cette odeur de boire avec plaisir son lait. Mais si ces animaux ont été conduits dans des lieux remplis de végétaux aromatiques et balsamiques, le lait est délicieux, et jouit en même temps des qualités précieuses de ces végétaux. L'on se sert de cette propriété du lait pour donner, d'une manière presque élémentaire, par conséquent plus utile, des médicamens aux malades.

J'avois mis une femme épuisée à l'usage du lait pris au sein; elle revint sensiblement, et en peu de temps. Je lui donnois encore des bouillons succulens de volaille chaponnée : elle fut rapidement rétablie. Mais lorsque sa nourrice avoit bu un ou deux verres de vin pur, le lait lui sembloit âcre et insupportable, et produisoit chez elle de la fièvre. Je fis bientôt la réflexion que cet accident arrive fréquemment aux enfans, qui ne peuvent s'en plaindre que par des cris.

La fièvre dissout un peu dans l'économie le phosphate calcaire; il se reporte d'autant dans le lait d'une nourrice; ce qui rend ce lait âcre et chargé de cette matière salino-terreuse : l'enfant qui prend ce lait fébrile, fait des dents précoces qui se gâtent et tombent les premières.

L'apparence des nourrices est souvent trompeuse : certaines femmes, celles grandes et grasses, paroissent devoir donner aux enfans un lait excellent; mais chez ces femmes, lorsque le système musculaire n'est pas énergique, le lait contient peu de vie. La matière grasse du lait, partie la moins vivante, est même tant soit peu altérée : ce lait ne convient point à l'enfant. Ces femmes n'ont pas sous les aisselles ces cordons lymphatiques, sensibles, dont nous avons parlé.

D'autres très-constipées ont un lait glaireux qui convient encore mal à l'enfant.

Non seulement l'air, les alimens, le tempérament et l'état de la santé, modifient le lait, mais encore les climats lui portent une grande influence. Dans les contrées méridionales, le lait est chez tous les animaux très-peu abondant. La lactation semble en ces climats chauds moins nécessaire; elle y est aussi beaucoup moins prolongée que dans le nord : la croissance est beaucoup plus rapide aux pays méridionaux.

Si du nord de la Suisse on transporte au midi de la Provence les vaches qui donnent la plus grande quantité de lait, lorsqu'elles y sont arrivées, ou peu de temps après, cette secrétion est réduite chez elles à l'état presque ordinaire des autres. Ainsi la secrétion du lait est différente dans les différens climats.

Dans les déserts de l'Afrique on est même obligé d'employer des moyens mécaniques pour obtenir une plus grande quantité de lait. Hérodote rapporte qu'on introduit un roseau dans les parties naturelles des cavales, et que l'on souffle pour obtenir plus de lait. Ce moyen est également employé à l'égard des chèvres dans les mon-

tagnes de la Suisse : par ce moyen leur réseau cellulaire s'ouvre et secrète plus de lait. J'ai vu dans les boucheries, qu'en soufflant le tissu cellulaire d'une vache qu'on venoit d'abattre, le lait, sous l'action du soufflet, couloit en abondance.

Ce moyen mécanique, bizarre en apparence, nous conduit à la solution de cette question : une femme qui allaite doit-elle être totalement privée de son mari ?

Lorsque les femelles quadrupèdes entrent en chaleur, et qu'elles ont du lait, elles le perdent en grande partie si le vœu de la nature n'est rempli ; tandis que les irritations et titillations portées vers les organes de la reproduction, augmentent sensiblement au sein le lait qui depuis les desirs diminuoit chaque jour. A cette époque de chaleur, le lait s'altère, tourne, se caille plus facilement qu'à toute autre.

Une femme devenue grosse peut-elle continuer de nourrir? et une femme pendant ses règles donne-t-elle un lait convenable à son enfant?

Je réponds que le lait est une liqueur vivante, la plus modifiable de toutes celles de l'économie : à l'époque des règles le lait est plus séreux, plus salin, moins vivant, et contient alors une portion du méphitisme des régles. Ce lait se caille aisément : pris au sein par les enfans, il leur donne le dévoiement ; c'est ce qui fait rejeter les nourrices réglées. Mais au bout de quelques jours tout reprend l'ordre accoutumé. Cependant j'ai vu quelques enfans incommodés d'une manière allarmante du lait des nourrices à cette époque.

La grossesse produit sur le lait un effet plus sensible encore. Cette liqueur perd alors encore plus de vie ; elle s'altère donc. Non seule-

ment elle ne nourrit pas l'enfant, mais elle lui donne des principes décomposés ; car l'économie est alors décomposée, pour recomposer l'enfant. Le lait est donc alors une liqueur altérée, peu vivante. Mais l'enfant s'en apercevra moins si on lui donne conjointement de bonnes nourritures animales : mais s'il ne prend que le lait, il se décompose et s'altère dans ses principes constitutifs essentiels ; de-là le marasme.

Passons à l'état du lait après l'accouchement. Lorsque la femme a souffert pendant plusieurs jours de cruelles et pénibles douleurs d'enfantement, elle est toute affoiblie après l'accouchement, et le lait monte difficilement à ses seins : il a même un penchant à se précipiter, et comme nous l'avons dit, à se détacher. Mais s'il règne encore dans ces circonstances une épidémie qui diminue les principes de la vie, le lait de toute l'économie est précipité dans le bas-ventre, ce qui produit les désordres les plus grands. C'est alors que, pour la femme, beaucoup plus que pour son enfant, il faut quelquefois faire au sein des succions et naturelles et artificielles, pour empêcher cette précipitation funeste.

Lors des premières douleurs de l'enfantement, les femmes éprouvent quelquefois un appétit vorace qu'on se plaît à satisfaire, pour augmenter, dit-on, leurs forces. Certes, il ne faut pas les priver alors d'alimens fortifians ; mais s'ils sont froids et indigestes, voici les accidens que j'en ai vu résulter.

Les forces de l'économie, dirigées vers le travail de l'enfantement, ont été détournées du travail de la digestion. La femme avant d'accoucher, en accouchant même, étoit forte et ro-

buste ; mais après l'accouchement, elle est accablée, foible ; c'est l'effet d'une digestion qui a été mal faite, et qui cependant ne présente aucun signe extérieur d'indigestion. Le lait monte foiblement au sein : la femme se sent fatiguée : l'enfant crie, ne profite pas : le lait, comme on dit, est mal attaché ; et bientôt il faut changer de nourrice, parce qu'on voit chaque jour l'enfant dépérir au sein. J'ai vu souvent cet accident chez les femmes les mieux portantes avant l'accouchement, et dont la délivrance avoit été très-heureuse : rien de plus étonnant que ce désordre quand on n'en saisit pas la cause.

Lorsque les animaux mettent bas leurs petits dans le temps des orages, le lait également se précipite et se perd. La matière électrique de l'atmosphère semble avoir soutiré le principe de la vie du lait, et l'avoir décomposé comme elle décompose toutes les liqueurs fermentantes. On remédie à cet accident chez les femmes, en leur donnant différens remèdes aromatiques et toniques, principalement le quinquina.

Les animaux herbivores dévorent quelquefois leur délivre ; alors le lait ne se secrète pas. J'en ai fait l'observation, j'en ignore encore la cause.

Quelques négresses dans les colonies, dénaturées par le libertinage et par l'esclavage, se refusent à nourrir leurs enfans ; elles font coaguler le lait dans leur sein. Elles emploient des plantes qui contiennent un acide presque volatil, puis, par d'autres plantes âcres et volatiles, résolvent à leur gré cette liqueur, lorsqu'on leur a enlevé leur enfant ; ce qui prouve de plus en plus combien le lait est une liqueur modifiable par les agens les plus subtils.

Lorsque le lait est bien vivant et qu'il possède toutes les qualités nécessaires, on voit évidemment dans toute l'économie de la femme, l'action active, absorbante du réseau cellulaire. Ce tissu se gonfle sous le bras, sous les aisselles : partout il semble ouvert à la secrétion de cette liqueur, surtout après l'usage de quelques alimens.

Le lait paroît avoir une surcharge de vie très-considérable dans l'économie de quelques femmes, et celles-ci ordinairement sont grasses, mais fortes et très-musculeuses. Ces femmes ramènent, des portes de la mort, les enfans presque expirans par le défaut de nutrition, et par la mauvaise qualité du lait d'une autre nourrice. Ces sortes de nourrices sont très-rares, et je tâche toujours d'en avoir une ou deux dont je puisse disposer pour des enfans épuisés. Je crois que chez ces femmes c'est l'effet d'une expansion nerveuse qui secrète et mêle à leur lait plus de fluide nerveux qu'il ne s'en secrète chez d'autres.

L'enfant dépérit quelquefois au sein de sa mère ou de sa nourrice, sans qu'on en puisse trouver la raison. Les mères et les nourrices semblent cependant avoir un bon lait. Alors je fais prendre aux mères et aux nourrices des boissons abondantes, mais surchargées d'une gelatine animale, très-douce ; comme des bouillons très-légers de volaille et de veau. Lorsque les mères et les nourrices ont pris pendant quelques jours cette boisson en grande abondance, toute leur économie en est humectée ; elles prennent une fraîcheur nouvelle, et leurs seins se gorgent en abondance d'un lait moins chaud et qui convient mieux à l'enfant : alors il recouvre une santé qui dépérissoit sensiblement.

Une dame nourrissoit à Paris son second enfant : belle et forte en apparence, elle avoit suffisamment du lait : son enfant néanmoins s'affoiblissoit : elle alloit raisonnablement le donner à une nourrice étrangère, comme elle l'avoit fait dans sa dernière lactation qu'elle n'avoit pu poursuivre pour la même raison ; mais avant de s'y déterminer, cette seconde fois, elle me consulta : je lui dis qu'elle auroit le plaisir d'achever sa nourriture. Je lui ordonnai des boissons très-abondantes de bouillon très-léger, d'eau de veau et de poulet, et la mère et l'enfant furent bientôt rétablis.

Le lait alongé de ces matières animales convient parfaitement à l'enfant. Les nourrices attentives dans les campagnes font bouillir de l'eau dans le gratin de la bouillie de leur enfant, et de temps à autre elles en font largement usage : elles ont alors un lait abondant et frais qui convient mieux à leur enfant.

J'ai vu à Paris un homme qui fournissoit aux malades le lait d'ânesse. Je fus le voir pour en procurer à une malade à laquelle je m'intéressois vivement : mais déjà son animal fournissoit trois malades. Je lui ferai, me répondit-il, fournir le quatrième et le matin et le soir. Il nourrissoit bien de végétaux secs son animal, et avant de sortir de l'écurie pour se rendre à la maison des malades, il lui faisoit boire une grande quantité d'eau salée, ce qui fournissoit à volonté une sécrétion alongée plus abondante et plus lucrative. Mais je demande si ces moyens remplissent toujours l'intention du médecin.

Lorsqu'une femme de campagne revient du travail, et qu'elle prend une grande quantité

de soupe, si c'est d'une matière animale, de bon bouillon gras, tant mieux pour l'enfant; mais si c'est une soupe maigre, de choux, de poireaux, et d'oignons, l'enfant prend un lait séreux, âcre, peu animalisé, et peu vivant.

On voit donc quelle influence ont les alimens sur le lait des nourrices. Pline rapporte que les nourrices qui font un usage très-fréquent du persil, donnent à leurs enfans un lait qui les rend épileptiques. Je me suis pendant longtemps livré à l'étude de la fermentation et des boissons fortifiantes et nutritives. J'avois établi une distillerie d'eau de vie de grain, et j'ai observé trois fois que les hommes les plus robustes devenoient épileptiques s'ils buvoient en grande quantité cette eau de vie récente: je n'ai point été étonné qu'à Copenhague, où le peuple n'use que de cette eau de vie, le nombre des enfans qui périssent de convulsions ou d'épilepsie, fût immense.

Les nourrices doivent avoir attention de ne pas faire téter leurs enfans lorsqu'elles sont à jeun depuis très-longtemps; parce qu'alors le lait de leur sein est très-décomposable, très-âcre, et contient une matière grasse disposée à la rancidité. D'ailleurs, ou le lait est alors peu abondant, ou il n'est ni en qualité, ni en quantité suffisante; car la diète est un des plus grands moyens de se débarrasser de sa secrétion lors du sevrage.

Nous avons parlé des moyens mécaniques employés dans les déserts de l'Arabie, et sur les hautes montagnes de la Suisse, pour augmenter la secrétion du lait. J'ai vu souvent les femmes de la campagne avoir du lait en plus grande abondance que de coutume, après avoir pétri le pain.

Le lait s'imprègne des vapeurs méphitiques de l'économie, c'est pourquoi je conseille aux nourrices qui sont constipées, de prendre fréquemment un remède. On doit de temps en temps évacuer le canal intestinal par des bouillons laxatifs : les enfans viennent beaucoup mieux.

Le rhume d'une nourrice se communique à son enfant par le moyen du lait. Est-il donc étonnant que l'air, les alimens et les excrémens influent d'une manière si particulière sur cette secrétion?

Non seulement les nourrices influent sur leurs enfans, mais réciproquement les enfans sur leurs nourrices. Ceux qui sont malades de décomposition putride, font perdre le lait à leurs nourrices. Ceux qui sont attaqués de virus vénériens et dartreux, les communiquent à leurs nourrices. La bouche de ces enfans et de tous ceux qui sont malades devient chaude; ils excorient le sein de leurs nourrices, et elles contractent les virus dont-il sont infectés.

En raison de cette réciprocité d'action entre les nourrices et les enfans, on choisit les femmes dont les liqueurs sont les plus douces, dont l'haleine est la meilleure, et dont les dents sont les plus belles. L'on a imaginé de porter des médicamens sur toute la surface de la peau des nourrices, pour modifier la santé des enfans. Il n'y a pas même longtemps qu'on fit à la Salpétrière quelques essais de ce genre. Le docteur Pinel, professeur à l'école de médecine, et médecin de cet hôpital, conjointement avec le médecin Alibert, firent des frictions d'une liqueur purgative sur la peau d'une nourrice. Elle ne fut nullement purgée ; mais l'enfant le fut si violemment qu'il en pensa périr. Il y a donc une communica-

tion, il y a des secrétions, des absorptions mutuelles entre les nourrices et leurs enfans.

Je rapporterai ici une expérience à laquelle je n'ai donné aucune suite, mais qui me semble mériter un examen qui éclaireroit quelques parties de la physique expérimentale ou animale. Une femme qui avoit le poil, prenoit par mon conseil le bain, pour calmer la chaleur qu'elle ressentoit dans toute son économie, et dans le sein enflammé. Je l'engageai à faire sortir son lait dans l'eau : il m'offrit l'apparence d'une fumée grise, et rouge en partie. N'est-ce qu'un accident de lumière? le lait en toute autre circonstance produit-il le même phénomène ? et pourquoi dans l'eau cette singulière couleur d'une matière blanche hors de l'eau?

Pour reconnoître la bonté du lait, on a indiqué une foule de moyens différens. On observe que le lait très-bleuâtre et très-aqueux ne fortifie point un enfant.

On trempe dans le lait d'une nourrice un petit morceau de toile fine à demi usée, qu'on laisse dessécher à l'air. Si les bords de la tache sont jaunes, ou ce qui est pis, sont noirâtres, on dit que ce lait contient un principe nuisible à l'enfant.

On essaye de faire bouillir le lait tiré du sein, et lorsqu'il tourne, il est, dit-on, mauvais. Mais j'ai observé que le lait, qui depuis quelque temps est arrêté dans le sein, tourne facilement, ce qui n'arrive pas à celui qui est trait après la sortie du premier.

Par la stagnation, le lait dans les seins souffre donc un petit commencement de décomposition; une portion du principe de la vie s'est déjà enfuie. Pour un médecin observateur, cette

expérience, petite en apparence, est de la plus extrême importance : elle nous apprend que les liqueurs arrêtées dans leurs mouvemens, dans leurs couloirs même naturels, souffrent un commencement de décomposition. Mais combien plus grande est cette décomposition, lorsque ces liqueurs sont arrêtées hors de leurs couloirs ! Cet objet, à lui seul, pourroit faire la matière d'une dissertation importante à la pratique de la médecine.

Le lait est donc différent, lorsqu'il commence à sortir du sein, de celui qui en sort sur la fin. Le dernier lait que l'on tire à une vache, en la trayant, est meilleur, plus crêmeux et plus fromageux. C'est ce que savent très-bien les filles de basse-cour qui réservent ce dernier lait pour le café de leurs maîtresses : ce lait bouilli, ne tourne pas au feu comme le premier.

Le lait crêmeux d'une nourrice, jeté dans l'œil, donne une petite cuisson qui indique qu'il contient beaucoup de parties grasses : ce lait tient libre le ventre des enfans. Mais le lait qui n'imprime pas cette cuisson à l'œil, est plus fromageux, nourrit mieux l'enfant, lui donne plus de fibrine et resserre le ventre.

Le lait doit être à la vue d'un blanc bleuatre et non d'un blanc mat. Une goutte mise sur l'ongle doit faire la perle et ne pas couler trop facilement.

Nous n'avons point encore de moyens, ni d'instrumens, pour mesurer la somme de vie qu'il contient; mais je ne désespère pas que dans l'état où sont aujourd'hui les sciences, on ne parvienne bientôt à mesurer cette quantité de vie.

On a vu dans ce chapitre, et dans le précédent,

combien le lait est modifiable par les alimens, par les localités, par les climats, par les élémens, par la lumière, par l'air, par les tempéramens, par les passions et par l'entendement.

Mais si, d'après toutes ces observations, on sent combien il est difficile d'élever les enfans au type de perfection physique et morale qu'on peut concevoir, au moins toutes ces données nous apprendront à mieux choisir les nourrices, les lieux, les alimens, et ce sera un progrès ultérieur dans nos connoissances usuelles.

CHAPITRE XIII.

Du Filet.

RIEN n'est plus rare qu'une bonne nourrice dont les seins se remplissent d'un lait abondant et coulant facilement. Souvent l'enfant s'épuise à sucer inutilement; il semble dévorer le sein, tant il le prend avidement, il le quitte avec dépit. La nourrice sans lait et qui croit en avoir parce qu'elle fait sortir un peu de sérosité blanchâtre, dit que l'enfant refuse de sucer, parce qu'il a le filet. Un chirurgien de campagne est appelé; il saisit une opération à pratiquer; il coupe le frein de la langue : trop heureux quand l'opération n'est qu'inutile. Quelquefois les artères ranines ont été coupées, et l'enfant est mort d'hémorragie. D'autres fois la pointe de la langue s'est renversée en arrière, l'enfant s'est étouffé lui-même. On trouve dans les livres d'opérations de chirur-

gie, l'art difficile de remédier chez les enfans à cette section des artères ranines.

En mettant le petit doigt mouillé dans la bouche d'un enfant, s'il le serre et le suce, il n'a point le filet. J'ose assurer avec les plus grands chirurgiens, que sur deux mille enfans, à peine en trouveroit-on un chez qui l'opération fût nécessaire.

Quelquefois le sein de la nourrice est trop gros, et l'enfant est trop-foible pour sucer assez fortement, et pour développer les vaisseaux laiteux reployés. Alors, que la nourrice donne son sein à un enfant vigoureux, il développera les extrémités des vaisseaux lactifères : le bout alongé, le lait monte, et l'enfant continuera de le faire sortir du bout du sein dans sa bouche. Ou bien on prend une fiole à médecine, on y verse de l'eau chaude que l'on vide : on fait entrer dans l'ouverture le bout du sein; il s'alonge, parce que la fiole échauffée fait ventouse; ensuite on présente à l'enfant le bout du sein, alongé par ce mécanisme.

L'enfant n'a que des cris pour reprocher à une nourrice le vide de son sein, et en société nous avons perdu l'instinct qui nous feroit connoître le juste sujet de ses cris.

Le préjugé sur l'existence du filet, et sur l'obstacle à la succion est si grand, chez quelques nourrices, que j'ai été forcé quelquefois de simuler cette opération, et de couper quelques fibres de l'extrémité du frein, de peur que persistant opiniâtrément dans leurs erreurs, elles ne recourussent à des empiriques ignorans qui pouvoient ouvrir les artères ranines, et donner la mort à l'enfant.

CHAPITRE XIV.

Des Tranchées.

Après la naissance et pendant tout le temps de l'allaitement, les enfans sont sujets à des déjections verdâtres, qui longtemps après leur issue se colorent davantage, et souvent sont très-fétides : alors il se développe dans l'estomac un acide qui se reporte sur la bile, la décompose plus ou moins, et colore les excrémens en verd plus ou moins foncé.

Il est peu d'enfans dont les déjections soient constamment jaunes : plus elles deviennent vertes et restent longtemps de cette couleur, plus la nutrition est imparfaite. Cependant il ne faut pas croire un enfant malade parce que ces déjections sont verdâtres : il ne faut pour cet effet qu'un léger développement d'acide dans l'estomac; acide que l'économie endure sans altération sensible : le danger est dans la continuité : car il n'est pas d'enfant qui, dans le cours de sa lactation, n'ait éprouvé plusieurs fois cet accident.

Mais quand l'enfant paroît souffrir des tranchées, qu'il ne s'appaise qu'après des évacuations d'une grande fétidité, lorsque son derrière est rouge, que l'anus est excorié, érésipélateux, que le lait caille rapidement, que l'haleine de l'enfant est aigre ainsi que sa transpiration, alors il faut remédier à cet état.

Les enfans issus, de parens mal-sains, surtout d'une mère entachée de quelque vice, tel que de fleurs blanches de mauvais caractère, de dartres, de rhumatisme, de celles qui ont été nourries de mauvais alimens pendant leur gestation, et dont le lait est trop aqueux, ces sortes d'enfans auront des tranchées qui indiquent une mauvaise constitution et une mauvaise nutrition.

Le froid peut produire encore ce désordre, en reportant sur le canal intestinal la transpiration insensible qui se fait par toute la surface du corps.

La bouillie suffit quelquefois pour envelopper cet acide : elle fait sur les entrailles presque excoriées, l'effet d'un doux cataplasme. Mais cet aliment ne suffit pas pour ramener l'ordre, surtout s'il existe chez l'enfant un principe âcre constituant.

Ce désordre est souvent l'effet d'un reste de matière nutritive âcre, et de foiblesse de l'estomac qni digère mal le lait, ou du moins d'une manière insuffisante. Alors il se précipite trop de salive dans l'estomac, et dans tout le canal intestinal, pendant que l'enfant tète. On doit le faire vomir avec trois, quatre ou cinq grains d'ipécacuanha, selon qu'il est plus ou moins fort. Il faut le purger avec une cuillerée de sirop de chicorée étendu d'eau.

La raison qui me fait conseiller d'étendre d'eau le sirop de chicorée, c'est que, donné seul, il me paroît trop âcre. On donne à l'enfant une petite cuillerée d'eau de fleurs d'orange. Et en général nous faisons trop peu d'usage en France des aromates pour les enfans. On peut leur donner quelques grains de magnésie dans une cuillerée d'eau aromatique, telle que de l'eau de rose mêlée

à un peu d'eau de plantain, ce qui diminue les acides de l'estomac, et lui donne du ressort.

Mais si les tranchées, les déjections et la fétidité n'ont pas été calmées par les moyens indiqués, alors elles sont l'effet d'un mauvais lait, il faut en donner un meilleur à l'enfant.

CHAPITRE XV.

Des Aphtes, autrement appelés Chancres.

Le canal intestinal des enfans est la partie la plus sensible et la plus active de l'économie; c'est celle aussi qui est la plus exposée à des altérations. Les lèvres, l'intérieur de la bouche, siéges du sens du goût, ne sont recouvertes que d'une membrane très-délicate qui se continue jusqu'à l'estomac. Cette membrane s'excorie, s'ulcère facilement par l'effet des altérations qui se passent dans l'estomac et le canal intestinal; en sorte que les aphtes ont souvent une cause éloignée de leur siége.

Lorsque l'estomac foible laisse le lait se décomposer, sans se recomposer, et qu'il n'y a pas dans cet organe assez de force nerveuse et assimilante pour vivifier l'aliment et le recomposer, alors l'âcre qui se développe par la décomposition, excorie le canal intestinal. Si le meconium a été peu évacué et qu'il se soit mêlé aux premiers alimens, il cause ce désordre. Enfin lorsque les tranchée sont duré longtemps, que la digestion est toute viciée, la bouche, la langue, le pa-

laisse remplissent d'ulcères larges couverts d'une croûte blanche, les rebords semblent rongés; c'est ce que le peuple appelle le chancre blanc.

Il faut employer les remèdes que nous avons indiqués pour les tranchées. On commence par toucher tous ces petits ulcères avec un liniment fait de miel, de suc de citron et d'eau-de-vie, ou de vinaigre et d'eau-de-vie. On attache de la charpie au bout d'un petit bâton, on l'enduit de ce liniment: puis on en adoucit l'effet par un mélange de beurre et de sucre. On fait vomir l'enfant: on le purge avec un peu de manne, comme un gros, à deux, dissous dans l'eau: on lui fait avaler quelques petits cuilerées d'eau aromatique, on y mêle quelques grains de magnésie: les premiers accidens calmés on revient à faire vomir l'enfant: on persiste pendant quelques jours à lui donner pendant la journée quelques aromates, comme un peu d'eau de fleur d'orange, quelques gouttes d'eau distilée de menthe poivrée. Les entrailles rétablies, tout rentre dans l'ordre.

On éponge le corps de l'enfant, et on le couvre avec des linges chauffés, enduits de la vapeur du sucre brûlé. Enfin tout ce qui peut fortifier le canal intestinal et toute l'économie et toute la surface du corps, dissipe rapidement cet accident.

La nourrice doit entretenir la plus grande propreté au bout de son sein, parce que le lait peut se rancir, et causer des aphtes à son enfant, comme les aphtes de l'enfant peuvent causer au sein de la nourrice des gerçures, des excoriations et de petits ulcères.

CHAPITRE XVI.

Du Hoquet et du Vomissement.

Le hoquet n'a aucun danger lorsqu'il est l'effet de la précipitation avec laquelle l'enfant avale le lait ; mais lorsqu'il arrive que l'enfant, à jeun, a des tranchées, des déjections vertes, que son haleine est fétide, il faut se presser de lui donner des secours : il faut le faire vomir et ensuite lui donner quelques stomachiques, quelques cuillerées d'eau aromatique : sans ces précautions on verroit bientôt des convulsions de foiblesse et un anéantissement de la vie.

J'ai vu quelquefois un hoquet opiniâtre, effet d'une contraction des hypocondres rentrés au-dedans ; il y avoit alors constipation : les vomitifs, les purgatifs n'ont rien fait à ce hoquet très-alarmant ; il s'est dissipé par une petite sangsue appliquée à l'anus : après quoi j'ai donné à cet enfant un peu de sirop de chicorée étendu d'eau : cet accident inquiétant s'est alors évanoui complétement.

Quant au vomissement qui arrive fréquemment aux enfans après avoir tété, il leur est salutaire, ainsi que le disent très-bien les nourrices. Il dépend de ce que les enfans, en même temps qu'ils tètent, avalent une quantité énorme de salive qui coule de tous ses canaux : elle surnage le lait, et elle est revomie avec une petite portion de ce même lait : l'enfant, après avoir

ainsi rejété, ne s'en porte que mieux. Le lait alors tourne dans l'estomac en consistance de crême épaissie au feu. Quand le lait passe bien, c'est ainsi qu'il est rejété; c'est ainsi qu'on le trouve dans l'estomac des petits chiens nourris par leur mère.

Il est prudent de suivre l'indication de la nature, et de temps en temps, par pure précaution, de faire vomir ces enfans. On leur donnera un peu de manne, ou de sirop de chicorée, pour nétoyer le canal intestinal, et s'opposer au séjour de quelques débris d'alimens qui, par leur décomposition et putréfaction, formeroient un âcre irritant, dont la résorption seroit très-nuisible. Lorsque l'enfant vomit des grumeaux de lait d'un blanc sale, que son haleine sent l'aigre, il faut promptement le faire vomir, et remédier à l'état du canal intestinal qui alors digère mal. Quand le lait passe mal, il est ainsi rejeté : il se durcit comme du fromage ou se met en grumeaux aigres et mollasses; c'est alors surtout qu'il faut faire vomir, et faire boire à l'enfant de l'eau sucrée.

Les principes nutritifs mal combinés, et résorbés dans l'économie, la décomposent; et, à l'époque de la dentition, de pareils enfans sont exposés à mourir. Il faut, dans ce cas, pendant plusieurs jours de suite, faire vomir l'enfant le matin, et lui donner quelques petits stomachiques, tels que des eaux aromatiques, une petite cuillerée à café de bon vin, s'il ne tourne point à l'aigre.

CHAPITRE XVII.

Des Ventosités des enfans, de leurs Digestions, et de la Situation à leur donner lorsqu'ils tétent.

C'est toujours au canal intestinal des enfans qu'il faut porter attention ; c'est le laboratoire où la nature travaille sans cesse à une décomposition et recomposition. Il est bien rare que ces deux opérations soient toujours dans un parfait équilibre. Dans la décomposition de l'aliment beaucoup d'air s'en échappe, dans sa recomposition il se combine : mais souvent une partie qui n'est pas recombinée s'échappe ou par le haut ou par le bas. Mais chez les enfans, ces vents traversent le réseau ouvert de leur économie. On les a vus quelquefois se porter au cerveau, et produire des convulsions ; surtout lorsqu'il y avoit constipation opiniâtre : c'est surtout chez les enfans renfermés dans les maillots qu'arrivent ces accidens funestes.

On croit communément que ces vents sont l'effet de la succion. L'on remarque que les enfans qui trouvent peu de lait au sein de leur nourrice, qui sucent fortement et longtemps pour avoir peu, sont plus sujets que d'autres à ces ventosités. Les adultes qui boivent lentement éprouvent les mêmes ventosités.

Il me semble que l'on n'a pas fait assez d'at-

tention à la situation qu'une nourrice doit donner à son enfant en l'allaitant. J'ai observé que les enfans digèrent moins bien le lait, si on les fait téter dans une situation horizontale, et qu'ils digèrent plus mal encore, si la tête est plus basse que le corps. Ne sentons-nous pas nous-mêmes que si nous prenions nos alimens, couchés horizontalement et la tête renversée en arrière, nous digérerions moins bien que dans la situation perpendiculaire qui nous est ordinaire. Il faut donc que les mères et les nourrices évitent cette situation renversée, et qu'ils mettent l'enfant dans une position plus ou moins inclinée et approchant de la droite.

Lorsque l'enfant est nu, qu'on lui fait de petites frictions sur le ventre et sur le dos, et qu'on le présente à un petit feu flamboyant, il rend alors et des vents et ses excrémens. Ces petites frictions, ces présentations deux à trois fois par jour à un feu flamboyant, sont des moyens de faire rendre aux enfans leurs vents, et de corroborer leur canal intestinal. Il faut avoir soin de ne les jamais coucher soit le soir, soit dans la journée, sans qu'ils aient rendu ainsi quelques vents.

Un enfant doit, au moins une fois par jour, évacuer les restes de ses alimens; et s'il passe trente-six heures, on en sollicitera l'évacuation en introduisant dans l'anus, ou la queue d'une feuille d'oseille enduite d'huile, ou un petit morceau de papier roulé, trempé également dans un corps gras. Sans ces précautions on pourroit voir des convulsions; car elles sont souvent la suite des grandes constipations. Il faut donc que le canal intestinal des petits enfans soit libre; et lorsqu'il ne l'est pas pendant quelques jours, on en solli-

cite la liberté par quelques cuillerées d'eau miellée, ou de dissolution de deux à trois gros de manne dans un demi-verre d'eau qu'on donne par cuillerée.

CHAPITRE XVIII.

De la Transpiration insensible des enfans, et des soins à donner à leur peau.

S'il importe à la santé, et même à la vie des enfans, qu'on veille à la liberté des secrétions du canal intestinal, il est plus nécessaire encore de veiller à celle qui se fait par la peau, parce qu'elle est plus considérable, quoique ses produits soient invisibles, intactiles, ce qui l'a fait nommer la transpiration insensible.

On a fait de curieuses et utiles recherches sur cette secrétion chez l'adulte ; mais on ne s'en est point encore occupé chez l'enfant. Si les médecins et les physiciens eussent dirigé leurs vues et leurs expériences sur la transpiration insensible des enfans, un grand nombre d'erreurs, dans leur première éducation, auroient été dissipées et beaucoup plus auroient été conservées : des connoissances utiles et nouvelles seroient acquises. En tâchant de suppléer à cette lacune dans la médecine des enfans, peut-être nous appellerons de nouvelles considérations sur cette importante fonction.

L'air est le premier aliment que reçoit le sang de l'enfant qui vient au monde. Le sang nourri,

restauré, vivifié par l'air dans le poumon, va secréter au cerveau le principe de la vie, capitalement adhérent aux nerfs. Des expériences démontrent ce principe en rapport avec l'électrique, le calorique et l'hydrogène; ces élémens principaux de la nature, ont été nouvellement découverts, et même appréciés et pesés.

Le sang reçoit après l'air une seconde matière nutritive plus matérielle que l'air : c'est l'extrait de l'aliment qui a été élaboré dans les entrailles. Cet extrait fournit au sang les matériaux de toutes les secrétions, de toutes les vies de chaque ordre de solides, de fluides, de notre économie.

Mais avant que le sang du nouveau-né reçoive le chile fait avec le lait vivant de sa mère, son second aliment, il a besoin d'évacuer ce qui est contenu dans son canal intestinal; c'est-à-dire l'excrément de la matière nutritive, du sang de sa mère par lequel il a été développé dans son sein.

Le lait, aliment vivant, se mêle dans la bouche de l'enfant à beaucoup de salive : il descend dans l'estomac et se confond avec une grande quantité de sucs animaux; puis il se coagule avec tous ces fluides; ensuite il se dissout, se mêle avec d'autres sucs, puis s'unit à la bile qui précipite alors le mélange. Des vaisseaux blancs de tout genre absorbent la matière la plus fluide : ces vaisseaux vont se rendre de tous côtés en un canal qui verse son contenu dans une grosse veine. Le sang, chargé de cette matière, va fournir de tous côtés à toutes les secrétions, aux fluides qui se secrètent de tous les ordres de solides dans l'économie.

La différence qu'il y a entre la matière alimentaire de l'enfant et celle de l'homme, c'est que celle de l'homme est plus solide, et qu'elle n'est pas

une matière animale vivante, à moins qu'il ne se nourrisse d'animaux vivans, comme les bêtes féroces.

Les sucs intestinaux de l'adulte sont assez animalisés pour extraire de sa nourriture les élémens propres à suppléer à ceux qu'il perd sans cesse.

La partie la plus considérable des sucs digestifs et des alimens, absorbée dans toute l'économie, s'en échappe en vapeurs invisibles par toute la surface de la peau. L'aliment est donc broyé, divisé, mêlé, décomposé, recomposé, précipité, absorbé pour une grande partie, et volatilisé pour une autre. Ensuite il est rejeté, en la plus grande partie, à la surface du corps en superfluités.

Pourroit-on croire, si des expériences ne l'avoient démontré un grand nombre de fois, que du poids de huit livres d'alimens, il n'y en a que trois de précipitées en matière excrémentitielle sensible, et que cinq livres sont volatisées en vapeurs invisibles, et rejetées par la peau? C'est ce qu'ont démontré des expériences sur les adultes.

L'économie, en état de santé, rend pendant longtemps le même poids qu'elle prend en alimens; et ce n'est qu'à certains périodes qu'elle augmente. Il seroit très-intéressant d'examiner, chez les enfans, à quel temps arrive cette augmentation de poids, et la marche différente, chez eux, dans l'absorption et dans l'excrétion de l'aliment.

L'économie de l'homme rendant habituellement le même poids qu'elle a pris, et n'en augmentant qu'à certains périodes, ne reçoit donc de la matière nutritive qu'elle élabore, que des élémens, dont le poids est pour nous inappréciable.

Ainsi des élémens, pris dans la matière nutritive, fournissent le magasin intérieur d'élémens en mouvement qui adhèrent chacun à un ordre de solides et de fluides, et qui sont tous en une harmonie qui constitue la vie.

C'est par des pores innombrables, plus ouverts chez l'enfant que chez l'adulte, que ces restes volatilisés de l'aliment atténué, élémentarisé, s'échappent en une superfluité subtile : mais cette matière superflue, si elle est retenue à l'intérieur, elle trouble l'ordre, l'harmonie, la pureté des élémens de la vie, et les mouvemens innombrables qui existent dans l'atelier intérieur.

A certains périodes, une matière nutritive vivante accroît l'économie ; mais journellement ce qui est pris en un état est rejété en un autre et à même dose. Nous ne sommes donc véritablement nourris, c'est-à-dire la vie n'est entretenue, que par des élémens dont le poids est inappréciable.

Chez les enfans l'économie doit s'accroître avant le travail de la dentition. Mais à cette époque les secrétions plus abondantes font perdre du poids : alors l'amaigrissement est momentané : mais c'est l'effet d'un autre ordre de travaux.

Dodard qui, après Sanctorius, avoit pendant longtemps observé le poids de son corps, et celui de ses secrétions, et de sa transpiration, en se pesant plusieurs fois dans le jour, ainsi que ses excrémens, avoit observé, qu'en prenant huit livres d'alimens par jour, il revenoit, au bout de vingt-quatre heures, au même poids, et restoit pendant longtemps stationnaire : ce n'étoit que de temps à autre, et à des périodes éloignés, qu'il acquéroit tout à coup un peu plus de poids.

Mais, s'il avoit jeûné quelque temps, et qu'il

reprît de l'aliment, alors il regagnoit très-précipitamment le même poids.

Après une abstinence et une diminution d'alimens pendant le carême, il observa qu'après les quarante jours il avoit perdu huit livres de son poids. Mais ayant repris sa vie accoutumée pendant quatre jours, il gagna chaque jour une livre. Il craignit la pléthore ; le cinquième jour il se fit tirer une livre de sang, et mangea moins ; mais ayant continué les autres jours à se nourrir d'une plus grande dose d'alimens que pendant le carême, c'est-à-dire, du poids de huit livres, pendant quatre autres jours, il reprit chaque jour une livre de poids, et arrivé aux huit livres qu'il avoit perdues, son poids pendant très-longtemps resta stationnaire.

Cette expérience explique le mécanisme de la nutrition, et pourquoi les enfans presque mourans par faute de lait de leurs nourrices, lorsqu'on les met au sein d'une autre, ayant de bon lait, reviennent à la santé avec une rapidité étonnante : non seulement alors ils reprennent un aliment qui les répare, mais, cet aliment étant vivant, la restauration doit être beaucoup plus rapide, et l'est en effet. On peut accélérer encore cette rapidité en donnant aux enfans des sucs des chairs des animaux, même des sucs vivans, comme je l'indiquerai ailleurs.

Les oiseaux même animalisent la nourriture végétale qu'ils donnent à leurs petits : j'ai ouvert l'estomac des femelles des pigeons qui regorgent des grains à leur couvée, et j'ai trouvé dans leur estomac des petites glandes qui secrètent une matière blanche semblable au lait : cette matière mêlée à la graine, la pénètre et la dispose à

nourrir plus facilement l'oiseau ; elle aide aux sucs de son estomac à subjuguer l'aliment et à l'assimiler. J'en ai voulu nourrir avec des graines humectées d'eau seule, alors je ne pouvois les élever que très - difficilement, et il me falloit suppléer par une chaleur artificielle au principe que donne la mère, et à la chaleur humide, animale et nourrissante qu'elle donne à ses petits. Je réussissois mieux si j'avois gardé quelque temps les graines dans ma bouche ; imprégnées de ma salive, alors elles étoient animalisées.

Lorsqu'on donne à un enfant une nouvelle nourrice, il semble qu'en raison que cet enfant étoit plus épuisé, il se répare plus rapidement, et acquiert une vie plus fixée et plus assurée, surtout si, de temps en temps, on évacue les restes impurs d'une mauvaise et précédente matière nutritive.

Cette transpiration insensible n'est pas toujours dans la même proportion chez tous les individus, ni dans tous les temps.

Elle est d'autant plus considérable que l'individu est plus fort ; en sorte que son abondance tient à l'abondance des élémens de la vie formés et renfermés en l'économie. Ainsi dans les individus foibles, les autres secrétions matérielles et grossières augmentent dans la proportion de leur foiblesse, et dans celle de la diminution de leur transpiration insensible.

Quelquefois même l'économie absorbe plus qu'elle exhale : elle prend dans l'air, par la peau, plus qu'elle rend : de-là ces phénomènes de malades qui rendent sans diminuer de poids plus d'excrémens et d'urines qu'ils n'ont pris de poids d'alimens.

Des expériences sur cette secrétion démontrent

que l'air s'il est vif et chargé d'oxigène, c'est-à-dire du principe qui secrète la vie, cet air pur, vif, est le dissolvant de cette secrétion : il l'attire au-dehors d'autant plus qu'il est plus vif et plus pur : ce qui nous rend raison, d'un côté, de la santé plus énergique des enfans élevés à la campagne sur des hauteurs ; et de l'autre, pourquoi les enfans élevés dans l'air peu vivifiant des villes, moins exposés à l'action stimulante et vivifiante de la lumière, ont moins de transpiration insensible, rendent plus d'excrémens, et sont plus foibles : l'équilibre, l'harmonie s'établissent, mais avec peu de force et d'énergie vitale. Mais dans l'état de nature, nous puisons dans l'air et la lumière plus de nourriture élémentaire qu'en état social, à moins que l'art ne vienne suppléer par des alimens plus décomposables, ceux qu'elle reçoit en abondance de la lumière et de l'air. Ces différences apportées par l'air et la lumière, expliquent les différences de l'état social et de l'état sauvage.

Cette secrétion n'est pas la même chez les adultes à toutes les heures du jour. Avant le repas elle est foible ; puis pendant les premiers momens de la digestion elle est à son *minimum* ; insensiblement elle augmente, et, quatre heures après l'aliment, elle arrive à son *maximum* où elle reste pendant quatre autres heures, ou un peu plus ou un peu moins : puis elle va diminuant jusqu'à ce que le besoin de prendre de la matière alimentaire arrive : ce besoin, chez l'homme civilisé, se renouvelle tout les vingt-quatre heures.

Pendant la première digestion de l'adulte, cette transpiration diminue, parce que la matière élémentaire qui la constitue, se reporte vers l'esto-

mac pour animaliser et vivifier la matière à digérer : ce qui explique pourquoi il arrive un petit frisson quelquefois pendant le temps de la digestion.

Mais il n'en doit pas être de même chez l'enfant au téton de sa mère, parce qu'il reçoit une matière animale vivante qui porte avec elle le principe de la digestion : ce qui explique pourquoi les enfans au téton peuvent prendre le lait vivant à de courts intervalles.

Mais l'adulte ne peut prendre de nouveaux alimens pendant sa digestion sans en être incommodé, tandis que l'enfant met dans son estomac, et sans danger, lait sur lait, et à un autre âge on ne peut mettre dans l'estomac alimens sur alimens.

Le poumon ne peut cesser un instant de se nourrir d'air ; tandis que l'estomac qui reçoit des alimens matériels ne les prend qu'à des périodes distans, qui sont plus rapprochés chez l'enfant, et plus éloignés chez l'adulte.

Le poumon est à l'estomac ce que l'estomac est au poumon : l'un et l'autre digèrent, élaborent : l'un et l'autre tamisent, décomposent et recomposent des principes qui seront séparés et choisis par différens systêmes : en sorte que cette insensible transpiration n'est que le superflu volatil des élémens et alimens mêlés, séparés dans l'économie, précipités en une masse pulpeuse, divisés en une eau, en un gaz, chargé d'une foule de principes différens combinés dans l'aliment, et secrétés en l'économie.

Dans l'état sauvage l'homme ne prend quelquefois des alimens qu'à la distance de deux à trois jours ; mais alors il serre plus fortement ses vêtemens et sa ceinture : ce qui rappelle ce beau

trait d'un Sauvage, qui présentoit à un Français le seul morceau qui lui restoit de pâte alimentaire. Le Français refusoit, en lui disant : « Vous » n'en aurez plus pour vous. — Je serrerai, ré- » pondit le Sauvage, fortement ma ceinture, et » pendant ce temps j'en chercherai d'autre. »

En effet les expériences modernes, des C. Lavoisier et Seguin, ont démontré que des vêtemens serrés s'opposoient à cette insensible transpiration. C'est ainsi que des vêtemens serrés affoiblissent l'enfant, lui donnent plus d'excrémens et d'urines, et moins de transpiration insensible ; moins donc de besoin d'alimens : c'est ce qui nous conduit à élever l'enfant dans un air libre et avec des vêtemens libres.

Cette transpiration insensible est encore une vapeur plus ou moins putrescible, parce qu'elle contient des principes en décomposition.

Elle contient encore un principe odorant que l'homme sauvage, mais surtout les animaux sauvages, distinguent avec une sagacité que n'ont plus dans l'état social, ni les hommes, ni leurs animaux domestiques.

Quoique cette transpiration soit putrescible, néanmoins elle est vivante : la vie emmagasinée dans l'économie, secrète la vie qui n'est qu'un assemblage d'élémens en mouvement : la vie s'échappe avec ce fluide aqueux volatil : en sorte que la transpiration, comme l'a dit Haller, est surchargée d'un fluide électrique animal, d'un calorique principe de vie, ou de la vie elle-même.

C'est parce que la transpiration insensible a outrepassé l'animalisation, et qu'elle a même une qualité légérement septique, que celle d'une mère convient à son enfant pour l'animaliser da-

vantage : elle lui communique le fluide animal de sa transpiration, car les principes constituans de l'enfant nouveau-né sont peu animalisés.

Ainsi l'air et l'aliment, en se décomposant, vont dans l'intérieur des animaux leur fournir les élémens de la vie, et ces élémens sortent de l'économie. On peut donc regarder les corps animaux comme des fabriques d'élémens, des réservoirs d'élémens : tellement que la vie entre, se développe dans l'économie animale, s'y amasse en certaine proportion, qui produit toujours le même degré de chaleur. La vie se développe et ressort continuellement de cet appareil chimique et vivant de l'économie.

Les anciens pensoient que les débris de la vie et des alimens pouvoient former encore des animaux imparfaits, qui naissoient, disoient-ils, des matières animales décomposées.

Quelques modernes ont adopté ces opinions, et elles ont été favorisées par les observations microscopiques qui ont démontré des animaux dans les pustules de la gale. La formation des vers, des poux, a favorisé encore cette opinion. Ils observoient qu'il falloit certaine condition de l'air, des astres, des saisons, pour produire ces animaux : en effet les poux, les vers, arrivent en quelques individus à certaines saisons, sous certaines latitudes.

Si ces mêmes restes de vie redonnent à la terre sa fertilité, sa force végétative, pourquoi les restes de la vie n'animaliseroient-ils pas encore d'une manière très-simple, une portion de matière qui a tâté de tous les modes possibles de la vie ? Nous connoissons peu le pouvoir de la nature pour former des germes.

Nous avons découvert des phénomènes de résurrection bien étonnans : le *rotifère* qui est un petit vers qu'on trouve sur les toits, périt, dès qu'il est mis dans un lieu sec ; mais il ressuscite dès qu'il est frappé d'humidité. Spalanzani a fait cette expérience sur des cadavres de *rotifère* qu'il conservoit depuis quinze ans. La résurrec- a eu lieu. Mais il a observé qu'il falloit mettre un peu de sable au fond du vase dans lequel on plongeoit l'animalcule, faute de quoi la résurrection n'avoit pas lieu. Charles Bonnet a observé le même phénomène sur un autre vers qu'il appelle *tardigrave*. Après un mois j'ai vu sur le cadavre du jeune Lamothe, exhumé à Versailles, des points sur toute la surface de la peau, s'organiser à l'air en petits vers. C'est ce que Becker, dans sa Physique souterraine, rapporte avoir vu, lorsqu'il traite de la putréfaction qu'il regarde comme principe d'organisation.

C'est surtout chez les enfans que nous retrouverons ce pouvoir réorganisant les restes de la matière animale. Si jamais nous découvrons comment la nature peut ressusciter ainsi la matière, c'est encore dans la tendre économie des enfans qu'elle nous révélera ce grand mystère.

C'est dans les êtres que nous dédaignons le plus, que la nature nous découvre les plus étonnans phénomènes de la vie. Nous n'osions pas autrefois en rechercher la nature ; mais nos découvertes modernes nous ont enhardis, et nous pouvons analyser aujourd'hui la vie même.

La transpiration est bien plus abondante chez l'enfant que chez l'adulte. Chez lui le réseau de l'économie est plus ouvert ; les élémens y circulent plus librement, tout est porosité, tout est per-

méabilité ; il a plus besoin d'élémens libres de la vie, parce que non seulement il a à vivre, mais encore à croître.

A l'époque de l'accroissement, cette secrétion est si considérable, que les élémens qui s'échappent par la peau de l'enfant, se corporifient, en certaines parties, en suintemens âcres, odorans : c'est ce qui produit, à ces époques, ces gourmes derrière les oreilles, cette odeur fétide de la tête, et surtout lors de la dentition, c'est-à-dire lors de l'accroissement. Ainsi, au renouvellement du printemps, les branches tendres des végétaux transpirent si considérablement dans quelques espèces, qu'en un jour on peut recueillir par des appareils, plus de transpiration de la branche du végétal, que son propre poids. Il faut donc chez les enfans favoriser cette secrétion, surtout aux époques de l'animalisation et de l'accroissement qui sont les époques de la dentition.

Cette insensible secrétion est différente dans les differentes parties de l'économie. De-là vient l'odeur différente et de la tête d'un enfant, et de son corps, et de ses aisselles, et de ses aines.

Cette transpiration diffère de nature le jour et la nuit. J'avois commencé un grand nombre d'observations sur cette matière de la transpiration. J'ai appliqué un bocal sur diverses parties du corps, principalement sur le ventre d'un homme robuste, exposé à la lumière solaire : je recueillis au soleil une matière très-peu méphitique : elle l'étoit davantage à l'ombre ; beaucoup plus pendant la nuit ; et beaucoup plus encore pendant le sommeil : ce qui fait que les vieillards déjà trop animalisés, le deviennent plus encore par un long sommeil, pendant lequel ils sont

livrés à une décomposition humorale. Mais les enfans ont besoin de cette décomposition dans leurs humeurs, pour être, selon le vœu de la nature, plus animalisés. D'ailleurs, pendant le sommeil, la vie se ramasse, la transpiration diminue; mais au réveil il y a plus de vie dans l'économie, et la transpiration augmente.

Le froid absorbe le calorique, un des premiers principes, et peut être l'unique de la vie : il diminue cette insensible transpiration : reportée dans l'économie, elle en accroît et augmente le poids : elle stimule l'estomac, qui alors prend plus de matière alimentaire; les pulsations du cœur deviennent plus fortes, ce qui à l'intérieur porte une pléthore, une abondance de sucs qui accroît la force de la vie. Par l'effet du froid, il y a plus de matières restantes dans l'économie; plus de sucs solides sont amassés, retenus; mais il n'y a pas plus d'élémens libres et agissans; c'est ce que nous verrons à l'article de l'air libre.

La transpiration retenue dans l'économie, ou bien s'y fixe, s'y solidifie, ou bien devient une matière libre, âcre, méphitique, qui se reporte sur les entrailles, cause toutes sortes de ravages, et de désordres dans toutes les contrées de l'économie des enfans.

Je pourrois considérer ici l'influence de la lumière sur cette secrétion, et comment cette même lumière augmente et la vie et la transpiration insensible.

La lumière est pour les animaux et végétaux un stimulant qui les vivifie; elle se combine en eux, et excite cette secrétion. Nous sommes pendant la nuit livrés à une décomposition légère : la transpiration alors est moindre; de-là cette né-

cessité de nous couvrir davantage, surtout si nous sommes foibles ; mais ces considérations qui ont leur utilité dans la pratique, nous mèneroient beaucoup trop loin.

Des médecins célèbres ont spécialement, dans leur pratique, considéré cette invisible et énorme secrétion : ils en ont fait l'objet de leur attention capitale, et ont pensé que presque toutes les maladies étoient dues à son altération : leurs moyens curatifs ont consisté à augmenter et exciter cette secrétion : leur pratique a été couronnée des plus brillans succès.

On peut assurer que ces mêmes principes seront très-salutaires dans les maladies des enfans : c'est ce que nous démontrerons de plus en plus dans le cours de cet ouvrage, surtout lorsque nous traiterons du marasme.

Je crois qu'il importe encore plus de surveiller cette secrétion chez l'enfant que chez l'adulte.

Nous avons vu la nécessité d'un aliment vivant et d'un air vivifiant pour l'enfant, le besoin des vêtemens libres, d'un sommeil plus fréquent, plus long, que pour l'adulte, le besoin de la chaleur de sa mère. Parlons des soins à donner à la peau.

Pour entretenir la propreté de la peau, on croit qu'il faut baigner fréquemment un enfant : quelques bains peuvent lui être utiles ; mais il est à observer que si la peau secrète d'un côté, elle absorbe de l'autre. Je ne conseille point de baigner beaucoup les enfans, parce qu'abondans en beaucoup d'humidité, l'eau les relâche encore. Mais je conseillerois très-fréquemment, et même tous les jours, de leur frotter tout le corps avec une éponge trempée, ou dans l'eau tiède, ou dans une eau surchargée de quelques

aromates. On sait que tous les végétaux dont on lave et frotte l'écorce, ont une belle végétation. On ne sauroit donc trop fréquemment nétoyer de même la peau des enfans : mais les plonger dans un bain est un remède, en user très-fréquemment me semble avoir des inconvéniens; tandis que tous les avantages sont pour des simples lotions.

L'insensible transpiration des enfans est répercutée quelquefois avec la plus extrême facilité. On m'a présenté souvent des enfans devenus malades par cette répercussion ; un, entr'autres, devint épileptique, parce qu'on avoit mis sur les aines de la vermoulure de bois. Sur un autre, la poudre de tan sur les aines, causa des convulsions. Je ne conseille jamais sur ces excoriations, autre chose que des linges très-propres. J'ai vu des engorgemens aux testicules pour avoir mis derrière les oreilles un desséchant très-simple en apparence ; c'étoit de la charpie très-fine ; et je me suis demandé raison de ce phénomène : c'est qu'en absorbant tout à coup par la charpie la matière âcre, les pores s'étoient resserrés, et cette matière n'étant plus là comme point d'irritation pour favoriser la continuation de la secrétion, la transpiration âcre s'étoit reportée ailleurs; et ce fut sur les testicules que s'établit la sympathie. J'aurai occasion de développer comment les organes de la génération correspondent à tous les sens. Il ne faut donc qu'entretenir la propreté de la peau, et ne s'opposer en aucune manière à la transpiration qui se manifeste quelquefois en suintemens âcres, sur différentes parties du corps. Nous verrons ultérieurement la nécesité et le moyen d'exciter cette secrétion, à l'article *marasme*.



La négligence à cet égard est plus funeste dans les villes, où l'air moins élastique est moins favorable à cette secrétion, tandis que dans les campagnes, où l'air libre l'augmente, les soins de la peau y sont moins nécessaires que dans les villes. Aux champs le malheur des haillons est compensé par les bienfaits de la liberté des vêtemens, par des mouvemens et par un air vif qui contient plus de principes de vie : la lumière qui vivifie tout, y favorise la sortie des élémens de l'économie chargés de vie, c'est-à-dire les restes volatils des alimens transformés en transpiration insensible.

Nous verrons dans un autre chapitre le pouvoir de l'absorption, lorsque nous parlerons des contagions et de leurs effets sur l'économie des enfans.

CHAPITRE XIX.

Des Soupes, Bouillies, Alimens et Boissons à donner à l'enfant, conjointement avec le sein de sa mère ou de sa nourrice.

Le lait d'une mère ou d'une nourrice ne suffit pas à beaucoup d'enfans. Quelque temps après leur naissance, plusieurs ont besoin de plus d'aliment que n'en fournit le sein d'un grand nombre de femmes. Les garçons, surtout, ont pour la plupart, une avidité, un besoin d'alimens qu'on ne remarque pas chez les filles : dans ce cas, si les mères ou les nourrices n'ont pas une

très-grande abondance de lait nutritif et vivant (ce qui est très-rare), les enfans les épuisent, et s'épuisent eux-mêmes par le défaut d'alimens. Le lait doit fournir non seulement à l'entretien de leur vie, mais il doit donner de la matière alimentaire en abondance, parce qu'ils ont à vivre, et de plus, qu'il leur faut un surcroît de matière nutritive pour croître, surtout si leur vie est énergique. Mais alors, le lait des femmes foibles et délicates (lesquelles sont en grand nombre dans notre état social) est insuffisant.

Chez d'autres nourrices (et c'est encore le plus grand nombre) le lait n'est pas assez vivant. La vie n'appartient qu'à la jeunesse. Le lait trop vieux n'est plus qu'une sérosité saline, pituiteuse, mal secrétée au sein : alors l'économie entière ne concourt plus à sa formation comme dans les premiers temps : ce lait se décompose dans l'estomac des enfans : de-là les aphtes, les tranchées, la décomposition, la putridité particulière et spéciale aux enfans, et par suite la mort.

Chez d'autres, le lait est acide, il donne constamment à l'enfant des tranchées, des déjections verdâtres : dans ce cas l'enfant vit, mais ne profite pas, et son existence est une continuelle souffrance et maladie. Cependant on ne peut élever l'enfant avec du lait qui n'est pas pris immédiatement au sein des animaux, parce que ce n'est plus une liqueur vivante. En vain on a mêlé à ce lait des décoctions de farine non préparées ; cet aliment n'a fait que donner très-longuement la mort aux enfans.

Les nourrices qui dans les campagnes se chargent d'allaiter des enfans avec leur mauvais lait, y suppléent par celui de vache, coupé avec une

décoction mucilagineuse d'orge, sans préparation : elles ne nourrissent l'enfant que de ce mélange et de bouillie ; d'autres, de bouillie seulement. La plupart de ces femmes ne prennent souvent un nourrisson que lorsqu'elles sèvrent leurs enfans à quatorze, à quinze mois, et leur lait vieux, peu abondant, ne suffit pas à un nouveau-né, ni comme aliment vivant, ni comme aliment nourrissant.

Une bouillie mal faite, mal préparée, épaissie par de la farine de bled qui n'a subi aucune préparation, est alors la seule nourriture donnée jusqu'à trois fois par jour à l'enfant.

Les sucs de l'estomac d'un adulte, bien animalisés, ne pourroient subjuguer longtemps cette colle. Comment veut-on que les sucs, peu animalisés de l'enfant, et qui ont d'abord besoin d'être aidés d'une nourriture animale vivante, décomposent ce grossier végétal, dans lequel les élémens, qui doivent en sortir pour entretenir la vie, sont fixés et empêtrés, et non appropriés.

On sent qu'un tel aliment passe dans l'économie sans y être décomposé, élémentarisé et approprié. Cet aliment ne fait que se dissoudre : il devient donc, pour l'économie, une matière hétérogène, incapable de donner au sang les principes dont il a besoin pour former la vie. Aussi les enfans nourris de ce grossier aliment, roulent dans leurs vaisseaux un sang qui n'a ni consistance, ni couleur. L'enfant devient pâle : il se bouffit et s'engorge dans toute son économie d'une matière qui n'est ni décomposée, ni recomposée, ni animalisée, mais qui est seulement dissoute.

Il est incroyable quel nombre immense d'enfans, cette détestable nourriture fait périr dans

les campagnes. Quelques nourrices donnent bien à leurs enfans les soins de la propreté; mais les soins ne suppléent pas à l'aliment, au fluide vivant, aux sucs animaux que la nature veut dans le principe pour notre espece carnivore, car l'enfant n'a pas encore la force de s'approprier les grains et leurs farines non préparés.

Ainsi donc, le très-petit nombre de bonnes nourrices, la foiblesse ordinaire de quelques-unes, celle même des mères, la mauvaise qualité du lait, l'insuffisance de celui qui est hors du sein, une bouillie mal préparée donnée en place de sucs animaux nécessaires à l'économie animale de l'homme; voilà les causes de la dépopulation, indépendamment de beaucoup d'autres encore.

Vanhelmont, médecin plein de génie, ayant observé tous ces inconvéniens et les difficultés de la lactation, pensa que le lait étoit plus nuisible qu'utile aux enfans, et il proposa de les élever sans le téton. Il blâma donc l'usage du lait pour élever les enfans, et donna de son opinion extrême, une foule de raisons qui ont un côté de vérité. Malheureusement il réussit à élever le fils d'un homme de qualité, sans lui donner du lait, et cet enfant fut plus fort que tous ses autres frères. Emerveillé de son succès en ce genre, que nous allons développer ci-après, il s'éleva contre la lactation : il ne considéra pas assez le lait pris au sein sous le rapport de la vie qu'il doit contenir pour fortifier celle de l'enfant : voici ses raisonnemens. Ils ont déterminé trop souvent les malheureuses mères à nourrir les enfans avec du lait sans leur donner le sein.

« Le lait (cela doit s'entendre de celui qui est » hors du sein des animaux) ne convient en gé-

» néral qu'à ceux qui font beaucoup d'exercice :
» quand on le donne aux goutteux il faut leur
» prescrire beaucoup de mouvemens ; il en faut
» moins lors qu'il est pris immédiatement au
» sein. Pour qu'il convienne aux enfans, il faut
» qu'ils respirent un air très-vif, ou qu'ils fas-
» sent plus d'exercice. L'air vif peut suppléer à
» l'exercice.

» Le lait ne convient que dans la jeunesse, et
» nuit aux vieillards : en général, les adultes le
» digèrent difficilement. Dans les montagnes de
» la Suisse et de l'Écosse, c'est l'aliment géné-
» ral et presque l'unique. Les habitans de ces
» contrées tombent-ils malades, le lait ne digère
» plus, il se putréfie dans l'estomac, et alors ils
» ne prennent que du petit-lait. Comment ce lait
» pourroit-il être digéré par des enfans, quand il
» ne le peut être quelquefois par des montagnards
» robustes ? Aussi l'observation a démontré qu'a-
» vec du lait seul, on ne pourroit élever que dif-
» ficilement des enfans. Le lait s'aigrit presque
» toujours dans l'estomac des enfans ; il développe
» un acide qui altère la bile ; celui pris au sein
» des nourrices, qui ont quelques vices et quel-
» ques maladies, transmet aux enfans les germes
» de beaucoup de maux qui se développeront dans
» un autre âge. »

D'après ces raisons et bien d'autres, Vanhelmont composa une nourriture artificielle avec laquelle il éleva un enfant, de telle sorte, qu'il fut plus robuste et plus intelligent que ses autres frères. Vanhelmont prenoit de la petite bierre bien fermentée, il y mêloit du sucre et de la mie, avec de la croûte de pain bien desséchée et pulverisée ; il faisoit bouillir le tout assez longtemps,

pour en former une gelée dont il prenoit quelques cuillerées, qu'il délayoit dans de la petite bierre, et il donnoit cet aliment à l'enfant.

Il faut convenir d'abord que ce moyen a réussi à Vanhelmont; mais ce n'est pas cet exemple et quelques autres encore qui doivent établir une pratique générale qui contrecarre trop la nature, pour être absolument vraie. Qu'il eût prescrit cet aliment avec le lait pris au sein, je serois alors de son avis ; néanmoins il importe ici d'observer qu'il donnoit en aliment des matières fermentées, ensuite pénétrées par le feu. Aussi j'ai observé que des enfans nourris au sein de leur mère foible, et auxquels on donnoit du lait coupé, avec de l'orge sans préparation, ces enfans tomboient quelquefois gravement malades, par la pléthore des sucs étrangers, donnés par cette nourriture qui ne peut se décomposer ni s'assimiler dans leur foible estomac.

Je conseille l'orge germé, torréfié, prêt à faire la bierre, j'en fais faire une décoction qu'on coupe avec du lait, le plus récemment trait possible. Un tel aliment est déjà disposé à la décomposition, conséquemment à donner ses élémens, déjà dissosiés, à raison de la fermentation et torréfaction.

L'orge, ainsi préparé, convient mieux que celui qui ne l'est pas, non seulement aux enfans, mais même aux adultes. Et c'est pour cette même raison que j'ai conseillé de faire les soupes et bouillies économiques avec la farine d'orge germé, torréfié, et même d'y ajouter une petite dose d'eau de vie. On doit les plus grands soins à l'aliment du pauvre.

Nous n'avons, comme on le voit, dissimulé

aucun des inconvéniens de la bouillie, cependant nous allons voir qu'elle est préférable, étant bien faite, à beaucoup d'alimens dont on a voulu introduire l'usage.

On a cherché à substituer à cette bouillie de la mie de pain desséchée, écrasée, et bouillie dans l'eau avec un peu de sucre. D'abord on prépare mal, la plupart du temps, cet aliment; on ne le fait pas assez bouillir, et souvent c'est la croûte du pain qu'il faudroit employer au lieu de la mie; de plus, on n'y met pas d'aromates et de sucre, ce qui est mal fait. Aussi j'ai vu ces panades prescrites aux enfans, leur donner des déjections vertes, et des tranchées, que cet aliment causoit au lieu de les adoucir.

J'en ai vu un exemple bien frappant, sur l'enfant de la femme Souchot, sur laquelle j'ai pratiqué avec Sigaud, la première opération de la symphise, et à laquelle à ce moyen je donnai un enfant vivant que je fis passer à travers son bassin trop étroit. Cette mère voulut nourrir son enfant. Elle étoit dans l'indigence, et accablée d'humeurs âcres; elle ne donnoit à son enfant qu'un lait âcre, peu abondant, et pauvre de vie. L'enfant avoit beaucoup de tranchées, et ses déjections étoient vertes. Tous les médecins et chirurgiens qui la visitoient par curiosité, s'obstinoient à rejeter la bouillie bien faite que je conseillois chaque jour; mais sans autre motif qu'un vague insuffisant, on rejetoit absolument la bouillie, même faite comme je l'indiquois. L'enfant eut un dévoiement, des tranchées; enfin arriva à une maigreur qui mettoit sa vie en danger : les choses étant à cet extrême, j'ordonnai impérieusement de la bouillie préparée, comme je vais l'in-

diquer ci-après; dès la première nuit, l'enfant fut calmé ; ses déjections devinrent jaunes ; le dévoiement s'arrêta ; et en peu de temps le tour de l'anus qui étoit comme excorié, érésipélateux, reprit son état naturel. Ensuite j'ordonnai du bouillon préparé comme je l'indique, et l'enfant a été élevé et est devenu robuste.

J'avois déjà observé un grand nombre de fois que cette bouillie que l'on blâme tant, et que l'on croit si dangereuse, lorsqu'elle est bien faite, est utile, et même nécessaire à l'enfant, si en même temps, il a un lait récent, quoique peu abondant. La bouillie n'est donc dangereuse que quand elle est mal faite et qu'on en fait le seul aliment.

Mais la bouillie bien faite seconde un lait vivifiant peu abondant; dans le cas où le lait est abondant, elle est encore utile. En observant attentivement l'enfant le plus sain et le plus vigoureux, on remarque que son estomac a besoin de s'exercer sur quelque chose de plus solide que le lait, ce qui nécessite à lui donner un aliment plus épais.

C'est le besoin d'un aliment plus épais que le lait, qui rend si frêles et si délicats les enfans qu'on n'élève purement qu'avec du lait pris au sein de leurs nourrices.

Quelques médecins connoissant peu la nutrition des enfans, conseillent de laisser longtemps l'enfant au sein. Plusieurs les y gardent dix-huit et vingt mois. C'est l'opinion extrême et contraire à celle de Vanhelmont; l'homme se plaît toujours aux extrêmes, et la route simple qui exige des discussions et du jugement, est celle que par paresse il abandonne : néanmoins c'est celle de la vérité.

J'ai vu des nourrices et des mères se vanter de

ne donner que le sein à leurs nourrissons. Il entre dans ce langage plus de vanité et d'amour propre que de tendresse : cela veut dire pour ces femmes, je suis parfaitement constituée et robuste, car je suffis à mon enfant; j'ai donc par dessus un grand nombre de femmes l'avantage d'une heureuse constitution. J'assure que le plus grand nombre d'enfans dont la mort est parvenue à ma connoissance, et dont on vantoit la beauté, ont été ainsi nourris pendant longtemps du seul lait de leur mère. Un pareil enfant peut paroître plus beau, plus agréable, mais il n'est pas plus fort, et le moindre choc des événemens imprévus le renverse.

Cette longue nourriture des enfans par le seul lait des nourrices, est quelquefois un effet de malice et d'intérêt; elles craignent que si leur nourrisson prenoit quelque nourriture accessoire, la mère, au bout de quelque mois, le trouvant en état d'être sevré, ne l'enlève pour achever de l'élever, et s'empresser de satisfaire sans inconvénient à sa tendresse maternelle.

Ces sortes d'enfans en imposent par leur blancheur éclatante, leur coloris, leur graisse rebondissante sous la peau. Mais tâtez-les en profondant un peu avec vos doigts, vous sentirez peu de consistance, peu d'élasticité, et même une certaine mollesse. C'est ce que connoissent bien les nourrices expérimentées, en disant que ces enfans n'ont qu'une chair de lait.

Si la maladie attaque ces sortes d'enfans, souvent ils dépérissent et meurent à l'instant même où l'on se félicitoit le plus de toutes les fleurs de leur teint. Si la nourrice a un accès de fièvre, l'enfant la prend rapidement; tandis que s'il use de quelque

aliment, surtout extrait des animaux, il peut être sevré subitement sans danger.

Les enfans qu'on a mis, peu de temps après leur naissance, à l'usage d'une nourriture demi-solide, enchaînent mieux, dans leur économie, le principe de la vie; ils ont la peau plus ferme, plus élastique, et la vie chez eux participe mieux de ces deux principales qualités: leur estomac, habitué de bonne heure à s'appuyer sur un solide, devient plus robuste. Toute leur économie en devient plus forte: elle a des points de résistance plus fermes contre tous les assauts.

On voit donc comment les enfans accoutumés de bonne heure à quelque nourriture solide, deviennent en effet plus forts que d'autres, et c'est sous ce rapport que l'opinion de Vanhelmont est vraie. Il n'auroit pas manqué de citer l'usage établi dans les campagnes pour élever les animaux qu'on destine à la reproduction, s'il l'avoit connu. Les petits veaux qu'on fait téter par leurs mères, sont plus gros, plus mous que les autres; ils sont sans force et croissent plus lentement, tandis que ceux auxquels on ajoute au lait qu'on leur donne quelques alimens accessoires, viennent plus rapidement et sont plus forts que ceux allaités.

J'ai vu de malheureuses femmes dans la plus grande misère, auxquelles la nature avoit donné des formes charmantes, et qu'on appeloit pour nourrir un enfant étranger; leur indigence souvent ne leur avoit permis de donner que le sein à leurs enfans, qui d'ailleurs étoient très-beaux; la misère imposoit à leur tendresse maternelle la nécessité de priver de leur lait leurs enfans, pour le riche étranger; j'ai vu la plupart de ces enfans

ainsi nourris du seul lait de leur mère, mourir par un subit sevrage (je dis subit, car quelques jours ne suffisent pas pour accoutumer l'économie de l'enfant à un nouvel aliment); l'enfant mal sevré, tantôt refuse l'aliment, tantôt en prend trop peu, ou le digère mal, et en peu de temps il se flétrit et succombe : alors la douleur décompose le lait de la mère : ses espérances s'évanouissent; et il ne reste à sa tendresse maternelle que le seul désespoir. Ce tableau n'a rien d'exagéré, et malheureusement il s'est offert à moi un grand nombre de fois.

Pour juger à quelle époque on doit donner quelques alimens avec le lait, il ne faut qu'observer l'enfant. Chez les uns ce sera au bout de dix à douze jours, chez les autres à six semaines, et chez d'autres à trois mois. Quant à la bouillie, voici la manière de la préparer.

On prend de la farine de froment, et je la préfère à toute autre, comme réellement plus nutritive, et contenant plus de principes élémentaires. On met cette farine au four après que le pain en est retiré; on la desséche, et on la laisse jusqu'à ce qu'elle acquière une teinte jaunâtre. La farine ainsi torréfiée, contient un principe solidifiant qu'on appelle le carbone, cette farine absorbe les acides de l'estomac, tandis qu'au contraire, celle qui n'a pas éprouvé cette cuisson, les produit, et même engendre des vers. Voici à cet égard mes expériences :

J'ai à moitié rempli de farine une cornue, et je l'ai mise sur le feu jusqu'à ce qu'elle fût desséchée, et un peu roussie comme celle que l'on a mise au four. Cette farine, en se desséchant, m'a donné le quart de son poids d'acide carbonique,

C'est cet acide qui produit chez les enfans des désordres. D'un autre côté, j'ai pris la farine torréfiée, je l'ai délayée dans l'eau et l'ai exposée à l'air. J'ai fait la même expérience sur la farine ordinaire qui n'avoit point été torréfiée, et l'ai exposée au même air que l'autre. Après quelques jours plus ou moins nombreux, selon le temps où l'on fait l'expérience, la farine sans préparation et humide, m'a fourni des vers, ce que n'a pas fait l'autre, gardée beaucoup plus longtemps humide et à l'air.

C'est ce qui doit faire considérer la torréfaction, mais principalement la fermentation, comme des moyens de décomposition préparatoires à la nutrition de notre économie.

Vers le troisième mois je conseille de donner à l'enfant, non seulement une bouillie, mais encore les sucs animaux les plus doux; ils sont très-convenables alors. On fait dans un petit pot, un grand verre de bouillon avec un morceau de veau, tel que six onces, avec à peu près deux onces de bœuf, ou bien on prend un quartier de volaille : on coupe le tout, et si l'on veut on le broye; on broye même les os si on le peut, ce qui est mieux encore; on jette sur le tout de l'eau bouillante; on ajoute un peu de sel et une très petite pincée de clous de girofle, et l'on fait en peu de temps un verre de bouillon très-doux. On verse ce bouillon en plus ou moins grande quantité, sur la croûte de pain desséchée et broyée; on y ajoute un peu de sucre : cet aliment convient parfaitement à l'enfant. La croûte de pain doit avoir la préférence sur la mie; ou bien on doit pour le moins mêler l'une avec l'autre. La croûte dans les entrailles développe moins d'acide.

Tous ces accessoires au lait permettront à une mère délicate et foible de nourrir parfaitement son enfant.

Quelles autres que les mères peuvent donner aux enfans cette gradation de soins propres à améliorer et fortifier notre espèce ? Les femmes mercenaires, dans une profonde indigence, ignorantes et grossières, sont peu capables de ces petits soins si elles n'en ont pas l'exemple, ou qu'on ne sache pas leur en démontrer l'importance. C'est ainsi que la misère, la paresse, l'ignorance, et une foule d'autres causes, conjurent tout à-la-fois contre la vie des enfans.

Si l'on trouve que je répète fréquemment ici les mêmes principes, c'est que je desire les rendre utiles et vulgaires.

On m'a fait une objection qui paroît de quelque poids; mais qui, à mes yeux, est purement ridicule. La nourriture animale, dit-on, fait de la bile aux enfans. Il n'est point de raisonnement valable contre des heureuses expériences. Mais j'accorde que cette bile soit plus abondante, il est presque absurde de ne pas vouloir qu'elle se forme dans l'économie, il faut même l'aider à s'y secréter et en abondance : mais il faut en même temps, selon le vœu et l'ordre de notre économie, la faire couler dans le canal intestinal. A ce moyen les enfans seront plus robustes et plus forts.

Après le lait, il faut à l'enfant la nourriture des carnivores, les sucs des chairs. Pourquoi les dents incisives qui sont destinées pour inciser les chairs, sont-elles développées les premières ? Quoi ! la nature voudroit la nourriture végétale, et elle nous donneroit d'abord les premières dents

propres à la nourriture animale ? La gélatine des animaux est après le lait la nourriture que le père et la mère doivent donner à leur enfant.

Les carnivores commencent-ils, dirigés par l'instinct, à nourrir leurs petits avec des végétaux ? les oiseaux granivores n'animalisent-ils pas dans leur estomac la nourriture de leurs petits ? D'après ces principes sur l'animalisation de la nourriture, même de celle des granivores, j'ai fait élever plus facilement les petits poulets, en ajoutant des matières animales crues à leur nourriture végétale.

D'après mes principes appuyés sur l'expérience et sur toutes les découvertes modernes, concernant la vitalité et l'animalisation des alimens, j'ai souvent restauré des enfans presque absolument épuisés. Je leur ai donné des sucs exprimés de chairs saisies au feu et très-peu rôties. J'ai été obligé quelquefois de donner plus, la liqueur vivante la plus animalisée, le sang vivant du tissu spongieux de quelques volatiles. L'expérience m'a démontré que je ne m'étois pas trompé sur les moyens de fortifier, de multiplier et d'enchaîner la vie prête à s'échapper. Je desire que les mères et les gens de l'art fassent attention à mes principes, et que (ce qui n'arrive que trop souvent) ils ne les rejettent point sans en avoir auparavant tenté la pratique avec intelligence.

Je sais tout ce qu'il y a à dire pour et contre cette nourriture animale ; elle monte au plus haut ton toute l'économie : elle donne des besoins plus difficiles à satisfaire : elle accroît le poids du corps ; car un Arabe qui n'est pas élevé à prendre le dixième de la nourriture d'un Français, n'a pas la moitié de son poids. Dans ses dé-

serts il vit plus que nous par la lumière et par l'air ; ses alimens sont en moindre quantité. Mais la nourriture animale en société rend l'homme tout autre. Elle le rend bilieux, mélancolique, il est vrai, mais elle lui donne un radical plus énergique. L'impulsion donnée se continue plus longtemps : le système cérébral est plus fort, le jugement est plus assis, la réflexion plus longue, l'imagination plus sage, les sensations ont plus de constance, la mémoire est de plus de durée, et la vie est plus longue.

Enfin, par la nourriture et les habitudes, un législateur peut créer et mouler un homme physique et moral à son gré. Quelques fondateurs d'ordres monastiques avoient voulu dénaturer, par leur régime, l'homme social ; mais ils n'ont employé que des résultats vulgaires.

Pytagore voulut faire un homme social, doux et sensible : son régime absolument végétal étoit contre nature. La société de Pytagore ne pouvoit devenir universelle ; elle ne devoit pas durer longtemps : son homme n'avoit pas en société toute l'énergie que veut son organisation. Mais c'est anticiper ici sur ce que nous devons dire en un traité sur la nutrition dont je n'ai publié qu'une partie. Revenons aux enfans.

Passons à l'usage des boissons. J'ai souvent observé que les enfans avoient soif, et qu'ils demandoient fréquemment à boire. On leur donne ou de l'eau sucrée, ou de l'eau légérement teinte de vin ; c'est l'eau sucrée qu'ils préfèrent.

La soif est chez les enfans l'effet de mauvaise digestion, soit dans l'estomac, soit dans le canal intestinal : alors la boisson accordée avec abondance ne produit aucun bien : elle ne fait que délayer la

matière nutritive, et la fait passer plus rapidement et mal préparée dans toute l'économie.

D'autres enfans ne demandent point à boire, mais on aperçoit qu'ils digèrent mal. L'équilibre de leurs secrétions va se rompant chaque jour.

En général les enfans m'ont paru avoir plus besoin de boire lorsqu'on leur donne un aliment accessoire au téton. Cette boisson aide la digestion, et enlève le résidu de la matière nutritive, qui peut être resté en décomposition dans l'estomac. J'ai vu donner à beaucoup d'enfans du lait coupé avec de l'eau d'orge. Si ces enfans étoient pris de dévoiement, je leur faisois donner plusieurs fois dans la journée un peu d'eau sucrée, et ils étoient rapidement rétablis. Chez d'autres, cette boisson étoit nuisible, probablement par son abondance. Je crois donc avoir observé qu'une boisson d'eau sucrée en suffisante quantité, et non en abondance, convient aux enfans, parce qu'elle nétoie leurs entrailles, et chasse avec les excrémens les restes de leurs alimens.

CHAPITRE XX.

De la première Dentition.

Nos organes sont successivement développés. La nature procédant du simple au composé, n'est occupée, dans les premiers mois de la vie, que de la fonction la plus simple de la nutrition. Cependant de combien d'actions différentes cette nutrition se compose ? de combien d'organes différens elle est le résultat ? Hé ! s'il est si difficile de saisir l'ensemble d'une seule fonction, combien sera-t-il plus pénible de suivre, de concevoir et de développer des opérations plus multipliées, et qui cependant ne sont encore que le prélude de beaucoup d'autres plus élémentaires, mais asservies toutes à des lois ?

Les fonctions se succèdent dans notre économie, et sont préparatoires les unes des autres. La matière, dans les corps organisés, ne se porte à l'état d'élément dans une fonction, que pour arriver dans un autre à un état plus élémentaire encore. Ainsi l'aliment grossier est porté à l'état d'élément nutritif : l'élément nutritif à l'état de sang : la lumière et l'air à l'état de vie : le sang secrète le principe vivifiant. Une étude constante et approfondie peut débrouiller ces immenses complications, et révéler le mécanisme de ces opérations : il ne s'agit que d'enchaîner dans leur ordre naturel les faits que nous possé-

dons d'après nos connoissances modernes, admirables sur les élémens. Mais il les faut lier, enchaîner dans leur ordre naturel.

La matière nutritive va donc porter des principes des élémens divers en diverses parties. Elle est dans des réservoirs, dans des cellules, en un repos apparent. Là c'est une matière huileuse; ici c'est un mucilage étendu sur des membranes; ailleurs elle est plus concrète, et fait la matière des organes du mouvement : elle circule dans tout le systême lymphatique des vaisseaux blancs, dissoute en un élément aqueux, elle se meut entre les divers organes, les tient séparés; partout en état de rosée, elle s'évaporise de dedans en dehors; elle entretient, elle lie tous les organes entr'eux et tous ces principes différens participent plus ou moins du fluide le plus élémentaire de la vie.

La matière nutritive, ainsi préparée pendant les cinq premiers mois de notre vie, fournit la matière d'un autre fluide plus parfait, c'est-à-dire participant plus à la vie, c'est le sang.

Vers le cinquième mois, l'action capitale de la nature va passer du systême nutritif dans le systême sanguin, pour former plus de sang, et développer des artères, sans cesser néanmoins d'agir dans le systême nutritif.

En proportion que la nutrition se sera mieux accomplie dans ses détails et dans son ensemble, la fonction de l'accroissement sera ou plus facile ou plus pénible dans l'économie, parce que la première fonction, la nutrition, est préparatoire de celle de l'accroissement.

Le systême vasculaire sanguin, artériel, est l'organe de l'accroissement.

L'accroissement n'est que l'élongation des artères qui opèrent l'alongement des autres systêmes. L'action pour l'accroissement répartie dans tout le systême sanguin ne l'est pas partout d'une manière égale, parce que le calibre des vaisseaux n'a pas partout la même proportion, ni pour le nombre des vaisseaux, ni pour leur densité ; de-là vient que l'accroissement se fait plus dans une partie, et moins dans une autre.

Ainsi les artères plus relâchées et en plus grand nombre à la tête et au cerveau, sont la cause que ces parties reçoivent plus de sang, s'organisent et croissent davantage et avant les autres ; c'est ainsi que s'établissent des inégalités d'action dans différentes parties : néanmoins ces inégalités s'équilibrent entr'elles.

L'époque d'action augmentée et multipliée dans tout le systême vasculaire sanguin, est donc celle de l'accroissement. C'est l'époque de la solidification de toute l'économie : c'est celle de la secrétion, de la matière terreuse solidifiant les os. Cette époque d'accroissement est celle de la dentition. Mais nous avons borné nos considérations à un seul petit point d'action, à une dent. Nous n'avons point assez considéré l'ensemble, l'action augmentée et multipliée dans plusieurs systêmes solides et fluides. L'on sent que de cette augmentation d'action doit résulter dans l'économie une foule immense de désordres, si ces actions ne sont pas en harmonie entr'elles.

Il ne faut donc considérer la dentition que comme une subdivision spéciale d'une action générale : à ce moyen, la dentition ne sera qu'un détail qui exigera qu'on remonte à une cause générale, et dès-lors nous nous attacherons à la

cause, et non pas à l'effet : car nos mauvais succès dans l'art de guérir, viennent le plus souvent de ce que confondant les causes et les effets, et nous attachant à ces derniers, nous les combattons inutilement, parce que nous n'attaquons que des symptomes, et non des causes.

On croit communément qu'il n'y a rien à faire à un enfant qui est malade de la dentition ; c'est une bien grande erreur. Celui qui connoîtra bien l'économie des enfans, le mécanisme de leur nutrition et celui de leur accroissement, pourra s'associer au travail de l'économie, le diriger, l'accroître, ranimer les forces, rétablir et conserver leur intégrité.

Quoi ! l'époque où l'enfance succombe, celle où elle invoqueroit le plus notre art si elle parloit, celle où notre art doit le plus s'occuper d'elle, est celle au contraire où elle a été jusqu'ici abandonnée ?

Il importe donc de rechercher le mécanisme des travaux de la vie dans l'économie des enfans, pour leur donner les secours qu'ils ont droit d'attendre de la médecine.

Les deux fonctions de notre économie, la nutrition et l'accroissement, ne sont pourtant encore que des fonctions préparatoires de celles qui doivent les suivre et se compliquer. Comment pourrons-nous donc connoître notre économie qui est très-compliquée, si nous ne connoissons pas celle plus simple des enfans ?

C'est chez les enfans qu'il faut commencer à étudier l'organisation humaine, parce que chez eux les fonctions sont plus simples, moins nombreuses, plus faciles à suivre dans le réseau ouvert de l'économie : les combinaisons moins com-

pliquées, on en peut mieux discerner le mécanisme : on voit mieux comment chaque système a son temps d'action ; comment cette action est un travail préparatoire d'un autre, d'un ordre plus élevé, plus subtil : comment une matière que nous croyons portée à l'état d'élément, n'est encore que la préparation et la matière d'autres élémens : c'est cependant dans la seule économie des enfans que nous pouvons saisir la succession de ces travaux de plus en plus atténués, de plus en plus élémentaires.

Quand nous connoîtrons bien l'action de ces deux systêmes de nutrition et d'accroissement, nous serons mieux préparés à connoître les fonctions du systême nerveux, et le mécanisme des passions, et l'harmonie des sensations, et celle de la mémoire, et enfin celle de l'entendement. Nous possédons tous les matériaux, il ne s'agit plus que de les organiser. Il faut qu'il naisse, pour développer les travaux du systême de notre économie, un homme qui développe leur harmonie, comme Newton développa celle des sphères célestes. Newton a peu inventé, mais il a lié et organisé les faits, et à ce moyen il a développé le systême physique de l'univers : le systême physique et moral de l'économie peut être développé de même ; et cette connoissance seroit à-la-fois utile à nos infirmités, et satisferoit notre besoin de connoître. Je ne fais ici qu'indiquer une route ; d'autres en trouveront les détours. Mais on doit sentir que de deux médecins qui possèdent également une immensité de faits, celui qui les lie et les fait découler les uns des autres, possède une science utile, tandis que celui qui les confond, rend tous ses matériaux plus nuisibles qu'utiles.

C'est en portant ainsi dans nos études l'esprit d'analyse, que nous parviendrons à nous connoître nous-mêmes.

Posséder beaucoup de faits sans les lier, c'est souvent plus nuire à l'art que le développer. Voyons enfin la nature travaillant à la sanguification.

A l'époque de la dentition, il se fait plus de sang dans toute l'économie, la lymphe paroît alors passer subitement, pour une partie à l'état de fluide rouge sanguin.

Le systême artériel spongieux est en un état de pléthore considérable. On observe dans les enfans morts dans les hôpitaux ou ailleurs, à l'époque de leur dentition, que toute l'économie sembloit plus gorgée de sang que de contume. Les os, dans cet état de dentition, sont rouges, tout injectés de sang, et presque ramollis; le sang est en quantité considérable au cerveau: tous les sinus et vaisseaux de sa base en contiennent plus que de coutume; tout le tissu capillaire en paroît gorgé, et si l'on injecte ces petits cadavres, l'injection passe en si grande abondance dans la tête, que la face, violâtre de sang, en devient presque noire; de sorte que l'action du systême sanguin se porte chez eux capitalement à la tête, surtout à cette époque.

La chaleur a une affinité spéciale avec le sang; elle s'accroît avec ce fluide, elle est alors augmentée dans toute l'économie.

L'homme est le plus sanguin de tous les animaux, et le plus sanguin des animaux l'est beaucoup plus à la tête que dans aucune autre partie de son économie; de-là on voit pourquoi l'action sanguine est si considérable à la tête, aux épo-

ques de l'accroissement, qui sont des époques d'énergie sanguine. La tête de l'homme étant la plus volumineuse, la plus sanguine de toutes celles des animaux, c'est à la tête que se passent les principaux phénomènes de cette grande crise; et tous les autres symptomes qui se passent dans toutes les autres parties, ne sont que des effets, des réactions, d'une action générale, dont l'énergie principale est à la tête.

L'économie, à cette époque, abonde-t-elle trop en sucs nutritifs? ou bien est-elle affoiblie par le défaut de ces mêmes sucs ou par leur altération? alors les trop forts, les trop foibles, et les mals sains deviennent également les victimes de ces vices contraires.

En ne veillant pas assez à la perfection des élémens de la nutrition, nous ressemblons à l'architecte qui laisseroit bâtir avec des solives altérées.

En examinant en détail le système artériel, il est facile d'apercevoir que la marche de la pléthore et de l'élongation des vaisseaux dépend des différens calibres et de la différente densité de ces mêmes vaisseaux. Ainsi, par exemple, c'est à la tête que se passent les premiers phénomènes de la dentition, et c'est à la mâchoire inférieure que sortent les premières dents, parce que les artères sont plus grosses à la tête, et plus molles à la mâchoire inférieure qu'à la supérieure; c'est ainsi que l'étude de l'organisation nous découvre la raison de sa marche.

C'est à certaines époques qu'arrivent l'élongation, l'accroissement des animaux comme celui des végétaux. Chez les uns et chez les autres, la force se dirige vers les parties supérieures.

Le temps de la séve, dans les végétaux, est

celui de leur accroissement ; c'est ordinairement à l'équinoxe du printemps et au solstice d'été.

La matière lumineuse arrivant dans l'atmosphère, s'y combinant, est reçue par tous les pores et par la respiration des animaux, des végétaux. Cette matière s'incorpore, se combine à la matière nutritive, au sang, à l'électrique des nerfs.

Ces époques d'accroissement sont assez régulières pour les végétaux ; elles le sont également pour les animaux dans l'état sauvage : mais néanmoins dans l'état social, quoique moins régulières, nous apercevons que c'est à l'équinoxe du printemps et au solstice d'été que se passent les grands changemens pour l'accroissement de l'économie des enfans.

Mais l'accroissement, dans l'état social, est accéléré ou retardé par une foule de causes qui se rencontrent moins dans l'état de nature ; de sorte que d'autant plus l'homme se rapproche de l'état de nature, d'autant plus les époques de travail des différens systêmes sont régulières.

La dentition est retardée si l'enfant est foible et issu de parens foibles ; s'il a reçu une nourriture insuffisante et peu vivante.

Ainsi les irrégularités de l'époque d'accroissement qu'on appelle dentition, dépendent ou de l'enfant ou de sa nourrice.

Des causes morbifiques peuvent accélérer cette dentition. J'ai vu souvent qu'un enfant poussoit une à deux dents avant le terme ordinaire, lors que la nourrice avoit eu de la fiévre, ou lors qu'elle s'étoit échauffée, ou qu'il s'étoit fait à son sein un engorgement inflammatoire ; son lait alors surchargé de calorique, accélère la dentition : semblable à ces végétaux dont on provo-

queroit l'accroissement et la floraison par des chaleurs artificielles, ou des arrosemens réitérés et trop fécondans, leurs fleurs précoces et frêles tombent sans donner de fruit, ainsi les dents précoces de ces enfans se gâtent et tombent peu de temps après leur éruption.

Les enfans qui font tardivement leurs dents, s'ils sont sains et forts, ne s'en portent que mieux; c'est une preuve que le lait de la nourrice n'est pas surchargé de calorique ni de principe âcre.

Trois dentitions différentes sont à distinguer:

La première dentition, celle des huit premières dents carnivores, commence au cinquième mois, et est ordinairement terminée au vingtième mois. Des accès d'accroissement se font à l'éruption de chaque dent.

La seconde dentition est de douze dents, commence de quinze à dix-huit mois, et va jusqu'à deux ans et demi et trois ans.

La troisième dentition commence à quatre ans et demi, et se prolonge jusqu'à six ans et demi, quelquefois même jusqu'à sept.

Nous traiterons en particulier de ces deux dernières dentitions qui sont plus laborieuses encore que la première, les efforts d'accroissement sont plus énergiques, et la nature à cette époque animalise de plus en plus les humeurs, d'où dérive le besoin d'une différente nutrition.

La première dentition est la plus facile de toutes; l'économie est plus humide, les obstacles sont moins grands, la matière nutritive qui doit former le sang est plus abondante, moins altérée; néanmoins ce même période d'accroissement est funeste si la matière nutritive est en défaut et mal élaborée; ou s'ils sont mal constitués.

A la seconde dentition la nature succombe si elle a déjà été affoiblie par les obstacles à la première. Ainsi tel enfant échappe aux dangers des huit premières dents, qui devient victime pendant la pousse des douze autres. Ce temps d'accroissement et de dentition est encore dangereux si la matière nutritive, même la mieux élaborée, est en trop grande surcharge et abondance ; mais de tous les accidens, c'est celui auquel il est le plus facile de remédier.

Les vaisseaux trop pleins, surchargés de la matière qu'ils absorbent et transforment en sang, sont gênés dans leurs mouvemens. Les plus beaux enfans succombent quelquefois à cette époque, par la raison même de leurs forces ; c'est ainsi qu'une séve trop abondante fait quelquefois périr les végétaux.

Pendant la dentition que l'on devroit plutôt appeler le temps de l'accroissement, la somme capitale de l'action est à la tête : elle devient brûlante, pesante : les membranes, la pulpe du cerveau, sont opprimées par une surabondance de sang : de-là dans toute l'économie, des symptomes qui s'aggravent de plus en plus si l'on ne s'attache qu'à porter le remède aux apparences, et à chaque partie de l'économie, au lieu de le porter vers l'origine de tous ces désordres.

Les convulsions, à cette époque, ne sont souvent que l'effet de l'action augmentée vers la tête. Trop d'action embarrasse la nature, et la force à la stagnation : les filtres secrètent mal les élémens qu'ils doivent fournir à l'économie : les liqueurs en stagnation se décomposent et laissent échapper des principes nuisibles : une mophète décompose le principe de la vie : les forces ne

sont pas suffisantes pour la chasser au dehors. Le désordre qui se passe à la tête en va produire une foule différente dans toute l'économie. C'est laisser croître le trouble jusqu'à la destruction, que de ne s'attacher qu'à des détails sans remonter à la cause.

Ainsi tout ce qui se passe à cette époque vers le poumon, vers le canal intestinal, aux articulations, sur le système membraneux, ce n'est que des réactions qu'il ne faut pas négliger ; mais auxquelles on remédie inutilement si l'on ne porte pas plus loin ses vues.

Ainsi les looks, les potions huileuses, le kermès et tous les autres expectorans sont souvent inutiles et plus fréquemment nuisibles, et même ils ne font encore qu'accroître la chaleur et la pléthore.

Ce qui se passe alors au poumon n'est qu'un effet de sympathie de la membrane des alvéoles, dont l'irritation se communique au poumon ; aussi les nourrices voyant chez leurs enfans, ces toux, ces oppressions, disent que leurs enfans font les dents par le rhume.

La tête est chaude et brûlante, le sang ne circule pas dans les couloirs, il faut le déterminer à se porter à la surface ; à ce moyen la masse intérieure est diminuée, et les mouvemens s'établissent en liberté. On doit, en ces cas, évacuer un peu de sang par l'application des sangsues derrière les oreilles. *Voyez* article *sangsues*.

Dans cette application pour la première dentition, il est essentiel d'observer que le sang n'ayant pas encore beaucoup d'énergie, il est souvent moins nécessaire de l'évacuer que de le détourner de la base du cerveau ; car c'est

avec le sang que la nature accomplit l'opération universelle de l'accroissement.

Si l'on applique une petite sangsue derrière chaque oreille, dans la première dentition, il faut avoir moins intention de tirer du sang, que de faire à l'extérieur et dans le voisinage une irritation qui détourne celle qui est intérieure, et qui dissipe la pléthore des capillaires.

Les capillaires dans l'économie sont arrêtés dans leur action par de très-petites portioncules de fluides invisibles, ce qui nous explique pourquoi la plus légère évacuation à l'extérieur donne si subitement tant de soulagement et dissipe la pléthore capillaire interne.

J'ai vu fréquemment commettre la faute très-grave d'appliquer deux, même trois sangsues derrière chaque oreille d'un enfant de six mois, et le mettre presqu'à la mort, par le moyen même qui devoit conserver et fortifier sa vie. C'est ainsi que ceux qui ne voyent que la matière, et qui ne savent pas calculer l'action des élémens dans notre économie, tuent par les moyens même matériels, par lesquels d'autres souvent conservent et fortifient.

Sans doute il paroîtra bizarre qu'on remédie à une oppression du poumon, à un dévoiement, à des engorgemens d'articulation par une sangsue derrière l'oreille. Certes ce n'est pas là le remède du symptome; non: mais c'est celui qui va à la cause.

Il ne faut point blâmer les moyens accessoires; mais ils ne doivent être que secondaires, et s'ils sont employés seuls et principalement, ils sont inutiles, et le désordre va croissant jusqu'à la mort.

C'est aux époques de la dentition et de l'accroissement, époques auxquelles beaucoup de calorique est développé, et devient libre dans l'économie, qu'arrivent aux enfans les maux de gorge gangreneux, les fiévres éruptives, les rougeoles, les petites véroles malignes. J'ose assurer qu'en ces derniers temps en l'an dix et l'an onze, j'ai préservé beaucoup d'enfans de leur maligne influence, en débarrassant leur cerveau, qui me sembloit être tant soit peu engorgé à l'époque de l'accroissement. Plusieurs de ces enfans ont eu la petite vérole. De ceux chez lesquels j'ai employé ce préservatif, c'est-à-dire de ceux dont j'ai ainsi débarrassé le cerveau, plusieurs ont contracté cette maladie, et chez eux elle a été bénigne. Plusieurs autres chez lesquels les parens se sont refusés à cette précaution, ont contracté une petite vérole confluente qui a été funeste à quelques-uns, et ce que je leur avois prédit, n'est malheureusement que trop arrivé.

A cette époque d'accroissement, les secrétions de toute nature sont augmentées : celle de la salive l'est plus encore que toutes les autres : elle descend en quantité excessive dans l'estomac, dans le canal intestinal ; une portion s'altère, ce qui nécessite, après avoir un peu évacué le cerveau, à faire vomir l'enfant, et à réitérer même les vomitifs. Le dévoiement devient quelquefois considérable ; parce que le systême lymphatique rejète son superflu dans les entrailles. Si elles semblent être irritées par l'excès d'une mucosité et d'une pituite âcre, on calmera par une décoction de mie de pain récemment sortie du four : on la pétrit dans la main en forme de boule, on la fait bouillir

longtemps dans l'eau, on ajoute un peu d'eau de fleurs d'orange, de sucre, et une cuillerée d'yeux d'écrevisses ou de magnésie. Le dévoiement calmé, on purge l'enfant avec un peu de sirop de chicorée composé, ou avec un peu de manne : on lui donne de temps en temps une cuillerée d'eau aromatique quelconque, comme celle de fleur d'orange. Le soir on donne quelques cuillerées d'eau sucrée réduite en sirop, avec une cuillerée de vin. On donne de temps en temps cette potion cordiale chaude à l'enfant.

Le ventre est-il brûlant? Après avoir commencé d'abord par débarrasser la tête, on fait prendre un petit bain tiède dans lequel on a mis une décoction de son, de fleurs de mauve, de bouillon blanc, ou autre mucilage aromatique : on frotte dans le bain toute la surface de la peau pour donner plus de liberté et d'abondance à la transpiration insensible.

On doit donner de temps en temps quelques grains d'ipécacuanha pour faire vomir l'enfant : à ce moyen on chasse les matières âcres, alimentaires restées en stagnation, en décomposition, au canal intestinal, et en même temps on augmente la force excentrique qui est la principale force de vie de la nature, et cette force chasse au-dehors tout ce qui peut lui nuire.

A cette époque, il se fait un suintement derrière les oreilles, d'une matière âcre et fétide qui les excorie. Si la nature ne le fait pas, on frotte le derrière des oreilles ; on y applique un peu de savon noir et des feuilles de bette : ce moyen, mis en usage dans tout l'Orient, fait une irritation extérieure, et un suintement favorable à l'intérieur.

On fortifie tous les nerfs de l'économie par des

frictions sur la colonne épinière, avec des huiles chargées d'aromates : le beaume nerval, qu'on trouve tout préparé chez les apothicaires, me semble une des meilleures compositions de ce genre, et j'en fais souvent usage.

On porte ses soins sur toutes les articulations. Par les effets on voit combien on peut seconder alors toutes les fonctions.

L'articulation de la cuisse est la plus grosse de toutes; c'est pourquoi dans le travail de l'accroissement, des rougeurs aux fesses des enfans indiquent le travail de la dentition. Lorsque ces parties se flétrissent, c'est le caractère de la souffrance de l'économie. Aussi les nourrices montrent toujours le derrière de leurs-enfans, et lorsqu'on n'y voit aucune altération, elles le présentent comme une indice du bon état de leur santé.

A ces époques d'accroissement, je veille scrupuleusement sur la poitrine des enfans pour lesquels on en craint les maladies. Je fais faire sur les parties antérieures et postérieures de la poitrine de petites frictions d'huile, ou autres corps gras chargés d'aromates, comme de beurre de cacao uni à un peu de vanille pulvérisée, ou de muscade, ou autre aromate.

Les anciens avoient très-bien observé, surtout dans les climats chauds, l'utilité des corps gras pour calmer les irritations membraneuses. Ils conseilloient, lors de la dentition, des frictions avec des huiles chaudes et aromatiques, au dos, au cou, à la poitrine, aux mâchoires et aux conduits auditifs. Tous ces moyens secondent admirablement l'effort capital qui se fait alors au cerveau. Mais si on néglige le dégorgement san-

guin, tous ces moyens accessoires, quoique précieux, deviennent inutiles employés seuls.

Les anciens avoient également observé qu'à cette époque une vapeur étrangère circule dans l'économie, et trouble ses fonctions. C'est d'après cela que considérant cette vapeur comme un méphitisme qu'ils assimiloient à celui qui, dans l'épilepsie, se porte au cerveau, ils ont conseillé une foule de remèdes qu'ils ont cru propres à arrêter cette vapeur, et à l'empêcher d'aller au-delà du cou. De-là sont venus ces colliers d'ambre; d'autres de graines de pivoine mâle; ces colliers de corne de pied d'élan; ces petits sachets où l'on enferme une tête de vipère; d'autres contiennent du sel et des aromates, d'autres renferment du mercure. Je crois qu'il n'y a aucun inconvénient à toutes ces applications : quelques-unes pourroient même ne pas être absolument inutiles : mais l'inconvénient capital qu'elles peuvent avoir, c'est de détourner l'attention de la vraie cause du désordre, et de donner une sécurité funeste qui feroit négliger les véritables remèdes.

Enfin, j'ose le répéter encore, c'est à la tête qu'est le point principal d'accroissement et de dentition; c'est donc à la tête qu'il faut porter ses vues avant d'employer pour le reste de l'économie aucune autre espèce de remède.

Je suis persuadé qu'un art savant peut employer heureusement une foule de moyens aux époques de la dentition; et que même, sans qu'il y ait aucuns accidens imminens, on peut tellement seconder la nature, qu'on la porte, à cette époque, chez un individu, à un degré d'amélioration qui assurera une forte santé et une longue

vie. Je crois qu'un enfant bien conduit par un médecin, qui aura étudié l'économie de l'enfance, peut être rendu et plus grand et plus fort, j'oserai prouver par suite plus ingénieux, qu'il ne l'auroit été naturellement sans tous ces moyens.

S'il est un art d'améliorer et d'agrandir les animaux et les végétaux par la culture, pourquoi donc cet art n'existeroit-il pas pour notre espèce la plus perfectible de toutes, à raison de la perfection de notre organisation? et pourquoi n'appliquerions-nous pas cet art à l'amélioration de nos enfans et de notre postérité?

CHAPITRE XXI.

De la nécessité de l'air libre et pur pour élever et améliorer les enfans. Des deux principes vivifians de l'air. Erreur au sujet de l'air froid.

Vouloir obtenir des enfans robustes, sans qu'ils respirent l'air libre, pur et riche, de l'élément de la vie, vouloir, en des villes très-populeuses, et surtout en certains quartiers où l'air circule mal, élever des enfans aussi forts, aussi robustes que ceux qui sont en liberté nourris dans les campagnes, c'est élever des poissons en un vase, et les vouloir obtenir aussi beaux que ceux qui vivent en liberté au milieu des eaux vives et courantes. Les soins maternels sans doute sont très-

nécessaires à la conservation des enfans ; la tendresse éclairée des mères peut leur procurer les alimens les meilleurs, mais il leur faut encore les alimens élémentaires de la vie, les deux élémens renfermés dans l'air qu'ils respirent.

Nous connoissons aujourd'hui la nature du principe qui nourrit et restaure le sang, qui lui donne les matériaux propres à secréter dans le cerveau le principe de la vie ; c'est ce principe qui donne à toute l'économie le mouvement et la faculté des sensations.

Ce principe de la vie, contenu dans l'air, et que les chimistes nomment oxigène, y existe en des proportions différentes, dans différens temps, dans différentes saisons, dans les villes, dans les campagnes, sur le haut ou le penchant des montagnes, et sur les différentes bandes du globe : autre est sa proportion dans l'hiver, autre elle est dans l'été.

Mais l'air contient encore un autre principe qui n'est pas moins essentiel à la vie ; principe auquel on a fait trop peu d'attention jusqu'à ce jour, et sur lequel j'engage les médecins et les physiciens à vouloir bien porter leur attention pour l'avantage de l'humanité ; car ce principe est aussi essentiel à la santé, que l'est à la vie l'oxigène.

L'air contient une assez grande quantité d'eau en dissolution ; et cette eau, qui est dissoute dans l'air, est un des principes les plus nécessaires à la santé des animaux ; car elle est plus parfaite selon la pureté de cet élément aqueux ; et sans cet élément aqueux, les animaux ne peuvent vivre longtemps, même dans les autres élémens qui constituent l'air.

Cette eau, en vapeur, que contient l'air, est soutirée sur les hautes montagnes par les grands arbres, et ils sont une des causes principales des sources que l'on trouve sur le penchant des montagnes, et en d'autant plus grande abondance, que leur sommet est couvert de forêts plus épaisses.

Cette eau en vapeur est dans un état de circulation perpétuelle par les vents et par les courans d'air.

Mais dès l'instant où l'air cesse de circuler, cette eau cesse de circuler de même : alors elle s'altère comme s'altèrent les eaux stagnantes. C'est là le principe de la plupart des épidémies, des maladies, ou au moins des altérations de la santé.

Si l'air des villes est moins sain que celui des campagnes, la cause en doit être surtout attribuée à cette altération, ou stagnation de l'humidité constituante de l'air.

D'après ces principes, on voit comment des chaînes de montagnes arrêtant l'humidité de l'air qui est emporté vers elle, si le vent reste constamment le même pendant quelque temps, cette vapeur humide, dissoute dans l'air, s'altère, et produit des épidémies qui ravagent nos campagnes.

Il importe donc beaucoup à la santé, spécialement à celle des enfans, que l'air respiré soit un air libre, dans lequel l'humidité constituante ne soit pas en stagnation. L'on voit, d'après cela, pourquoi dans les villes, l'air est moins propre à l'entretien de la santé que dans les campagnes, parce que l'air des villes n'est pas assez circulant.

Ainsi dans l'air deux élémens entretiennent notre vie ; l'un est un principe propre à secréter

le feu de la vie, et l'autre est propre à secréter notre humidité élémentaire et constituante, la pituite.

Le dernier est plus altérable que le premier ; et même rarement dans les villes l'élément aqueux a la pureté essentielle et nécessaire à la vigueur de la santé.

L'eau, dissoute dans l'air, n'est pas moins nécessaire aux animaux qu'aux végétaux : les animaux l'exigent d'une pureté plus grande que les végétaux.

On voit ici pourquoi les enfans élevés sur le bord des rivières courantes, où l'humidité dissoute dans l'air est sans cesse renouvelée et purifiée, pourquoi, dis-je, ces enfans sont beaucoup plus ingénieux et mieux constitués que ceux qui vivent dans les lieux bas, et non exposés au courant et à la circulation de l'air. L'humidité constituante de l'air, altérée par la stagnation, cause, plus que nous ne l'avons encore observé, les désordres physiques et moraux qui affligent si souvent l'enfance.

Les animaux, les végétaux diffèrent dans les différens climats, dans les différentes régions, selon qu'ils respirent un air plus pur et plus abondant en ces deux principes essentiels.

Les maladies lymphatiques, toutes les cachexies qui altèrent et détériorent dans certains pays l'espèce humaine, sont dus principalement à la stagnation de cette humidité qui s'altère facilement, et altère l'économie humaine.

Hippocrate avoit remarqué de son temps que certains peuples étoient lourds, stupides, parce qu'ils habitoient des pays où l'air étoit chargé d'une humidité épaisse, stagnante.

Les enfans nés dans ces lieux où le principe

aqueux en dissolution dans l'air circule mal, ces enfans issus de parens lourds, stupides, accablés d'infirmités, produits de l'air épais et du principe aqueux et stagnant qui y est contenu, ces enfans deviennent d'une meilleure nature, et valent mieux que leurs parens, s'ils sont transportés et nourris en des lieux élevés où cette humidité est pure et circulante.

Les enfans élevés dans les campagnes jouissent en liberté de cette humidité pure, dissoute et circulante dans l'air. En sorte que le principe aqueux, impalpable et invisible, est aussi essentiel à notre vie, que l'est la pureté des eaux courantes à celle des poissons. Nous sommes plongés dans un océan invisible contenant deux principes nutritifs que notre économie choisit et sépare : le feu et l'eau sont donc deux élémens dans lesquels nous vivons, et qui constituent les animaux ; et l'on n'a pas assez connu l'importance et la nature de ces deux principes de la vie.

Une dame de Paris, opulente, avoit donné le sein à un enfant qu'on regardoit comme très-beau. Je n'en jugeai pas de même : il étoit épais, muqueux, sans énergie vitale, coloré néanmoins. La mère eut un engorgement inflammatoire au sein : l'enfant gros d'humidité, blond et pâteux, avoit poussé, à deux mois et demi, deux dents que j'avois considérées comme l'effet du lait de sa mère, trop chargé de principe calorique, en raison de l'inflammation qu'elle avoit éprouvée à son sein. Les soins pour la santé de cet enfant étoient extrêmes ; je les dirigeois tous : on le menoit chaque jour à l'air dans un jardin attenant à la maison. Je conseillai à la mère de s'en séparer, et de lui donner une nourrice qui eût un

lait plus doux et plus abondant. L'enfant sembla acquérir de l'embonpoint, sans que sa vie dans la même proportion parût s'accroître. L'appartement qu'il habitoit étoit vaste et très-sain : la plus grande partie du jour la nourrice le conduisoit au jardin attenant à la maison : on garantissoit ses yeux du soleil et même de l'excès de la lumière. On voyoit évidemment qu'il étoit mieux dans le jardin que dans l'appartement ; mais sa vie ne faisoit que se soutenir. Je dis qu'il falloit qu'il respirât un air dans lequel l'humidité fût moins stagnante que dans ce jardin situé à Paris ; je desirois qu'on transportât cet enfant sur une hauteur où l'air fût continuellement en mouvement. J'exposai toutes mes raisons : l'enfant âgé de deux mois et quelques jours, avoit la tête énorme, le cerveau sembloit mou, à en juger par toutes les apparences de son corps. Je conseillai chaque jour de le mener sur un lieu élevé, hors de Paris, où il pût respirer l'eau pure et le feu de l'air dans leur pureté, entretenus par la circulation et l'agitation. Dès-lors la mère et la nourrice se rendirent chaque jour sur la hauteur du jardin de Tivoli : là, par tous les temps quelconques, elles passoient quatre à cinq heures à faire respirer à cet enfant un air circulant. L'enfant bientôt ressentit évidemment l'influence de cet air plus pur qu'on lui faisoit respirer même dans les temps humides et pluvieux. Par ce moyen continué quelques mois, la vie de l'enfant fut très-sensiblement augmentée et fortifiée : la mère ensuite le conduisit à la campagne, et l'enfant promené chaque jour sur une hauteur, s'est amélioré contre toutes les apparences. Il jouit aujourd'hui d'une santé forte, et paroît disposé

à beaucoup plus de sagacité et de jugement que les autres enfans de la même mère.

Voyez l'enfant du laboureur, exposé à l'air, à la pluie, s'exerçant en liberté au milieu des élémens, il croît rapidement, et devient fort. Venez sous les lambris dorés, voyez les enfans des fils de la fortune; ils paient leurs richesses par la privation des biens réels, par celle de l'air et de la liberté. Aussi les moindres variations de cet élément influent sur leur vie qui n'est la plupart du temps qu'un tissu d'infirmités, et dont l'état le plus robuste seroit à peine la convalescence de l'enfant libre.

C'est à une semblable éducation libre et agreste que nous avons dû la vie et probablement les vertus du bon Henri, le modèle des rois. Jeanne d'Albret avoit eu le malheur de voir périr ses enfans, à cause des précautions singulières que prenoient pour les soustraire aux intempéries de l'air ceux chargés de les élever; son médecin lui conseilla d'envoyer élever à la campagne et en plein air le premier qu'elle mettroit au jour. Henri IV fut cet enfant si heureusement élevé. On le confia à un paysan des environs de Pau: comme s'il eût été le simple fils de la maison, il fut même couché en un lit dur. Couvert de vêtemens grossiers, conformes à l'état de son père nourricier, il fut affranchi de tout lien: mais respirant un air circulant et libre, il devint à ce moyen robuste, agile, infatigable: ses organes se développèrent, et furent fortifiés par les deux élémens vivifians de l'air. C'est par là que son esprit acquit cet excellent jugement, cette pénétration vive et cette sensibilité mâle qui firent le bonheur de son peuple. Le génie s'accroît mieux

dans la solitude et dans un air pur et libre. Livrées à leurs propres forces, les sensations ont une énergie et une facilité de combinaison que l'éducation peut ensuite porter à un plus haut point que dans l'individu qui n'a point été vivifié et constitué par des élémens aussi purs. Les enfans élevés au milieu d'élémens purs, ont en général plus de gaîté et de sérénité de caractère.

La plus forte et la plus belle espèce d'hommes est celle qui des montagnes descend dans la plaine; c'est elle qui ravive l'espèce humaine. Sur les montagnes où l'air est pur, l'esprit et le caractère deviennent libres, et partagent la grandeur du spectacle qui les environne : ils ne s'assujétissent qu'à la raison et à l'autorité des lois. Les montagnes de l'Écosse, celles de la Suisse, fournissent dans les villes les modèles de la santé et de la raison.

Lycurgue avoit si bien senti la nécessité d'élever l'enfant dans un air libre et circulant, qu'il avoit établi un usage qui tenoit l'enfant aux champs jusqu'à sept ans, et ne lui permettoit qu'à cet âge de venir habiter la maison paternelle. Sa constitution avoit peu de lois; mais elle étoit riche de coutumes et d'habitudes. Il avoit soumis à des habitudes dirigées vers le bien public toutes les actions de l'homme depuis le berceau jusqu'au cercueil.

Peut-être les anciens avoient trop donné à l'éducation de la force. Homère chante partout la force de ses héros; mais peut-être aussi avons-nous trop peu donné dans le principe à cette éducation. Nous nous sommes occupés trop précocement et très-mal de l'éducation morale. Cicéron dit qu'il faut élever l'enfant pour lui-même

avant de l'élever pour les autres. Galien dit qu'il ne faut donner à discuter à l'enfant aucune idée de morale, mais qu'il faut seulement le fortifier et lui inspirer l'amour du bien, et lui donner des habitudes de toutes les bonnes actions publiques et privées. Les Perses inspiroient à leurs enfans la haine du mensonge, et l'habitude de l'obligeance envers leurs égaux : c'étoit par des habitudes que commençoit leur éducation.

Platon veut qu'on commence l'éducation des enfans par les jeux propres à les rendre robustes ; qu'on les accoutume aux actions bonnes, morales et utiles, sans les leur faire discuter : que rien de faux ne leur soit présenté ni proposé, parce que, dit-il, les enfans qui discutent de bonne heure se font un jeu de contredire : semblables à de jeunes chiens, avec leurs sophismes ils déchirent tout, ils ne prennent point l'amour du vrai : tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils finissent par ne plus croire à la vertu qu'à cet âge ils ont mal raisonnée.

Sans chercher donc à donner aux enfans l'éducation qui convient à l'homme sauvage, donnons-lui celle qui le rendra sain, vigoureux ; donnons-lui des habitudes heureuses : et lorsque sera venu le période où dans son économie se fait principalement la secrétion du fluide propre aux opérations de l'entendement, comme se sont faites précédemment les secrétions de la nutrition et de l'accroissement, alors nous dirigerons chez lui la faculté intellectuelle.

J'ai observé que l'enfant a constamment d'autant plus de sagacité et de jugement à l'époque de la secrétion plus active du fluide nerveux, qu'il a respiré un air et usé d'alimens contenant des élémens plus appropriés.

On a confondu l'air pur, le plein air avec le froid; mais c'est bien à tort malheureusement pour les enfans. Le froid en lui-même est nuible au calorique de la vie. L'air ordinairement est froid, et c'est au froid, qui seul a affecté nos sens, que nous avons rapporté le principe de la vie. L'on a attribué au froid des effets salutaires qu'il falloit attribuer aux élémens invisibles, insensibles, mais énergiques contenus dans cet air froid.

Le froid qui s'exhale de la glace, par exemple, absorbe le calorique principe de la vie; et si les enfans recherchent un air froid, ce n'est point du tout le froid lui-même qu'ils recherchent, mais ce sont les principes vivifians qu'ils prennent dans cet air froid, principes qui, reçus dans l'économie, lui donnent une vigueur propre à développer chez eux une atmosphère qui repousse celle du froid.

Il faut donc vêtir chaudement les enfans, et alors leur faire respirer l'air quoique froid, parce que cet air froid est plus vivifiant qu'un autre; mais ce n'est pas par sa froideur qu'il agit utilement sur l'économie.

Cette grande erreur d'attribuer au froid ce qu'il falloit attribuer à d'autres principes, a eu malheureusement pour elle de grandes autorités qui ont regardé le froid lui-même comme un principe fortifiant de la vie, contenu dans l'air.

Les mauvais raisonnemens de quelques médecins ont égaré les philosophes de leur siècle. Locke, medecin, vouloit qu'on élevât très-froidement les enfans : j'ai déjà donné des motifs pour combattre son erreur.

Le médecin Floyer, en Angleterre, après Locke, vint accroître l'erreur. Il prescrivit les bains froids

aux enfans, et lorsque les mères se refusoient à ce moyen extrême par leur seul instinct, il menaçoit toute l'espèce humaine, en Angleterre, du rachitis et des écrouelles.

Allons dans nos lieux publics, voyons les hommes forts transportant des fardeaux : ces hommes nés dans la classe du peuple ont-ils jamais été plongés dans des bains froids pour acquérir les forces qu'ils possèdent? Ils ont été élevés en plein air, mais ils ont été couverts plus chaudement que les riches, et souvent ont été présentés à des feux flamboyans.

Les femmes du peuple ont une tendresse maternelle véritablement plus grande que les femmes opulentes. Elles n'ont pas de ces distractions à leur amour qui en détruisent une si grande partie chez quelques riches. Ces femmes du peuple n'élèvent-elles pas chaudement leurs enfans? ne laissent-elles pas jouir leurs enfans en liberté d'un air vif et pur qui leur fait mieux supporter dans la suite les rigueurs du froid?

Il y a donc une grande différence entre appliquer le froid aux enfans, et les exposer bien vêtus à un air libre, pur, mais qui est froid.

La nature ne veut pas qu'un enfant soit exposé à l'air sans vêtemens comme nous l'avons barbarement pratiqué pendant longtemps : elle ne veut pas qu'on applique chaque jour l'eau froide sur la surface de son corps, encore très-tendre; et qu'on repercute sa transpiration insensible, à moins que par des exercices pénibles et même fatigans, on ne force à sortir au dehors, ce qui par le froid a été repercuté au dedans : mais dans la première enfance ce moyen est toujours funeste.

Quoi ! l'homme est le seul des animaux qui se soit fait des vêtemens : il est le seul qui puisse habiter toutes les zônes de ce globe, parce qu'il couvre la surface de son corps ; et ses vêtemens doivent être d'autant plus chauds, que les climats qu'il habite sont plus froids, et que l'humidité séjourne plus longtemps dans cet élément ; est-il donc raisonnable de croire qu'on doive faire pour la première enfance ce que la nature ne permet pas à l'homme de faire pour lui-même ? est-il raisonnable de croire que le froid qui chez l'adulte décompose la vie, puisse la fortifier dans l'enfant ? et n'est-ce pas une grande erreur de penser que dans l'air c'est le froid qui fortifie ? n'est-il pas ici démontré que les principes de notre force résident non dans le froid, mais dans deux élémens, dont l'un n'est connu que depuis peu de temps, et dont la pureté de l'autre est plus importante à notre santé que nous ne l'avons cru jusqu'à ce jour ?

L'homme a reçu l'instinct de se faire des vêtemens pour résister à l'inclémence des saisons, et vous voulez pour la tendre enfance une nudité fatale à l'homme fait.

Je sais que les enfans ainsi élevés au froid, paroissent plus beaux, plus gras, plus fermes pendant quelque temps, que les autres.

C'est cette apparence malheureuse qui en a trop imposé. Le froid resserrant les pores exhalans de la peau, l'insensible transpiration qui est un superflu de matière alimentaire qui doit s'échapper, est retenue, se combine à l'intérieur et fabrique de la graisse, ce qui rend l'enfant plus gras et plus beau en apparence.

Mais à l'époque de la croissance, à la dernière

dentition, enfin quand la chaleur vient à se développer dans le système sanguin, quand cette crise inflammatoire, ou autre semblable, a lieu dans l'économie, alors les maladies excessivement inflammatoires développent le feu dans tous les solides et fluides ; tout brûle comme un chaume, et l'enfant est rapidement consumé, tandis que chez d'autres ces efforts réagissant sur la vie qui est alors décomposée, diminuée, ces enfans deviennent de jour en jour plus foibles, et enfin périssent.

Dans l'automne de 1783, il y eut à Versailles une épidémie sur les enfans ; c'étoit une rougeole maligne qui produisoit les plus grands ravages. Je fus appelé en cette ville pour donner mes soins à un grand nombre de ces enfans, et j'observai que tous ceux qui avoient été élevés à la Jean-Jacques, c'est-à-dire qu'on avoit très-peu vêtus, ou qu'on avoit baignés presque habituellement à froid, ces enfans qui étoient en apparence les plus beaux, périssoient, lorsqu'ils étoient attaqués de cette contagion, en vingt-quatre ou trente-six heures, et la plupart ne vécurent pas jusqu'au quatrième jour. Après leur mort ils étoient noirs et presque gangrenés, tandis que ceux qui étoient élevés avec des vêtemens chauds ordinaires, avoient une maladie bien grave et très-longue ; mais enfin ils furent sauvés par les vésicatoires, les sangsues derrière les oreilles, les eaux aromatiques et les vomitifs. J'observai encore que cette même influence eut lieu sur des enfans de huit et neuf ans qui avoient été élevés par la méthode froide, quoique depuis plus longtemps ils fussent suffisamment vêtus. C'est ainsi que, dans notre économie, les effets des plus

grands désordres ne se manifestent souvent qu'à des temps bien éloignés de leurs causes ; mais il n'y a qu'un observateur attentif qui puisse les saisir : c'est ainsi que j'ai prédit que des nouveautés introduites aujourd'hui en médecine avec partialité, produiront des effets funestes en un temps éloigné. Je rencontre de temps en temps dans ma pratique des observations malheureuses qui justifient déjà ma prédiction.....

Cette épidémie sur les enfans à Versailles, alarmoit beaucoup la cour pour le Dauphin, alors âgé de plus de deux ans. Je fus consulté d'une manière indirecte, et je dis que M. le Dauphin n'étoit pas vêtu suffisamment ; je pensois encore que Versailles étoit un lieu bien moins propre à l'élever que la Meute et St.-Cloud. Je donnai un mémoire sur l'influence qu'avoient pu avoir sur l'épidémie régnante les eaux stagnantes de Versailles, et les dangers qu'il y avoit pour la santé des enfans de la famille royale, d'habiter cette ville. Peu de jours après, l'éducation de M. le Dauphin fut établie au château de la Meute, lieu beaucoup plus salubre et mieux aéré que Versailles.

J'ai vu les enfans qui avoient résisté à cette pratique fatale de la nudité et du froid, conserver tout le temps de leur vie un refroidissement qui leur faisoit rechercher avidement le feu, et la chaleur ardente du soleil au milieu de la brûlante canicule. Leur économie sembloit ne contenir jamais la même dose de chaleur naturelle que celle des autres enfans.

Voulez-vous donc qu'un enfant résiste au froid, fortifiez son économie en lui faisant respirer dans le principe un air libre, pur, et couvrez-

le de vêtemens chauds qui favorisent, excitent même la secrétion de l'insensible transpiration, qui est un superflu d'alimens et d'élémens que la nature veut rejeter au dehors.

Ainsi priver les enfans de l'air libre et de l'humidité constituante qui doit circuler dans l'air, les priver des vêtemens nécessaires à entretenir la chaleur de leur économie, c'est élever les enfans par les moyens les plus capables de les détruire.

Jean-Jacques, malheureusement pour l'humanité qu'il chérissoit, est tombé dans l'erreur adoptée par Locke et par Floyer, et cette erreur surchargée du poids de son nom a pesé cruellement sur l'enfance qu'il vouloit fortifier. En tête de son ouvrage on a mis une gravure qui représente Thétis plongeant Achille nouveau-né dans l'eau glaçante du Styx. L'on a pris au réel une idée symbolique des anciens, qui signifioit simplement qu'il falloit prémunir les enfans contre tous les assauts de la fatalité dont le Styx étoit l'emblême. Émile est un être idéal qui n'est pas plus dans la nature que l'idéal des statues antiques. Rousseau qui aimoit tant la nature ne connut pas assez le mécanisme de l'organisation des enfans, et les besoins physiques qui en résultent; cependant ces connoissances auroient dû précéder son ouvrage.

J'ai déjà dit que pour obtenir des enfans forts, il falloit les élever chaudement, et leur faire respirer un air libre, qui est froid il est vrai.

C'est une loi dans l'économie de notre globe, que les végétaux et les animaux s'améliorent en allant du chaud au froid, et qu'ils se détériorent en allant des climats froids aux climats chauds.

Je démontrerai cette vérité dans une dissertation particulière sur l'agriculture. Cette vérité est également applicable à l'enfant ; celui qui aura été élevé, dans le principe, avec des vêtemens chauds et à l'air libre, sera plus propre qu'un autre à endurer les plus grandes rigueurs du froid. Mais l'on a trop confondu le froid de l'air avec le froid en lui-même, pur et isolé.

J'ose encore ici le répéter, l'éducation chaude doit précéder l'éducation froide, et l'enfant qui aura eu la première, dans sa première enfance, pourra en un âge plus avancé, lors de sa puberté, et dans le reste de la vie, éprouver avec moins de danger toute l'inclémence des saisons.

CHAPITRE XXII.

Du Mouvement nécessaire aux enfans. De leur Marcher à l'air libre : pourquoi quelquefois ils s'y refusent.

Les premiers exercices des animaux sont, des agitations de tous leurs membres, des essais à tous les mouvemens possibles de toutes les parties de leurs corps. Ces mouvemens sont l'effet d'un besoin inné d'étendre et de distribuer la vie. A peine les animaux quadrupèdes ont mis bas leurs petits, qu'ils les lèchent et les agitent. L'animal qui vient de naître sort d'un milieu humide; des frictions humides diminuent sur sa peau l'effet de l'aridité de l'air. Le toucher de la

langue humide de la mère donne à ses petits une sensation douce ; ils s'y prêtent mécaniquement : ils semblent l'inviter à répéter ces titillations ; toutes leurs secrétions se font mieux. Cette tendresse est-elle l'effet d'une affinité chimique chez les animaux ? y a t-il une attraction physique entre leurs émanations et celles de leurs petits ? On ne peut en douter. Ces mouvemens facilitent toutes les secrétions. Ensuite les petits se rapprochent du sein de leur mère dont la chaleur humide accroît là leur encore mal assurée. La femme, dans l'espèce humaine, en état social, garotte l'enfant, arrête ses mouvemens, ne fait rien pour faciliter ses secrétions, et le prive de sa chaleur humide naturelle. Parmi les quadrupèdes et les volatiles, la mère reste auprès de ses petits, les agite, les échauffe, les couvre, tandis que le père va chercher la pâture. La femme éloigne d'elle l'enfant qu'elle va nourrir.

Néanmoins l'enfant s'est accru quoiqu'il n'ait pas reçu les premiers soins qui l'auroient développé mieux encore. Après un à deux mois il se plaît aux exercices, aux essais : il témoigne que la position droite lui convient ; sans doute elle est favorable à ses fonctions. Plus avancé en âge, alors, par la force d'imitation, plus innée dans notre espèce, il veut paraître se soutenir sur ses pieds et marcher. Il semble indiquer à ceux qui l'entourent qu'il va se tenir droit comme eux. Livré à lui-même sur un terrein dur, recouvert d'un tapis moëlleux, il se roule, folâtre comme les animaux, petit à petit se dresse, se soutient sur son corps ; le corps sur les jambes se met en équilibre, tombe mollement, se relève, s'appuie sur ce qui l'environne, se tient droit,

avance, fait quelques pas, et enfin parvient à marcher; mais auparavant, que de travail! que d'efforts! que de chutes! que de petits triomphes annoncés par les éclats d'une joie immodérée qu'un père et que tout être sensible ne peut considérer sans un retour sur soi-même, et sans le sourire de l'attendrissement.

D'abord l'enfant mesure mal l'espace: puis à force d'erreurs, d'expériences, il le juge moins mal: ses forces se développent: il en use plus adroitement: les chutes ne le rebutent pas; un bandeau sur les yeux le fâcheroit moins que des liens à ses pieds.

Mais c'est en plein air qu'il aime ces exercices qui sont pour lui des jeux. Sa vue aime à se développer dans un espace immense, et à se familiariser avec les couleurs. Une belle verdure, des fleurs, l'atmosphère odorante des végétaux, les principes de la vie contenus en un air qui ne contient rien de nuisible, rien de décomposé, lui donnent une foule de sensations, de passions que peu à peu il coordonne, il organise.

Mais tout à coup son adresse l'abandonne; ses forces semblent éteintes; il répugne au mouvement, aux agitations; ses chutes sont fréquentes, ses membres ne le soutiennent plus.

Cependant si on le retient dans son lit, ou renfermé dans une chambre, il s'agite, il crie, il témoigne la volonté de sortir, et ne veut pas se poser sur ses pieds. Que de contradictions apparentes! il est facile de les résoudre en connoissant la marche de l'accroissement.

Cet état singulier de l'enfant, ce desir du repos, cette difficulté de marcher, cette appétence pour l'air libre, sont l'effet d'une crise d'ac-

croissement, d'une époque de sanguification et d'un développement de chaleur. *Voyez* article Dentition.

A cette époque les articulations engorgées, surchargées de calorique, sont gonflées, douloureuses, ne peuvent sans gêne supporter le poids du corps ; de-là ces chutes fréquentes, cet oubli apparent de la station, cette lenteur, cet état fébrile.

Ce que l'on prend alors pour maladie chez l'enfant, est une crise d'accroissement qu'il ne faut pas troubler, mais qu'il faut au contraire seconder. C'est un état qui semble maladif, mais qui ne ressemble en rien aux maladies des adultes, et c'est une grande erreur de le confondre avec elles.

Lorsque l'enfant se refuse ainsi au marcher, il faut qu'une tendre mère ou une complaisante bonne, le prenant entre ses bras, le porte à l'air pour lui faire respirer le plus pur.

A cette époque, dans les campagnes, les enfans sont confiés à d'autres enfans, ou à des femmes qui, lorsqu'ils s'y refusent le plus, veulent qu'ils marchent et se soutiennent sur leurs articulations et plus longtemps que de coutume : les enfans ont beau s'y refuser opiniâtrément et jeter des cris, on les suspend par dessous les bras avec des lisières, l'on fait peser tout leur corps sur des articulations gonflées, presqu'enflammées et sensibles : le poids de leur corps pèse sur leurs os longs ramollis qui se contournent.

On les traîne dans cette attitude forcée presque tout le jour. Mais si l'enfant est constitué par ses parens avec des principes altérés, alors il devient bossu, boiteux, ou rachitique.

Mais un air vivifiant et pur lui donne des élémens qui fortifient les siens, et le font triompher des méthodes les plus défectueuses.

Ces sortes de répugnances au marcher font de petites maladies apparentes, des crises qui se renouvellent de temps en temps, et par lesquelles l'enfance doit passer souvent, pour arriver à la permanence des fonctions de son économie.

C'est dans ces circonstances que l'art peut seconder et améliorer la nature; c'est alors qu'il faut observer si la tête est brûlante et gorgée de sang; c'est alors qu'on doit veiller à ce que le cerveau n'éprouve aucune compression. Une petite sangsue derrière chaque oreille donnera au cerveau la facilité de mieux secréter et de mieux organiser le cours du fluide des sensations et des passions. Malgré l'état fébril apparent, on ne fera faire diète à l'enfant qu'une journée au plus; et lorsque le lendemain il desirera de la nourriture, il faut la lui donner très-digestible, très-animalisée, très-succulente. Il faut, malgré son accablement apparent et la fiévre, le porter, selon son desir, à un air libre et vivifiant.

Eh quoi! me dira-t-on, une sangsue derrière l'oreille, parce qu'un enfant refuse de marcher? Oui, sans doute; et un grand nombre de fois j'ai, par ce moyen, abrégé cette crise salutaire.

Eh quoi! l'enfant a de la fiévre, et vous voulez lui donner des alimens pour la dissiper? Oui, certes, et le desir qu'il en a, est l'effet du besoin de la nature. Si vous les lui refusez, la matière nutritive développe sa chaleur constituante, et d'un état naturel que vous avez mal à propos pris pour une maladie, vous en faites une maladie très-réelle.

Eh quoi! l'enfant est malade, il a de la fiévre, vous ne voulez pas qu'on le tienne au lit, vous ordonnez l'air libre? Oui, sans doute, et l'expérience vous démontrera que la fiévre tombera en raison qu'il le respirera. Ainsi débarrassez le cerveau, donnez des nourritures succulentes, portez l'enfant à l'air libre, plongez-le quelquefois en un bain tiède, fortifiez ses articulations par quelque onction huileuse, aromatique; alors la crise sera courte; l'enfant s'accroîtra mieux et plus rapidement : si vous l'observez bien, vous verrez qu'en peu de jours il aura crû de plusieurs lignes. Mais si vos soins mal entendus ressemblent aux précautions que vous prenez avec les adultes malades, vos soins, au lieu de le corroborer, l'étouffent : c'est ainsi que l'homme social fait tendrement à son enfant des maux réels, au lieu des vrais biens qu'il veut lui procurer, biens que l'instinct du sauvage et celui des animaux donnent sans réflexion à leur progéniture.

CHAPITRE XXIII.

Du Sommeil, du Bercement et de l'Art d'endormir et réveiller les enfans.

L'HOMME est celui de tous les animaux qui dort le plus dans les premiers temps de sa vie ; et déjà cette observation avoit été faite par Aristote. Si l'enfant a été bien évacué après sa naissance, s'il reçoit un lait abondant et vivifiant, s'il est fortifié de la chaleur humide de sa mère, il ne se réveille que pour évacuer, s'agiter et se nourrir.

Si l'enfant dort plus que tous les autres animaux, c'est que son organisation étant plus compliquée, il faut à la nature plus de repos pour distribuer la vie dans un plus grand nombre d'organes plus compliqués.

Néanmoins l'enfant, dans les premiers temps de sa vie, jette quelquefois des cris perpétuels pendant la nuit. Tantôt ils sont l'effet d'une humeur pituiteuse, âcre, saline, qu'il puise ou dans le lait de sa mère ou dans le lait de sa nourrice, ou qu'il a reçue dans sa constitution par ses parens. Dans tous ces cas on fera vomir l'enfant, ou bien on l'évacuera : enfin on veillera à ce que la matière nutritive de son économie se combine parfaitement.

Mais d'autres fois ces cris, comme ceux de tous les animaux en l'absence de leur mère, l'appellent pour que son approche et sa douce chaleur leur

procurent ce contact bienfaisant qui les fortifie. L'enfant se tait du moment où il jouit de ce rapprochement nécessaire à l'augmentation de sa vie. Les affinités sont-elles satisfaites, l'enfant est heureux autant qu'il peut l'être dans son état d'obscures sensations.

Avant de donner les seins à l'enfant, il faut l'agiter, le frotter doucement : d'après ces mouvemens imprimés à toute l'économie, il digérera mieux le lait, et s'endormira plus immédiatement après l'avoir pris.

Quelques nourrices, dans le midi, appaisent leur enfant, les unes en prenant du vin en assez grande dose avant de le faire téter le soir, et cette méthode est condamnable, à moins que les femmes ne soient livrées à de grands travaux qui exigent une réparation du fluide vivant perdu. D'autres donnent à leur enfant un narcotique, tel qu'un gros de sirop de diacode. Une femme employoit à Paris ce moyen pour son enfant; mais ce qui lui avoit réussi dans le midi, paroissoit ici nuisible : l'enfant étoit assoupi sans dormir, il devenoit bouffi, et bientôt auroit éprouvé des convulsions si je n'avois fait cesser cette méthode.

C'est par des moyens médicinaux, c'est en veillant sur l'état de l'économie des enfans, qu'il faut les endormir.

On est dans l'usage de bercer les enfans pour les endormir, mais ce moyen est dangereux ; il engourdit, fixe la gêne et le mal-être sans les dissiper : ces secousses et roulemens peuvent altérer surtout l'organisation invisible du cerveau et des sensations. On connoît la manière d'endormir en un instant une poule, en mettant

la tête sous son aile, la tenant entre ses mains; et lui faisant faire avec les bras de rapides rotations. Subitement l'animal s'endort, et si l'on a tâté les pulsations de son cœur, et qu'on les observe alors, elles sont sensiblement retardées. Certes ce changement rapide ne peut être utile, car ce sommeil est presque léthargique.

Le bercement change le rythme du mouvement naturel à l'économie. De-là chez quelques êtres un grand trouble dans les viscères. Lorsque les enfans s'amusent à se balancer, quelques-uns en sont souvent incommodés. On a vu des vomissemens bilieux survenir alors. Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes, des femmes robustes ne pouvoir voyager assis sur le devant d'une voiture, sans éprouver des vomissemens qui deviennent dangereux, soit par l'obstination, soit par la nécessité de poursuivre un voyage. Si le roulis du vaisseau le plus doux ne peut être supporté sans altérer la santé, comment voulez-vous que le bercement qui lui ressemble puisse être utile à l'économie des enfans ?

Galien, de son temps, avoit détruit ce fatal usage.

C'étoit par de douces chansons, par une tendre mélodie, que les Grecs faisoient endormir leurs enfans : on sait qu'à leur imitation le père de Montaigne faisoit réveiller son fils au son des instrumens. Nous n'avons encore aucun art d'endormir ni de réveiller les enfans par des moyens musicaux propres à perfectionner les sensations.

Il faudroit endormir le soir les enfans par une mélodie douce et des sons tendres et prolongés, et les réveiller le matin par une harmonie plus

ou moins vive. Les pythagoriciens commençoient et finissoient leurs journées par de semblables exercices musicaux.

On pourroit donner à nos sens une éducation qui perfectionneroit étonnamment les sensations, et à laquelle on n'a pas même songé jusqu'à ce jour.

La première éducation du toucher consiste à ce que l'enfant jouisse très-fréquemment des titillations douces et moëlleuses de sa mère : des touchers répétés sur toutes les parties du corps d'un enfant, adouciroient une sauvagerie naturelle, et le rendroient plus tendre. On peut donner en même temps aux yeux un accord des couleurs, puis aux oreilles de douces sensations qui établissent les mouvemens les mieux ordonnés dans l'économie. Je voudrois que les musiciens les plus sensibles et les plus célèbres ne dédaignassent pas de composer auprès de différens enfans différentes mélodies pour les endormir, et des harmonies différentes pour les réveiller. Ils verroient bientôt que différens enfans feroient choix d'un air différent. L'un se plairoit plus à certain chant qu'un autre. J'ai vu des enfans n'ayant pas encore un an révolu, battre par des mouvemens réguliers la mesure d'un air qu'ils préféroient à un autre : j'en ai vu se plaire aux airs tendres et mélancoliques. Par la musique, destinée spécialement à un semblable usage, on connoîtroit les penchans et les passions innés des enfans; car le mode musical que chacun d'eux choisit, est le type de son mouvement, de son rythme naturel, de son caractère et de ses sensations. On pourroit ou le briser ou le modifier, et déterminer celui qu'on voudroit lui donner ou dé-

velopper. Ce sera le sujet d'un ouvrage que je fais en commun avec mon fils, sur l'éducation des sens, des sensations et des passions, ce qui formera un traité complet d'éducation et de démonstration d'entendement, dont j'ai donné une esquisse dans mon cours au Lycée de Paris, en l'an huit.

Newton a trouvé que les sept rayons de la lumière ont entr'eux des rapports numériques avec les sept tons de la musique. On peut trouver des rapports commensurables entre nos sens, nos sensations ; entre les opérations de notre entendement et nos passions. Ces rapports varient selon le rythme et l'ordre des mouvemens propres et naturels à chaque individu. C'est ainsi que par le progrès des sciences et par l'étude des élémens, les sensations, les passions pourront dans la suite être mathématiquement, ou tout au moins approximativement calculables dans l'économie générale et individuelle des enfans et de l'homme.

CHAPITRE XXIV.

De la Force d'absorption de la peau des enfans : de leur Susceptibilité aux contagions. Du Rapport de ces connoissances à celle de leur nutrition.

Après avoir vu la puissance de la force exhalante, la puissance de l'insensible transpiration chez les enfans, nous allons considérer la force non moins grande de l'absorption. C'est par cette force, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, que l'économie prend ses principes fortifians ; mais elle prend indistinctement les principes délétères qu'elle rencontre.

Les élémens absorbés à la surface sont tout autant et même plus invisibles que les élémens exhalés qui sont en quantité et en poids très-considérables, comme nous l'avons vu.

Ces deux forces qui constituent la vie, sont en proportion plus grandes chez les enfans que chez les adultes, c'est ce qui fait que les enfans absorbent plus facilement toutes les espèces d'élémens utiles et nuisibles qui approchent de leur surface.

Les animaux, ainsi que les végétaux, puisent par leur surface les principes vivifians de l'air et de la lumière ; mais si à ces principes s'en joignent de nuisibles à l'économie, elle les absorbe indistinctement. L'économie à l'intérieur absorbe

aussi la bonne et mauvaise matière nutritive indistinctement. Ce qui explique pourquoi l'approche des personnes mal-saines est si fatale à l'enfant, et plus fatale qu'aux adultes, parce que leur force absorbante est plus considérable, et le réseau de leur peau plus lâche et plus ouvert.

J'ai vu, dans deux maisons différentes, une fille d'un côté, un garçon nouveau-né de l'autre, prêts à périr tous deux vers le douzième jour environ de leur naissance, pour avoir été tenus et remués par des gardes dont l'haleine étoit fétide. Ce n'étoit donc pas sans raison que les anciennes lois de France interdisoient la pratique des accouchemens aux femmes qui avoient cette infirmité. Les deux gardes éloignées, les enfans reprirent évidemment la santé au sein de leur mère dont on accusait le lait. Dans la très-tendre économie des enfans, les vapeurs putrides les décomposent comme elles décomposent la fermentation, qni passe à une rapide putréfaction par l'approche des vapeurs méphitiques ou des personnes mal saines.

Cela même a lieu sur les tendres et sensibles végétaux. Lorsqu'à l'Ecole de Médecine de Paris, dans l'hiver, on enlève les débris des dissections, si les fenêtres d'une serre qui renferme les plantes sensibles à la gelée sont ouvertes, la vapeur putride fait pencher la tête à un grand nombre de ces plantes, et les rend malades.

Lorsqu'un enfant périt au sein d'une nourrice, j'ai vu le nouvel enfant qu'elle allaitoit, même après quelques jours, contracter la maladie dont étoit mort le précédent nourrisson : la mère étoit saine, et ce n'étoit cependant qu'après plusieurs jours qu'elle avoit allaité le nouvel enfant.

Une autre mère allaitait son enfant très-sain ; elle fut invitée de donner son téton à un enfant malade : celui-ci ne le prit qu'une fois, et son enfant contracta la maladie de celui qu'elle avoit cherché à soulager un instant, et tous deux périrent.

La force absorbante des enfans est donc immense, et ils peuvent être décomposés par des miasmes dont la ténuité et divisibilité surpassent toute imagination.

On doit donc ne laisser toucher les enfans, ne les laisser approcher, et surtout ne les confier qu'à des personnes très-saines.

Les miasmes qui peuvent affecter et détruire les enfans, sont si subtils que le vulgaire étonné a mieux aimé quelquefois attribuer le désordre de leur économie à des effets magiques, qu'à des causes naturelles dont la connoissance et l'action ne peuvent être saisies que par une science qui n'est pas à portée du vulgaire.

Dans les climats chauds où la nature est très-active, les causes de destruction sont aussi plus actives comme celles de vie et de combinaison, ce qui établit dans ces climats des influences très-secrètes dans l'organisation.

Au midi de l'Europe, en Espagne, en Italie, même en Provence, la phthisie se communique par le contact seul des personnes et des vêtemens, et beaucoup d'enfans périssent d'une langueur inconnue, pour avoir été seulement portés quelque temps par des personnes malades : ces accidens sont moins fréquens au nord de l'Europe.

Ces phénomènes vont nous rendre raison des préjugés de tous les peuples de l'Orient relativement à leurs enfans. Ils ne permettent à aucune

personne qu'ils ne connoissent pas de les toucher. C'est selon eux faire injure à une mère et à son enfant que de donner à celui-ci des éloges et des baisers. Ils croient que c'est l'effet de l'envie ; et que cette envie qu'ils personnifient donne un sort à l'enfant qui le fait mourir. Ils croient encore que de simples regards portent sur les enfans une influence magique qui les dessèche lentement jusqu'à la mort.

Dans l'Orient, où la contagion est très-active, le peuple, là, comme partout ailleurs, ne dépensant sa vie qu'en mouvemens musculaires utiles à la société, on n'a pu, ni dû lui donner la science très-compliquée du mécanisme de la nature. Il faut, pour acquérir cette science, une autre grande dépense de vie, en idées, attentions, jugemens et raisonnemens; et les philosophes livrés à cet exercice sublime de la vie, exercice divin, conséquemment au-dessus du vulgaire, n'ont dû et pu offrir au peuple que des résultats pratiques qui n'exigent aucuns raisonnemens. Mais pour attacher le peuple à ces heureux résultats, on les lui a présentés sous des emblêmes, des symboles, qu'il a pris pour des réalités, et le merveilleux a fixé son admiration, sa crainte et son respect. Ces moyens qu'on auroit tort de regarder comme mensongers, ont établi des pratiques utiles à la conservation ; et l'énigme a formé des préjugés qui sont devenus la philosophie pratique du peuple.

Mais il appartient aux philosophes dans le silence de la retraite, d'exercer leurs facultés à l'étude, à la contemplation, à la méditation des causes, afin d'écarter du peuple toutes celles qui peuvent lui nuire ainsi qu'à ses enfans.

Une jeune fille nourrie et élevée par la plus tendre mère, en même temps la plus saine, ainsi que son mari, fut confiée dans les bras d'une domestique pour être promenée : elle eut sur les lèvres un ulcère dont j'étois bien loin de soupçonner la nature, vu la santé et la vertu des parens : mais le mal s'aggravant, j'arrivai à le soupçonner. Quelques baisers sur les lèvres donnés par la bonne à cet enfant, avoient seuls causé une maladie vénérienne dont l'enfant n'a guéri qu'avec beaucoup de peine.

Il faut donc veiller scrupuleusement à la santé des domestiques auxquels on confie des enfans, et je suis dans l'usage de conseiller aux pères et aux mères de ne permettre jamais qu'on donne des baisers, surtout sur les joues, ni sur les lèvres des enfans. Une jeune femme riche, belle, porte depuis l'enfance sur la joue un bouton que rien n'a jamais pu faire passer, et qui ne m'a paru dû qu'à une désorganisation locale, effet d'un pareil méphitisme.

Les baisers donnés aux enfans sont tellement en usage en France, qu'il me semble impossible de les interdire : mais je dis aux parens de ne les donner eux-mêmes que sur le front des enfans, et d'en interdire tout autre à tous ceux qui les approchent.

Le contact même des élémens peut être nuisible aux enfans. C'est à l'approche ou dans le temps même des solstices d'été et d'hiver, des équinoxes de printemps et d'automne que se font les grands changemens, les grandes mutations dans l'économie des adultes, ainsi que l'avoit observé depuis longtemps Hippocrate.

C'est à ces grandes époques que se font dans

l'économie des végétaux, des animaux et des enfans, les grands changemens, tant dans le systême de la nutrition que dans le systême de l'accroissement.

La mortalité pèse sur les enfans à la suite des saisons excessivement froides ou excessivement chaudes, excessivement sèches ou excessivement humides ; c'est plus sur eux encore que sur les adultes que la mort alors exerce ses ravages.

Mais non seulement c'est dans ces grandes époques, que nous connoissons bien, qu'arrivent ces désordres, mais il en est d'autres encore inconnues même aux philosophes, et qui ne sont sensibles que par leurs effets funestes sur les enfans.

Il se fait dans notre atmosphère des mouvemens si secrets, si élémentaires, que nous ne pouvons les apercevoir par nos instrumens les plus sensibles, tandis que l'économie foible et délicate des enfans est visiblement affectée de ces causes secrètes par des épidémies qui enlèvent les plus foibles. Certaines conjonctions des astres affectent visiblement l'économie des adultes et des enfans. Il y a des rencontres inattendues d'astres qui accroissent et diminuent la somme de lumière apportée sur notre globe.

L'effet de cet élément apporté ou diminué dans l'air, influe dans notre économie d'une manière inappréciable.

Nos thermomètres, nos baromètres et hygromètres mesurent bien la pesanteur, la chaleur et l'humidité de l'air. L'aiguille aimantée nous présente quatre variations diverses dans notre atmosphère en vingt-quatre heures, et que nous ne soupçonnions pas. C'est l'élément lumineux qui modifie le plus la vie des végétaux et des ani-

maux ; et les foibles enfans sont pour un médecin philosophe des véritables instrumens de physique vivans, très-sensibles à toutes les mutations de l'atmosphère.

On voit donc combien les élémens les plus invisibles, et combien le méphitisme le plus léger peuvent affecter l'économie d'un enfant.

On me croira peut-être en contradiction avec ce que j'ai dit de la nécessité d'approcher l'enfant de sa mère. Non, assurément. Une mère saine rapproche toujours avec avantage son enfant nouveau-né de son sein.

Mais je n'ai établi la nécessité de ce contact que pour quelque temps seulement ; prenez exemple chez les animaux ; au bout de quelque temps ils se repoussent ; ainsi, lors que d'une paillette de fer attirée par un aimant on fait insensiblement une masse, bientôt la petite atmosphère se corroborant, vit elle-même et s'éloigne de la grande ; ou, si elle est approchée d'une masse de fer sans aimant, alors elle perd une partie de son atmosphère. Ainsi une femme de maison avoit perdu trois enfans : elle me présenta un jour le quatrième, très-frêle ; je ne voyois pas la raison de sa foible constitution : je fis une foule de questions après lesquelles je parvins à savoir que la mère avoit envoyé à un grand-père très-âgé, chaque enfant, qu'il avoit fait coucher avec lui. Je connus par là la cause de la langueur : j'ordonnai des alimens succulens, même le sang des volatiles, quelques pillules d'un seizième de grain de phosphore avec des aromatiques : je fis faire à l'enfant des frictions huileuses dans lesquelles je fis entrer de l'huile animale, et du sel animal tiré des os humains, et je le ramenai par ces

moyens à la santé ; néanmoins sa constitution est restée plus délicate qu'elle n'auroit dû l'être d'après la santé de ses parens.

Il est facile de reconnoître ici comment des topiques peuvent porter influence dans l'économie des enfans, parce que l'atmosphère qui s'en exhale peut être absorbée et combinée dans l'économie ; rien à cet âge n'est et ne peut être indifférent.

Les enfans ont pour certaines personnes des affinités ou des répugnances qu'il ne faut pas contrarier, ce sont de véritables effets physiques qui peuvent modifier la fleur de la santé.

Falconnet, homme très-savant et de beaucoup de génie en médecine, a cru que certaines maladies pouvoient, des animaux, passer aux végétaux ; et cette idée, qui du premier abord paroît singulière, ne l'est pas pour celui qui a étudié l'influence des atmosphères les unes sur les autres. C'est surtout chez les enfans que les élémens les plus invisibles agissent avec efficacité, et le philosophe qui se livrera à leur conservation doit être familiarisé avec ce genre d'étude qui élève le médecin au-dessus de la matière. J'ai vu des aimants porter sur la peau des enfans une grande influence, et la colorer d'une manière particulière.

Mais de même que l'économie à l'extérieur absorbe des principes délétères, de même à l'intérieur la matière nutritive chargée de principes étrangers peut aller porter dans toute l'économie des matières étrangères que nous appellerons humeurs. L'économie se nourrit au dedans, au dehors, par la force d'absorption ; elle fait toutes ses secrétions par la force d'exhalation.

Par tous les points intérieurs et extérieurs

l'économie absorbe et rejette. Mais à l'intérieur l'économie conserve une somme d'élémens de principes en une action qui constitue la vie. Cet admirable mécanisme de la nature, qui prend, emmagasine pour toutes nos actions, et rejette un superflu d'élémens, cette admirable circulation, la tendre économie des enfans nous en révèle le mystère beaucoup mieux que celle des adultes.

CHAPITRE XXV.

Du Sevrage et de l'Art de nourrir les enfans à cette époque.

Beaucoup d'enfans périssent à l'époque de l'accouchement, et il en périt peut-être plus encore à l'époque où ils sont séparés des mamelles de leurs mères ou de leurs nourrices. Nous avons indiqué les moyens de conserver la vie des nouveau-nés; nous allons indiquer comment on doit la conserver et l'augmenter par la nutrition au sevrage. L'économie des enfans, tendre, délicate, est plus modifiable par la nutrition que celle des adultes : c'est sur les enfans qu'on voit sensiblement la diverse influence des divers alimens : ils ne peuvent être nourris comme les adultes. Nous avons cependant trop confondu le mode nutritif et des uns et des autres.

Les organes digestifs de l'enfant sont foibles comme le sont tous ceux des carnivores; c'est ce qui fait que l'enfant au sortir du sein de sa mère a besoin d'une nourriture animale vivante.

Les granivores même, dont les forces digestives sont plus considérables, ont besoin que leur nourriture végétale soit tant soit peu animalisée dans l'estomac de leur mère. Mais les ruminans, les herbivores, qui ont quatre estomacs, n'ont besoin au sortir du sein de leur mère que d'une nourriture animale, le lait; et il n'est pas nécessaire qu'il soit vivant pour qu'ils le digèrent: on leur mêle le lait, nourriture animale, à quelques décoctions farineuses, et ils digèrent parfaitement cet aliment, qui ne pourroit convenir aux petits des carnivores.

Nous avons indiqué la nécessité de donner à l'enfant quelque aliment, conjointement avec le lait vivant de sa mère. Si au sevrage l'enfant n'avoit pris que le lait seul, le changement subit de nourriture lui seroit funeste. Ainsi le sevrage ne doit être que la cessation de l'usage d'un des alimens de l'enfant, et non le changement subit de sa manière d'être nourri. C'est faute de cette attention à la foiblesse digestive de l'enfant qu'il en périt un si grand nombre au sevrage.

On demande combien de temps un enfant doit prendre le sein de sa mère? J'estime que cela va de neuf à onze, et au plus à douze mois. J'ai observé que les enfans, tenus très-longtemps au téton de leur mère, ou nourris à Paris en sevrage, uniquement de lait de vache, ont une gourme plus forte que d'autres, quoiqu'ils paroissent sains et en embonpoint.

Le système digestif reste foible lorsqu'on prolonge le temps de la lactation, parce que l'enfant n'a pas assez reçu de sa nourriture les stimulans propres à développer sa force d'extraction et d'assimilation; tandis que ceux qui ont pris des

alimens tirés des animaux conjointement avec le lait de leur mère ont les forces digestives plus énergiques, plus accoutumées à l'extraction des sucs avec lesquels l'économie est en affinité. Ces sucs fortifient et leur estomac et tout le reste de leur économie ; tandis que les enfans nourris seulement de lait, croissent plus en épaisseur qu'en longueur, et ont les forces digestives très-foibles.

L'enfant croît d'autant mieux, et se perfectionne d'autant plus, qu'il reçoit des alimens plus énergiques, plus appropriés à son animalisation. Notre économie est un laboratoire dans lequel les élémens de la vie sont diversement fabriqués par les alimens, les élémens, et c'est ce que nous avons mieux observé dans les végétaux. Ils ont plus ou moins de densité et de solidité, ils sont plus ou moins muqueux ou résineux, ils sont plus ou moins grands ou petits, selon les terreins secs, maigres ou humides, selon les climats et les expositions où ils se nourrissent. Il en est de même pour l'espèce humaine : elle est belle, forte, ingénieuse dans les lieux où elle jouit de l'abondance des alimens et des élémens. La pauvreté, la mauvaise qualité des alimens et des élémens rendent l'enfant difforme : là, les hommes sont lourds, pesans, sans intelligence ; ailleurs ils sont vifs, ingénieux et prévoyans. Toutes ces qualités différentes dépendent de la quantité et de la qualité de la nutrition, c'est-à-dire, de la lumière, de l'air, de l'humidité, et de la nature des alimens.

La première intention de la nature se manifeste pour la nutrition par un machinal inné. L'enfant n'a-t-il pas assez d'alimens, il porte sa

main à sa bouche, et tète ses doigts. A-t-il en suffisance des alimens, on ne voit rien de semblable : mais par ce même machinal l'enfant porte à sa bouche tout ce qu'on lui présente, tout ce qu'il tient, preuve que la nature dirige toutes ses intentions vers la nutrition.

Quelle est donc la nourriture qui doit donner aux enfans les élémens de la vie après le lait? C'est la gélatine des animaux : elle s'appropriera mieux que la nourriture végétale à l'économie des enfans qui sont carnivores.

C'est parce que la faculté digestive est excessivement foible chez l'enfant carnivore qu'il lui faut d'abord une nourriture animale vivante, ensuite la gélatine animale. Mais les granivores et herbivores qui ont cette faculté digestive plus énergique ne l'ont telle que pour digérer les grains et les herbes : en sorte que le lait pour l'enfant est une nourriture animale vivante qu'il prend à la suite de l'extrait vivant du sang de sa mère : d'après ces diverses nourritures animales, il doit passer au suc des chairs des jeunes animaux, lesquels contiennent plus d'élémens, d'animalité que le lait. Telle est la gradation des matières nutritives par lesquelles doit passer l'économie de l'enfant, et l'on doit sentir qu'un passage trop subit d'un aliment, très-distant en principes nourrissans, d'un autre, doit nuire à des forces digestives excessivement délicates.

C'est donc une grande erreur de ne donner à l'enfant, à son sevrage, que des pâtes, des farines, des mucilages et du lait de vache ; et lorsqu'on lui donne alors des bouillons de bœuf, il est inconséquent de ne lui pas accorder un peu de chair de poulet, de mouton bouilli ou rôti.

L'homme adulte ne peut être nourri des seules substances végétales : aussi en proportion que dans l'état social nos arts se sont perfectionnés, nous avons décomposé les nourritures végétales par la torréfaction, la cuisson et la fermentation, et à ce moyen elles sont devenues plus propres à se décomposer dans notre économie pour qu'elle fabrique des élémens.

Les sucs des chairs sont plus digestibles que les sucs végétaux ; ils sont plus propres à donner les élémens de l'animalité. Si un adulte est nourri imparfaitement par les seules substances végétales, si l'homme même robuste ne peut les digérer sans préparation, comment veut-on qu'un enfant y trouve les élémens de son économie, la gélatine, la fibrine, l'azote, l'électrique et le phosphore, qu'ils ne contiennent pas? La foible organisation de l'enfant veut ces élémens prêts à être séparés des sucs des chairs des animaux, il lui est souvent trop pénible de les former.

L'enfant n'a pas quatre estomacs pour dénaturer et décomposer les végétaux, et c'est parce que son estomac est très-foible qu'il lui faut les élémens de l'animalité et de la vie presque tous élaborés dans les animaux.

Les animaux féroces, sauvages et carnivores qui dans l'état de nature possèdent toute leur énergie, ont une faculté digestive si foible, qu'ils ont besoin, pour se nourrir, non seulement des chairs animales, mais même des chairs vivantes et palpitantes. Lorsqu'en état social nous les nourrissons de chairs mortes, ils perdent la plus grande partie de leur énergie. C'est d'après de semblables observations que j'ai restauré rapidement des enfans par le sang chaud des volatils.

J'assure que du moment où l'on connoîtra parfaitement le mécanisme de la nutrition, on élèvera un plus grand nombre d'enfans, et l'on pourra même élever l'homme à un type de beauté, de force physique et morale, supérieure à celui que nous possédons. C'est sans doute en raison de la difficulté de satisfaire à leurs besoins vu leur foiblesse digestive, que l'espèce des carnivores se multiplie peu. Si la force est à l'extérieur, la foiblesse est en dedans. Ces compensations empêchent les espèces carnivores de détruire toutes les autres sur ce globe.

On oppose les craintes de la putridité ; rien de plus ridicule. Le lion et l'aigle voyent-ils périr de maladies putrides leurs petits ? vont-ils ravager les blés pour leur donner une nourriture plus saine ? Non certes : et si on leur donnoit des graines, des farines, on verroit bientôt leur poils hérissés, et leur peau couverte de gale. Cette crainte d'exciter la putridité par les nourritures animales, a souvent été fatale dans les longues maladies malignes et putrides ; de-là ces longues convalescences qui influent quelquefois sur le reste de la vie, parce que, pendant trente et quarante jours, on a privé un être foible et malade de nourriture animale.

On n'a pas assez distingué une nourriture qui se digère d'avec celle qui passe dans l'économie : les nourritures végétales se dissolvent et sont absorbées par tout le systême absorbant lymphatique des entrailles : c'est là ce qu'on appelle la solution de l'aliment ; mais ce n'en est pas la vraie digestion. Un aliment n'est digéré qu'autant qu'il est décomposé, transmué, et que ses élémens dissociés vont chacun d'eux, par affinité, fortifier les

diverses atmosphères des systêmes solides et fluides de l'économie. Ainsi de ce que les alimens végétaux peuvent ne pas se putréfier dans les entrailles, il ne s'ensuit pas qu'ils soient bien digérés : de sorte qu'un enfant, un adulte même, peuvent n'être pas complétement nourris, même être très-mal nourris, sans avoir jamais d'indigestion. Quand l'aliment végétal passe ainsi dans l'économie, il y conserve de sa base qui est matière étrangère à l'économie des carnivores.

Les enfans des souverains ont souvent ressenti la fatale influence de cette ignorance de l'art de nourrir. J'ai vu élever les enfans des rois, comme s'ils eussent été des herbivores et des granivores. On les laissoit quinze à dix-huit mois au sein d'une nourrice ; et lorsqu'on les sevroit, on ne leur accordoit jamais de viande jusqu'à l'âge de six ans, de peur d'exciter de la putridité. Pour moi il me semble que je n'éleverois pas autrement l'enfant que je voudrois dégrader et priver d'une grande énergie physique et morale. Aussi ces enfans étoient gros, muqueux et beaux en apparence, mais foibles en réalité ; ils étoient surchargés de gourme et de dartres, effet d'une trop grande quantité de nourriture végétale. On remédioit au mal causé par une nourriture mal entendue, avec des cautères, par lesquels fusoit encore le principe de leur vie peu énergique ; c'est ainsi qu'au lieu d'élever ces enfans destinés à de grandes fonctions, au plus haut degré d'énergie physique et intellectuelle qu'ils devoient posséder par leur naissance, l'ignorance au contraire les dégradoit par les nourritures mêmes par lesquelles elle croyoit les améliorer.

On me dira que dans un temps plus avancé,

ils prenoient en grande abondance les nourritures animales. Leur économie, dans l'enfance, n'ayant pas pris le radical et les habitudes qui devoient la constituer, alors c'étoit un abus.

Dans les campagnes, c'est à l'époque du sevrage qu'un grand nombre d'enfans périt. Là, la nutrition principale y est composée d'alimens grossiers, que même l'habitant délicat des villes ne digéreroit pas, mais que le villageois digère à raison de ses travaux et de l'air vif qu'il respire. Là, l'air, la lumière, montent sa faculté digestive jusqu'à celle des granivores. Mais comment l'estomac d'un tendre enfant digérera-t-il de gros légumes, des choux, des haricots, des fruits cruds et acides, du pain mal cuit, mal fermenté, contenant principalemeut l'acide, et presque pas d'azote comme le pain de seigle? comment digérera-t-il tous ces alimens qui ne contiennent pas les principes d'animalité qu'il faut fournir à son économie?

C'est dans la vieillesse, c'est lorsque la nature a presque outrepassé l'animalité, que le régime végétal convient à l'homme, mais toujours uni à une portion de gélatine animale. Mais dans sa première enfance, il lui faut des sucs de jeunes animaux avec quelques végétaux, disposés par leurs préparations à la décomposition la plus facile et la plus rapide. Ainsi l'art de nourrir mieux, et de bien combiner les sucs animaux aux végétaux élaborés, fermentés, nous conduira à élever et améliorer un plus grand nombre d'enfans.

C'est à l'époque du sevrage que les enfans périssent dans les campagnes, parce qu'alors on ne leur donne pas des alimens convenables. Aussi la mortalité y est-elle plus nombreuse sur

les enfans que dans les villes. Les femmes des campagnes ont un plus grand nombre d'enfans, et en perdent plusieurs qu'on auroit pu conserver. Mais on m'observera que beaucoup des enfans de la campagne subjugent cette nourriture presque toute végétale et grossière. J'en conviens: l'air vif des champs donne plus d'élémens à leur sang, et l'exercice fortifie leur économie. Mais si les enfans qui résistent à cette nourriture inconvenante mal préparée, en avoient reçu une plus fortifiante et contenant les élémens de l'animalité tout fabriqués, ils auroient été élevés à un type de beauté et de force qui surpasseroit celui du sauvage. L'art de nourrir et d'élever l'homme devroit le rendre plus parfait que ne l'a même créé la nature.

On remarque que c'est au sevrage que se développent les virus que les enfans ont reçus de leur mère ou de leur nourrice; mais ce développement des âcres et des virus a d'autant plus lieu, que la nourriture est moins convenante à l'enfant; c'est pourquoi ceux nourris longtemps de lait, de farineux non fermentés, de pâtes, sont accablés de gourme, de rachitis, de nouage ou d'écrouelles.

Dans ce cas, des sucs étrangers sont amassés dans l'économie : ils produisent différens méphitismes qui se portent à la peau ou au canal intestinal, ou en d'autres systêmes et viscères. Le cerveau s'engorge; les humeurs se décomposent, quoique vivantes; et dans un temps ultérieur, à la deuxième ou troisième dentition, lorsque les travaux de l'accroissement seront plus pénibles, la nature ne pourra en soutenir les efforts, et succombera.

La première nourriture qui convient à l'enfant après le lait, c'est une gélatine animale, telle que celle des bouillons ou des sucs récens de veau, de volailles, mêlés à du pain ou à des végétaux cuits et bien préparés.

On a trop confondu jusqu'ici les divers mucilages ; et cette erreur a été bien fatale aux enfans. Le mucilage gommeux est encore plus éloigné de l'animalité que le mucilage farineux. J'ai vu périr un grand nombre d'enfans auxquels on avoit donné une décoction de gomme arabique pour arrêter leurs dévoiemens, et c'est ce qui m'a fait supprimer la gomme arabique de la pharmacopée des enfans, et y substituer la mie récente de pain pétrie, et ensuite bouillie dans l'eau.

Le mucilage gommeux ne convient nullement aux enfans.

Les pâtes, les farines de ris, de vermicelle, conviennent moins mal. On peut donc en donner un peu, mais non habituellement comme je le vois pratiquer tous les jours. Ces mucilages se dissolvent dans l'économie des enfans, mais ne s'y décomposent pas. Un homme qui mèneroit une vie très-calme, périroit bientôt s'il ne vivoit que de ces mucilages farineux : mais un travail pénible, un air pur, une grande abondance de lumière, favorisent chez nous leur décomposition. C'est donc dénaturer l'enfant que de lui donner des mucilages farineux, et de ne pas lui accorder assez la gélatine des animaux, propre à élever son économie à un type parfait d'animalité.

Comment obtenir cette gélatine animale ? Rien de plus facile. On a un très-petit pot contenant les deux tiers, au plus, d'une de nos bouteilles ;

on prend un morceau de veau, même des os de veau un peu broyés, deux à trois onces de bœuf, ou bien un quartier seul de volaille : on prend ces animaux d'autant plus jeunes, que l'enfant est plus jeune lui-même ; on jette sur le tout très-peu d'eau, à peu près un demi-septier ; on couvre bien le pot, on le lutte même ; ensuite on le met sur ou dans la cendre chaude. Comme on a coupé la viande par petites languettes, à ce moyen, en deux heures de temps, on fait un excellent consommé très-doux.

On ne doit saler cette gélatine des jeunes animaux, pour les enfans, qu'avec le sucre : c'est le sel qui convient à cet âge, et qu'ils trouvent tout formé au lait de leur mère, et pour lequel ils ont la même appétence qu'ils ont en avançant en âge pour le sel marin.

On fait de ce bouillon sucré une petite panade avec de la croûte de pain ; je préfère la croûte, parce qu'elle ne tourne pas dans les entrailles à l'acide comme la mie, et qu'elle fournit le carbone, principe de solidité. J'ai guéri quelquefois des aigreurs par l'usage des nourritures animales avec la seule croûte du pain grillé.

Les enfans refusent ce bouillon, lorsqu'ils ont quelque connoissance, surtout si on les a nourris principalement de lait, parce que la couleur leur donne une sensation nouvelle dont ils se méfient : on le leur blanchit alors avec un peu de lait.

Vanhelmont prescrivoit aux enfans qu'on vouloit élever sans le téton, le mucilage farineux fermenté, bouilli dans une liqueur fermentée avec un peu de sucre. Je suis très-persuadé qu'il eût encore mieux réussi s'il y eût joint la gélatine des jeunes animaux.

D'après ces principes on peut modifier singulièrement la nourriture des petits enfans. J'ai joint quelquefois au lait d'ânesse récent, qui a quelqu'affinité avec le lait de femme, un peu de gelée de chair et d'os de veau, bien clarifiée et bien sucrée, et cet aliment me paroît très-convenable, surtout quelques mois après la naissance; j'y fais joindre un peu de mie ou de croûte de pain bien bouillies, ce qui dispose au sevrage.

C'est d'après ces vues sur la nutrition, que j'ai conseillé de faire nourrir au sein seulement pendant trois mois les enfans trouvés; mais il faudroit après trois semaines ou un mois, donner le bouillon des os récens de veau; je dis récens, afin qu'ils ne contiennent pas la moindre portion de rancidité. Accoutumés à ce bouillon dès la troisième semaine, ils pourroient être sevrés à trois ou quatre mois, parce qu'ils auroient été nourris en carnivores : je ne doute nullement que cet art de nourrir, bien entendu, ne conservât et ne conduisît les enfans à un état de force et de santé qui les rendroit précieux à la patrie qui les auroit reçus et accueillis.

Les sucs des animaux rapides à la course, ceux des carnivores arrivés aux plus hauts degrés d'animalité, ne conviennent point aux enfans, parce que ces sucs outrepassent leur animalité.

Qu'on n'aille pas imaginer qu'en prescrivant aux enfans la diète des jeunes animaux, j'exclus celle des végétaux; non sans doute : l'homme est tout à-la-fois carnivore, frugivore et granivore; mais la nature le fait avant tout carnivore : il ne digère les racines et les graines qu'après des préparations, ou par cuisson, ou par fermentation.

Quelques racines cuites dans le bouillon, quelques purées d'haricots, de lentilles cuites au

bouillon, l'orge fermentée, le pain, les fruits cuits conviennent à l'enfant avec ces gelées animales : on ne doit pas craindre d'accorder une trop grande quantité de potage. L'estomac de l'enfant satisfait, dédaigne un superflu, ce qui n'arrive pas avec les autres alimens. En général on craint trop pour les enfans les nourritures animales, et j'ai desiré corriger une erreur qui est fatale.

Les orientaux et les peuples des climats les plus chauds, vers sept à huit mois, font à leurs enfans de petites panades avec du pain, du miel et du beurre, ou avec du bouillon et du miel, ce qui me paroît très-convenable ; mais je ne conseille pas le beurre avant un an : il me semble trop difficile à être décomposé.

Je crois très-important d'observer que les bouillons, les sucs de viande rôtie doivent être donnés les plus récens possible. Il s'échappe de l'aliment aussitôt qu'il est préparé un gaz, une vapeur très-restaurante. N'avons-nous pas vu à l'article Transpiration, que ce qui est reçu dans l'économie pendant longtemps est rejeté à même dose ; que ce ne sont très-souvent que des élémens d'alimens sans poids commensurable, qui nous nourrissent ? Eh bien, cette odeur, cet arum que nous respirons dans les fleurs, et qui fortifie les nerfs, cet arum existe dans les matières nutritives, et est un véritable restaurant. Les bouchers ne sont-ils pas nourris par cet arum des animaux? Un instinct nous avoit dit que l'aliment récent nous nourrit mieux et nous plaît davantage que celui qui est réchauffé.

Lors donc qu'on donne aux enfans des bouillons de sucs de viandes rôties, il faut donner ces

alimens chauds immédiatement après leur préparation, parce qu'en les laissant refroidir il s'en est échappé une vapeur, un arum, un principe volatil très-restaurant.

Si le lait, après être sorti du sein, perd un principe très-animalisant, si le vin éventé est moins agréable, moins restaurant, il est tout aussi vrai de dire que les alimens, en se refroidissant, perdent un calorique chargé de l'élément nutritif : ce principe subtil, cette atmosphère, est ce qui répare le plus tous les élémens de la vie qui sont des principes mis en action et en harmonie par le calorique. Concluons que, lorsqu'on veut bien nourrir, et rapidement restaurer les enfans, il faut leur donner encore chauds les sucs extraits des animaux, soit par la torréfaction, soit par l'ébullition, et ne les combiner qu'avec des matières végétales bien préparées.

Le sentiment et l'instinct avoient inspiré que l'aliment réchauffé ne valoit pas l'aliment récemment préparé, mais on en ignoroit la cause qu'on peut aujourd'hui démontrer.

Dans les grandes et longues maladies malignes et putrides dans lesquelles il importe tant de soutenir les forces, maladies dans lesquelles la faculté digestive est excessivement foible, je fais tenir toujours le bouillon sur la cendre chaude, afin qu'il ne perde rien en refroidissant. A ce moyen, je donne la matière animale avec un calorique nutritif : alors elle est la plus fortifiante possible.

Par tous ces soins mes malades passent de la maladie à une courte convalescence ; une grande maladie est pour eux un renouvellement de constitution : tandis que les malades qu'on n'a nourris pendant trente ou quarante jours qu'avec des mu-

cilages ou sucs végétaux, ont une très-longue convalescence, et quelquefois une foiblesse radicale qui influe sur leur santé le reste de leur vie.

Voilà des préceptes fondés sur près de quarante ans d'observations et d'heureuses expériences ; ils changeront peut-être, ce qui est à desirer, et la manière de nourrir et les malades et les enfans, et même les adultes ; et l'on fera peut-être un peu plus attention que nous sommes espèce animale carnivore avant d'être granivore, et que les graines et les racines ne peuvent nourrir l'homme, le conserver robuste qu'après des préparations par la cuisson, l'assaisonnement ou la fermentation.

La gélatine animale tirée des chairs rôties découpées et pressées, cette gélatine est bien plus restaurante encore que celle obtenue par ébullition, aussi remonte-t-elle plus rapidement les forces. J'ai ramené les enfans de l'état le plus déplorable, en mettant quelquefois quatre à cinq livres de viande à la broche ; on la saisit à grand feu, on n'attend pas une cuisson complète, on en extrait ensuite le suc qu'on donne chaud aux enfans, même avec un peu de la graisse chaude qui en découle ; on continue quelque temps, et souvent on revient à ces sucs.

Je pourrois citer tant d'expériences heureuses de ce mode de nourrir les enfans épuisés, que j'en ferois un volume. C'est surtout pour ceux tombés dans le marasme, que je fais plus d'usage de ce moyen. Ainsi, par l'art bien entendu de nourrir les enfans, on peut les ramener de l'état le plus déplorable, et leur former une excellente constitution.

Lorsque l'on donne aux enfans ces nourritures

animales, et surtout les sucs des chairs rôties, il s'élève dans la digestion une petite fiévre qui porte de la chaleur à la peau, et surtout au visage; et cet accident se manifeste d'autant plus que l'enfant est plus foible; c'est qu'alors le travail de la digestion est plus pénible. Alors il s'excite une chaleur qui favorise l'animalisation; les matières nutritives sont décomposées, et la transpiration insensible est augmentée.

On doit donner à la main de l'enfant une petite croûte de pain sec, il la porte à sa bouche par ce machinal par lequel il y porte tout : cette légère mastication, excite l'écoulement de la salive : c'est là le vrai hochet qu'on doit donner à l'enfant, de préférence à ces morceaux de cristal ou de corail emmanchés d'or, qu'on suspend à leurs vêtemens, et dont on fait une vaine parure.

Mais un hochet plus utile encore, c'est un petit os de poulet ou un petit os de mouton avec un peu de viande : leurs yeux étincellent à cette vue, et la nature explique bien évidemment et son besoin et le plaisir qu'elle goûte quand on le satisfait.

J'ai applaudi quelquefois à des mères très-saines et très-fraîches qui mâchoient dans leur bouche un peu de pain et de viande rôtie très-tendre, et qui donnoient à leur enfant cette pâtée. Cette nourriture animalisée avec la salive vivante m'a paru ressembler au dégorgement des oiseaux dans le bec de leurs petits; j'ai vu les enfans se complaire à cet aliment.

Je suis d'avis que l'on varie la nourriture des enfans; cette variété plaît à l'économie, et elle en est mieux fortifiée. Ainsi, des bouillons de jeunes animaux, des sucs de viande rôtie, du

pain, quelques farineux bien cuits, des fruits cuits, des légumes, des racines cuites dans le bouillon, composeront leur nourriture.

Il y a des époques où l'économie des enfans s'accroît, augmente et conserve à l'intérieur plus de matière nutritive ; à ces époques la digestion est plus rapide, il faut alors accorder plus d'alimens.

C'est mal connoître la nature que de régler trop strictement les enfans. Lorsqu'ils digèrent davantage, il faut leur accorder plus, et ne pas perdre de vue que tout ce qui est bien digéré profite et accroît les forces. C'est ordinairement quelque temps après une crise de dentition, que les enfans éprouvent cette augmentation de faim. Il ne faut pas alors gorger les enfans, mais il ne faut pas non plus les tenir à une proportion d'alimens toujours la même, ce que j'ai vu faire mal-adroitement dans la haute classe de la société ; car c'est celle qui, par ses précautions et sa théorie mal entendue, élève souvent le plus mal, au physique, ses enfans.

J'ai déjà parlé de la nécessité de faire boire les enfans ; on leur donne de l'eau froide et sucrée. Le froid de l'eau pour lequel ils ont souvent de l'appétence, donne plus de ressort à leur estomac : cette boisson enlève les résidus de leur digestion, et rétablit les valétudinaires. En général il faut écouter les appétences et les répugnances des enfans ; elles sont le plus souvent un effet de l'instinct qui, n'étant pas chez eux corrompu, explique mieux ses véritables besoins.

Ces sucs de viande, ces bouillons, ces gélatines, que je conseille, pour élever et fortifier les enfans, les rendent quelquefois un peu mélan-

coliques ; mais en général il m'a paru qu'il falloit fréquemmment nétoyer le canal intestinal des enfans auxquels on accorde la nourriture animale ; et non seulement ces évacuans sont nécessaires aux enfans nourris comme je l'indique, mais ils sont encore nécessaires aux adultes qui mangent beaucoup de viande.

Si nous avions apporté à l'éducation de l'homme la même attention que nous avons apportée à celle de quelques animaux domestiques, nous aurions singuliérement accru et perfectionné notre espèce. Les Anglais, par exemple, élèvent leurs jeunes chevaux avec des soins si bien entendus et si particuliers, qu'ils les ont portés à un type d'agilité au-dessus de celui de la nature ; cependant leur climat est peu propre à développer une pareille perfection ; ils ont un soin particulier de la transpiration insensible de ces animaux ; ils l'établissent par des frictions à la peau ; souvent ils purgent leurs jeunes animaux ; et par ces moyens et une foule d'autres, l'art, au lieu de contrarier la nature, l'a perfectionnée et élevée à un type supérieur à celui de la nature sauvage. C'est ainsi que par l'art de nourrir les enfans et par une foule de soins accessoires à la nourriture, on peut élever l'homme à un degré de perfection ultérieur à celui que nous connoissons.

Lorsque les chevaux sont malades, et qu'ils refusent les alimens végétaux ordinaires, j'ai vu quelquefois leur donner, avec le plus grand succès, la nourriture animale ; du bouillon de veau par exemple, même de bœuf ; ce qui est plus digestible que la nourriture végétale, et pour eux plus restaurant alors : je suis parvenu à donner aux oiseaux granivores, même aux pigeons, la

substance animale pour seule nourriture : mais ce dernier animal a des facultés digestives si énergiques, qu'alors l'on porte chez lui trop loin l'animalité. En général il est résulté de tous mes essais en ce genre, que la nourriture animale des jeunes animaux est très-digestible et très-convenable pour élever et fortifier toutes les espèces carnivores, granivores et herbivores.

Lorsque je traiterai de la seconde dentition, je ferai sentir la nécessité d'y avoir préparé l'enfant par de bonnes nourritures et par tous les moyens propres à le fortifier.

CHAPITRE XXVI.

Du Marasme, de l'Atrophie et du Carreau.

Je réunis ici ces trois maladies, parce qu'elles ont un très-grand rapport, et sont dépendantes les unes des autres : elles ne diffèrent que par un plus ou moins grand degré d'intensité. Le marasme est une pénurie absolue d'une bonne matière nutritive ; il est le résultat de l'altération de cette matière, et des longues évacuations par le canal intestinal, qui laisse alors échapper le fluide nourricier.

L'engorgement des glandes du mésentère par un acide qui s'est développé dans le canal intestinal, et qui a coagulé une lymphe grossière, produit d'une mauvaise nutrition, constitue ce qu'on appelle le carreau. L'atrophie n'est que le marasme porté au dernier degré.

Le peuple qui se plaît toujours au merveilleux, et s'éloigne en conséquence des causes naturelles pour remonter à des causes extraordinaires et inconnues, a longtemps attribué ces trois espèces de maladies aux sorts jetés sur les enfans; et, des gens intéressés par leur état, à propager les erreurs, les ont longtemps accréditées du poids de leur nom, et de l'autorité de leur ministère. Dans certains cantons on appelle cet amaigrissement extraordinaire, *mal de Saint-Alexis*. On adresse alors à ce saint des offrandes.

Dans cette maladie la peau est sèche, rude, terreuse; la chair est collée sur les os; il ne transpire alors qu'une chaleur âcre et mordicante sous les doigts; c'est l'effet de la décomposition. La physionomie de ces petits enfans pâle, sèche, ridée, ressemble à celle de petits vieillards; leurs fesses et leur derrière sont fondus, et ne présentent que des peaux détendues, lâches et sans ressort; celle des bras est flasque, souvent excoriée; les glandes du bas ventre sont toutes obstruées; les selles sont grises ou vertes, et d'une fétidité insupportable; la toux est sèche, le poulx vif, précipité; la faim quelquefois dévorante, et une fiévre lente consume ces enfans.

Chez le peuple les enfans sont très-souvent attaqués de cette maladie, parce qu'ils ont été mal nourris, ou n'ont vécu que d'alimens qu'ils ne digéroient pas. Ce mal a encore lieu chez les enfans des riches qui ont sucé un mauvais lait, ou chez ceux qui ayant eu une nourriture trop copieuse n'ont pu la digérer.

Les causes les plus ordinaires du marasme sont les humeurs âcres que les enfans ont reçues de leurs parens; le défaut d'un air sain et libre, la

supression de la transpiration, et l'évacuation par le canal intestinal, de la matière nutritive. Ce dernier accident est quelquefois l'effet d'un embarras au cerveau, parce qu'à l'époque de la dentition, la tête engorgée a interverti toutes les fonctions de l'économie, et que l'on n'a pas cherché à les rétablir.

Lorsque la maladie a fait lentement des progrès rapides, ce n'est point par un seul remède qu'on peut espérer de la guérir. Il faut l'ensemble de tous les moyens que fournit la théorie jointe à la pratique, c'est ce qui constitue une méthode, et la méthode de guérir distingue le médecin, véritablement digne de ce nom. L'aveugle empirique ne cherche qu'à remédier à des symptomes fugaces, sans remonter aux causes qui sont permanentes.

L'expérience seule persuade quels sont les succus qu'on obtient par l'emploi des moyens appropriés aux différens degrés de cette maladie. Faisons connoître ici la méthode que nous employons à cet égard, et l'on sera étonné de quel état affreux on peut retirer les enfans.

On commencera d'abord par appliquer une petite sangsue derrière chaque oreille, moins pour obtenir du sang, que pour débarrasser le cerveau, surtout si la tête est chaude et brûlante ; par cette application on résout le spasme des capillaires du cerveau, et on donne une issue à un méphitisme qui affecte dans ce cas l'économie.

Au réveil de l'enfant on le plongera dans un bain plus que tiède, fait avec une décoction de mauve, une petite poignée de thym, de romarin, et quelques feuilles de poirée ; d'autres fois

on dissoudra un peu de miel dans l'eau, ou l'on animalisera le bain par du crottin de chèvre ou de cheval, le tout dans l'intention de rétablir l'absorption et l'exhalation, fonctions très-essentielles aux corps vivans, et presqu'entièrement supprimées, ou entièrement en désordre dans les enfans affectés de marasme.

Après avoir tenu l'enfant huit à dix minutes dans le bain, on l'y frotte avec la main ou avec une petite éponge ; on le retire et on l'enveloppe d'un drap chaud : on le saupoudre de farine, le long de l'épine du dos, sur les reins et sur le ventre ; l'on fait, en frottant le corps avec la main, de petits rouleaux de pâte, et à ce moyen on déterge la peau ; puis ensuite on prend de l'huile avec un quart ou cinquième d'eau-de-vie ; on en frotte toutes les articulations de l'enfant ; ou bien on prend un peu de baume nerval pour faire ces mêmes frictions, ou seulement du beurre très-frais.

On peut aussi employer avec succès le massage : c'est l'art de ramollir avec les mains les articulations sèches ou empâtées en les pétrissant sous les doigts ; ce massage peut se faire à froid, ou bien avec des frictions huileuses.

Après avoir essuyé l'enfant, on le met dans son lit ; on lui donne une petite soupe faite avec du bouillon succulent, et on le laisse dormir.

L'ipécacuanha à la dose de quelques grains, et répété de trois en trois jours, est un moyen qui réussit bien, surtout si on a soin de nourrir les enfans avec des substances animales, et de leur donner pour boisson de l'eau de rhubarbe. Il faut éviter les pâtes, les mucilages, les farines non fermentées : ce sont tout autant d'alimens in-

digestes, qui, au lieu de restaurer l'économie, ajoutent encore à son désordre, parce qu'elles ne s'animalisent pas facilement.

On revient de temps en temps aux vomitifs, et on a soin de les donner deux ou trois heures après avoir fait manger les enfans. C'étoit la méthode dont les anciens se servoient pour engraisser, tandis que les vomitifs, à jeun, produisent un effet contraire.

Après l'emploi de tous ces moyens et d'autres encore que les circonstances peuvent suggérer, mais toujours dans la vue de remédier à une mauvaise nutrition, et de rétablir les deux fonctions si importantes de l'absorption et de l'exhalation, la peau commence à se ramollir, devient souple, et facilite l'insensible transpiration; les organes digestifs reprennent de l'énergie, les sucs nourriciers, loin de couler par le canal intestinal, sont repoussés dans l'économie; les glandes mésentériques se dégorgent, le corps acquiert de l'embonpoint, et l'enfant reprend une nouvelle vie.

Ç'a été une erreur bien fatale aux enfans, que de croire qu'il ne leur falloit qu'une diète végétale. Cette manière de les nourrir ajoutoit encore à leur débilité physique et morale, et quand les corps vivans sont dans l'épuisement, ce ne seront point des corps inassimilés comme les végétaux qui leur redonneront la vie.

On purge de temps en temps avec quelques grains de panacée, qui est à-la-fois fondante et évacuante; on donne encore quelques cuillerées de sirop antiscorbutique, et c'est ainsi qu'on remédie aux plus déplorables accidens.

Le carreau est, comme nous l'avons déjà dit, une altération de la matière nutritive qui a spé-

cialement engorgé les glandes du mésentère. La méthode que nous venons d'indiquer convient dans ce cas ; mais on insistera moins sur les bains, on appliquera spécialement des aromates amers, tels que l'absinthe, sur toute la région du bas ventre : on fera des linimens fondans.

Comme c'est l'acide qui a réagi sur la lymphe, et qui l'a concrefiée, on donne de temps en temps un mélange d'émétique combiné avec le triple d'yeux d'écrevisse à la dose d'un demi-grain. On emploie la panacée, la diète animale, et pendant quelques jours du sang de crête de coq vivant dans une cuillerée de bon vin tiède, et quelques grains de sel volatil de vipère. On n'oublie point les alimens succulens, les viandes rôties, leurs sucs, les bouillons de volaille chaponnée, et toutes les substances propres à nourrir et à fortifier.

Cependant il faut consulter en tout les forces digestives des enfans, et ne pas fatiguer leur foiblesse par un excès de nourriture. C'est au praticien intelligent à régler la quantité et la qualité des alimens appropriés à cet état.

Pour préparer ces sucs, voici la méthode que j'indique. Je fais mettre à la broche du bœuf ou du mouton ; je le fais saisir à un grand feu ; afin que le suc se combine au dedans, on doit retirer de la broche la viande à demi-cuite, on en fait exprimer le suc. On aura l'attention que ce soit de la viande fraîche, et que ce suc soit donné chaud.

Pendant la digestion, les enfans ont comme les adultes une petite fiévre ; leurs joues se colorent, leur peau s'élève, la chaleur s'accroît. Cette fiévre pourroit les incommoder s'ils avoient pris des alimens en trop grande abondance, ou de difficile digestion. Le veau étant moins animalisé, cause moins cette irritation, mais cette fiévre mo-

dérée indique l'effort salutaire que fait la nature dans tous les systêmes pour leur restauration.

Je ne saurois dire le grand nombre d'enfans que j'ai retirés d'un état déplorable par cette méthode. L'expérience m'en confirme chaque jour l'efficacité, et j'invite les praticiens à l'éprouver; ils ne tarderont pas à en ressentir les heureux effets.

CHAPITRE XXVII.

Vues générales sur les causes, du nouage, de l'engorgement des articulations, de toutes les obstructions et coagulations lymphatiques, des maladies des glandes, des tumeurs froides, des dispositions au calcul, et autres désordres produits ou par l'excès ou par le défaut ou par l'altération de la matière nutritive, avec les moyens faciles d'y remédier.

Par l'étude des causes on parvient mieux à diriger, modifier ou anéantir les effets. C'est en scrutant, en connoissant le mécanisme de l'organisation de l'enfant, qu'on resserrera en un cadre étroit la foule immense des maladies qui attaquent sa frêle économie, et qu'on y remédiera par des moyens très-faciles et très-simples.

Les premiers rudimens de la machine humaine sont presque homogènes. Le germe, avant d'être embryon, est une simple gélatine dans laquelle le mouvement et la chaleur forment des fibres en

l'organisant. Ces fibres s'aperçoivent dans la première formation des os qui deviennent ensuite cartilagineux, puis enfin osseux ; à certaines époques, la matière qui les durcit leur arrive en plus grande abondance, et les solidifie.

Les os de l'enfant sont composés de fibres, de vaisseaux, de nerfs, de gelée, et d'une matière grasse. Ces fibres, ces vaisseaux, ces nerfs, forment des aréoles où se dépose la partie dure, la terre des os, et la partie grasse est secrétée dans leur intérieur. Cette terre des os est un sel composé d'acide phosphorique, de terre calcaire et de terre absorbante : ce sel est dissout dans l'eau animale, dans la sérosité, dans la pituite qui est secrétée au cerveau, et qui de-là se répand dans le reste de la machine humaine.

La vie est propre à chaque molécule des os, c'est-à-dire que chaque molécule est en mouvement. Ce mouvement avec le calorique, propre à ces parties, font une secrétion et une absorption perpétuelles qui varient d'intensité et de proportion à diverses époques. Ainsi toutes les molécules des os sont en mouvement ; l'absorption en attire sans cesse de nouvelles, la secrétion en expulse d'autres, et c'est par les effets et non par nos sens que ce mécanisme est démontré.

L'absorption, dans la première enfance, est plus forte que la secrétion ; de-là il résulte que les matières solides empiètent sur le tissu vasculaire ; ce mécanisme est plus énergique aux époques de l'accroissement.

Ainsi donc chaque partie du systême solide, chaque molécule, se meut, chacune est vivante, et c'est ainsi que vivent tous les autres systêmes et fluides et solides de l'économie. Mais dans les

uns, ce mouvement est d'une lenteur imperceptible à nos sens, comme dans d'autres systêmes ce mouvement est d'une rapidité que nos sens ne peuvent également apercevoir.

Chaque systême est entouré d'une atmosphère composée de molécules en mouvement : cette atmosphère est également invisible et imperceptible ; néanmoins on est parvenu à connoître la nature chimique de plusieurs. Le mouvement de ces molécules a des directions différentes dans les différens systêmes. Tous ces mouvemens s'entrecroisent, et néanmoins sont en une admirable harmonie entr'eux.

L'élément qui se meut autour des nerfs est d'une élasticité et d'un mouvement si rapide, qu'il égale celui de la lumière. On commence à démontrer l'analogie de cette atmosphère des nerfs avec l'électrique et la lumière.

Les vaisseaux sanguins ont également une atmosphère qui les environne, mais sa pureté, la rapidité de son mouvement est bien moins grande ; c'est un hidrogène moins pur que le principe qui adhère aux nerfs. C'est aussi le calorique.

Dans le tissu cellulaire est l'azote circulant différemment et se mouvant d'une autre manière : et ainsi des autres systêmes.

Le mouvement donc est différent en chaque systême et autour de chaque systême : l'atmosphère est d'une nature chimique différente autour de chacun d'eux. Les différens systêmes fluides ou solides ont donc chacun plus ou moins de mouvement, c'est-à-dire un mouvement propre ; chacun d'eux a une atmosphère de nature différente, qui constitue sa vie propre.

Chaque systême possède une vie spéciale plus

ou moins énergique, plus ou moins pure, plus ou moins abondante, plus ou moins facile à s'échapper respectivement aux autres systêmes.

La matière qui fournit toutes ces combinaisons visibles et invisibles, qui les entretient et les nourrit, est dans le principe la gélatine animale vivante de la mère, laquelle fournit au développement du germe devenu vivant.

Mais lorsque l'enfant est arrivé à la lumière, il se fait en lui des combinaisons plus multipliées par le moyen des élémens; par la lumière, par l'air et par les alimens : par eux la vie est alors entretenue.

La matière nutritive que fournissoit la mère à l'embryon, étoit une gelée animale simple dans ses principes, comme l'embryon lui-même dans les siens. Mais à mesure qu'il avance dans la vie, les combinaisons deviennent plus multipliées et plus compliquées; car lorsqu'il est sorti du sein de sa mère, il reçoit son lait, nourriture moins simple que celle qu'il recevoit dans son sein; alors la lumière et l'air viennent multiplier les combinaisons, et élever sa vie à un degré plus haut.

Les animaux nouveau-nés sont donc des foyers où se combinent l'air et la lumière, avec les molécules élémentaires que fournit la matière nutritive : ces élémens reçus au sortir du sein de la mère, donnent une vitalité nouvelle à l'enfant, vitalité qui devient plus grande et plus compliquée en proportion de son accroissement.

Chaque systême, en se développant, absorbe, combine et s'approprie de jour en jour des élémens analogues aux siens : chaque viscère, chaque ordre de solides et de fluides, en se déve-

loppant, acquiert une puissance de combinaison, d'assimilation et une affinité spéciale qui constitue sa manière spécifique de digérer, de se nourrir, de croître, d'entretenir la circulation de ses molécules, son mouvement, sa chaleur et sa vie.

La digestion ne doit pas être considérée seulement dans le canal intestinal : le poumon digère l'air; la surface du corps la lumière; chaque organe digère. Enfin tout digère dans l'économie, et si quelque matière étrangère s'y introduit, ou s'il se fait un amas et une décomposition en quelque partie, on doit la considérer comme une indigestion intérieure dont le siége est quelquefois si profond, qu'il est presque inaccessible à nos moyens d'évacuation ou de résolution.

La science de la médecine consiste à reconnoître ces forces digestives différentes, et à les étendre, au lieu de les borner aux intestins.

Les élémens de l'air et de la lumière viennent donc seconder ceux de la matière nutritive; c'est-là ce qui fournit à l'intérieur la multiplicité de principes nécessaires à l'organisation animale.

Le lait que l'enfant prend au téton de sa nourrice, étant moins homogène que la gélatine, et que la sérosité qu'il prenoit dans le sein de sa mère, est une nutrition plus matérielle, composée de plus de principes. Le lait contient des sels acides, alcalins, de la gélatine, de l'albumine, de la fibrine, de l'hidrogène, de l'azote et du carbone; et néanmoins, cela ne suffit point encore à l'entretien de la vie, il faut encore à la nature, dans son laboratoire, pour former toutes les combinaisons de la vie, de la lumière et de l'air.

Toutes ces complications sont effrayantes ; l'esprit est accablé de leur multiplicité ; cependant où les mieux connoître que dans l'enfant où elles sont encore moins multipliées que dans l'adulte ; dans l'enfant, dont le réseau ouvert permet de parcourir tous les dédales de son économie ? Est-ce donc à l'époque où tout devient plus serré, plus combiné, plus compliqué, qu'il faut commencer à étudier l'étonnante structure des corps animés ?

Avec l'esprit d'analyse et de l'attention, on éclaire toutes ces obscurités, et on le peut plus facilement dans l'enfance qu'à tout autre âge. Sans ce mode d'étude analytique l'économie est un abîme, où l'on ne voit que prodiges et merveilles qu'on désespère de jamais comprendre. L'analyse dévoile les secrets de la nature.

On sent à présent qu'avec l'ordre actuel des études médicales, en commençant par s'occuper de l'homme fait, on ne peut parvenir à connoître les travaux de la nature dans l'intérieur de l'homme ; tandis que si l'on étudioit d'abord l'enfant, on s'introduiroit par degrés dans la science et les mystères de la nature physique et morale de l'homme. Quoique les opérations de la nutrition et de l'accroissement soient multipliées, compliquées, cependant on peut parvenir à les connoître chez l'enfant, parce que les travaux de la vie étoient chez lui plus simples et plus sensibles : on pourra mieux perfectionner l'enfant, et le rythme de ses mouvemens. Considérons enfin quelques phénomènes de son développement.

Une eau limpide tient en dissolution le principe salin animal ; ainsi qu'une gomme une gelée animale. Cette eau se répand du cerveau

dans toute l'économie ; elle se porte surtout aux articulations, et y fait la synovie ; c'est de toutes les matières animales celle qui possède le moins de calorique et de principes de vie ; cette liqueur abreuve les articulations et renferme la matière terreuse. La synovie, fluide très-peu vivant, est un mucilage terreux et albumineux, qui sur deux cent quatre-vingt-huit parties en contient deux cent trente-deux d'eau pure, quarante-sept d'albumine concrescible, cinq de muriate de soude, deux de carbonne, et deux d'une matière inconnue.

L'analyse chimique bien grossière, en comparaison de celle de la nature, nous fait cependant reconnoître combien peu ce fluide articulaire possède de vie comparativement aux autres ; et quand ce fluide perd encore une partie du peu de vie qu'il possède, quels ne doivent pas être les désordres sur des parties aussi peu vivantes ? Mais si l'ignorance, par les moyens qu'elle emploie indistinctement sur tous les systêmes, vient encore diminuer cette portioncule de vie, qu'il faudroit au contraire exciter et ranimer, que de maux alors sont produits ! Ce simple aperçu rend raison comment chez les enfans les désordres portent sur certaines parties peu vivantes, par préférence à celles qui ont plus de vie, de mouvement et de calorique.

En effet, si les articulations ont peu de calorique, peu d'hidrogène, si l'aquosité pituiteuse engendre plutôt le froid que la chaleur dans les corps vivans, la simple raison indique d'exciter dans ces parties froides la vie, d'y porter des résolutifs vivifians, de les animer par la chaleur, par le fluide igné, d'en absorber l'aquosité super-

flue, de leur donner des remèdes sulphureux, volatils, enfin de mettre en plus la vie dans des parties où elle est naturellement en moins, et qui l'ont encore perdue.

Mais si, aux époques où la nature croît, elle n'a pas dans ses fluides la vie, le mouvement, le calorique nécessaire à ses développemens, alors la vie ultérieurement s'éteint, et la nature abandonne et sacrifie la foiblesse : mais l'art, s'il connoît bien le mécanisme des désordres, peut par ses efforts arracher à la mort ses victimes.

Les entrailles et la vessie sont les deux émonctoires par lesquels la nature chasse les plus grossiers excrémens de l'aliment. Si la matière terreuse dissoute dans la pituite en est précipitée par un échappement de la vie, cette matière précipitée sort par le canal intestinal, par la vessie, par tous les émonctoires, elle s'amasse près des articulations, et les engorge.

Aux époques d'accroissement la matière calcaire solidifiante en excès, se précipite, ou sur le canal intestinal et s'échappe par un long dévoiement, ou bien elle se précipite sur la vessie, et s'échappe dans des urines troubles; ou bien elle s'amasse, elle se cristallise dans la vessie, et produit la pierre; ou bien elle se précipite sur les articulations, et y forme des nœuds; ou bien elle s'amasse dans les glandes, les gonfle, les engorge, et y fait d'intérieures suppurations, ou elle produit seulement les tumeurs qu'on appelle froides et scrophuleuses.

Lorsque cette matière de solidification s'échappe en trop grande abondance, les os déjà ramollis, par l'effet de l'accroissement, se ramollissent encore par l'échappement du principe

solide : les os alors ne peuvent soutenir le poids du corps, ils se contournent : si cet échappement de la matière solidifiante est plus excessif encore, alors ces individus, au lieu de croître, rapetissent et décroissent. Mais si ce principe secrété dans l'économie, ne trouve aucune résistance vu la foiblesse, alors l'économie s'alonge, s'accroît avec une rapidité extraordinaire, à moins qu'un art savant, par des remèdes fortifians et des élémens nutritifs, ne suffise à ses efforts, ou ne leur oppose un obstacle en donnant du ressort à toute la machine.

Ces différens désordres ont lieu, les uns en un climat et d'autres en un autre. Ainsi l'on voit des enfans sains, vigoureux, devenir sujets à la pierre en un pays, et éviter cette maladie s'ils sont élevés en un autre.

J'ai observé, à l'Hôtel-Dieu de Paris, que les enfans sains et robustes qu'on y opère de la pierre, viennent en plus grande partie de la Beauce ; les écrouelleux du Limousin, et les crétins des gorges des Alpes où l'air circule mal. On fera sans doute, par suite, un état statistique des maladies naturelles aux enfans dans chacun des départemens de la France, et dans certaines localités ; ce qui de plus en plus éclairera la science de l'homme, et fournira à quelque grand législateur les moyens de mouler un peuple presque uniformément pour son bonheur, ce qui seroit nécessaire dans notre grand et vaste empire.

Toutes les parties solides et fluides de l'économie sont liées entr'elles par un principe universel de mouvement qui lie lui-même tous les divers mouvemens de la machine. Sans doute

un art savant découvrira comment ces mouvemens sont subordonnés les uns aux autres, et dans quel ordre ces divers systêmes solides et fluides s'enchaînent les uns aux autres. Le systême des vaisseaux blancs de l'économie est peu vivant, conséquemment est subordonné au systême des vaisseaux rouges qui est plus vivant. Le systême des vaisseaux rouges est subordonné au systême des nerfs, systême de la vie par excellence : mais quand la vie vient à s'échapper des systêmes inférieurs, bientôt les supérieurs perdent également une partie de la leur ; c'est ainsi qu'entre tous les mouvemens de la vie, les plus énergiques sont dans la dépendance plus foibles. Le principe solidifiant s'échappe-t-il des os ? les chairs, les muscles sont ramollis et bouffis ; les tendons près des articulations sont gonflés ; le sang a moins de calorique constituant ; il fabrique mal la partie rouge ; il est pâle et peu vivant, et dans les nerfs même, le principe de la vie alors est en moins : dans ce cas l'économie entière est livrée à une espèce de pourriture vivante : les solides peu enchaînés laissent échapper le principe de leur association : ce principe réagit sur la lymphe, il gonfle les glandes, et à l'intérieur de ces glandes, la mucosité se décompose, forme du pus, tandis qu'à l'extérieur il n'y a encore que de simples duretés : mais ce pus par suite s'altère, corrode les fibres constituantes des glandes, putréfie ces fibres ; de-là ces engorgemens purulens qu'on trouve à l'intérieur des glandes des cadavres scrophuleux, et que la dureté de l'extérieur ne laisse pas soupçonner à celui qui n'a pas observé beaucoup ces désordres. De-là dans le tissu cellulaire ces lames de

mucosité blanche et durcie comme un lait concréfié ; de-là ces mêmes lames lardacées qu'on trouve dans le poumon des enfans qui meurent de ces décompositions vers dix à onze ans.

C'est donc avant que le mal se manifeste, et avant que la peau se décolore, qu'il faut dans ces cas revivifier et ranimer l'économie.

Une partie malade influe bientôt sur une autre par son atmosphère altérée ; cette atmosphère par une contagion assimilatrice décompose les atmosphères voisins, et les atmosphères décomposées vont décomposer les masses solides auxquelles elles adhèrent et dont elles constituent la vie. Les lois de l'attraction expliquent ces phénomènes.

La graisse est une des matières la moins vivante de l'économie ; elle se rancit et s'altère très-facilement ; de-là cette gélatine jaune qui engorge les articulations des enfans qui se décomposent. La rancidité dans la matière grasse produit un sel caustique qui carie et vermoule les os. La vie de tous côtés s'échappe, se dissout, et par une première décomposition une ultérieure arrive : ainsi les désordres vont se multipliant et naissant les uns des autres, et ils se succèdent en un ordre que le seul médecin observateur peut saisir.

Mais le viscère radicalement foible perd avant tous les autres sa vie déjà chez lui en moins et mal enchaînée. Chaque individu reçoit de ses parens et surtout de sa mère une organisation spéciale qui fait qu'un viscère est plus foible par proportion que les autres : l'art de la médecine peut l'améliorer.

Une jeune femme de dix-huit ans mit au

monde un très-bel enfant, qui, à mon grand étonnement, périt au cinquième jour de sa naissance. Je recherchai la cause de cette mort; je trouvai le foie très-volumineux et en suppuration à l'intérieur. Cette femme, jusqu'à son mariage, avoit eu des dartres vives qui se passèrent pendant sa grossesse : devenue enceinte une seconde fois, je pris un soin particulier de sa santé; je lui fis faire plusieurs petites saignées; je la fis baigner de temps en temps et pendant un quart d'heure en un bain chaud; je veillai à accroître par là l'insensible transpiration : j'eus soin que le ventre fût fréquemment libre par des antiscorbutiques rendus laxatifs, et unis à des mucilages : sa nourriture animale et végétale étoit douce, mais succulente : son second enfant fut confié à une nourrice saine, qui habitoit un lieu élevé près de Saint-Germain-en-Laye. Je lui fis donner de bonne heure la gélatine des animaux, et la mère et cet enfant, et deux autres encore, pendant la grossesse desquels elle a été également soignée, jouissent tous à présent de la santé la plus florissante.

C'est à différens âges et à différentes époques de la vie que se manifestent les différens virus. C'est ordinairement à la dentition ou première ou seconde que les enfans expient les âcres de leurs parens. Chez d'autres cela se prolonge jusqu'à la puberté; et selon les différens âges où se développent ces virus, ils affectent différentes parties, différens systêmes, différens organes. Dans la première enfance les scrophules attaquent le col : se développent-elles après la puberté, ce sont les extrémités inférieures qui en sont le siége. Sont-ce les os qui sont attaqués dans la

première enfance ? ceux des jambes se contournent. Le désordre va-t-il à un âge plus avancé ? c'est la colonne épinière qui est déformée.

Ces différens désordres se multiplient et agissent sur différens systêmes ou viscères, selon le temps et l'époque d'action et du systême et du viscère.

J'ai connu une autre femme qui ne perdoit ses enfans qu'entre seize et vingt - deux ans. Cette femme qui avoit été accablée de gourme mal soignée dans son enfance, depuis sa puberté étoit incommodée d'un écoulement lymphatique, de rhumatismes et de fleurs blanches; elle avoit eu huit enfans; six étoient morts depuis seize jusqu'à vingt-deux ans; les uns des écrouelles, les autres de maladies de poitrine, et les deux qui restoient étoient bossus et habituellement malades. Les heureuses circonstances d'un lieu sain, aéré, bien exposé, d'un lait bien vivifiant, de nourritures succulentes animales, et de quelques remèdes auroient pu compenser les malheurs d'un aussi mauvais radical.

Lorsqu'on n'a pu procurer les bienfaits d'un air pur, au moins faut-il, par une abondante et succulente nourriture, par de la liberté et du mouvement, et de temps en temps par quelques laxatifs, reconstituer l'économie. C'est ainsi que l'art de nourrir peut remédier aux effets des lieux humides qui produisent une espèce de décomposition et de putréfaction vivante.

Un portier habitant une loge très - humide, eut de sa femme, très - saine et très - forte, un enfant qui, à sa dentition, eut des convulsions, des engorgemens d'articulations, et des dispositions écrouelleuses bien manifestes. Il étoit

impossible de faire jouir cet enfant d'une habitation plus saine : j'ordonnai de le coucher dans le lieu le plus élevé de la maison : cet enfant très-libre alloit et venoit chez les différens particuliers de cette maison. Partout on lui donnoit en abondance de la viande succulente. Je le faisois purger fréquemment, et j'ordonnois qu'il sortît le plus possible, et qu'au moins il fût en liberté dans une cour assez étendue. Par cet excès de nourriture succulente, qui paroissoit très-blamable, et par beaucoup de mouvemens, l'enfant a triomphé de la diathèse écrouelleuse que lui avoit donné le lieu de son éducation. La mère a eu un second enfant mâle, pendant la grossesse duquel elle a été bien nourrie et quelquefois purgée, et cet autre enfant, par des nourritures animales succulentes, a triomphé de diverses maladies aiguës, aux diverses époques de son accroissement : son intelligence, supérieure à celle de son premier frère, m'a paru due en partie aux soins donnés à sa mère et à quelques précautions pendant sa lactation, car la mère les a nourris tous deux.

Quand on considère le peuple anglais, on le trouve, par la nature de son climat, destiné à être lourd, et peu intelligent. L'humidité de son sol, les brouillards continuels de son atmosphère, doivent diminuer les mouvemens de la vie et de l'intelligence ; néanmoins ce peuple est parvenu à un degré de perfectibilité physique et intellectuelle, que je ne balance pas d'attribuer à l'abondance et à la qualité de ses nourritures animales, à l'usage des aromates et des boissons fermentées.

Les différens peuples de l'Europe semblent se

perfectionner et se vivifier de plus en plus par des nourritures plus abondantes, mieux élaborées, ainsi que par une culture plus parfaite et plus étendue. Certes les hommes en société perdent quelques-uns des avantages de l'état sauvage, ils jouissent moins des bienfaits de la lumière et de l'air ; ils ont des maladies qu'on ne rencontre point en état de nature : ainsi, par exemple, le sanglier n'éprouve jamais les maladies glanduleuses du cochon domestique : mais si quelques désordres sont le fruit nécessaire de l'état social, l'étude de la nature, des nourritures abondantes, la préparation des nourritures par la fermentation pour laquelle l'homme a une avidité naturelle, écartent beaucoup de maux, ou y remédient et peuvent élever l'homme à une perfectibilité qui ne se rencontrera jamais dans l'état sauvage.

On m'objectera qu'un gouvernement ne peut pas procurer à tous les individus les bienfaits de la sociabilité : non ; mais une bonne administration publique peut accroître la population, et suppléer la médecine en procurant au peuple une nourriture abondante, en échange de son travail. Ainsi une nation deviendra plus nombreuse, elle sera améliorée au physique et au moral quand son gouvernement lui donnera les moyens d'échanger du travail contre des alimens : aussi l'art de multiplier les alimens doit être l'objet de la sollicitude de tout grand gouvernement, car la consommation des nourritures s'accroît avec la civilisation.

Nous avons assez prouvé, dans les chapitres précédens, l'influence des élémens et des alimens : nous avons démontré la nécessité de procurer la

lumière, la chaleur et l'air pur; ceux des enfans qui renferment en eux plus de ces principes de vie, les bilieux, par exemple, les sanguins, résistent mieux à tous les désordres du systême blanc, à la diatèse rachitique écrouelleuse, que les enfans foibles, blonds et pituiteux, chez lesquels ce systême blanc naturellement moins vivant prédomine.

L'art de médicamenter les enfans consiste à donner dans leur économie, par des élémens, des alimens et des médicamens, plus de principes de vie; à augmenter l'énergie des deux systêmes rouge et blanc; surtout à faire prédominer le systême rouge plus vivant, et à accroître la vie du systême blanc moins énergique que l'autre.

En donnant à un enfant des médicamens, on se propose de lui imprimer une manière d'être qui combine mieux, et mette mieux en action les mouvemens intérieurs; on se propose de mettre plus en harmonie la série de ses mouvemens; on se propose de remédier à des débilités locales ou universelles, et de donner aux différens systêmes une force propre à absorber ou expulser les matières étrangères amassées par foiblesse; on se propose de donner aux parties intérieures des forces digestives propres à résoudre toutes sortes d'engorgemens, principalement les articulaires; on veut donner à des parties qui ont peu de vie, un stimulus et une chaleur propre à résoudre ou à former une suppuration favorable.

Il est bien difficile de faire prendre à un enfant des remèdes intérieurs, et leur forte répugnance est souvent secondée par la foiblesse de leurs parens: mais il est très-facile de les modifier, par des élémens et des remèdes appliqués exté-

rieurement : leur réseau est plus ouvert que celui des adultes ; l'absorption chez eux est plus grande, ce qui fournit une grande ressource au médecin qui s'occupe de leur conservation.

Nous allons entrer dans quelques détails sur l'usage des topiques à appliquer aux enfans. Les remèdes internes doivent leur être donnés en petit nombre ; on ne doit les donner que sous des formes faciles à combiner aux alimens : à ce moyen on administrera facilement aux enfans des remèdes internes et externes que les élémens et les alimens secondent efficacement.

On peut porter à la surface du corps des enfans, ou de la chaleur ou du froid, ou de la sécheresse ou de l'humidité ; on peut donc leur appliquer ces élémens qui sont des remèdes très-actifs.

J'ai déjà dit que les engorgemens étoient quelquefois l'effet d'une énergie sanguine ; l'on sent qu'alors la sangsue derrière chaque oreille, en dégorgeant le cerveau, peut remédier aux empâtemens articulaires, qui sont le résultat d'une trop grande énergie dans le systême rouge sanguin. Les bains tièdes émolliens seconderont cette déplétion sanguine ; mais il ne faut pas ici se tromper sur les causes, car ces deux mêmes moyens seroient nuisibles, si les désordres étoient l'effet d'une prédominance du systême lymphatique ; et dans ce dernier cas, qui est le plus ordinaire, les bains ne conviennent point aux enfans, sous le rapport de l'humidité, puisque déjà la pituite et l'humide prédominent en eux.

On ne doit donc donner les bains aux enfans, et chercher à les relâcher que quand on reconnoît évidemment une prédominance sanguine.

ou une irritation, ou une force tonique considérable qui s'oppose à leur alongement. Mais si, dans cette circonstance, le systême lymphatique prédomine, ou si l'enfant ayant une surcharge d'humidité et une mollesse générale, on lui donne le bain, ce ne doit être que pour déterminer à la peau plus de transpiration, au moyen du calorique qui est appliqué à toute sa surface : il ne faut donc pas perdre de vue que la peau absorbe beaucoup d'aquosité, et que l'humidité suradondante produit toutes les dispositions morbifiques du systême blanc.

Aux enfans resserrés et pâteux, on peut néanmoins donner des bains tièdes, mais en ajoutant à peu près une demi-once de sel marin par pinte d'eau; et l'on observe très-sensiblement que ces bains donnent plus de ton à l'économie. Ils équivalent presque les bains de mer qui ont été très-vantés.

On compose encore d'autres bains, dans lesquels on met des émolliens, tels que la mauve, la guimauve, la pariétaire et une poignée d'herbes aromatiques quelconques. On fait bouillir le tout ensemble, et même on y ajoute quelques excrémens de cheval et de mulet très-sains; ces bains de matière animale, et aromatique, fortifient et animalisent toute l'économie des enfans, et lui redonnent l'azote, principe de l'animalité.

Ou bien, à la suite d'un bain chaud, fait pour appliquer le calorique à la surface, on enveloppe l'enfant dans des linges bien chauds; on sèche bien sa peau; on lui fait quelques frictions sèches avec un peu de flanelle, en observant d'aller de haut en bas sans remonter; ensuite on fait une friction avec un liniment onctueux sur la peau,

et spécialement sur les articulations. Ce liniment peut être varié. Sur deux onces d'huile, on dissoudra une once de baume nerval, et trente grains de sel volatil animal, soit tiré de corne de cerf, soit de vipère, mieux encore si ce sel étoit tiré des os humains : on pourroit joindre à ce mélange quelques gouttes d'huile animale rectifiée. D'autres fois on fera une friction sur toute la surface du corps, avec de l'huile, dans laquelle on dissoudra par once vingt-quatre grains de camphre. On peut faire un autre liniment avec deux parties d'huile et une partie d'eau de mélisse spiritueuse, ou bien, deux parties d'huile et une partie d'eau-de-vie. On peut varier, multiplier tous ces moyens, et les rendre plus ou moins actifs, plus ou moins savoneux et volatils. On ne prend chaque fois qu'une cuillerée à bouche de ce mélange. Ces divers moyens, employés quelque temps, sont beaucoup plus efficaces chez les enfans qui sont très-absorbans, qu'ils ne le seroient chez les adultes.

Comme les enfans surabondent en aquosité et en humidité froide, c'est ce qui a fait appeler ces empâtemens humeurs froides : on y applique les linimens volatils que nous venons ci-dessus de décrire ; on essuie les parties tuméfiées, et ensuite on les couvre d'absorbans et de desséchans chauds, tels que de la farine chaude et des cendres chaudes : fréquemment, pendant la journée, on ressèche au feu ces desséchans et ces absorbans ; c'est ainsi que l'on redonne d'un côté, du calorique, et d'un autre côté que l'on absorbe l'humidité constituante en excès dans ces parties, qui d'un côté pèchent par excès d'humidité, et d'un autre par défaut de calorique : le sable

chaud, les cendres chaudes, la farine chaude; le sel desséché, sont différens absorbans qui tous remplissent la même indication, mais les uns un peu plus énergiquement, les autres un peu moins.

Lorsque la nature veut faire suppurer ces tumeurs, et se débarrasser au dehors de la suppuration, il faut beaucoup d'art pour donner d'un côté de la vie, de l'autre absorber l'humidité, et d'un autre provoquer la suppuration. A cet égard on fait beaucoup de fautes : on emploie trop de cataplasmes; ils portent trop d'humidité dans des parties qui en sont déjà trop abreuvées; ils ne donnent pas la force de vie nécessaire pour une bonne suppuration; aussi d'après ces soins mal entendus, la suppuration s'établit mal, elle est glaireuse, sanieuse et fétide, et l'économie ultérieurement se décompose.

Dans ces cas d'engorgemens articulaires et glanduleux, j'applique pendant quelques heures un cataplasme fait de farine de lin avec la décoction de fleurs de tussilage et de racine de guimauve; j'y joins un peu de graisse de porc, et un peu de sel. Ce cataplasme est tout à-la-fois légérement humide et résolutif : mais je ne le laisse que pendant deux ou trois heures; et pendant cinq à six autres heures, je fais appliquer et renouveler d'heure en heure, des cendres chaudes ou de la farine chaude, ou du son grillé, par ce calorique; par ces desséchans, la résolution a lieu, ou l'action vitale, augmentée par l'alternative de la chaleur sèche et humide, j'amène une suppuration louable.

Cette méthode qui n'a été encore conseillée par personne, s'accorde avec la théorie que j'ai

indiquée dans la première partie de ce chapitre : l'expérience l'a justifiée, sous mes yeux, un très-grand nombre de fois.

Des frictions sèches sur toute la surface du corps, avec un linge chauffé au feu, et dans lequel on a reçu la vapeur du sucre brûlé, est un remède contre les humidités surabondantes des enfans.

Le massage, c'est-à-dire le pétrissage de toutes les articulations au sortir d'un bain un peu chaud, est un moyen en usage dans tout l'Orient, et applicable à l'économie des enfans, pour résoudre tous les engorgemens articulaires.

Les douches d'eaux sulfureuses qui ont été tant recommandées dans toutes les maladies articulaires et scrophuleuses des enfans, agissent sous plusieurs rapports. La force de leur percussion est une espèce de massage : leur chaleur résout et porte la vie en même temps que la percussion l'appelle ; leur principe sulfureux est résolutif ; l'humidité n'est pas le rapport principal sous lequel on les recommande pour modifier l'économie. Ainsi il y a une grande différence entre les bains et les douches.

On compose des eaux sulfureuses avec une eau alkaline, dans laquelle on ajoute un peu de soufre et de sel marin : on en fait un bain ou douche en faisant recevoir un jet de cette eau de la hauteur de neuf à dix pieds; mais cette eau contient un foie de soufre alcalin, moins bon qu'un foie de soufre terreux à l'intérieur.

J'ai publié, dans la Gazette de Santé, il y a un grand nombre d'années, la manière de faire en peu de temps une eau imitant, autant qu'il est possible à l'art, celle de Barrège, qui ne contient

qu'un gaz hépatique terreux. On a tort de faire toutes les eaux artificielles sulfureuses avec un foye de soufre alcalin, ce qui les rend à l'intérieur âcres et irritantes, nuisibles et sans aucune des propriétés balsamiques de celles de Barrège. Sur celles-ci nage encore à leur surface une espèce de naphte, matière onctueuse et oléagineuse. Le foie de soufre alcalin, le foie de soufre terreux dissolvent l'émail de tous les vases de terre, c'est pourquoi, si l'on faisoit ces eaux artificielles dans ces sortes de vases, on risqueroit de s'empoisonner. Voici la manière très-simple avec laquelle je suis parvenu à éviter cet inconvénient, et à imiter, après un grand nombre d'essais, les eaux de Barrège.

D'un côté, je fais un mélange d'une partie de craie ou de magnésie et de deux de fleur de soufre; sur trois gros de ce mélange, j'ajoute trois gouttes d'huile du succin, ou si l'on n'en a pas, dix gouttes de teinture de succin; on mêle bien le tout. D'un autre côté, je prends une cafetière de porcelaine qui va au feu, contenant une pinte; ou, ce qui est plus facile, un ballon de verre contenant une à deux pintes; on remplit l'un ou l'autre vase d'eau; si c'est le ballon, seulement au trois quarts : l'on sait que ces ballons de verre peuvent être mis sur un grand feu pour y faire bouillir de l'eau. On a mis dans cette eau une pincée du mélange, quelques grains de plus ou de moins ne font rien. Dans le moment où l'eau bout, elle se charge d'un gaz hépatique qui ne dissout point ces vases. Quand cette eau se refroidit, les matières solides se précipitent au fond presqu'au même poids qu'elles y ont été mises. L'eau ne contient donc qu'une vapeur

hépatico-terreuse impesable. Cette eau qui ressemble le plus possible aux eaux de Barrège, se donne à l'intérieur un peu chaude, et nouvellement faite ; elle excite la transpiration insensible et surtout les urines ; elle est balsamique et n'a rien d'irritant, et je l'ai donnée avec un grand succès dans les affections écrouelleuses, ainsi qu'aux adultes dans la goutte : elle excite la transpiration insensible, et chasse les virus ou leurs restes. Cette eau, qui ne contient que des élémens, m'a paru avoir toutes les propriétés qu'on attribue aux eaux de Barrège : on ne peut la faire qu'à petite dose. Mais pour les douches à donner sur les parties ankilosées ou gonflées, on ne se sert que d'eau sulfureuse alcaline que l'on peut faire en grande masse.

Par tous ces moyens, très-simples et très-énergiques, on opère dans la constitution des enfans et dans leur tempérament des changemens salutaires. Dans cette machine humaine, laboratoire chimique plus parfait que tous ceux que l'homme fabrique, dans ce laboratoire humain, la nature tout à-la-fois décompose et recompose, et c'est le propre de la vie, excitée et multipliée, d'opérer des recompositions au-delà de la proportion des décompositions.

Les vomitifs doivent être administrés fréquemment aux enfans : on emploie l'ipécacuanha, et on le donne à la dose proportionnée à leur âge. Lorsque les anciens employoient les vomitifs, ils les donnoient pendant plusieurs jours de suite, et c'est ainsi que les prescrit Hyppocrate.

Les vomitifs réitérés plusieurs jours de suite, sont le meilleur moyen d'imprimer au cerveau plus d'énergie, ainsi que l'ont démontré plusieurs

expériences dans les cas de plaies de tête. Ces vomitifs réitérés se peuvent donner jusqu'à douze et quinze fois dans un mois. Il est certain que par un seul vomitif on ne peut pas imprimer au cerveau une nouvelle énergie : par un seul vomitif on ne rétablira pas dans l'économie la série des mouvemens, l'ordre et les combinaisons nécessaires à la santé ; un seul vomitif ne donnera pas à tous les systêmes de l'économie leur force assimilatrice et digestive : un seul ne les augmentera pas, et ne portera pas parfaitement du centre à la périphérie cette secrétion si importante à la vie, l'insensible transpiration.

Les purgatifs répugnent étonnamment aux enfans. Je leur fais donner aux uns un peu de séné infusé à froid dans du jus de pruneaux ; s'ils sont plus difficiles à prendre des remèdes internes, je leur fais donner un, deux à trois grains de panacée pendant quelques jours, avec leurs alimens ; à d'autres un grain d'ipécacuanha mêlé à deux ou trois de rhubarbe, et enveloppé dans un peu de confiture. En général, lorsqu'on nourrit abondamment les enfans avec des matières animales, il faut employer fréquemment les purgatifs.

Lorsque les enfans ont reçu de leurs parens un mauvais radical, on peut joindre à leur nourriture succulente quelques sucs végétaux ; on leur donne, pendant longtemps et habituellement, une demi-once de sirop antiscorbutique, dissout dans une eau aromatique quelconque ; je fais ajouter quelquefois et pendant assez longtemps quinze à vingt cloportes qu'on écrase avec le sirop ; le principe animal de ces insectes presque vivans, n'est pas indifférent dans l'économie des enfans.

Lorsqu'on aperçoit chez eux quelques dispositions à la pierre, on leur fera prendre tous les matins une petite tasse de décoction de seconde écorce de tilleul, à dose d'un gros; on y ajoutera sept à huit grains de sel sédatif; deux à trois fois par mois, on leur donne dans un peu de confiture trois à quatre fruits d'Alkekenge desséchés et pulvérisés. Des diurétiques puissans évacuent la matière des calculs, et empêchent qu'elle ne s'amasse dans la vessie. On tient encore le ventre libre par de petites purgeotteries.

Dans les constitutions molles et foibles des enfans, les Allemands donnent tous les mois, pendant cinq à six jours, cinq à six grains de poudre de feuilles et de fruits de lierre desséchés, mêlés avec de la pomme cuite; on en fait une petite conserve qui ne répugne pas à l'enfant.

On a mis aujourd'hui en usage un amer, qui est la racine de gentiane, dont on fait infuser une once dans une pinte de vin blanc de Bordeaux ou de Malaga, avec une once d'huile de tartre par défaillance, et une once de sirop des cinq racines; on donne chaque jour à l'enfant une cuillerée de ce vin avant son repas du dîner. A la longue ce remède agit sur la constitution de l'enfant, et l'améliore.

Pour moi, j'habitue les enfans foibles à l'usage de l'eau de rhubarbe, et pour y parvenir d'une manière très-insensible, je ne mets d'abord qu'un grain de rhubarbe pulverisé dans une demi-pinte d'eau avec un peu de sucre; de jour en jour j'augmente la dose, et je vais jusqu'à huit grains par pinte; et pendant quelques mois j'en fais la boisson habituelle des enfans avec un tant soit peu de vin.

Passons aux remèdes minéraux. On a recommandé pour les enfans nés de parens peu sains, ou qui avoient éprouvé des maladies vénériennes, ou des humeurs rhumatismales et goutteuses, un remède aujourd'hui connu des pharmaciens, et dont on faisoit autrefois un secret : c'est le sirop de Bellet, qui n'est que le sel mercuriel nitreux, à dose de douze à quinze grains dans une pinte de sirop. Ce remède a été en vogue pendant toute la vie du docteur Bouvard, parce qu'il le recommandoit dans toutes les maladies de nouage des enfans, et dans le cas d'épaississement et d'engorgement du systême lymphatique. Mais ces remèdes minéraux ne doivent être administrés aux enfans qu'avec prudence, et que lorsqu'on voit un virus âcre ou lymphatique quelconque, reçu de leurs parens ou de leurs nourrices. J'ai employé ce sirop avec un grand succès, mais il faut éviter de le donner quand il est récemment fait, parce que la combinaison avec le mucilage n'a pas encore eu lieu. On en donne avant le repas, chaque jour, une petite cuillerée à l'enfant, ou le matin, et l'on en continue très-longtemps l'usage.

L'étiops minéral, qui est le mercure uni au soufre, a été mélangé avec partie égale d'antimoine diaphorétique, d'étiops martial qui est le fer uni au soufre, et des cloportes écrasés; on donne longtemps, tous les jours, douze grains de ce mélange, et par dessus une once d'eau distillée de millepertuis. Ce remède étoit très-vanté et très-souvent employé par le célèbre docteur et praticien Dumoulin; et en effet je l'ai trouvé digne de toute sa réputation.

Le Dr. Poissonnier ayant été en Russie, pour

être consulté sur la santé de la grande Impératrice Catherine II, on lui présenta, disoit-il, dans ses leçons publiques au collége royal, l'héritier présomptif qui avoit autour du col des glandes de la grosseur d'une noix; il dit qu'en trois mois elles furent dissipées par ce remède, et que ce prince recouvra la plus parfaite santé. J'oserois assurer que s'il a été guéri aussi rapidement, ce que je crois, c'est qu'alors ces glandes dépendoient de la froideur du climat, propre à produire ces engorgemens, et non d'un véritable virus scrophuleux, que ce remède seul ne détruit qu'après un temps bien plus long de son usage.

J'ai beaucoup étudié et suivi les effets de ce terrible virus écrouelleux; on ne peut le combattre et entièrement le détruire, qu'en modifiant toute l'économie, et changeant absolument son rithme et sa constitution; il est même des cas où tous les moyens que j'ai indiqués, ne feroient que l'atténuer sans absolument le détruire. Dans ces cas désespérés on a encore quelquefois trouvé des remèdes, mais on les a choisis, parmi des substances minérales, totalement ennemies de l'économie. J'en vais citer un exemple.

Le docteur Renard, médecin de la faculté de Paris, avoit en 1750, autant que je peux m'en rappeler, un enfant presque expirant de plaies écrouelleuses sur presque toutes les parties de son corps; on l'avoit placé à Charenton, chez une femme qui en prenoit soin. M. Renard confia son chagrin à son confrère le docteur Payen, médecin de l'Hôtel-Dieu, homme très-versé dans la chimie, et surtout dans cette haute chimie qui recherche des remèdes très-puissans.

M. Payen se chargea de cet enfant désespéré. Le docteur Majault, mort depuis peu d'années, qui m'a pendant ma jeunesse honoré de sa bienveillance et de ses conseils, m'a confié quel étoit ce remède, et l'art de le préparer ; mais à condition de ne le révéler jamais par écrit, parce qu'il pourroit être très-funeste, et qu'un habile médecin ne doit l'employer que dans les cas désespérés, avec une méthode particulière. Je dis ici ce qu'il m'est permis d'en dire, parce que ce remède m'a donné un grand principe sur l'administration des minéraux dans l'économie. On fit jeûner cet enfant vingt-quatre heures, on lui administra le remède dans une potion composée d'eaux aromatiques, puis après deux heures, on lui donna une potion diaphorétique composée d'eau distillée, d'huile animale rectifiée, et d'une huile essentielle végétale très-douce. Le remède traversa l'économie et l'enfant fut guéri en peu de temps.

Voici les réflexions que m'a fait naître l'action de ce remède minéral ; c'est que tous les minéraux quelconques sont antipathiques de l'économie, et ils y opèrent d'autant mieux, qu'ils sont dans un état de divisibilité plus grande, soit par un principe ou acide, ou alcalin, ou par un principe sulfureux ; et ils n'opèrent bien dans l'économie, que quand ils la traversent : il faut donc seconder l'usage des remèdes minéraux, par des diaphorétiques, et ne les donner qu'après avoir préparé la peau à une transpiration insensible plus abondante.

On a employé depuis quelques années le muriate de barite : on en dissout quinze grains en une demi-pinte d'eau distillée ; on en donne cha-

que jour une cuillerée le matin, à jeun, et demi-heure après une petite tasse d'eau chaude sucrée. Ce remède m'a paru produire sur les uns un effet étonnamment rapide, et sur d'autres il a été nul quoiqu'ils en eussent continué longtemps l'usage, peut-être n'avois-je pas employé assez les moyens propres à le faire traverser l'économie.

Le docteur Lalouete, également célèbre praticien, a prescrit le mercure qu'il unissoit à l'or dissous par un foie de soufre. Il a publié, et par ordre du gouvernement, deux volumes sur ces mêmes maladies écrouelleuses : on y voit qu'il employoit alternativement son mercure uni à l'or dissous par le foie de soufre avec l'étiops martial et quelques purgatifs.

Le mercure combiné à l'or, et dissous au moyen d'un foie de soufre, m'a paru en effet un très-puissant remède : je l'emploie avec succès, et je publie ici une préparation que j'ai cru préférable à celle du docteur Lalouette qui m'en a fourni l'idée. On prend deux gros de mercure purifié par tous les moyens qu'ont indiqué les grands chimistes. On unit à ce mercure un douzième de son poids d'or très-pur, et plus il y a longtemps que ce mélange est fait, meilleur il est ; on y ajoute un gros de fleur de soufre, trois gros d'alcali minéral caustique très-purifié ; on broye très-longtemps dans un mortier de verre, avec dix gros de savon du Codex, dix gouttes d'huile essentielle d'anis, sur la fin on ajoute quelques gouttes d'éther très-pur, chargé de teinture d'or ; on forme des pilules de deux grains, on les roule dans des feuilles d'or, dont elles absorbent une quantité assez considérable. J'ai

donné ces pilules dans les affections écrouelleuses, à dose de deux ou trois par jour : on les continue pendant plusieurs mois : on donne de temps en temps un peu d'étiops martial, et on purge d'une manière douce, mais aussi quelque fois énergique; on y joint l'usage, le matin, de deux verres d'eau de Barrège factice. Le citoyen Pelletier, successeur dans la pharmacie de Rouelle, rue Jacob, m'a préparé parfaitement ces pilules.

Par ces moyens internes, joints à l'usage d'un air vif, de nourritures succulentes, d'un exercice modéré, de frictions et améliorations ci-dessus indiquées, sur toute la peau, j'ai détruit des virus écrouelleux confirmés. Un seul de ces moyens ne suffit pas, il faut un ensemble de ces mêmes moyens, pour modifier heureusement l'économie, et détruire un virus aussi formidable, dont, sans un concours de remèdes, il seroit impossible de triompher.

CHAPITRE XXVIII.

De la Gourme, des Poux et des Vers.

Les différentes opérations de la vie animale ne s'accomplissent pas dans un rapport toujours le même, les unes relativement aux autres. Une fonction est à certaines époques, par proportion aux autres, plus énergique : ainsi, quoique tous les travaux de la vie soient constans, les uns néanmoins sont successivement et proportionnellement plus actifs que les autres.

La matière nutritive est d'abord élaborée en abondance ; ensuite c'est à l'accroissement, à l'alongement que la nature travaille davantage, sans cesser néanmoins de continuer d'élaborer la matière nutritive. Enfin vient le temps où l'économie rejette le superflu des excrémens qui l'incommodent.

On appelle gourme une matière rejetée à la peau des parties supérieures ou de la tête, ou du col, ou de la face : c'est une crise dépuratoire du cerveau. La matière nutritive y ayant été portée plus abondamment qu'ailleurs, la tête rejette des excrémens d'autant plus grossiers et plus impurs, que la matière nutritive qui s'y est portée étoit plus grossière.

Les enfans nourris dans les villes, secrètent une matière, une gourme plus grossières que dans les campagnes, parce que dans les villes,

la tête a reçu moins les élémens de l'air, de la lumière; mais lorsque les enfans des campagnes ont reçu une nourriture grossière, ou que leurs parens leur ont transmis quelques humeurs âcres, alors à certaines époques la nature rejette aussi par leur tête un superflu grossier.

La gourme n'a pas lieu dans les animaux sauvages d'une manière sensible, tandis qu'elle a lieu dans les animaux domestiques d'une manière même fatale à leur vie : on la connoît bien moins dans les enfans élevés sur les montagnes. La gourme a constamment lieu chez les enfans qui ont été gardés trop longtemps au téton, qui n'ont pas pris de nourriture animale énergique; chez ceux aussi qui ont vécu de beaucoup de lait de vache, de farineux non fermentés, et qui n'ont pas été purgés de temps en temps. J'ai observé que les femmes des villes qui ont des fleurs blanches et autres virus, si elles ont nourri longtemps leurs enfans, si elles ne leur ont pas donné de bonne heure quelques matières animales, succulentes, ou des végétaux fermentés, ces enfans rejettent une gourme abondante; tandis que, lorsque la tête a été nourrie par plus d'élémens, par plus d'air, de lumière, élémens qui se portent surtout vers la tête, en ce cas, la nature a moins d'excrémens grossiers à rejeter; ce qui explique comment la gourme est plus considérable et plus grossière en état social et domestique qu'en état sauvage.

A cette époque de la gourme, les enfans transpirent par la tête une odeur d'une fétidité insupportable; sous des croûtes suinte une sanie : tantôt c'est au cuir chevelu; quelquefois c'est à la face. La véritable gourme est l'excrément de la tête.

La gourme sort assez souvent par la fossette du col ; elle se porte aussi derrière les oreilles, mais cette secrétion des oreilles est plutôt un excrément ordinaire que l'excrément critique de la gourme : les glandes du col sont engorgées : il faut alors surveiller l'état de la lymphe.

Tous les animaux en état de domesticité, sont sujets à la gourme ; ainsi les chevaux, les chiens et les moutons ; chez eux cette gourme est rejétée à des temps plus réguliers que chez l'homme, elle est une crise presqu'aussi nécessaire que l'issue par les selles, des restes de la matière nutritive.

Chez les animaux la gourme se montre d'une manière presque uniforme, tandis que chez les hommes elle varie davantage dans ses apparences et dans sa forme : tantôt c'est une sérosité âcre qui coule sous des croûtes sanieuses ; d'autres fois c'est une génération incroyable de poux ; d'autres fois c'est le seul gonflement des glandes avec suintement aux oreilles ; d'autres fois, c'est un suintement dans les glandes des aines. La gourme se transforme quelquefois en teigne, en écrouelles, et pour peu qu'elle soit repercutée, elle produit dans l'économie les désordres les plus funestes : ainsi nous avons vu qu'à la naissance des enfans si l'excrément du méconium est resorbé dans l'économie, les enfans ou périssent ou sont longtemps sujets à des tranchées, parce qu'alors la matière nutritive chez eux se décompose en partie.

Si la gourme est mal rejétée par l'homme et par les animaux, ils restent toute leur vie sujets à des maladies ; ils vivent mal sains, ou contractent la teigne, les dartres : les chevaux ont

le vertigo, la morve et le farcin. Lorsque le froid, les lotions froides, imprudentes à cette époque, les répercussifs ont été mal-adroitement employés, ils donnent aux enfans des maladies chroniques pour le reste de leur vie, des virus qui se reportent sur la lymphe, ou qui altèrent les germes des grosses dents, elles se gâteront de bonne heure, et causeront dans la vie beaucoup de douleur : d'autres fois cette gourme se reporte sur le poumon, et cause à toute la membrane des bronches un gonflement et une altération qu'on appelle le croup, et dont les enfans sont victimes en très-peu de temps.

D'autres fois l'altération n'est pas sensible, mais la matière excrémenticielle se reportant sur le cerveau, réservoir du fluide des sensations, cet organe est altéré d'une manière insensible : alors les enfans ne peuvent acquérir la facilité de combinaison des sensations, qu'on appelle esprit. Ils restent stupides, deviennent méchans, impatiens, destructeurs, et même atroces, en sorte que le caractère le plus odieux, est dû quelquefois à un principe âcre qui s'est reporté sur les nerfs ou à une gourme mal jetée. D'autres fois il naîtra des convulsions, l'épilepsie, les écrouelles, ou dans la suite de la vie la goutte. Pour moi, je crois que l'intelligence des enfans dépend beaucoup d'une secrétion complète de la gourme.

D'autres fois l'excrément reste entre les membranes du cerveau, suinte à travers la membrane du tympan, et la surdité pendant quelques années accompagne un écoulement purulent par les oreilles.

Je l'ai souvent dit, notre intérêt ou notre plaisir nous a plus éclairé et mieux dirigé dans

nos soins pour nos animaux domestiques, que dans ceux pour la conservation de notre propre espèce.

Le goût des souverains pour la chasse, a fait étudier attentivement l'art d'élever les chiens. L'on a observé qu'en certaines années où la gourme chez eux est meurtrière, alors à l'époque de cinq à six mois, on leur passe un séton derrière les oreilles, et pendant trois semaines ou un mois, il se fait par cet émonctoire un écoulement sanieux qui dépure le systême lymphatique; alors leur cerveau se débarrasse de toutes ses impuretés, et l'on élève presque tous ces chiens. De même pour les chevaux; à l'époque de leur gourme, si on leur applique un séton au poitrail, la dépuration est plus complète, et ces animaux sont plus sains et plus parfaits tout le reste de leur vie. J'ai vu cette gourme chez les moutons; c'est ce qu'on appelle, dans certaines provinces, le *mouquet*, et j'ai indiqué à mon berger d'y remédier par un séton à côté de l'une et l'autre apophise mastoïde : ces animaux à ce moyen sont devenus plus beaux que les autres, et ont été moins sujets à la gale le reste de leur vie.

Ayant observé que les mercuriaux sont des remèdes contre toutes les altérations lymphatiques, j'ai fait donner aux animaux, ainsi qu'aux enfans, à l'époque de leur gourme, quelques grains de panacée mercurielle à l'intérieur.

On doit ici juger combien sont dangereux les desséchans que les nourrices emploient sur les parties où il se fait des secrétions; car j'ai vu des engorgemens considérables aux testicules des enfans, pour leur avoir mis seulement de la charpie sèche derrière les oreilles qui suintoient. S'il est toujours dangereux de supprimer ces écoulemens

ordinaires de la tête, il sera bien plus dangereux encore de les supprimer aux époques où la nature se débarrasse des excrémens du cerveau.

Il faut donc favoriser la secrétion de la gourme : il ne faut pas, à cette époque, par une tendresse mal entendue pour les enfans, se refuser aux moyens de les sauver.

Lors donc que la gourme est abondante; lorsqu'elle est le produit, ou d'une nourriture mal saine, ou d'une maladie qu'a eu la mère pendant sa grossesse, lorsque l'enfant a reçu peu abondamment dans les villes, les élémens d'un air moins pur, et une nourriture abondante, mais grossière; lors, dis-je, que toutes ces causes de gourme se rencontrent, et qu'il est à craindre que tout-à-coup elle ne se supprime, il ne faut pas balancer de placer, pour quelque temps, un séton à la nuque des enfans, car le vésicatoire est insuffisant.

On purge très-doucement les enfans; je dis très-doucement, parce qu'un purgatif très-énergique feroit absorption de la matière de la gourme : surtout dégorgez de sang le cerveau.

A cette époque, il faut donner aux enfans, pendant quelques jours, un grain et même deux de panacée mercurielle, ou une cuillerée de sirop composé de mercure nitreux, connu sous le nom de sirop de Bellet : on les baignera dans une décoction d'herbes émollientes; que le bain soit un peu chaud, moins pour humecter leur économie, que pour rappeler leur transpiration à la surface.

Lorsque la petite vérole survient alors, elle est funeste sans toutes ces précautions; mais en les prenant attentivement, elle sera bénigne.

Dans l'Orient, les femmes ont soin d'entre-

tenir fréquemment une secrétion derrière les oreilles des enfans, et même sur la fontanelle antérieure ; à cet effet elles frottent ces parties et y appliquent ensuite du savon noir.

Par ces précautions on écarte du germe des dents un méphitisme qui altère leur constitution, et qui dans la suite fait le malheur de la vie par d'insupportables douleurs. On écarte encore par ce moyen le ferment d'une foule de maladies qu'on n'attribue pas assez à cette cause. Par ces soins, le cerveau mieux nétoyé secretera mieux le fluide de la pensée ; ainsi un instrument surchargé d'impuretés et mal soigné, rend des sons moins beaux que celui que l'on a mis soigneusement à l'abri de l'humidité et de la poussière.

Des poux. La nature en décomposant, recompose en même temps ; et c'est-là ce qui trompe l'homme dans ses analyses chimiques plus ou moins imparfaites. Je pense avec les anciens, que les débris de la vie se réorganisent en animaux imparfaits ; et ce seroit ici le lieu de placer ce que j'ai dit ci-dessus sur cette matière aux pages 95 et 96.

Les poux, les vers sont une secrétion ; ils sont l'effet d'une réorganisation de la matière qui se décompose.

La matière muqueuse des adultes est moins propre que celle des enfans à ces réorganisations en poux et en vers.

Il faut certaines conditions à la matière muqueuse vivante pour se réorganiser, car en vain j'ai placé sur la tête des enfans des poux, et donné à l'intérieur des vers de différente espèce, je n'ai pas obtenu toujours la reproduction des poux et des vers. C'est une secrétion vivante qui

P 2

exige certaines circonstances. Les enfans sont sujets à une génération extraordinaire de ces insectes, pendant toute leur jeunesse, mais particulièrement à l'époque de leur gourme.

On observe que cette matière muqueuse qui forme les poux, et celle qui engendre les vers, s'organise plus spécialement au déclin de la lune et au déclin des saisons, et vers le milieu de l'automne ; car c'est à cette époque que la génération des poux et des vers est plus fréquente. Cook a observé dans ses voyages, que les poux disparoissent à certaines latitudes et reparoissent à d'autres. Lorsque cette secrétion est très-abondante, les enfans deviennent pâles, ils semblent perdre leur animalisation aux dépens de celle qu'ils fournissent ; il faut leur donner alors des nourritures animales plus succulentes, et à l'intérieur, quelques mercuriaux et même des ferrugineux, tels que l'éthiops martial et l'éthiops mercuriel.

Comme les poux sont plus souvent un moyen dépuratoire qu'un effet de malpropreté, on doit, dans ce premier cas, s'en tenir à des soins : on peignera souvent les enfans ; car c'est une gourme vivante : il ne faut pas changer et troubler les modes et les mouvemens de la vie. Quand cette secrétion de poux est une gourme, les glandes du col se tuméfient, ce qui indique une grande correspondance de cette secrétion vivante avec le systême lymphatique.

J'ai vu détruire la gourme de poux en peignant seulement un enfant avec un peigne imbibé d'huile, et de ce moyen, en apparence innocent, il résulta, à l'époque de sa gourme, une fiévre putride et maligne pour l'enfant.

Les poux sont donc tantôt l'effet d'une crise

salutaire, mais aussi quelquefois l'effet du défaut de soin.

A la suite des couches, la matière laiteuse portée à la tête, s'organise en poux; il ne faut opposer d'autres remèdes que la seule propreté. J'ai vu résulter des douleurs de tête insupportables, et un désordre très-alarmant dans toute l'économie de quelques femmes, auxquelles on avoit appliqué imprudemment sur la tête des pommades avec des poudres minérales destructives de ces insectes.

On ne doit donc se permettre les onctions grasses, les mercuriaux, le staphysaigre et autres remèdes propres à faire périr ces insectes, que quand ils sont seulement le produit de la malpropreté ou d'une extrême négligence.

Les soldats hongrois sont très-sujets aux poux, à raison de leur malpropreté, et ils s'en préservent en gardant un peu de lard de leur ration dont ils se frottent tout le corps. Il est à observer que les poux sortent de la peau de ces sortes d'hommes, plutôt que de celle des habitans d'autres climats. Dans le midi, les paysans mettent dans leur bonnet de nuit la fleur du colchique, et par ce moyen détruisent cet insecte; mais ce moyen est dangereux pour les enfans, et on doit le sentir d'après ce que nous avons dit sur la facilité de l'absorption de leur peau. Alors je préférerois la décoction de persil et sa graine mise en poudre et des frictions avec l'eau-de-vie: ce moyen certainement doit être préféré à l'application d'un moyen tel que le colchique: on doit sentir aussi les inconvéniens du précipité rouge que le peuple applique imprudemment dans ce cas. Mon intention n'est pas de traiter de

traiter de la génération spontanée des poux chez les adultes appelée maladie pédiculaire.

Des vers. Ce que nous avons dit sur la génération des poux, doit s'appliquer également à celle des vers : mais comme le canal intestinal reçoit plus de sortes de matières nutritives que la tête, les décompositions de cette matière se réorganisent en espèces différentes, en sorte qu'il se forme dans le canal intestinal différentes sortes de vers, tandis qu'il ne se forme sur la tête qu'une espèce de poux : plus la nature a d'élémens divers qu'elle peut combiner, plus elle organise en des manières différentes la matière muqueuse.

Dans le canal intestinal, la nature organise des vers longs, qu'on appelle strongles ou lombrics ; d'autres sont courts, et ressemblent à des semences de courges, on les appelle cucurbitains : les ascarides sont de petits vers fins comme l'extrémité d'une aiguille, et ne se trouvent que dans les derniers intestins ; enfin le tœnia est une dernière espèce de vers, long de plusieurs coudées, qui est organisé en anneaux plats, et cette sorte de vers se divise encore en plusieurs espèces. Les poux et les vers ont, dans différentes espèces d'animaux, des modifications de forme différente, comme les animaux ont des formes différentes, ce qui dépend de la proportion différente, et de la pureté différente des élémens qui animalisent la mucosité vivante. Ainsi des mouvemens différens, et des proportions différentes dans la matière, voilà le secret de la nature. L'homme ne peut le saisir exactement, ni par ses sens bornés, ni même encore par ses instrumens qui agrandissent et suppléent ses sens.

Il y a des enfans que leur principe constitutif, ou le lait qu'ils ont reçu de leur nourrice, disposent à l'organisation vermineuse. Ceux qui ne peuvent admettre la génération spontanée, en raison de leurs préjugés, disent que les vers viennent d'autres vers, et ils nient qu'ils puissent être innés; pour moi, je pense qu'il y a des raisons suffisantes pour admettre la génération spontanée : si, dans ce siècle où la philosophie est éclairée par des expériences admirables sur les élémens, la dispute pour la génération spontanée se renouveloit, je ne doute nullement que d'après nos connoissances nouvellement acquises, d'après les raisons et expériences rapportées pages 95 et 112, d'après toutes celles faites sur la lumière, pour s'assurer de son pouvoir, organisant des végétaux, des animaux simples, d'après de nouvelles expériences irréfragables, on ne parvint à démontrer la génération spontanée des végétaux et des animaux les plus simples. Rosen dit avoir vu un grand nombre de vers dans un avorton. J'ai eu occasion d'observer la même chose chez un enfant à terme, dont la mère pendant sa grossesse avoit reçu un coup sur le ventre : je craignois pour elle en accouchant la déchirure de la matrice; je l'avois fait saigner souvent pendant sa grossesse, dont j'ai donné l'observation en mon ouvrage sur les pertes; l'enfant, peu à près sa naissance, rendit son méconium avec une quantité prodigieuse de vers.

Les enfans vigoureux qui vivent de sucs animaux, sont bien moins sujets aux vers que ceux qui vivent de lait ou de substances végétales; et j'ai déjà dit, page 112, que la bouillie qui a eté faite avec la farine non torréfiée, est propre

à engendrer certains vers, ainsi que le lait de certaines nourrices.

Les vers s'engendrent facilement dans le canal intestinal de ceux dont les digestions sont lentes et pénibles. La sabure des matières végétales non fermentées, est aussi très-propre à les engendrer. On doit donc les regarder comme un produit de foiblesse digestive. La nature en décomposant la matière nutritive animale, la recompose, la revivifie alors.

Les signes de l'existence des vers sont, en général, la plupart incertains; on regarde la démangaison du bout du nez comme indiquant leur présence; mais c'est bien plus un signe de dentition et d'accroissement, qu'un signe de vers. Le réveil tout en sursaut, les terreurs paniques, les mouvemens convulsifs, sont des signes de vers, mais encore incertains; un signe plus certain que les autres, c'est de frotter au jour l'œil fermé, et de considérer la dilatation de la pupille. Si elle ne se contracte pas bien, si elle reste dilatée, c'est un signe alors de la foiblesse des nerfs du sympathique, et de celle du canal intestinal, conséquemment de sa disposition à engendrer des vers, et même de leur présence; mais si en même temps l'haleine des enfans a une odeur presque vireuse par sa fadeur, si le poulx est intermittent, ces signes indiquent la présence des vers: on fera usage alors des antivermineux, qui ne sont tous d'ailleurs que des remèdes propres à corroborer le canal intestinal.

Comme les vers ne s'engendrent que dans les cas où la matière nutritive s'animalise mal, ou qu'alors qu'elle se décompose, on conçoit la présence des vers au commencement des fièvres putrides.

Les vers sont le passage de la vie à la mort, ainsi que de la mort à la vie.

Les vers se manifestent comme les poux, au déclin des saisons, au déclin des lunes, et surtout en automne.

Jamais les remèdes n'ont été plus multipliés que contre cette maladie ; mais tous sont des remèdes propres à animaliser l'économie, à bien combiner la matière nutritive et à combattre un développement d'acessence dans le canal intestinal : tous ont pour but, ou de faciliter les digestions, ou d'évacuer la sabure, ou de fortifier le canal intestinal. D'après ces données, on peut réduire en principes et ranger sous un petit nombre de classes, tous les remèdes empiriques qui ont été conseillés contre cette affection. J'en vais rapporter ici quelques-uns, tant rationnels qu'empiriques.

Il est plus facile, comme je l'ai déjà dit, de faire des applications extérieures aux enfans, que de leur donner des remèdes à l'intérieur. Les femmes de la campagne font un cataplasme avec l'absynthe ou l'aurone, qu'ils appliquent sur le nombril et sur l'estomac des enfans ; d'autres écrasent ou de l'ail, ou des oignons cuits sous la cendre, les broyent avec la poudre à canon, et les appliquent également sur le nombril des enfans : d'autres écrasent la racine de fougère mâle avec l'absynthe, et d'autres avec l'ail cuit écrasé, et ils y joignent quelques gouttes d'huile de succin, ou d'huile animale de Dippel, ou d'huile de pétrole; d'autres font prendre de l'huile de noix avec une cuillerée de vin d'Alicante en lavement contre les ascarides qui se logent dans le dernier intestin, et qui sont très-difficiles à détruire ; mais

un petit lavement d'huile dans lequel on a dissout 24 ou 30 grains de camphre, même plus selon l'âge, est encore préférable : lorsque les adultes sont attaqués de ces mêmes vers, on emploie ces sortes de lavemens, ou bien une décoction de deux à trois grains d'émétique, qu'on donne en lavement ; il semble un véritable spécifique contre ces sortes de vers. Un homme me raconta un jour qu'il ne pouvoit délivrer la queue de son cheval des vers que les mouches y déposoient ; je lui dis de tremper la queue dans une forte décoction d'émétique, et l'animal fut délivré pour toujours de ses vers ascarides.

Quant aux remèdes à donner à l'intérieur, il faut aux enfans les donner les moins dégoûtans possibles : les remèdes alcalins sont assez victorieux : on donne à l'intérieur quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, dans de l'eau avec un peu d'eau de fleurs d'orange qui est un aromate amer convenable. Les femmes de campagne donnent un vers qu'a rendu leur enfant, après l'avoir réduit en cendres sur une pele, ce qui revient à l'usage du charbon et du sel alcali ; et jai donné à même intention la cendre très-alcaline de fougère, ce qui m'a paru produire à peu près le même effet. On a conseillé la coraline de Corse qui contient beaucoup d'acide marin uni à une terre végétale : on peut ranger dans la même classe le mélange de sel marin et des yeux d'écrevisse que les Anglais prescrivent aux enfans, à la dose d'un gros de chacun dans une décoction de sariète et de thim. Mais il est plus facile de donner aux enfans chaque jour, depuis un jusqu'à trois grains de panacée. On peut leur donner de petites doses de tartre stibié broyé avec les yeux d'écrevisses, et c'est un des meilleurs

vermifuges du tœnia. On a donné le cinabre combiné avec la rhubarbe et le sel de succin, et de ces différens remèdes, on en a composé différens secrets. Dans l'Orient, on donne aux adultes l'huile de succin contre le tœnia, et c'est ce que j'ai trouvé de plus efficace contre le ver solitaire : on donne jusqu'à un gros et même deux gros de cette huile avec des eaux aromatiques et un sirop ; mais ce remède répugneroit trop aux enfans. On doit se proposer, pour chasser les vers et empêcher leur génération, de donner de l'énergie au canal intestinal, et lorsqu'on s'est arrêté à ces indications, les moyens de remédier ne manquent pas: on donne l'huile unie au jus de citron, car tous les huileux tuent les vers : le charbon les détruit ainsi que le soufre et l'eau à la glace, etc. Enfin on emploie mille moyens, qui tous remplissent les indications ci-dessus proposées, et raniment l'existence du nerf sympathique affoibli dans ce cas. On détruit le tœnia en lui donnant un aliment qui le détache du canal intestinal, ensuite un drastique ou violent purgatif qui l'évacue. Un de mes élèves qui étoit incommodé de vers ascarides, avoit observé que toutes les fois qu'il jouoit de la flûte, ils s'engendroient en plus grande quantité.

CHAPITRE XXIX.

De la Teigne, de la Gale et des Dartres.

Il n'est aucun objet hideux, répugnant, dégoûtant dans l'animalité, dont l'étude attentive ne puisse exciter autant l'intérêt de la curiosité que celui de l'utilité.

En portant nos vues sur les objets hideux de

la teigne, de la gale et des dartres, nous parviendrons à distinguer dans l'économie les altérations des différens principes, des divers systêmes, et à résoudre de plus en plus les énigmes multipliées de la mécanique animale vivante.

Ainsi, par exemple, pourquoi la teigne affecte-t-elle primitivement le cuir chevelu de la tête, et jamais les autres parties du corps primitivement?

Pourquoi la teigne n'arrive-t-elle que dans l'enfance, et presque jamais dans l'âge adulte?

Pourquoi la gale n'affecte-t-elle pas le dehors de la tête de l'homme, mais les articulations?

Pourquoi les dartres n'arrivent-elles presque jamais dans la première enfance, et ne se manifestent-elles le plus souvent qu'après la puberté, ou du moins après la dentition accomplie?

Pourquoi la teigne qui s'attache spécialement aux enfans des pauvres, attaque-t-elle aussi les enfans des familles riches?

On peut résoudre facilement tous ces problêmes d'après l'étude et l'observation de ces maladies, d'après les observations anatomiques; ainsi l'on verra qu'il n'est point d'objet dégoûtant, dont l'étude ne puisse offrir aliment à la curiosité.

La teigne n'est pas l'effet de la malpropreté; elle est peu contagieuse: elle existe chez les enfans des familles riches, mais plus rarement.

La teigne est l'effet d'une nutrition mauvaise ou mal entendue. L'usage trop longtemps continué de la lactation ou du lait de vache, à l'exclusion de la nourriture animale, et l'usage d'une matière albumineuse ou farineuse non fermentée, peuvent par un long abus produire la teigne. C'est l'excrément à la surface de la tête de la matière albumineuse détériorée, et dont la partie

huileuse est devenue rance, ce qui altère les bulbes sébacés des poils de la tête.

Ainsi les enfans qui ont tété très-longtemps, qui n'ont vécu que de lait de vache, et surtout de bouillie et de farineux cuits, mais non fermentés, les enfans qui ont très-peu reçu de matière nutritive animale, ou auxquels on l'a donnée très-tard, ces enfans, fussent-ils ceux des riches, deviennent sujets à la teigne. Ils y viennent plus sujets encore si leurs parens avoient quelques vices de santé; plus sujets, s'il ne s'est pas fait des suintemens derrière leurs oreilles, ou si ces transpirations ont été répercutées; mais surtout si ce qu'on appelle les croûtes laiteuses qui occupent le visage des enfans sont rentrées, ou par des remèdes mal entendus ou par des répercussifs.

Il semble donc que la teigne est un excrément de la première matière albumineuse nutritive détériorée; et comme c'est la tête où est l'action principale d'accroissement dans l'enfance, c'est là que la nature rejette l'excrément d'une matière grasse, excrément du tissu réticulaire de la tête : c'est là que se trouve plus qu'ailleurs une foule immense de vaisseaux exhalans et la matière albumineuse et la matière grasse. Cette secrétion a lieu dans tous les animaux et dans quelques-uns d'une manière très-sensible et en fonticule huileuse, comme dans l'éléphant.

Dans le principe, cette maladie n'est qu'une surabondance de derme, dont l'épaississement devient considérable. Puis par le progrès du désordre, le derme s'élève en farine et en petites écailles, et par suite en croûtes épaisses et par plaques plus ou moins larges, enfoncées et creuses

au milieu, relevées sur les bords, sous lesquels exsude enfin une sanie purulente.

La teigne exhale une odeur fétide et fade particulière. La teigne affecte quelquefois la peau du col, des bras et des cuisses; mais jamais elle ne commence par affecter ces parties avant la tête.

Il ne faut pas considérer ici la peau seule de la tête, mais toute l'économie, et particuliérement le viscère qui répond à la surface entière de la peau. Les Chinois indiquent assez bien cette correspondance en disant que le foie répond de l'intérieur à toute la surface de la peau, comme un système de l'intérieur des végétaux répond à l'écorce; en sorte qu'ils disent que le foie contient l'élément ligneux: ils ajoutent que le foie est tellement en rapport avec l'élément ligneux, qu'il est modifié par l'élément ligneux des végétaux.

En effet l'ouverture des cadavres a démontré dans la teigne le système lymphatique du bas ventre rempli de petits tubercules glanduleux; tout le système lymphatique étoit plus ou moins engorgé, mais le foie surtout étoit très-volumineux: le foie est donc l'organe qui correspond le plus avec tout le système lymphatique de la peau. Le poumon dans la teigne s'est toujours trouvé sain, à moins que cette maladie n'eût existé depuis très-longtemps, il n'est alors affecté que très-ultérieurement.

Mais la gale, qui paroît moins dépendre de l'altération de l'albumine que d'un principe salin qui est dissout dans la sérosité animale et nullement dans la graisse, la gale, se porte particuliérement aux articulations où abonde cette sérosité qui découle originairement de la tête.

Dans la gale l'altération séreuse est plus pro-

pre à affecter le systême capillaire séreux et sanguin, que la graisse et l'albumine. Il est assez commun, à l'ouverture du cadavre des galeux, de trouver une affection des poumons, et même un état inflammatoire de ces organes, ce qui ne se rencontre pas dans la teigne; aussi la phthisie et la fiévre hectique sont-elles quelquefois la conséquence de la gale répercutée, tandis que la teigne répercutée produit plus communément les scrophules et tous les engorgemens lymphatiques. La gale avoisine donc plus le systême sanguin que la teigne. Cependant, répercutée ou mal guérie, elle affecte à de longs intervalles l'intérieur de la tête, le cerveau; mais surtout la vue et l'ouïe. J'ai vu un grand nombre de surdités ou de cécités, qui étoient l'effet du virus de la gale mal guérie.

Le virus dartreux est encore plus voisin du systême sanguin que le vice galeux; aussi la répercussion des dartres porte plus sur le poumon que les deux autres virus. Les dartres sont donc très-voisines des capillaires sanguins, elles les irritent, causent des rougeurs à la peau, l'enflamment, l'excorient; de-là cette rougeur de la peau que ne causent pas les deux autres maladies. Aussi les dartres portent plus sur le systême sanguin veineux, sur le foie, ensuite sur le poumon, que sur les glandes et les articulations. Ellesdégénèrent en maladies inflammatoires, sanguines, veineuses, et non en coagulations lymphatiques, en scrophules dans lesquels la teigne, la gale dégénèrent. Il faut au sang une certaine énergie pour produire les dartres; c'est pourquoi elles n'arrivent pas dans la première enfance où le sang abonde peu en *cruor*, en parties rouges, qui

constituent son énergie. La saignée est donc plus utile dans les dartres que dans les deux autres maladies. Aussi, les sangsues sur les dartres mêmes, y sont très-utiles.

Il faut donc traiter toutes ces sortes de maladies comme locales et comme universelles.

On combattoit autrefois la teigne par un remède épouvantable. On appliquoit sur toute la surface de la tête de la poix de Bourgogne fondue sur des bandes de linge, qu'on arrachoit ensuite pour déraciner les bulbes des cheveux, où l'on croyoit que résidoit cette maladie. Cette torture s'appeloit le traitement par la calotte; mais ce traitement abominable ne guérissoit pas toujours; il falloit le plus souvent le récidiver à plusieurs fois; il falloit plusieurs mois; quelquefois des années entières pour guérir; et souvent même au lieu de guérir la teigne, ce remède la répercutoit sur le système lymphatique et produisoit les scrophules, ce que j'ai vu souvent; d'autres fois l'humeur se répercutoit sur le foie, et en produisoit la squirrosité d'où résultoit ensuite la mort.

Ayant eu à traiter plusieurs enfans de cette épouvantable maladie, j'ai fait appliquer des cataplasmes sur les croûtes pour les enlever; ensuite j'ai fait mettre les vésicatoires sur les parties de la tête malade, et je les ai fait entretenir quelque temps. Quelquefois j'ai eu des succès, mais aussi d'autres fois ces vésicatoires sur la teigne ont été inutiles. Je recherchai des remèdes secrets et empiriques; les uns prescrivoient la poudre de crapauds desséchés avec le sel ammoniac. Ce remède me parut quelquefois utile, souvent insuffisant: d'autres employoient l'oxide noir de manganèse avec le sel ammoniac, et la poudre de

staphysaigre, le tout incorporé avec du saindoux. Je trouvai ce remède plus efficace. D'autres employoient l'oxide noir de manganèse, la suie, le soufre, toujours incorporés au saindoux ; je trouvai qu'ils réussissoient mieux que les autres.

Après avoir longtemps recherché un remède contre les ulcérations de la matrice, j'avois observé, d'après les travaux des chimistes modernes sur le charbon, que cette substance seule portée dans l'intérieur de la matrice ulcérée, remédioit à la fétidité de la sanie ; alors je publiai ce moyen, que j'avois annoncé dans mes cours. J'ai eu depuis un grand nombre d'occasions de faire une multitude d'essais contre cette funeste et cruelle maladie ; et lorsque, dans la suite, j'ai combiné le charbon avec le quinquina, l'alun et les vitriols vert et bleu avec ou sans matière grasse, j'ai obtenu plus de succès encore. J'ai fait ces mêmes applications sur la teigne, et j'ai vu avec plaisir qu'elles en triomphoient, lorsqu'en même temps on employoit les remèdes intérieurs : c'est depuis qu'on a publié que le soufre et le charbon unis au saindoux, remédient à la teigne.

Il faut commencer, lors de la teigne, par nétoyer la peau et enlever les croûtes. Après avoir coupé les cheveux, rasé la tête, on la lave avec un mélange d'eau chaude et d'eau de Cologne, ou autre eau spiritueuse aromatique ; ensuite on fait un cataplasme épais de farine de lin, dans lequel on a mis quelques gouttes d'huile et quelques pincées d'anis ou de fenouil pulvérisé ; on entretient de la chaleur sur la tête ; les croûtes se lèvent, et on aperçoit un tas de petits tubercules et d'ulcérations, sur lesquels on met une pommade faite avec deux parties de fleurs de

soufre, deux parties de charbon, une partie de suie et une de bon quinquina ; on applique cette pommade sur toutes les ulcérations de la teigne. Lorsque la tête des enfans paroît naturellement sanguine, on commence le traitement par l'application d'une sangsue derrière chaque oreille ; en même temps on entretient un petit vésicatoire à la nuque du col et même un seton. Si on se refuse à ce moyen douloureux, on entretient le vésicatoire au bras, pendant une année.

A l'intérieur, on donne quelques remèdes minéraux : le mercure est surtout recommandable dans toutes les maladies de lymphe : on le donne sous des formes différentes, selon la différente sensibilité des enfans. On peut faire un mélange d'éthiops minéral, qui est le mercure combiné au soufre avec l'éthiops martial et avec l'antimoine diaphorétique ; on mêle à parties égales, et on donne dix à douze grains de ce mélange, cinq à six le matin, autant le soir, et par dessus une infusion légère de tilleul, ou autres diaphorétiques. On peut donner le mercure sous des formes plus actives, telles que la panacée et le sirop fait avec le nitre mercuriel. On purge fréquemment les enfans. Ce traitement dure plus ou moins longtemps, et lorsque la tête est bien nétoyée, on continue de temps en temps de la frotter avec cette même pommade, et pendant longtemps on fait usage des remèdes internes auxquels on peut joindre le sirop antiscorbutique. On doit surtout veiller à la transpiration insensible des enfans par les soins que nous avons indiqués dans le cours de cet ouvrage, pour nétoyer la peau et pour en provoquer les secrétions.

On a proposé des pommades, dans lesquelles

on écrase les fleurs du colchique ; d'autres ont indiqué des dissolutions d'opium ; d'autres, des eaux distillées de laurier rose ; d'autres, des cataplasmes de morelle : mais il ne faut jamais oublier combien la peau des enfans absorbe facilement les principes délétères. Il ne faut pas oublier davantage que les aqueux ne conviennent point à toute la surface de la tête ; mais que les corps gras, la chaleur, le carbone, l'hydrogène lui conviennent principalement.

Quant à la gale, les enfans la contractent facilement dans les bras de leurs bonnes qui en seroient affetées. J'ai vu des enfans venir au monde avec ce vice qui s'étoit porté à toute la superficie de leur peau, et que leurs mères avoient contracté pendant leur grossesse ; je les ai fait laver avec une eau artificielle de Barrèges, dont j'ai indiqué la composition au chapitre des engorgemens articulaires. J'ai donné aux mères, ou aux nourrices, la fleur de soufre intérieurement, j'en ai donné aussi quelques grains aux enfans dans leurs alimens ou dans leur bouillie, puis on frotte ces enfans avec l'onguent citrin, dont la dose doit être proportionnée à leur âge et on les guérit. J'ai vu beaucoup de surdités, de cécités d'épilepsies, suites de la gale ; on les guérit facilement ; et l'on paroît avoir fait des prodiges qu'on demande en vain au médecin quand la cause est différente. J'en pourrois citer plusieurs observations qui me sont propres. Mais, ce qui me paroît recommandable capitalement, c'est d'entretenir à chaque jambe un petit vésicatoire, et le plus longtemps possible ; il faut même y revenir à plusieurs fois, car la gale, chez les enfans comme chez les adultes, s'identifie ; ce

virus devient vivace, et, à des temps plus éloignés, se développe sous des aparences qui éloignent d'autant plus de la cause, qu'elle affecte d'autres systêmes. Il ne faut donc pas regarder un enfant débarrassé de ces maladies, parce qu'on n'en voit sur sa peau aucun signe.

Les dartres étant une maladie moins ordinaire chez l'enfant que les deux autres, je ne m'étendrai pas sur leur traitement; je dirai seulement que quand elles se manifestent dans l'enfance, il faut veiller spécialement au dégorgement du cerveau, et donner à l'intérieur tous les remèdes que nous avons indiqués dans les chapitres précédens, lesquels sont propres à modifier l'économie; quelques applications de remèdes externes, ne sont point à négliger.

Mais si ce vice dépend d'une affection dégénérée chez les parens, il faudra donner aux enfans pendant longtemps les ferrugineux, les mercuriaux, les antiscorbutiques. Il faudra exciter l'insensible transpiration, et faire sur toute la surface du corps des frictions animalisantes et fortifiantes; enfin il faudra nourrir comme il a été indiqué souvent dans le cours de cet ouvrage.

CHAPITRE XXX.

De la seconde et troisième Dentitions, considérées, ainsi que la première, comme Effet et Crise de l'accroissement général.

L'ENFANT qui vient de naître n'a aucune des facultés propres à aller au-devant de sa nourriture. La situation perpendiculaire, la plus difficile de toutes, lui est alors impossible, parce que sa charpente osseuse n'acquiert la forme nécessaire à la station, qu'après un certain temps. Le marcher veut pour l'homme un long apprentissage : à sa naissance, sa colonne vertébrale n'est qu'un arc qui doit dans la suite en former deux opposés en forme de S : sa tête volumineuse porte alors le centre de gravité à l'extrémité supérieure de cet arc, de préférence à l'extrémité inférieure. Ce n'est qu'à la fin de la première année que sa colonne commence à prendre une autre forme et que la fibre, jusques-là peu énergique, prend un peu de solidité. Les muscles extenseurs des extrémités inférieures, plus foibles naturellement que les fléchisseurs, prennent de jour en jour, par un exercice répété, la force de contrebalancer et même de l'emporter sur les fléchisseurs. Les avantages que les quadupèdes ont sur l'homme à cet égard, dérivent d'une structure moins parfaite, moins combinée, ce qui, leur donnant moins de difficultés à vaincre,

leur permet, plutôt qu'à l'homme, de marcher et de courir au-devant de leurs alimens.

Avant que l'enfant marche avec certitude, fermeté, il acquiert des dents carnivores incisives. Cet effort de la vie, pour pousser les dents au-dehors, ne se passe pas seulement à la tête; il est réparti dans toute l'économie, et il est le produit d'une action généralement augmentée et d'un travail spécial dans le systême osseux entier. Ce travail de dentition n'existe pas seulement dans le systême vasculaire rouge, comme nous l'avons prouvé, il se passe également dans tout le systême vasculaire blanc, où il produit une pléthore apparente. Ce travail passe encore dans le systême de toutes les membranes, car elles sont alors toutes dans un état de tension plus grand qu'à l'ordinaire, surtout à la tête.

L'accroissement est aux animaux, ce que l'assention de la séve est aux végétaux. Mais dans l'économie humaine, cette action augmentée se répartit inégalement pour accroître inégalement les différentes parties. Cet accroissement est plus considérable à la tête, parce que la tête, dans l'enfance, possède plus qu'aucune autre partie le systême vasculaire et capillaire rouge, ce qui, aux époques de la dentition, produit un état presqu'inflammatoire vers les parties supérieures plus que vers les inférieures. Je vais considérer encore le mécanisme de l'accroissement, de l'élongation, dans l'un et l'autre systême rouge et blanc. Mais cherchons-en la cause première.

Pourquoi n'est-ce qu'à certaines époques que les animaux, comme les végétaux, croissent et s'alongent?

Quel est ce principe qui fait effervescence dans les liqueurs animales rouges et blanches, qui leur cause une double pléthore, qui accélère leur mouvement et augmente, lors de l'accroissement, la quantité et la qualité du sang ?

Quel est le principe, qui, à certaines époques de l'année, soit que la saison soit chaude ou froide, développe la végétation et l'animalisation?

Les causes d'accroissement dans l'un et l'autre règne ont entr'elles de l'analogie ; elles sont l'effet de l'élément de la lumière, qui arrive et se combine dans les deux règnes. L'élément de la vie qui adhère aux nerfs des animaux est un principe élastique, particulièrement en affinité avec la lumière ; c'est une émanation des élémens les plus purs de la nature : ce principe de vie, trop peu étudié dans sa nature physique et chimique, est secrété plus abondamment à certaines époques. Ce principe donne le mouvement et la vie : pendant le sommeil il s'échappe moins de l'économie, et au réveil il y est en plus grande abondance.

Ce principe a une force la plus contraire possible à la force d'attraction : il divise les molécules des solides, et néanmoins il a ses affinités propres.

La première affinité de ce principe dans les animaux est avec les nerfs, et dans les végétaux avec la moëlle : sa seconde affinité est avec les fluides sanguins ; enfin la troisième avec les fluides blancs. Cet élément a donc des degrés d'affinité différens avec nos différens principes constituans. Il offre plus ses phénomènes d'affinité avec les capillaires qu'avec les gros vaisseaux.

Ce principe de vie, secrété plus abondamment à certaines époques, se mêle au sang et à la lym-

phe; mais en des proportions plus grandes au sang, et moindres à la lymphe. Uni à ces deux fluides, nous allons en considérer les effets.

Après la première séve animale, c'est-à-dire, après la première dentition, l'économie reste quelque temps stationnaire; l'action nerveuse se modère : alors il y a moins de pléthore nerveuse, et elle se répartit plus également dans tous les systêmes : la vie alors s'occupe davantage de l'élaboration de toutes les différentes espèces de nutrition. En sorte que les mouvemens nécessaires à l'élaboration des alimens, à la nutrition, et ceux nécessaires à l'accroissement, s'alternent l'un et l'autre.

La seconde séve animale, l'élongation, ou la deuxième dentition, est plus pénible à la nature que la première, c'est ce que nous allons démontrer après avoir développé ultérieurement le mécanisme de l'accroissement.

Les vaisseaux, en s'éloignant de plus en plus du cœur, et en se divisant, perdent une élasticité propre, mais ils en acquièrent un autre qui paroît presque musculaire; en sorte qu'on pourroit regarder les gros troncs artériels comme des tendons, creux lesquels en proportion qu'ils deviennent capillaires acquièrent une puissance fibreuse musculaire. Partout on trouve, en étudiant la nature, conformité, identité de mécanisme.

Lorsqu'on tire et qu'on alonge les gros troncs, ils reviennent d'autant mieux à leur longueur primitive, qu'ils sont plus près du cœur, tandis qu'en alongeant de la même manière les divisions artérielles des quatrième et cinquième ordres et au-delà, elles reviennent de moins en moins à leur état primitif; ce qui explique l'é-

longation des extrémités artérielles : mais il est une borne où cette élongation s'arrête, sans quoi elle n'auroit pas de terme, ce qui prouve que la force tonique appartient plus aux gros troncs, et que la puissance d'élongation appartient plus aux vaisseaux capillaires. Les jeunes animaux ont par proportion plus de vaisseaux capillaires que les vieux ; ce qui rend les jeunes, jusqu'à certain âge, susceptibles d'élongation. Ainsi, en étudiant la structure et le mécanisme des organes, on ne répond point à une foule de questions que la physique et l'anatomie peuvent expliquer par des causes finales, dont l'allégation n'est nullement philosophique, ni digne de l'étude des lois de la physique.

En examinant ainsi le systême vasculaire artériel, Wintringham, Lassone et Hunter, ont démontré que l'accroissement des différentes parties dépendoit et de la quantité différente, et de l'élasticité différente des artères dans les différentes parties. Dans l'espèce humaine l'aorte descendante des femelles est plus molle et d'un plus grand calibre que celle des mâles ; d'où il faut déduire la raison des proportions et ampleurs différentes du ventre des mâles et des femelles. Les philosophes ont cru jusqu'à ce jour que les sexes étoient indistincts jusqu'à la puberté ; ils n'ont pas assez considéré des différences de forme qui frappent peu les yeux avant la puberté ; mais qui, pour l'observateur, sont très-sensibles, même dans le plus tendre embryon ; et j'ai vérifié ces différences jusques dans le germe, car les œufs des poules qui n'ont point été fécondés ont le germe mâle différent de celui des femelles.

Ces différences entre le calibre et les propor-

tions des vaisseaux de l'un et de l'autre sexe, sont plus remarquables à la tête qu'à toutes les autres parties du corps. La tête des mâles dans l'espèce humaine est plus grosse, plus sanguine que celle des femelles; et lors de la dentition et de l'accroissement, cette différence d'organisation rend différente la dentition des mâles et des femelles. La dentition des mâles est plus pénible, plus inflammatoire que celle des femelles, qui est plus facile et plus précoce; de-là aussi chez les uns et les autres la puberté est en raison contraire; elle est plus tardive chez les mâles, et plus facile, plus précoce chez les femelles, mais elle est aussi plus pénible.

On voit dans différens animaux différentes proportions de sang, en leurs différentes parties, selon qu'ils les meuvent et les exercent davantage : ainsi, les muscles du veau ne deviennent rouges que quand il est libre et qu'il marche; ils restent blancs, s'il est retenu à l'étable. La perdrix, qui marche plus qu'elle ne vole, a la cuisse plus rouge que son aile; la bécasse au contraire qui vole plus qu'elle ne marche, a l'aile plus rouge que la cuisse. Ainsi plus de sang se rend aux parties qui s'exercent davantage, et dans l'homme, la tête, organe de sensations plus compliquées, plus multipliées que chez les autres animaux, est plus volumineuse et plus vasculaire, et reçoit la première l'influx le plus abondant du sang et de la vie.

La plethore blanche de la matière nutritive prépare la pléthore rouge, destinée à alonger le système vasculaire sanguin. Mais lors des époques de l'accroissement, cette matière nutritive reçoit également l'influx de l'élément de la vie

qui la gonfle, et produit en elle turgescence. A cette époque, ce n'est qu'une simple turgescence dans le systême blanc, dont la vie est plus foible que celle du systême rouge. La nature forme difficilement alors la matière nutritive; car les enfans en grandissant maigrissent; ce qui indique de leur donner alors une matière nutritive préparée, laquelle cause peu de travail à la vie occupée à faire le sang, et à solidifier l'économie. C'est au moyen de cette pléthore, dans le systême blanc peu vivant et moins encore lors de l'accroissement, que la nature précipite la matière terreuse qui doit le solidifier.

Le principe muqueux et mucilagineux de l'économie renferme la terre animale calcaire. A cette époque ce mucus secrété dépose partout le principe solidifiant; et comme les glandes contiennent par excellence ce principe muqueux, il n'est pas étonnant qu'elles secrètent alors en plus grande abondance la terre calcaire. Alors les glandes les plus molles situées dans le tissu cellulaire le plus lâche, celles du col, se gonflent, et leur simple intumescence s'appelle glandes de croissance. Il se fait alors des engorgemens muqueux dans les environs des articulations: alors va se précipiter dans les os, la matière terreuse de la mucosité, en sorte qu'en proportion que la vie s'échappe du systême blanc, la terre s'en précipite.

En proportion que l'enfant s'avance dans la vie, l'accroissement, qui est d'abord capital vers la tête, jusqu'à l'époque de sept ans, se diffuse de plus en plus dans l'économie: la crise de l'accroissement devient par-là plus générale de jour en jour; mais les efforts continuant

toujours de partir de la tête, se répartissent davantage vers les autres parties, lesquelles, dans un autre temps, deviendront à leur tour des centres d'action.

Si la première dentition, qui doit être la plus facile, en raison de la mollesse de l'enfant et de la forme tranchante de ses premières dents, lui a été très-pénible, au point de courir les dangers de la mort, à la seconde dentition il succombera, à moins que, par une bonne nutrition et des soins bien entendus, on n'ait fortifié l'enfant pour le préparer à cette seconde crise, dans laquelle la vie a beaucoup plus d'obstacles à vaincre que dans la première.

Après que les huit dents incisives tranchantes sont sorties, la vie se calme, se repose, puis reprend ses travaux d'accroissement général, et d'accroissement spécial pour douze autres dents, savoir pour quatre qu'on appelle canines, et qui sont en pointes, et pour huit molaires qui ont des élévations obtuses, et sont censées les meules destinées à broyer nos alimens. Ce second travail dure pendant plus de quinze mois, un peu plus, un peu moins, selon les différens sujets, selon l'énergie ou la foiblesse de leur constitution.

Toutes les dents ne percent pas à-la-fois, mais les unes après les autres, à un mois de distance; tantôt plus, tantôt moins. Les deux tables osseuses qui renferment les germes se séparent, et chaque germe de dent se développe. Ainsi une graine en germant écarte la pierre qui la couvre. Ensuite nouvelle ouverture à l'extérieur. Tout cela fait, pour l'accroissement et l'éruption de ces douze dents, vingt-quatre accès de dentition différens, qui causent à l'enfant plus ou moins de

douleurs, ce qui le feroit succomber, si elles n'étoient successives. Ainsi la femme succomberoit dans l'accouchement, si les efforts n'en étoient partagés.

Il n'est pas étonnant que des travaux, des efforts aussi grands ne permettent pas à la vie, qui en est trop occupée, de bien combiner la matière nutritive : il n'est pas étonnant que les liqueurs se décomposent, et déjà si les individus sont foibles, s'ils ont une constitution altérée par des vices, des âcres, ou innés, ou acquis, si la matière nutritive n'a pas l'énergie propre à donner au sang toute sa vigueur, la vie succombe sous les efforts qu'elle fait pour faire sortir au-dehors les instrumens solides de la nutrition.

Lorsque ces germes des dents croissent, s'il survient des maladies graves, des virus, des petites véroles confluentes, ces germes s'altèrent par ces âcres ; par ces virus, les dents croissent, mais se carient longtemps après leur éruption : c'est ainsi que les germes des dents reçoivent les principes de la carie pour un temps éloigné, et livrent les plus belles années de la jeunesse à des douleurs insupportables et à des précoces infirmités.

Ces malheurs sont le produit des âcres que l'homme acquiert en société. Les animaux sauvages ont de plus belles dents que les animaux domestiques, ils respirent plus d'air, la tête, le cerveau reçoivent chez eux bien plus l'influence de la lumière.

De tous les os, les dents sont les plus putrescibles, surtout chez l'homme. Hyppocrate, dans le traité des chairs qu'on attribue à Démocrite, dit que les dents ont moins de principe

frigorique que les autres os ; d'après ce principe des anciens, je desire que la chimie analyse les différens os des différentes parties de l'économie humaine; je suis persuadé qu'on trouvera des proportions différentes de leurs principes constituans, ce qui rendra raison des maladies des différens os, et deviendra très-utile à la pratique de la médecine.

Nous avons vu que les secrétions et que les excrémens de la tête sont d'autant plus grossiers, que l'on a donné à l'enfant une matière nutritive moins accommodée à sa nature. Je suis persuadé que l'on conserveroit toute sa vie les dents très-belles, si, dans la première enfance, on avoit été purgé fréquemment et nourri comme je l'ai indiqué, et qu'on eût joui, comme les hommes de la nature, de l'abondance de l'air et de la lumière : par ce moyen, on auroit écarté du germe des dents les principes de décomposition et une gourme dangereuse.

D'après l'état de pléthore, d'après le travail qui se passe dans toute l'économie, on voit comment, à cette époque, doivent arriver des maladies aigues et chroniques de tous genres, et comment l'état d'irritabilité où sont toutes les différentes parties de l'économie, porte le désordre sur la partie la plus foible ; mais ce désordre part toujours de la tête, centre de toutes les actions. Si quelques parties acquièrent alors plus de vie, d'autres en perdent ; l'harmonie est troublée.

Les dents percent alternativement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; et du côté où est le travail de la dentition, la joue est plus rouge, et ce côté de la tête est plus chaud.

C'est ordinairement pendant la nuit, dans l'absence de la lumière que l'économie est plus foible ; alors se manifestent les affections catharrales. Si la pituite chargée de sel irrite le systême membraneux, si les vaisseaux veineux sont surchargés, c'est alors que se manifestent les convulsions. C'est pendant la nuit que se fait, d'une manière remarquable, l'alongement des végetaux ; il en est de même de celui des animaux ; ces deux règnes ont des similitudes qui indiquent toujours l'identité du mécanisme de la vie dans son travail général d'accroissement.

Les dents tardives se gâtent moins que les précoces, parce que la nature fait plus solidement et mieux ce qu'elle fait avec lenteur, et presque dans le repos : les combinaisons alors sont plus parfaites. Les enfans alors refusent de marcher, et aspirent après l'air libre; j'en ai parlé dans un chapitre précédent.

Après ce travail des douze dents, qui a duré douze à quinze mois, plus ou moins, l'accroissement vasculaire rouge reste stationnaire à la tête. La nature ne recommence son travail qu'après avoir acquis une nouvelle nutrition pour huit autres dents, qui ne seront manifestées que vers l'âge de six ans.

Mais dans ces différens efforts, les maladies qui ont lieu égareront le médecin sur l'art de les guérir, s'il ne les considère pas comme des réactions de l'action capitale qui se passe à la tête, et s'il ne fait que la médecine des symptomes aux parties qui sont affectées, telles que la poitrine et le bas-ventre. En ne remontant point à la cause, qui est dans la tête et dans le cerveau ; en n'allant pas porter vers cette partie des se-

cours, il tombera dans des erreurs très-funestes. Aussi dans les maladies qui arrivent aux enfans jusqu'à l'âge de sept ans, quelle que soit la nature de la maladie, je porte toujours mes vues vers la tête pour la débarrasser de la surcharge d'irritation, et quels que soient les symptomes, je commence toujours par examiner l'état de la bouche, des gencives et des dents.

Ce seroit ici le cas d'examiner pourquoi l'homme a deux dentitions, dont la première s'appelle dentition de lait, et pourquoi les autres animaux n'en ont qu'une : on en trouvera la solution, en considérant quelle étonnante somme d'action la tête de l'homme reçoit par proportion à celle des autres animaux.

Je conseille ici de revenir à tout ce que j'ai dit sur la première dentition; les moyens de favoriser l'une, sont ceux propres à favoriser l'autre, et le chapitre suivant éclaircira encore cette importante partie de la médecine des enfans.

CHAPITRE XXXI.

De l'influence de la Nutrition sur l'accroissement et sur la perfection de l'Enfant.

Un art savant et bien entendu peut donner à l'enfant le plus beau développement, l'art peut le rendre plus parfait qu'il ne l'auroit été, abandonné à la seule nature. Les végétaux et les animaux forment des variétés différentes, selon que, par leur accroissement, la nourriture a été diver-

sement modifiée. Buffon a mieux senti qu'aucun philosophe avant lui, toute l'influence qu'avait la nutrition pour agrandir et détériorer les espèces, et même en changer les formes.

L'homme n'a besoin, pour vivre seulement, que d'une quantité infiniment petite d'alimens; mais l'excédant qu'il en peut prendre, lui sert à dépenser ses forces pour rechercher en état sauvage sa nourriture, et pour acquérir en l'état social, tous les représentatifs de cette nourriture, qu'il préfère à la nourriture même très-facile à obtenir en état de civilisation.

L'effet de la nourriture sur les insectes, nous a présenté des prodiges. Une petite quantité de couvins d'abeilles, étant privée de la grande alvéole d'une reine mère, les abeilles en forment une, en agrandissant une cellule : elles y mettent une nourriture abondante qui produit un développement plus grand du ver qui y est enfermé; et ce ver mieux nourri développe un sexe qu'il n'auroit pas eu avec moins de nourriture. J'ai pris à leur naissance des chiens nains par leur espèce, et je les ai fait nourrir par des chiennes d'une espèce très-grande et très-grosse, et ils se sont développés et agrandis plus que tous ceux de leur espèce.

On fait grandir et on fait croître extraordinairement les arbres par une bonne exposition, en un terrein propre et par des arrosemens, et par des lotions et des frictions sur toute l'écorce. On fait, par contraire, des nains dans le règne végétal et animal.

Les Chinois, dit-on, s'exercent beaucoup à en faire de surprenans dans le règne végétal. On y parvient également dans les insectes.

Le citoyen Duméril, professeur d'anatomie de notre école de médecine de Paris, a pris de grosses chenilles voraces, auxquelles il n'avoit donné qu'infiniment peu de nourriture, et il a fait des papillons nains, avec ces chenilles auxquelles il n'a donné précisément que ce qu'il falloit pour ne pas mourir : elles n'ont eu que cinq métamorphoses au lieu de six ; elles sont passées plutôt à l'état de larve, et elles ont moins vécu : mais leurs papillons petits et vrais nains étoient aussi bien colorés que les autres, parce qu'ils avoient reçu l'influence de la lumière comme tous ceux plus nourris de leur espèce : car c'est la lumière qui colore les animaux, parce qu'elle a avec eux une très-grande affinité.

Les animaux peuvent prendre chaque jour la matière nutritive, à des doses qui font, entre le *maximum* et le *minimum*, une très grande différence : ainsi l'on calcule que la nourriture prise en un jour et par un Anglais et par un Arabe, est d'un poids, chez l'Anglais, trente-deux fois plus considérable que chez l'Arabe ; ce dernier est en plus grande partie nourri par la lumière. Sans aller si loin, en Espagne ne voit-on pas les naturels du pays s'exposer, même au mois d'août, au soleil, et ne prendre en un jour qu'un oignon ou une laitue ; tant la lumière en eux supplée les alimens.

Si l'on fait un examen de la quantité de matière appropriable à l'économie, contenue dans un même poids de substance animale, et de substance végétale, cette différence sera immense. Mais aussi si on calcule que ce ne sont que des élémens sans poids appréciable, qui nous nourrissent, on reconnoîtra d'un côté combien peu

de substance nourricière on peut donner à l'économie, et de l'autre, combien on la restaure avec un petit volume de matière animale ; ce qui explique encore comment le sauvage, nourri seulement de chair crue, en serrant son ventre, peut supporter plusieurs jours entiers l'abstinence des alimens : car nous avons vu que les vêtemens serrés empêchent que les élémens de la nutrition ne s'évaporent par la transpiration insensible.

L'homme, en général, mais surtout celui qui est depuis plus longtemps souvent en société, est porté à user de plus en plus des alimens tirés des animaux, et par ces alimens les plus abondans il acquiert plus d'aptitude aux actions multipliées nécessaires dans l'ordre social. On voit encore la preuve de ce que nous avons dit, c'est que pour conserver la vie, il ne faut que quelques élémens impésables de matière nutritive ; mais pour la dépenser, il faut d'autant plus de nourriture, qu'on dépense plus de force et de mouvement : d'ailleurs, plus de nourriture est nécessaire à l'homme du nord, qu'à celui des climats du midi.

En ce siècle de découvertes et d'expériences, on en a fait une très-belle ; c'est que l'homme peut suffire toute une journée à dépenser continuellement le cinquième de la somme de ses forces ; mais où reprend-il continuellement ce cinquième de dépense continuelle ? Il le reprend dans le réservoir commun de l'air, de la lumière et des alimens ; ainsi, une machine électrique prend, dans l'atmosphère, la somme d'électricité qu'elle donne continuellement ; somme différente, en différens temps, comme est aussi différente la somme de notre vie, suivant les saisons, les climats et les alimens : et l'amalgame

qu'on fournit à la machine électrique, peut être comparée à la matière nutritive fournie à la machine humaine.

Hyppocrate, au livre de la Diète, dit qu'on peut faire acquérir à l'enfant une plus grande quantité de chaleur innée, et le faire grandir plus que ne le comporte sa nature, en lui donnant des bains tièdes, en lui donnant du vin mêlé avec une eau pure, mais un vin qui ne produise aucune irritation dans le ventre. Nous joignons ici beaucoup d'autres moyens à ceux indiqués par Hyppocrate.

La nourriture améliore donc les animaux et les végétaux? Mais sa nature modifie leur matériel de telle sorte que le végétal et l'animal retiennent constamment quelque chose de la nature de leur aliment, ce qui indique de ne pas choisir pour les enfans des substances, ou trop animalisées, ou trop éloignées de l'animalisation, ou des substances qui exigent trop de décomposition pour y arriver. Mais comme cet objet, non seulement intéresse les enfans, mais même les adultes, j'espère qu'on me permettra ici une petite digression très-importante sur la nutrition.

Je me suis occupé des moyens de fournir une plus grande quantité de matière animale en France, et de diminuer la somme de nourriture et de dépense avec lesquelles on obtient ordinairement l'engrais des animaux. J'ai fait une étude particulière de l'économie du cochon, qui est un laboratoire où la nature transmue dans la plus grande quantité et rapidité la matière végétale en matière animale. Vanhelmont avoit observé que les cochons nourris sur

les bords de la mer par des coquillages, ont une chair dont le goût approche du poisson.

Si l'on nourrit cet animal avec des chairs, alors il acquiert un degré d'animalisation trop considérable ; et si cette animalisation augmente sa vie propre, elle rend ses chairs moins propres à nourrir notre économie, parce qu'alors elles outre-passent le degré d'animalisation propre à seconder la nôtre, donc le degré convenable à notre santé ordinaire. Les bouchers élèvent chez eux des cochons et des truies, et leur donnent les débris des animaux qu'ils abattent. Ces cochons sont moins agréables au goût de l'homme, que ceux qui ont été nourris de végétaux, et les petits cochons de lait de semblables truies sont un manger bien moins délicat et bien moins agréable que les autres.

Mais si ces animaux étoient nourris d'une chair mal-saine, la leur pourroit devenir très-dangereuse, parce que retenant la base de leur nourriture ils pourroient vivre et conserver en eux un germe qui nous seroit fatal. On sait que les poissons peuvent vivre après avoir mangé du mancenilier, poison terrible. Mais alors leur chair a souvent empoisonné les marins qui en ont mangé.

On voit par-là qu'un épouvantable abus dans l'ordre social, seroit celui de nourrir comme on le propose, ces animaux avec les cadavres de tous les chevaux que l'on fait abattre ; et quoiqu'un chimiste fort savant ait cru pouvoir donner son approbation à cette spéculation dégoûtante, je n'en reste pas moins convaincu qu'elle est mauvaise et qu'elle pourroit avoir des suites très-funeste, et produire des maladies encore incon-

nues. J'ai déjà empêché deux fois l'exécution de ce projet dangereux, et il me semble plus essentiel aujourd'hui de s'y opposer encore, afin de nous rapprocher de cette reproduction animale qui peut devenir annuelle, et qui est tout aussi nécessaire à l'homme que la reproduction végétale. Cette reproduction animale est de toutes la plus abondante et la plus rapide, et nos ennemis ne pourroient pas se venger plus cruellement de nous qu'en nous en éloignant.

Cette reproduction animale devient en France d'autant plus digne d'attention que nous manquons de notre nécessaire en bœuf. Déjà il est d'un prix auquel le journalier ne peut atteindre. Mais en multipliant le cochon, on pourroit laisser et même faire monter le prix du bœuf, mais aussi en proportion diminuer celui du cochon. Cet objet sera la matière d'un autre ouvrage sur la nutrition, dont j'ai déjà donné une partie, et dont je croyois que le directoire, auquel je l'avois adressé, demanderoit la suite que je possède. Revenons à notre objet.

Si les solides et les fluides animaux participent de la base de la matière qui fait l'aliment, combien n'importe-t-il pas que cette matière alimentaire soit délicate, succulente et propre à fournir les élémens de l'animalité ?

La vie décompose et s'approprie la matière nutritive, elle rompt tous les élémens d'attraction et d'agrégation ; et l'on voit pourquoi les minéraux dont les molécules ont entr'elles une très-grande force d'attraction, sont incapables de nourrir.

Les sucs gélatineux animaux, ont moins cette force d'attraction entr'eux ; ils sont disposés à la

séparation de leurs élémens, et à leur décomposition ; il ont déjà tâté de la vie, voyons comment ils la donnent et la reprennent.

Les sucs salivaires en se mêlant aux alimens broyés par les dents, décomposent ces alimens, en même-temps que ces mêmes sucs se recomposent et reprennent dans les alimens les principes qu'ils ont perdus. Ces broiemens, ces mélanges, le mouvement, trente-deux degrés de chaleur, favorisent ces décompositions et recompositions : la pâte qui résulte de ce mélange des alimens à la salive, reçoit dans l'estomac un principe qui la sale, qui l'oxigène.

L'air vient dans l'estomac fournir ses élémens à la matière alimentaire, comme il va dans le poumon les donner au sang. Ainsi l'air, pour nous nourrir, s'unit au sang dans le poumon, aux alimens dans l'estomac.

Les alimens unis à un principe salin pris dans l'estomac, reçoivent la bile dans le duodenum : il se fait alors un précipité qui hydrogène le principe salin, et le transmue en principe sucré dans les intestins grèles ; c'ést ainsi que la nature commence à opérer la transformation de la matière nutritive.

Enfin, les intestins grêles, les vaisseaux chilifères, pompent la matière nutritive sucrée, et il ne reste dans le cœcum, dans le colon et le rectum, qu'une matière extractive. Une partie de cette matière des intestins grêles, qu'on appelle chyle, va fournir au sang sa plus grossière nutrition, et l'air dans le poumon lui en fournit une autre plus élémentaire. La matière nutritive coule sur toutes les membranes du bas-ventre en rosée, et dépose d'un côté de la matière grasse,

huileuse, d'un autre côté des matières séreuses, d'un autre de la gélatine, de l'albumine. C'est-là encore de toutes les opérations de la nutrition la plus matérielle et la mieux connue.

D'après ces considérations sur le plus simple et le premier mécanisme de la nutrition, est-il étonnant que dans les premiers temps de la vie, la nature encore foible, ne s'occupe principalement que de cette nutrition, et qu'en proportion qu'elle acquiert des sucs nutritifs, elle multiplie ses travaux, surtout d'accroissement, lequel donne à l'animal le moyen d'aller chercher sa nourriture : puis viennent les passions, et les sensations, et enfin l'entendement.

Nous avons dit ailleurs que les vêtemens serrés diminuent l'insensible transpiration, et qu'ils peuvent même conserver à l'intérieur, chez le sauvage, la matière nutritive quand elle est secrétée; mais aussi ces mêmes liens l'empêchent de se secréter. J'ai rompu les os de jeunes animaux, principalement des poulets, et le cal a été d'autant plus long à se former, il a été d'autant plus foible et en d'autant moindre abondance, que j'ai fait des ligatures plus serrées sur les os cassés et rapprochés. Tandis que dans l'opération de la symphise que j'ai heureusement pratiquée huit fois, nulle ligature ne s'opposant à la génération du cal, il se fait alors très-rapidement : ce qui nous indique de ne faire aucune ligature sur le corps de l'enfant, surtout aux époques de l'accroissement; il faut relâcher la surface du corps par des bains tièdes; mais s'il existe dans le cerveau un engorgement considérable, la pression que fait la pléthore, produit l'effet des ligatures, et cet effet est ou rapide ou prolongé.

On m'amena un jour un enfant de douze ans, petit, maigre, presque rachitique, et infiniment au-dessous du développement qui convenoit à son âge. Je crus apercevoir que le cerveau avoit été dans une grande gêne par une excessive pléthore, qui avoit arrêté l'accroissement général de toute l'économie. Je lui fis appliquer une sangsue derrière chaque oreille, j'ordonnai de réitérer ce moyen jusqu'à quatre ou cinq fois, de huit jours en huit jours; je lui ordonnai des bains tièdes; je fis faire des frictions d'abord avec de la farine, au sortir du bain, sur toute sa peau, pour la déterger, comme je l'ai indiqué à l'article du marasme; je le fis nourrir avec une grande quantité de sucs de viande rôtie, et j'ordonnai d'employer tous ces moyens, en une maison de compagne située sur une des principales hauteurs des environs de Paris, à Belleville. A cinq mois de ce temps, on me ramena cet enfant grandi et tellement changé, que je ne pus le reconnoître, et il étoit impossible de croire qu'il eût été dans l'état que je viens de décrire.

Ainsi, de la lumière, de l'air, de bons alimens, des bains, une douce chaleur, des soins particuliers de la peau, des douches, des frictions, et surtout des sucs très-nutritifs et très-succulens, extraits des chairs rôties mêmes, etc., des vêtemens libres sont des moyens de donner à l'enfant le plus parfait développement. Il est un moyen tout aussi naturel de développer ses sensations et leur harmonie, et ce sera le sujet d'un traité sur l'entendement, que j'ai déjà annoncé dans cet ouvrage.

CHAPITRE XXXII.

Des Convulsions par engorgement sanguin au cerveau.

POURQUOI, à l'époque de l'accroissement des enfans, le sang qui se porte à la tête en grande abondance, produit-il des convulsions quelquefois, mais jamais l'apoplexie?

Pourquoi, chez les vieillards, le sang qui afflue au cerveau, ne produit-il point des convulsions, mais l'apoplexie et la paralysie?

J'ai fait plusieurs expériences sur le cerveau des jeunes et des vieux animaux, et les mêmes ont produit des résultats différens sur les uns et les autres. C'est ce que nous allons expliquer.

Le cerveau des jeunes animaux est beaucoup plus mou que celui des vieux. Après avoir mis à découvert une portion du cerveau des uns et des autres, j'ai observé que la même pression produit des effets très-différens sur les jeunes et sur les vieux animaux. Sur les jeunes, la compression extravase le cerveau mou, l'animal a des convulsions, et si l'on pique différentes parties de son corps, on voit que le sentiment n'est point aboli, tandis que la même pression sur les vieux animaux, produit renflement, apoplexie, paralysie, insensibilité, et abolition de la vie : en sorte que la sorte de pression sur

le cerveau, qui fait mourir un viel animal, donne seulement des convulsions à un jeune.

D'après ces expériences on peut déterminer chez les enfans quel est et le degré d'engorgement au cerveau et le danger dans les convulsions, et à quel degré existe ce danger. Les convulsions sont moins dangereuses chez l'enfant, car en le stimulant, il a moins perdu le sentiment : en sorte qu'en arrivant auprès d'un enfant qui a des convulsions, on peut juger de l'état du danger, suivant que la peau, en la piquant, paroît plus ou moins sensible : on voit pourquoi la nature se débarrasse elle-même plus fréquemment dans les convulsions des enfans, que dans l'apoplexie et la paralysie des vieillards.

A l'époque de l'accroissement, le sang est surchargé de plus de calorique, surtout dans le tissu spongieux. Ce principe constitue la vie. Mais si le sang s'amasse au cerveau et se meut moins rapidement qu'il ne le doit, le calorique constituant le principe de vie, s'échappe et produit une chaleur âcre, sèche, picotant les doigts, laquelle ne ressemble point à la chaleur humide, naturelle et constituante de l'économie.

Le pouls indique rarement la menace ou la présence des convulsions ; c'est à la chaleur de la tête qu'il faut spécialement s'attacher ; c'étoit par le toucher de la peau et par l'état de la chaleur du corps, qu'Hyppocrate jugeoit l'état des malades plutôt que par le nombre des pulsations ; elles sont d'ailleurs si rapides chez l'enfant, qu'il est presque impossible de distinguer l'état sain de l'état malade. C'est assez ordinairement pendant la nuit que les convulsions arrivent aux enfans, parce qu'alors la pléthore sanguine est

encore plus grande au cerveau que pendant la veille.

Cet accident est formidable, parce qu'il attaque tout-à-coup l'enfant lorsqu'il paroissoit se porter le mieux, cependant avec quelqu'attention, on pourroit prévoir ces convulsions. Elles sont précédées des caractères de pléthore sanguine et de chaleur âcre à la peau.

Cette maladie offre différens phénomènes; les yeux sont égarés, leurs globes sont roulans, la face est pâle, tantôt elle est rouge, la tête est brûlante, surtout à la fontanelle supérieure et au front; et ce signe est celui auquel il faut spécialement s'attacher. L'enfant jette quelquefois des cris, mais le plus souvent la voix lui manque; la poitrine opprimée ne se soulève qu'avec effort; le ventre est brûlant, et quelquefois les extrémités sont renversées, surtout les orteils des pieds qui sont en même temps gonflés; mais ce dernier phénomène se présente surtout lorsque le spasme porte capitalement sur les membranes, ce dont nous parlerons ci-après. Offre-t-on à l'enfant le téton, il le repousse; s'il le prend, ce n'est que pour un instant; la chaleur de sa bouche est presque insupportable au téton de la nourrice; une petite toux sèche indique une irritation dans tout le systême membraneux de la poitrine, du poumon, de la plèvre; l'enfant se frotte le nez, parce que c'est à son extrémité qu'aboutissent différentes membranes de la tête, de la poitrine et du bas-ventre, symptome que l'on prend ponr celui des affections vermineuses, et qui souvent se présente au détriment de l'enfant.

Ce sont ordinairement les enfans les plus forts

et les plus vigoureux qui sont attaqués de ces sortes de convulsions ; alors l'excès de la santé devient nuisible, en produisant un excès de pléthore et d'embonpoint. Ce désordre n'est pas précédé de la fiévre, lorsqu'au contraire, la fiéve arrive, elle résout les convulsions.

Les convulsions sont plus fréquentes chez les garçons que chez les filles ; il est facile d'en trouver la raison, d'après ce que nous avons dit de la constitution différente des uns et des autres, et des proportions différentes de leur économie.

Si un excès de santé peut produire, en raison de la pléthore, les convulsions, beaucoup d'autres causes y donnent encore lieu. La constipation produit vers les parties supérieures un reflux, et l'on observe que les convulsions sont souvent l'effet de cette constipation, en sorte qu'il faut veiller à la liberté du ventre des enfans ; aussi Hyppocrate dit avec raison que les enfans qui rendent fréquemment leurs excrémens, vivent le mieux et le plus longtemps. Si le ventre des enfans est trop serré, les ventosités, au lieu de prendre leur cours ordinaire, refluent vers les parties supérieures, et peuvent déterminer ces désordres.

Les convulsions sont souvent l'effet d'une diminution dans la transpiration insensible, répercutée à l'intérieur. On observe que quelques jours avant leur accès d'accroissement ou de dentition, les enfans ont moins de secrétions, ce qui détermine l'affection au cerveau dont nous traitons.

Mais plus fréquemment une matière âcre, hétérogène, qui picote et irrite le cerveau, produit des convulsions. Ainsi la répercussion de tous

les excrémens de la tête, ou leur défaut d'exhalation, amène ce désordre.

Les convulsions sont plus fréquentes dans les villes que dans les campagnes; la lumière, l'air reçus en plus grande abondance et pureté dans l'économie des enfans, établissent une transpiration insensible, plus atténuée, plus invisible, plus élémentaire et plus facile. On estime qu'à Londres il périt tous les ans, par cette seule cause, plus de huit mille enfans. A Copenhague, il périt beaucoup d'enfans par les convulsions, et un très-grand nombre deviennent épileptiques, en raison de ce que les nourrices boivent l'eau-de-vie de grain, que je crois avoir la propriété funeste, quand elle est récente, de produire l'épilepsie, ce que m'ont prouvé plusieurs observations que j'ai eu occasion de faire en une distillerie de ce genre.

Les convulsions attaquent les enfans, particulièrement à l'approche des orages, alors la vie est soutirée comme un fluide, et se trouvant alors en moins dans l'économie, ses principes se dissocient. Dans les grands froids, la transpiration répercutée produit ce désordre; enfin il a lieu dans les saisons éminemment chaudes ou froides, pluvieuses ou très-sèches.

A l'invasion des maladies éruptives, comme de la petite vérole, les convulsions se manifestent souvent, elles sont fréquemment suivies par une grande hémorragie du nez, l'éruption variolique a lieu, et la maladie est bénigne.

Les convulsions entraînent souvent à leur suite bien des désordres funestes, surtout quand on n'a pas débarrassé le cerveau; on reste dans une sécurité funeste, parce que la nature semble avoir ré-

tabli l'ordre, mais un engorgement habituel au cerveau, produit dans l'économie des désordres dont nous allons donner ci-après un illustre exemple.

D'autres fois le cerveau étant comme étouffé par la pléthore, il en résulte l'abolition d'un sens. On m'a présenté nombre d'enfans les uns aveugles, les autres sourds et muets par la cause que j'indique, et en considérant nos hospices pour recueillir ces infortunés, lorsqu'on s'informe de leur première enfance, on découvre avec douleur qu'une pléthore sanguine au cerveau, qu'on auroit pu résoudre, a produit l'abolition de leurs sens. D'autres fois on m'a offert des enfans très-beaux, très-sains et très-vigoureux, paralysés pour le reste de leur vie, des extrémités inférieures, parce qu'à l'époque de leur accroissement, la pléthore au cerveau a produit des convulsions : alors la nature s'est débarrassé de son superflu, l'a fait couler le long du canal vertébral, et un engorgement s'est établi à la partie inférieure du tube de la moëlle épineuse, dans l'endroit où elle se renfle, un peu au-dessous de la région lombaire, et là cette pression produit extinction du mouvement, et la paralysie des extrémités. On m'a présenté beaucoup de ces sortes d'enfans, estropiés pour leur vie, et dont le nombre est plus considérable qu'on ne le pourroit croire. Je pense être très-utile à l'ordre social, en appelant l'attention des médecins sur cet objet important. A l'article de la gourme j'ai déjà expliqué comment une pléthore excrémentitielle pouvoit affecter non seulement le physique, mais même le moral des enfans.

D'autres fois cette pléthore moins énergique, étant arrivée insensiblement, produit l'atrophie,

et suspend l'accroissement, ce dont j'ai cité des exemples. Que servent dans tous ces cas, les collyres pour rendre la vue, les injections dans l'oreille pour rétablir l'ouïe, les frictions, les onctions sur les membres paralysés, les discours pédantesques, les fustigations cruelles contre de faux jugemens, effets du désordre dans le cerveau? C'est donc à la perfection de l'organisation qu'il faut veiller, si l'on veut avoir la perfection morale. La déplétion sanguine et humorale, secondée d'une bonne nutrition, voilà les moyens de porter l'organisation de l'enfant à son point de perfection le plus desirable. Jusqu'ici on n'a pas fait assez d'attention à cet engorgement sanguin, et aux véritables moyens d'y remédier. Cependant de grands médecins avoient entrevu cette vérité.

Sydenham, un des plus grands observateurs en médecine, avoit remarqué que dans les maladies aiguës des enfans, dans leurs convulsions, et à l'époque de leur dentition, il falloit les saigner, et il s'élève contre le préjugé des parens qui s'opposent le plus souvent à cette saignée, à laquelle d'ailleurs les praticiens songent moins à recourir, vu l'état d'enfance, qu'à d'autres remèdes qui ne peuvent absolument remplacer celui-ci. La saignée dans tous ces cas, disoit Sydenham, est plus capable de remédier à tous les désordres de la dentition et des maladies aiguës et des convulsions, que tous les autres remèdes les plus vantés.

Haen, qui a marché si heureusement sur les traces de Sydenham, dit que le remède qu'il croit capital dans la dentition, c'est la saignée : mais il n'a spécifié aucune sorte de saignée, et c'est une grande faute quand on écrit en médecine,

de ne pas spécifier la sorte de saignée. « Les enfans, dit-il, (*Ints. path. de Boerrhaave*) n'ont » pas moins besoin de la saignée dans la dentition, que les adultes dans les maladies inflammatoires. La masse à mouvoir surpasse le moteur et les enfans sont suffoqués. Je ne puis » exprimer combien j'ai vu d'enfans soulagés » par ce moyen, quoique dans le commencement de ma pratique, on en babillât beaucoup. »

Malgré ce principe d'un médecin aussi habile et aussi célèbre que Haen, on a rarement pratiqué la saignée aux époques de l'accroissement, qui sont celles de la dentition des enfans. D'ailleurs les parens se prêtent difficilement à ce qu'on saigne leurs enfans; déjà même pour les adultes combien ne rencontre-t-on pas de difficultés lorsqu'il s'agit de saigner : en sorte que ce qui étoit démontré en principe et même en expérience, n'a pu avoir l'assentiment général et encore moins son exécution.

Le Dr. Desessartz, médecin de la faculté de Paris, dans un traité sur l'Éducation corporelle des Enfans, fruit de l'observation et de la pratique, adopte les principes de Haen et de Sydenham; mais il va plus loin qu'eux, en disant que la saignée doit être faite du pied. Il a même présenté un mémoire particulier à l'institut, où il expose que cette saignée du pied dans les convulsions, est plus spécialement nécessaire aux enfans dont la tête est grosse, enfans dont il semble faire une espèce à part, et pour lesquels il recommande spécialement cette saignée : néanmoins nous verrons ci-après, qu'il y a des enfans à grosse tête, chez lesquels la saignée seroit funeste.

Mais si cette saignée du pied est en général difficile à pratiquer, elle est presqu'impossible sur les enfans, dont les extrémités inférieures ne sont pas assez développées. D'ailleurs cette saignée difficile chez les enfans ne produit pas les effets qu'on en promet dans les livres. L'enfant, toute proportion gardée avec l'adulte, a moins de sang, et la nature ne veut pas qu'on vide ses gros vaisseaux qui sont mous ; ce sont ses capillaires seuls qu'il faut dégorger. Qui est-ce qui n'a pas souvent observé qu'on ne débarrasse pas toujours les capillaires par les gros vaisseaux ? Ainsi la saignée du pied lorsque les règles ne peuvent percer, n'équivaut pas à quelques gouttes de sang qui sortent naturellement des capillaires de la matrice ; ce sont donc les capillaires du cerveau et de la tête qu'il faut dégorger lorsqu'il se porte à la tête trop d'énergie d'accroissement.

Je vais exposer comment je suis arrivé à une méthode très-simple, et dont avant moi, je ne crois pas qu'on ait fait usage.

En 1772, je fus invité de donner mes soins pour sa santé et son accouchement à une dame affectée de maux de nerfs. Elle eut un garçon qu'elle voulut nourrir malgré moi. L'enfant, à l'époque de sa première dentition fut longtemps malade : il se rétablit ; mais à la seconde dentition, il eut de la fiévre, des convulsions, et tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau. La mère pensa devenir victime de sa douleur que je partageai sincèrement : je n'avois rien négligé ; ni les calmans, ni les absorbans, ni les vomitifs, ni même la saignée du pied. Je voulus après la mort rechercher si j'avois des torts. Le bas-ventre, la

poitrine étoient dans l'état le plus sain ; mais les membranes du cerveau et tout le cerveau, et surtout les sinus de sa base s'offrirent gorgés de sang. Pendant toute la maladie de cet enfant, sa tête avoit été brûlante et d'une chaleur âcre, picotant les doigts. Cet enfant se présentoit souvent à ma mémoire et à mes regrets : en étudiant je me demandois si j'aurois pu le sauver ; je liois à cette idée une foule d'observations sur la nutrition des enfans, sur le mécanisme de leur accroissement. Je simplifiois de plus en plus mes idées en proportion que j'acquérois. Enfin réfléchissant sur l'état d'engorgement où j'avois trouvé et les membranes du cerveau, et le cerveau même, et les sinus de sa base, quoique j'eusse fait une petite saignée du pied, en réfléchissant sur l'effet différent des saignées selon le lieu où elles sont pratiquées, en réfléchissant sur l'effet différent des saignées des gros vaisseaux et sur celles des capillaires, je crus que j'aurois dû saigner près de la base du cerveau qui n'avoit pas été débarrassé par ma petite saignée du pied.

Ces réflexions me conduisirent à penser, que des sangsues derrière les oreilles auroient amené à l'extérieur le sang des capillaires internes. Je pensai que par ces sangsues, qui auroient fait à l'extérieur l'effet de ventouse, j'aurois débarrassé peut-être le cerveau d'une espèce de méphitisme détruisant l'élément de la vie qui est secrétée dans cet organe. Je me disois, derrière les oreilles sont de petits pertuis visibles à l'œil, lesquels sont les émonctoires d'un principe âcre et méphitique. En faisant-là, me disois-je, une

irritation et une fluxion de sang, je résoudrai le spasme et la pléthore du cerveau et de sa base. Chaque jour je trouvois mes raisonnemens plus solides, et je regrettois qu'ils eussent été si tardifs. Enfin l'occasion se présenta de les mettre en pratique.

Je fus appelé auprès d'un enfant de seize mois, agité des plus horribles convulsions, les extrémités inférieures étoient roides, les pieds renversés, les poignets contournés en dehors, les yeux dans une agitation continuelle, louches, égarés, convulsifs, la tête étoit toute brûlante, le ventre constipé : j'appliquai une sangsue derrière chaque oreille ; à peine eurent-elles piqué et irrité, qu'à l'extérieur la peau rougit, le ventre se relâcha, les extrémités se rétablirent dans leur état naturel, et l'enfant en peu d'heures fut rendu à sa santé ordinaire.

Frappé d'étonnement par un succès aussi rapide, j'étendis bientôt les bienfaits de ce moyen nouveau ; enfin il me devint si familier et si utile, que j'étois presque tenté de m'en reprocher un trop fréquent usage ; mais quand je voulus borner cette pratique à un petit nombre de circonstances, j'étois forcé de l'employer, même lorsque le sang étoit en moins dans l'économie, comme dans le marasme, parce que souvent le marasme est l'effet du sang en plus au cerveau, ce qui fait suspendre le développement de l'économie ; l'amaigrissement et le marasme n'en sont que la conséquence.

Mon attention spéciale à cette partie de la médecine me fit appeler fréquemment auprès des femmes et des enfans. En 1772, j'avois donné un petit traité sur les habillemens des femmes et

des enfans ; le public accueillit avec bienveillance ce fruit de ma jeunesse médicale, qui prouve que mes vues, dès les premiers pas dans la carrière, s'étoient tournés capitalement vers les objets que j'enseigne publiquement aujourd'hui.

En 1783, une rougeole maligne et épidémique fit à Versailles les plus grands ravages sur les enfans. Appelé pour donner mes soins à un grand nombre de ces petits malades, j'observai que ceux qu'on avoit élevés, disoit-on, à la Jean-Jacques, c'est-à-dire, qu'on avoit peu vêtus et baignés souvent à froid, ces enfans, les plus beaux en apparence, lorsqu'ils étoient attaqués de la contagion, périssoient en un jour ou deux au plus, et rarement ils alloient au quatrième ; ils étoient, après leur mort, noirs et gangrenés, tandis que ceux élevés à l'ordinaire avec des vêtemens bien chauds, eurent une maladie grave, mais dont presque tous furent sauvés par les sangsues derrière les oreilles, les vésicatoires, les vomitifs, quelques eaux aromatiques et autres médicamens semblables appropriés à leur état.

La cour fut alarmée de cette épidémie et craignit pour le Dauphin, alors âgé de deux ans. Je fus consulté d'une manière indirecte, et je dis que M. le Dauphin n'étoit pas suffisamment vêtu, et qu'il étoit à craindre que le méphitisme, des eaux stagnantes dans le parc de Versailles, et surtout du grand canal et de la pièce d'eau des Suisses, ne fût transporté par les vents sur le château, ce qui pouvoit produire une maladie fatale. L'éducation du Dauphin fut de suite trans-

portée à la Muette, et on eut intention de l'élever, d'après mes principes, sur les hauteurs de la Muette, de Meudon et de Saint-Cloud; il fut vêtu davantage. A un an de-là, il fut attaqué de convulsions, je fus fortement invité à exposer mon moyen des sangsues pour en arrêter l'effet.

Je me rendis à des invitations réitérées; mais on calomnia et le remède et son auteur, d'autant plus facilement que les convulsions avoient cessé naturellement chez M. le Dauphin. Il fut facile de prévenir de plus en plus la reine contre ce remède, mais on va voir quel fut dans un temps ultérieur l'effet malheureux de la négligence de mon conseil. L'engorgement du cerveau n'ayant pas été complétement résolu, il étoit resté dans le cerveau un embarras qui faisoit une pression légère, ce qui influoit sur toute l'économie de l'enfant royal, et lui donnoit une gêne dans tous ses mouvemens, et une pesanteur qui lui faisoit souvent desirer qu'on le soutînt par le bras. Si l'engorgement avoit été résolu, l'enfant au contraire auroit aimé à marcher. Une des femmes de son éducation, le tenant mal un jour par la main, cet enfant pesant sur lui-même, tomba sur le derrière; sa chute produisit un contre-coup sur les vertèbres du dos; dès-lors il se fit une fluxion sur les articulations voisines, et les vertèbres contuses s'engorgèrent, au point que l'enfant devint bossu, et enfin tomba dans le marasme, dans le rachitisme, et mourut en 1788 des suites de ce désordre.

Je pense qu'on auroit pu sauver le dauphin, si dans le cours de cette altération, on lui eût mis une sangsue derrière chaque oreille, et appliqué deux ou trois petits *moxa* ou brûlures sur les ar-

ticulations engorgées, ce que j'aurois accompagné de quelques autres médicamens encore. On consulta un grand nombre de médecins, un plus grand encore d'empiriques ; on fut même en chercher dans les plus bas états. Mais on prit un soin spécial de m'éloigner, ce qui fut bien facile, parce que je ne fis pas la plus petite démarche pour me montrer. Mais comment, en une cour de France, déterminer à des remèdes désagréables et douloureux ; les flatteurs auroient tourné mon conseil utile contre moi ; la médecine ne tue point les grands, mais la flatterie souvent oblige à les laisser mourir.

Dans l'automne de 1787, à peu près au même âge et dans la même saison, M. le duc de Normandie, second fils de Louis XVI, fut attaqué à Fontainebleau, de convulsions ; madame de Polignac demanda au roi permission d'appliquer une sangsue derrière l'oreille de cet enfant, à l'insu de la reine, qu'on avoit fortement prévenue contre ce moyen salutaire. L'enfant fut rapidement rétabli, et l'usage des sangsues derrière les oreilles, pour remédier aux convulsions des enfans, dès-lors prévalut : c'est même depuis cette époque que les sangsues furent de plus en plus employées, non seulement pour les enfans, mais fréquemment pour les adultes, et dans un plus grand nombre de circonstances qu'auparavant ; alors quelques herboristes vendoient seuls à Paris les sangsues, mais, depuis ce temps, les apothicaires qui n'en tenoient point dans leurs pharmacies, aujourd'hui les rangent au nombre des médicamens les plus usuels.... Ce fut dans ce temps que je publiai la petite annonce ci-jointe, sur les

sangsues (1). Je m'y déterminai pour répondre à tout ce que l'ignorance ou la calomnie oppo-

---

(1) *Moyen de préserver les enfans des convulsions, surtout à l'époque de la dentition, et de remédier à leurs maladies aiguës.*

La nature a jeté sur ce globe les germes avec une prodigalité infinie : la perte en est immense; et de ceux qui parviennent aux premiers développemens, le plus grand nombre est replongé dans le néant : ce qui prouve, comme l'a si bien observé M. Buffon, que la nature ne s'attache qu'à la conservation des espèces : mais les individus que, dans l'état sauvage, elle a négligés pour ne pas s'embarrasser par l'excès de sa richesse, dans l'état social, la médecine doit les conserver.

Le calcul de la mortalité des enfans, est effrayant, en France et même ailleurs. On a prouvé qu'il en périt, la première année, bien au-delà des deux tiers de ceux qu'on livre, après leur naissance, dans les campagnes, aux nourrices mercenaires.

Néanmoins, la vitalité des enfans est d'une grande énergie : cette énergie leur fait supporter, jusqu'au cinquième mois, une nourriture insuffisante et mal-saine : vers ce temps, la nature annonce, dans toute l'économie, ses premiers efforts pour la solidification, et surtout à la tête, pour la dentition : c'est une crise qui s'accomplit, à divers périodes, par des efforts redoublés; il faut la diriger ou la modérer, sans quoi, le plus souvent, elle altère on détruit les constitutions ou trop fortes ou trop foibles.

Le premier travail de la nature pour le développement de notre économie, se fait à la tête; ensuite arrive successivement celui des autres parties : à raison de ces développemens successifs, la même maladie prend, aux diverses époques de la vie, des caractères différens, mais insensibles. Ainsi, l'on voit, aux deux extrêmes de la vie, la tête et le bas-ventre se correspondre; la tête, dans l'enfance, influe sur le bas-ventre; dans la vieillesse, le bas-ventre réagit sur la tête : ce qui dans un âge est cause, dans un autre, est effet. La connoissance

soient contre ce remède : l'usage que j'en prescrivois fréquemment, avoit excité de vives

---

de cette marche apprend à ne pas confondre les effets avec les causes.

Le cerveau et les nerfs se développent les premiers. La tête des enfans est la plus volumineuse : c'est-là que le principe du mouvement et de la vie, porte sa première et sa principale énergie ; et cette énergie établit à la tête une abondance de sang qui est nécessaire à son développement. Le cerveau, naturellement mou, et plus foible dans l'enfance, reçoit, aux périodes où le travail de l'ossification et de la dentition redouble, une surabondance nouvelle de sang qui produit un engorgement nouveau. L'engorgement précède, accompagne et suit la dentition. Traçons-en les effets sensibles et dangereux.

Le fluide sanguin fait une irritation qui appelle le principe vivifiant, lequel développe plus de chaleur ; la tête devient brûlante ; c'est la partie la plus soumise alors à l'activité de la vie ; le sang est plus abondant dans tous ses couloirs ; le tissu spongieux en est spécialement gorgé ; les os rougissent, se ramollissent : tout semble se sanguifier alors. L'enfant refuse de marcher ; la nature en travail exige le repos ; les articulations se gonflent, et il se forme des éruptions ardentes à celle de la cuisse, la plus considérable de toutes : le bas-ventre, par correspondance avec le cerveau, s'irrite et se tuméfie ; le tube intestinal fait une secrétion douloureuse d'humeurs âcres et vertes ; la fiévre s'annonce, elle est ardente et continue; la toux survient, elle est convulsive ; la salive, qui coule avec abondance, accable l'estomac.

La tête, et surtout le front, est toujours, en ce cas, plus ou moins brûlant. Ce symptôme exige une attention capitale ; il doit être la boussole de la médecine : les fluides qui engorgent la tête, peu libres dans leur cours, se décomposent en partie et rejettent au dehors des feux volages, des croûtes sanieuses, et derrière les oreilles, un suintement fétide. Le cerveau, opprimé par le sang et la chaleur, produit assoupissement ; la partie blanche du cerveau, pressée, ainsi que le cervelet irrité, causent des convulsions : l'enfant succombe ;

contestations. J'avois blâmé l'usage des cautères qu'on entretenoit pendant plusieurs années chez

---

ou, s'il vit, l'engorgement peut porter sur le cerveau une influence qui altérera, pour le reste de ses jours, sa constitution physique ou morale. Tous ces symptômes ont été regardés comme autant de maladies; mais ils ne sont que les effets d'une cause commune à tous, l'engorgement à la tête.

La mortalité des enfans prouve l'insuffisance des moyens qu'on oppose ordinairement à ces désordres. C'est sur le bas-ventre qu'on porte ses vues; c'est vers la tête qu'il faut les diriger. On peut, par un moyen bien simple, prévoir et s'opposer à la multiplicité des désordres que produit alors l'engorgement à la tête; ce moyen, le voici : *une sangsue derrière l'oreille.*

Lorsqu'un enfant est malade, portez la main à son front, et s'il est plus chaud que le reste du corps, présentez à la partie inférieure du pli de l'une et l'autre oreilles, une sangsue moyenne; par son extrémité aiguë elle s'attache, et lorsqu'elle est remplie, elle tombe, et ensuite le sang coule goutte à goutte par l'issue établie. Le sang coule d'autant plus longtemps, d'autant plus abondamment, qu'il y a plus de chaleur et d'engorgement. Ce moyen simple a un avantage bien précieux, c'est que son efficacité est proportionnée au besoin : il est difficile d'en abuser, car il est presque nul lorsqu'il n'y a ni engorgement ni chaleur. Dans les cas de convulsions, une sangsue appliquée derrière l'une et l'autre oreilles, est le seul remède qui soit d'une efficacité merveilleuse et constante : l'emploi de ce moyen sur toute autre partie de la tête, ne produiroit pas des effets aussi prompts, aussi salutaires. Le sang qui coule derrière les oreilles, dégorge les vaisseaux capillaires du cerveau : mais c'est en dégorgeant, surtout, le tissu spongieux.

Ce remède est très-recommandable, même dans les maladies aiguës des enfans et dans les maladies longues, appelées chroniques. On en voit qui, malgré les soins les plus grands, sont disposés au nouage : c'est souvent l'effet de la pléthore; dissipez-la par des sangsues derrière l'oreille, et bientôt l'enfant marche et s'affermit.

Lorsque les vingt premières dents sont poussées, l'engor-

quelques enfans, j'avois osé dire qu'on en abusoit pour ceux de la famille royale, ce qui devoit né-

---

gement subsiste encore pendant quelque temps ; il porte le plus souvent alors ses effets sur le bas-ventre : l'enfant paroît atteint d'une fiévre continue putride ; mettez en liberté le cerveau ; au moyen des sangsues, l'ordre des mouvemens est rétabli, et l'enfant est guéri. J'ai été quelquefois obligé, mais rarement, de revenir à ce moyen jusqu'à trois fois de suite, afin de rétablir l'unisson entre la chaleur du front et celle du corps.

Ce remède est plus nécessaire pour les garçons, et surtout pour ceux dont la tête est plus volumineuse ; chez eux l'engorgement est plus considérable, leur dentition est plus difficile que celle des filles. On en trouve la raison en recherchant la différence des développemens ; différence qui tient à celle des rapports des parties de l'un et de l'autre sexe.

C'est depuis le neuvième mois jusqu'à six ans passés que ce remède est le plus nécessaire. Mais les enfans, arrivés à trois ans, ont franchi les premiers et les plus grands dangers de la vie ; et quand on a connu l'art de conduire l'enfance jusqu'à ce terme, il est facile de combattre presque tous ses maux ; l'u age des sangsues, peut donc s'étendre depuis la naissance jusqu'à six ans et demi.

Si la nature à subjugué l'engorgement, il reste une petite portion d'humeur qu'on appelle gourme, que la nature est plus ou moins lente à rejeter : on l'observe très-peu chez les enfans auxquels on a appliqué les sangsues ; il est facile d'en trouver la raison ; il faut aider la nature à donner issue à cette humeur âcre, par la voie dont elle fait ordinairement choix. A cet effet, on appliquera, de temps à autre, de petits emplâtres vésicatoires derrière le pli de l'oreille des enfans ; le cerveau rejettera à l'extérieur ses impuretés, et prendra plus d'énergie : on laissera tarir ces écoulemens, on les rétablira de temps en temps ; et ainsi l'on fortifiera les enfans par une gourme artificielle. Je crois ce moyen plus efficace, plus au gré de la nature, que les cautères sur d'autres parties, surtout sur celles éloignées de la tête.

Les cautères entretenus habituellement, sont des couloirs par lesquels il se fait évaporation d'un principe d'élasticité

cessairement diminuer leur énergie physique et même morale. Aussi ce qui semblera presque

---

nécessaire à l'accroissement de certains organes : aussi les enfans qu'on a sauvés, par les cautères, des dangers de la dentition, et auxquels on n'a pas donné assez de nourriture animale, m'ont paru avoir une puberté plus tardive et moins vigoureuse, et en général ils ont peu d'énergie.

En publiant l'avantage, pour la santé et pour la vie, de l'application d'une sangsue derrière l'oreille des enfans, lors de leur dentition, je n'aspire point au mérite d'une découverte ; mais j'ose croire que personne n'a eu, avant moi, le sentiment de la grande efficacité de ce moyen ; que nul ne l'a employé aussi fréquemment, et n'a fait surtout une attention aussi particulière à la chaleur de la tête des enfans : j'ai été conduit à ce remède, par une attention spéciale aux dévelopemens successifs de nos organes, et l'expérience a prouvé depuis nombre d'années, que ce moyen est généralement le plus nécessaire pour s'opposer à l'engorgement du cerveau qui est la cause la plus générale de presque toutes leurs maladies.

C'est donc un grand moyen de population, qu'une sangsue derrière l'oreille des enfans. Les effets les plus grands ne dérivent-ils pas des moyens les plus simples ?

Pour faire mieux sentir le mérite qu'on doit attacher à l'application d'une sangsue derrière chaque oreille, dans les convulsions qui ont pour cause l'effet de la dentition, qu'on me permette, pour un instant, de soumettre la vie humaine à un calcul d'argent.

Je suppose qu'on reçût une somme d'argent, pour l'assurance de la vie d'un enfant jusqu'à trois ans, et qu'on s'engageât à rendre le double, au cas de mort avant ce terme ; cette espèce de banque, fondée sur les effets d'une médecine bien pratiquée, seroit extraordinairement lucrative.

Je me sers ici de cette supposition, pour établir qu'il y a dans l'état social, avec le secours de la médecine, un très-grand nombre de probabilités pour la vie des enfans; ce qui est opposé aux probabilités reçues.

La médecine, je le répète, peut conserver les individus que la nature abandonne, et que, mal dirigée, elle livre à la des-

incroyable, c'est que sur la publication du petit opuscule ci-joint, on tracassa les journalistes et même M. Robinet, premier commis du ministre de l'intérieur. J'avois prévu ce qui arriva, et j'avois remis ce petit manuscrit à M. Robinet avec un mémoire sur l'avantage que la médecine peut retirer des hôpitaux qu'on destineroit à l'instruction. On ne lut ni l'un ni l'autre ouvrage, et je ne fus point trompé dans mes conjectures, d'où il arriva que mon opinion fut publiée sur l'abus des cautères et de nourritures toutes végétales.

Si je réimprime ici ce petit opuscule, et si j'en rapporte l'historique, c'est que l'histoire d'une vérité nouvelle porte quelqu'intérêt et sert à sa propagation : on ne peut river dans toutes les têtes, des vérités, que par des coups redoublés.

Cette saignée spéciale par les sangsues derrière les oreilles, lorsqu'elle est nécessaire, ne peut être supplée par aucune autre, ni par celle du pied, ni même par celle des sangsues qui seroient appliquées à toute autre partie de la tête, parce que, par nulle autre partie de la tête, on ne peut dégorger aussi parfaitement la base du cerveau ; c'est ce que confirme l'observation suivante :

Un enfant de quatre ans éprouva des convulsions. On lui appliqua une sangsue à chaque tempe. La tête qui étoit brûlante ne cessa pas de l'être, et l'état convulsif quoique calmé, duroit néanmoins encore. Les yeux étoient agités,

---

truction ; les moyens que la médecine prescrit, d'après l'étude de la nature, sont d'une grande simplicité.

le ventre brûlant ; enfin on réappliqua une sangsue, mais derrière chaque oreille, à la partie antérieure et inférieure de l'apophyse mastoïde, c'est-à-dire, de l'os mamelonné, dans le creux qui avoisine le bas de l'oreille : à l'instant où les sangsues eurent été appliquées, le ventre s'ouvrit, ce qui annonçoit la solution du spasme des capillaires, les convulsions cessèrent entièrement et la santé se rétablit.

Si l'on proposoit aux pères et aux mères, pour prévenir les convulsions de leurs enfans, lorsqu'ils ne paroissent que légèrement incommodés et qu'ils n'ont encore qu'une grande chaleur à la tête ; si, dis-je, on proposoit alors aux parens de saigner leurs enfans du pied, par simple précaution, assurément ils s'y refuseroient ; mais bien plus encore si l'expérience avoit démontré qu'on pourroit faire plusieurs incisions inutiles, et même que cette saignée du pied aux enfans n'auroit pas toujours l'effet desiré ; alors le refus seroit absolu. Il n'en est pas de même, lorsque par simple précaution on propose l'application d'une petite sangsue derrière chaque oreille. Comme cette application se fait sans incision, sans opération et sans blessure, et qu'elle a l'effet le plus évident, les parens opposent rarement de la résistance à un moyen aussi doux, aussi facile et aussi efficace. *Voyez* ci-après, chapitre sangsues.

On a fait encore très-peu d'attention à l'irritation qui se passe dans tout le systême membraneux, à l'époque de l'acroissement. J'avoue que moi-même je n'ai aperçu la néces-sité de bien observer ce systême membraneux des enfans qu'après une longue suite d'expériences.

Ayant observé qu'Aretée de Capadoce, et quelques autres médecins de l'antiquité, avoient conseillé, dans les cas de convulsions, les embrocations d'huile chaude sur le derrière et de la tête et des oreilles, le long du cou et sur la poitrine, et ayant également observé d'après une étude profonde des différens systêmes, que par le moyen des embrocations d'huile chaude, on fait cesser le spasme membraneux, je m'arrêtai sur ce grand moyen des anciens. D'après mes recherches sur les différens systêmes et sur la prédominance de l'un en un climat, et d'un autre en un autre, je conçus que dans les climats chauds de la Grèce et de l'Asie, le spasme membraneux devoit être plus fréquent que la pléthore sanguine, parce que le sang est moins riche au midi qu'au nord : là, le spasme membraneux plus fréquent se propage sur les tendons, sur les muscles. Je pus alors expliquer pourquoi, dans quelques convulsions des enfans, le tétanos arrive quelquefois dans les climats méridionaux ; tandis que dans nos climats froids ce sont des convulsions dans lesquelles les muscles seulement sont rigides et les pieds sont renversés. C'est qu'aux pays chauds, à la pléthore sanguine, se joint une irritation membraneuse qui se propage ; mais comme la cause d'un désordre dans l'économie produit ses effets à différens degrés, faute d'avoir connu la cause, nous avons fait de ces différens degrés d'effets, différentes maladies. Ainsi, lorsque l'irritation est la plus légère possible sur la membrane pituitaire, elle produit des éternuemens fréquens. L'enfant est enrhumé et mouche souvent. Est-ce la plèvre qui est irritée ? est-ce la membrane du poumon ? L'enfant paroît affecté

ou d'une pleurésie ou d'une péripneumonie ? Est-ce la membrane de toute la trachée artère ? alors c'est une angine suffocante.

Quels remèdes à toutes ses sortes et espèces de désordres, qui ont reçu des dénominations différentes ? c'est celui que conseille Aretée de Cappadoce, des embrocations d'huile chaude sur la tête, derrière les oreilles, le long du cou et de la poitrine. Aussi c'est ce que pratiquent empiriquement les bonnes femmes. Elles rapent de la muscade dans du suif fondu, l'appliquent sur la poitrine de leurs enfans, lorsqu'ils sont oppressés par suite de leur dentition, ce remède est très-efficace : la membrane pituitaire leur paroît-elle plus affectée, elles portent cette graisse en bandeau sur le front. Il faut avoir vu l'effet de ces corps gras et onctueux, pour sentir combien les anciens avoient raison de les recommander, surtout dans leurs climats, où ces moyens étoient peut-être plus nécessaires encore que les sangsues derrière les oreilles, dans les nôtres.

L'anatomie comparée, confirme les principes que j'établis ici. Beaucoup de chevaux périssent à l'époque de leur dentition, et l'on observe que plusieurs sont alors attaqués du tétanos, dont ils meurent. La tête du cheval comparée à celle de l'homme est, toute proportion gardée, moins sanguine mais plus membraneuse ; aussi j'ai conseillé, lors de la dentition des chevaux, époque où ils courent beaucoup de dangers, de leur faire la section de petites veines derrière les oreilles, et ensuite de leur faire des embrocations d'huile chaude sur toute la tête, ce qui donne le moyen (joint à un séton au poitrail) de faire

franchir à la plupart des quadrupèdes en état domestique, les dangers de l'accroissement et de la dentition.

A cette même époque, d'autres médecins ont conseillé des vomitifs réitérés, et déjà l'on a observé que dans les plaies de tête, les vomitifs réitérés donnoient au cerveau plus de ressort. Les aqueux et les bains doivent être donnés avec précaution dans les affections membraneuses, car les aqueux n'y conviennent pas. On composera les bains alors avec des herbes émolientes : par leur moyen on calme l'irritation de la peau, et on rétablit la transpiration insensible.

On frottera le derrière des oreilles avec du savon noir ; ensuite on appliquera une feuille de bette, ce qui fera une gourme artificielle, qui ramènera à l'extérieur l'âcre irritant le cerveau.

On peut encore, dans ces cas de convulsions, appliquer pour quelques jours des vésicatoires aux jambes.

Les aromates dissous dans des eaux distillées, raniment le principe nerveux, le fortifient et l'irradient dans toute l'économie.

On excite une petite irritation dans tout le canal intestinal, que l'on tient libre au moyen d'un quart de grain d'hipécacuanha, donné plusieurs fois dans la journée.

Dans le moment des convulsions, on fera respirer à l'enfant le grand air, et par de petites secousses légères on déterminera les oscillations nerveuses à se diriger de haut en bas.

On peut faire marcher ces moyens tous-à-la fois : c'est ce qui constitue une méthode médicale propre à modifier rapidement toute l'économie et à changer son rithme.

Je ne parlerai point ici des poudres tant

vantées contre les convulsions : ce sont des absorbans ou des purgatifs toujours inutiles et qui ne peuvent entrer en comparaison avec les remèdes et la méthode que j'indique ici.

Quant aux applications extérieures, il en est une foule auxquelles on a eu d'autant plus de confiance que la maladie sembloit due à une cause plus cachée, et que ces topiques sembloient agir par un moyen plus inconnu.

Les uns ont conseillé d'appliquer des aimans aux pieds, d'autres ont ordonné un emplâtre composé de camphre et d'opium. J'ai fait appliquer quelquefois aux pieds des pigeons chauds, ouverts vivans. On a conseillé des ventouses sèches sur la cuisse ; on a fait porter au col des colliers de succin ; d'autres portent une tête de vipère en un petit sachet ; d'autres ont appliqué à la fossette du col des pattes de taupe. Tous ces moyens qui paroissent ridicules présentent cependant quelquefois des signes d'efficacité auxquels on ne peut se refuser, et qu'une étude approfondie de la physique et de l'action des corps invisibles doit expliquer lorsque l'effet est manifeste. Au reste je n'ai parlé de ces moyens auxquels j'attache très-peu d'importance, que pour ne rien laisser à desirer sur cette matière.

CHAPITRE XXXIII.

Des Convulsions par engorgement séreux.

Les lois des atmosphères des corps inanimés nous révèlent quelques-unes de celles de la vie. Cherchons ici à lever au moins un des voiles dont

la nature semble s'envelopper pour nous cacher le mécanisme de cette même vie. Nos recherches nous conduiront à assurer celle des enfans dans des circonstances qui jusqu'ici leur ont été constamment funestes.

Il ne faut point juger de la quantité de vie que possède un enfant en venant au monde par sa grosseur, sa masse et son poids, parce que l'énergie de sa vie n'est pas en raison de sa masse : aussi l'on observe que les enfans qui naissent gros et gras sont loin d'être plus viables que les autres. Il est même d'observation que les femmes phthisiques qui deviennent grosses mettent au monde des enfans très-volumineux, qui sont très-beaux les premières années de leur vie, mais aussi qui périssent souvent à l'époque du développement du poumon. Les femmes foibles attaquées de fiévre pendant la grossesse, toutes celles qui sont épuisées par des maladies, par l'abus des plaisirs, ou par des couches qui les ont fatigées, mettent au monde des enfans d'un poids considérable ; ils sont muqueux et ont ordinairement une tête très-volumineuse. Ces sortes d'enfans sont plus difficiles à élever que les autres : en sorte que la quantité de vie n'est pas en raison de la masse à animer, au contraire, la vie semble en raison inverse de la masse ; aussi les enfans grêles, mais très-sains, sont-ils beaucoup plus viables que les autres, et ont en effet plus d'énergie de vie. Les enfans qui arrivent au monde passé le terme de l'accouchement, sont moins viables et plus matériels que ceux qui, naissant avant terme et trèsgrêles, ont franchi les premiers obstacles que rencontre leur foiblesse.

Les enfans ont une vie plus active, plus éten-

due par proportion que les adultes, mais cette vie est moins adhérente, moins enchaînée à chacune des molécules constituantes que dans les adultes.

Tous les corps dans la nature sont environnés d'une atmosphère. Mais dans quelques-uns il nous a été plus facile de la saisir, de la reconnoître, et d'en étudier les lois. Tels ont été en physique les corps entourés d'une atmosphère, comme ceux aimantés, électrisés. L'étude des lois de ces atmosphères peut servir à développer et expliquer un grand nombre de phénomènes de la vie; et cela doit être, puisque la vie n'est autre chose qu'un atmosphère, ou un fluide en mouvement qui circule autour de chaque molécule animée; c'est une émanation du corps.

Autre est la vie dans un adulte, autre elle est dans un enfant; de même, autre est l'atmosphère qui entoure une masse, autre est cette atmosphère sur une partie grêle de cette même masse : les proportions d'atmosphère ne sont plus les mêmes.

Observez un fort aimant pouvant supporter le poids de quatre-vingt à cent livres, son atmosphère est très-énergique, puisqu'il attire et soutient une énorme masse; cependant cette atmosphère ne s'étend pas à une distance de plus de deux pieds. J'ai fait redresser un ressort de montre, j'en ai fait une aiguille de trente-deux pouces de long, pesant seulement douze grains; je l'ai aimantée et suspendue : alors à une distance de plus de quinze pieds elle étoit sensible et elle étoit mise en mouvement par un barreau aimanté. Il en est de même pour les conducteurs électriques dont l'atmosphère est plus étendue, lorsqu'ils sont plus longs et plus grêles.

Par cette loi de la nature les corps très-grêles ont une atmosphère très-étendue ; elle est moins adhérente, moins enchaînée à leurs molécules, que celles des corps très-massifs qui ont cette atmosphère ou émanation très-peu étendue, mais plus énergique.

Par ces lois de la nature, les corps grêles sont mis en garde par leur atmosphère contre l'attraction des masses. La masse ayant la force d'attraction qui est la force concentrique, et l'atmosphère la force d'impusion qui est la force excentrique, laquelle est la force de la vie. Ainsi dans les corps animés la vie semble être en raison directe de la ténuité des molécules constituantes de la fibre, et en raison contraire de la masse de ces mêmes molécules primitives.

Dans les corps entourés d'atmosphère, dans un aimant, par exemple, s'il étoit composé d'une foule immense de petites plaques bien adossées, et faisant une seule masse, on ne pourroit modifier l'atmosphère générale, sans modifier l'atmosphère de chacune des molécules constituantes : concevez un instant qu'une petite paillette de cet aimant participant à l'atmosphère générale, insensiblement croisse et peu à peu s'en détache ; l'atmosphère spéciale de cette paillette, devient d'autant plus particulière, qu'elle s'accroît et se détache davantage, tandis qu'elle est d'autant plus modifiée par l'atmosphère générale, qu'elle est plus unie à la masse. Ces lois expliquent, soit dit en passant, comment l'enfant renfermé au sein de sa mère, est modifié par les affections et les passions de sa mère. Les anciens étoient trop peu avancés dans les sciences de la physique, dans celle des atmosphères pour expli-

quer les sympathies et les antipathies ; leurs idées n'étoient fondées que sur l'observation et non sur la connoissance des causes.

D'après ces lois de la physique, on voit quelle est la manière d'être très-différente dont la vie se comporte chez les enfans et chez les adultes : elle est plus enchaînée, plus forte, plus fixe chez les adultes à chacune de leurs molécules constituantes ; mais chez les enfans la vie est moins adhérente, mais plus étendue, plus mobile, plus active. Ceux dont les molécules constituantes sont les plus grêles, sont les plus viables, tandis que ceux qui ont plus de masse, et qui ont la fibre plus grosse, ont souvent moins de vie. Il est beau, il est utile de retrouver dans les lois physiques des atmosphères, les lois différentes de la vie, et d'observer que la vie est en raison contraire de la masse des molécules primitives. Les enfans qui viennent au monde épais et mous ont donc souvent moins de vie que les autres, de sorte qu'il ne faut pas juger de la viabilité de l'enfant par la masse de son corps, et moins encore par la grosseur de son cerveau et de sa tête.

Les gros enfans ayant donc moins d'atmosphère, moins de vie, ont besoin de prendre dans la lumière et dans l'air plus de principes propres à soutenir et à accroître leur vie : pour les mieux élever, il faut les faire nourrir sur les lieux hauts, sur le penchant des collines, et dans des habitations bien aérées et bien éclairées : ces enfans ayant à raison de leurs grosses fibres moins d'élémens circulans, ont besoin de les retrouver dans la lumière, dans l'air et dans des alimens succulens.

Il ne faut pas croire cependant que parce

qu'un enfant est gros et volumineux, il ne soit pas très-viable.; si ses principes constitutifs, sont grêles, mais en quantité plus considérable, alors ces enfans volumineux ont plus de vie : mais la seule inspection les démontre forts, énergiques. Ils possédent une grande somme d'élasticité, ce que n'ont pas les enfans mous dont nous parlons.

De même que la somme et l'énergie des atmosphères varient dans les corps, selon l'état de l'air des saisons, et selon d'autres circonstances qui n'ont pas été encore suffisamment recherchées, de même qu'un aimant porte, tantôt plus, tantôt moins de poids ; de même la quantité de l'atmosphère qui constitue la vie dans les corps vivans, varie selon les saisons, selon l'état de l'atmosphère, et autres circonstances qui influent sur les atmosphères ou les vies des végétaux et des animaux. Ne soyons donc pas étonnés, si les saisons influent sur les atmosphères plus étendues, mais peu adhérentes des enfans, plus que sur celles des adultes. Revenons à notre objet.

Les enfans, à l'époque de l'accroissement, ont le cerveau surchargé d'une pléthore vasculaire sanguine, laquelle portée à l'excès, cause dans toute l'économie les désordres différens et les convulsions décrites ci-dessus. A cette même époque d'accroissement, les enfans ont quelquefois le cerveau d'un volume plus considérable que les autres, par l'effet d'un engorgement séreux : cet engorgement est dans tout le systême vasculaire blanc, au lieu d'être dans le systême vasculaire rouge.

Lorsque ces enfans à tête naturellement trop

volumineuse remontent à la vie par l'air pur et par les alimens succulens, leur tête, au lieu de croître de jour en jour, diminue au contraire de volume, parce qu'ils reprennent de plus en plus du ton et de l'élasticité, et que toutes les molécules de leur cerveau, de leur crâne, semblent se rapprocher et se reserrer; mais si, au contraire, l'engorgement séreux persiste à l'époque de leur accroissement et de leur dentition, cet engorgement s'accroît encore; alors la tête volumineuse n'est point brûlante : aussi les sangsues sont-elles nuisibles. Ces enfans de jour en jour s'affaissent et ne peuvent soutenir leur tête; ils évitent les mouvemens, restent couchés sur le dos, leur face est pâle, leurs membres ont peu d'irritabilité, peu de sensibilité; la vie chez eux est évidemment en moins et semble se dissoudre.

Ce qui caractérise spécialement cette maladie, c'est que le globe de l'œil est roulant; la pupille se cache sous la paupière pendant le sommeil, les yeux ouverts offrent d'une manière effrayante le blanc de la sclérotique; pendant la veille les yeux louchent fréquemment.

Il n'y a point dans cette maladie de convulsions dans tous les membres; je la place néanmoins au rang des maladies convulsives, parce que c'est une maladie du cerveau, dans laquelle les yeux sont spécialement en convulsion.

L'estomac entre quelquefois dans des contractions convulsives; les enfans ont des nausées; souvent même sans avoir pris aucuns alimens : par cet état convulsif de l'estomac et des yeux, ils ont l'air d'exhaler la vie.

Le canal intestinal, foible comme toute l'économie, livre la matière nutritive à une décom-

position spontanée, ce qui produit quelquefois un ou deux vers dans les entrailles, et fait perdre de vue la véritable cause de cette génération des vers qui réside premièrement dans la débilité du cerveau. Les déjections sont très-fétides.

Presque tous les enfans attaqués de cette maladie, meurent avec leur embonpoint, sans avoir pu recevoir aucun soulagement d'une foule innombrable de médicamens : l'ouverture de ces enfans morts n'offre aucune lésion organique à laquelle on puisse rapporter la cause de ce désastre.

Mais, aux yeux d'un véritable observateur, le cerveau n'est pas dans l'état naturel; il est d'une mollesse bien plus grande que celui des autres enfans. On trouve assez fréquemment de l'eau dans les ventricules, c'est ce qui a fait nommer cette maladie hydrocéphalie des enfans; mais, j'ai vu périr des enfans de ce désordre, sans rencontrer constamment cet épanchement auquel ou attribue cette fatale maladie.

Il faut plutôt la prévenir par un bon régime, par un air vif, que chercher à la guérir par des remèdes; il est facile à présent de sentir pourquoi cette maladie qui dépend d'une foiblesse cérébrale, est plus commune dans les villes que dans les campagnes, plus commune dans les pays humides et froids, et très-rare dans les climats chauds et secs.

On m'a offert dans le cours de ma pratique beaucoup de ces sortes d'enfans : les vésicatoires à la nuque, le séton au col, les frictions, les onctions, les purgatifs, tout a été inutile. Ce qui ma paru réussir quelquefois, lorsque la maladie n'est pas portée à son dernier degré, c'est

de faire vomir l'enfant avec l'ipécacuanha, et de réitérer les vomitifs, jusqu'à douze et quinze fois ; mais souvent encore ce remède a été inutile, en sorte que quand la maladie est très-avancée, tout moyen semble absolument nul.

Néanmoins je n'ai point perdu l'espérance, et l'on va voir comment j'ai remédié quelquefois heureusement à ce funeste état. Dans ce cas, les élémens de la pulpe du cerveau sont presqu'en dissolution. Après y avoir longtemps réfléchi, j'ai cru que le *moxa* seul pouvoit redonner à cette pulpe toute son énergie ; mais j'étois arrêté par les malheurs que de Haën disoit avoir éprouvés du feu appliqué sur la tête, dans le cours de sa pratique.

Cependant, j'étois d'autant plus étonné des événemens funestes qui avoient été la suite de la pratique de Haën, qu'Hypocrate dans ses ouvrages, recommande, dans plusieurs circonstances, de faire des brûlures sur plusieurs parties de la tête, à-la-fois ; mais par suite, comme on va le voir, j'ai découvert la cause du peu de succcès de Haën.

Il n'est point inutile ici que je rappelle qu'en 1784, j'envoyai en Égypte un de mes éleves, avec l'autorisation et même la protection spéciale du gouvernement. J'avois le dessein que le Dr. Lecointre, mon élève, visita les lacs du Natron, pour redonner à la France cette denrée précieuse dans les manufactures, et pour éviter aux chimistes des travaux inutiles et dispendieux, sur la décomposition du sel marin, que provoquoit alors l'académie des sciences : la nature fait en grand, cette décomposition dans les lacs de Natron. Ce voyage n'a pas été infruc-

tueux ; car c'est depuis que Marseille et autres villes de commerce consomment une grande quantité de cette denrée. J'avois surtout recommandé à mon élève de recueillir toutes les pratiques de médecine populaire et empirique, et de s'attacher particulièrement à celles dont l'efficacité lui seroit démontrée par l'expérience. Je croyois par ce moyen trouver encore dans le peuple quelques débris conservés par l'usage de l'ancienne science ou sagesse des Egyptiens.

La médecine est à-présent pratiquée en Egypte, au Caire, par des empiriques vagabonds, qui vont criant leurs remèdes dans les rues. Le Dr. Lecointre s'entretint avec plusieurs d'entre eux ; mais un, entr'autres, le mena chez un homme accablé de fièvre et d'une prostration de forces, dont l'origine sembloit être produite par la foiblesse et l'engorgement au cerveau : l'état du malade parut au Dr. Lecointre très-grave et même il le jugea funeste. Demain, lui dit l'empirique, le malade sera hors de danger. Alors, il lui fit brûler sur la tête deux petits tampons d'une matière ressemblante au coton ; l'un, sur la fontanelle antérieure ; et l'autre, sur la suture sagittale. Cet homme en effet, le lendemain, jouissoit de toute la plénitude de son entendement, et quoiqu'encore fatigué, il pouvoit vaquer, au grand étonnement du médecin, à quelques affaires principales.

Cette observation ne m'a point été inutile, j'en ai fait usage pour moi-même, dans une fièvre que j'eus à la suite de longues veilles et de grands travaux sur l'enseignement de la partie qui m'est confiée. Je m'appliquai un *moxa* sur la fontanelle antérieure, et je sentis tous les élémens

de mon cerveau se rapprocher, se réunir et un petit délire vague se dissipa, et la maladie qui sembloit devoir être dangereuse, fut bénigne.

Je fus persuadé dès-lors que, dans ces cas d'engorgement séreux au cerveau, ce seroit un moyen très-efficace que le *moxa* appliqué sur la tête des enfans; enfin l'occasion se présenta d'en faire usage. Un enfant de trois ans et demi, étoit gros et gras en apparence, mais pâle sans presque de sentiment: les yeux étoient louches, l'estomac rejetoit tout; l'on réclama mes soins pour cet enfant presque expirant: on le jugea comme moi sans ressource: je lui appliquai un *moxa*, fait avec un petit tampon de coton peu serré, sur la fontanelle antérieure; par ce *moxa* les symptomes les plus effrayans se dissipèrent; ensuite par des fortifians, des aromates et quelques évacuans, il fut conservé à la vie.

Depuis, je n'ai point balancé, dans ces cas désespérés, à recourir à ce moyen; je l'ai employé plusieurs fois, et j'assure que je n'ai jamais rencontré aucun accident fâcheux à sa suite, parce que j'ai soigneusement évité, comme on va le voir, ceux qui étoient arrivés dans la pratique du Dr. Haën.

Les Orientaux, et surtout les Chinois, semblent ne connoître que cette espèce de remède contre tous les maux qui les accablent. D'après cela, j'ai recherché dans Hypocrate, dans Marc-Aurèle Severin, qui a traité spécialement de cet objet, dans Pouteau, et surtout dans Thenrhine, tout ce qui est dit dans ces auteurs, de l'application et des effets du moxa.

Thenrhine surtout, médecin hollandais très-instruit, a recueilli en Chine tout ce qu'il a pu

observer en ce genre : son ouvrage n'a point été connu de Pouteau, et est postérieur à celui de Marc-Aurèle Severin. Il seroit très-intéressant de réimprimer le précieux ouvrage de Thenrhine.

J'ai observé, relativement à l'application du *moxa*, qu'on peut à son gré produire des effets plus ou moins grands, plus ou moins profonds, selon que le *moxa* est plus ou moins serré. Ainsi lorsque sur une partie, on brûle un petit tampon de coton fait en forme de bouchon, et lorsque ce tampon est très-serré, le charbon étant plus dense, la brûlure durant plus longtemps, elle est alors très-profonde, tandis qu'elle est très-superficielle si on brûle un coton peu serré : de sorte que l'on peut modifier à son gré cette espèce de brûlure.

Haen a eu le très-grand tort de ne pas faire ces brûlures avec le coton, mais de les pratiquer sur la tête avec un fer rougi à blanc, ce qui produisoit la désorganisation de la peau, puis de l'os, puis de la dure-mère, et même de la pulpe cérébrale : tout ce qui lui est arrivé de fâcheux devoit être la suite d'avoir mal pratiqué cette petite opération.

Je vais présenter une observation de brûlure légère qui a eu un grand effet, brûlure diamétralement opposée à celle par la méthode de Haën.

Une dame âgée de près de quarante ans, fut saignée du pied, d'après mon conseil : il arriva qu'une branche du nerf saphène qui passoit pardessus la veine, fut piquée dans l'opération de cette saignée : c'est un accident que l'on ne pouvoit prévoir. Depuis cette époque, madame d'A** éprouvoit des douleurs en marchant. Une de ses

terres étant située près des boues de Saint-Amand, je lui conseillai les boues contre cette infirmité : elle fut seulement un peu soulagée. Je lui proposai le *moxa*, elle s'y refusa ; mais persuadé de la nécessité de ce remède, je le proposai de la manière que je vais l'indiquer, et elle y consentit. On lui appliquoit sur le lieu de la douleur un morceau de drap, sur lequel brûloit un tampon de coton. Lorsque le tampon échauffoit fortement le drap, la peau, sous ce drap, échauffée, suintoit de la sérosité provoquée par le moxa; alors on essuyoit la sérosité, et lorsque la dame commençoit à ressentir un très-léger effet de brûlure, alors on rejetoit et le coton brûlant et le drap, pour essuyer cette humidité. Après cinq à six jours de ce remède, pratiqué le matin et soir, la malade fut complétement guérie, et marcha facilement sans éprouver la moindre des gênes, ce qu'elle n'avoit pas fait depuis plusieurs années.

J'ai appliqué sur la tête des enfans le *moxa* de cette manière extrêmement simple et nullement douloureuse : d'autres fois je l'ai appliqué un peu plus énergique, et je le conseille tel : mais j'ai toujours voulu que ce *moxa* pour les enfans fût fait avec un petit bouchon de coton très-peu serré. Mais pour les adultes, auxquels je l'ai appliqué un très-grand nombre de fois, le *moxa* étoit plus étendu et plus serré.

L'effet de cette brûlure est de porter une énergie particulière de l'extérieur à l'intérieur, et de l'intérieur à l'extérieur. En observant les phénomènes, on voit que vers le centre de la brûlure, se rendent des rayons qui semblent exhaler au dehors de la fraîcheur ; tandis que de l'extérieur

à l'intérieur partent aussi des rayons de chaleur. Par ces deux forces opposées, les élémens de la fibre se rapprochent; de-là résultent une élasticité, un ressort, une trempe des parties en dissociation, conséquemment une nouvelle vie de l'organe.

Ce moyen m'a souvent réussi, non seulement dans les cas de fièvre avec débilité de cerveau, mais dans les cas de goutte fixée sur la tête; car j'ai observé qu'en très-peu de temps, ordinairement en douze heures, au plus en vingt-quatre, elle se transporte de la tête aux entrailles, d'où l'on tache de l'expulser, ou de la transporter aux extrémités inférieures. C'est une révulsion qui prouve toute la puissance tonique de ce remède (1). Une femme pendant sa grossesse étoit affectée d'une douleur de tête si intense qu'elle appeloit la mort à grands cris. Le moxa sur la fontanelle antérieure dissipa ce mal par enchantement, mais son accouchement fut avancé de quelques semaines, ce qui prouve en même temps l'influence du cerveau sur la matrice. J'ai employé le même remède dans l'asthme humide, dont la cause me paroît dépendre de la foiblesse des membranes du cerveau : le soulagement a été plus grand qu'on ne l'auroit pu croire, quoique la guérison n'ait pas été complète.

Je suis donc autorisé à recommander l'usage de ce remède efficace dans la congestion séreuse du cerveau, et qui seul peut détruire un état, qu'aucun autre moyen souvent ne peut changer.

---

(1) *Voyez* un petit ouvrage que je viens de publier, intitulé : *Manuel des Goutteux et des Rhumatisans.*

Dans cette maladie d'engorgement séreux du cerveau, les enfans ont alors la tête énorme ; dans cette dissociation de la pulpe cérébrale, il faut en prévenir les terribles effets par tous les moyens capables de fortifier le cerveau. On fera respirer aux enfans dans la campagne, un air vif et pur : on leur donnera des nourritures animales succulentes ; on employera fréquemment les vomitifs ; on excitera des secrétions derrière les oreilles ou à la nuque du col. Vanswieten prescrit dans ce cas d'appliquer sur la tête un large emplâtre composé de neuf parties d'emplâtre de mélilot, et d'une partie d'emplâtre vésicatoire. On fond le tout ensemble, on l'étend sur de la peau, et on l'applique sur la tête, après avoir rasé les cheveux ; ce remède agace la peau, dit Vanswieten, sans produire des vessies. Quand on lève cet emplâtre, on tire une grande quantité de rosée animale. J'ai vu cet emplâtre produire quelquefois des vessies, comme celui des cantharides ; l'enfant n'en étoit pas plus soulagé, et j'ai été forcé d'en venir au *moxa*. Il est d'autres circonstances où l'on peut tirer partie de ce remède, comme dans l'engorgement de l'articulation du trocanter et dans la sciatique nerveuse.

On peut donc modifier à son gré les effets du *moxa*, depuis la simple chaleur avec transsudation jusqu'à la brûlure plus ou moins profonde. Mais on ne recueille souvent les effets de cette brûlure qu'après plusieurs jours de son application.

CHAPITRE XXXIV.

De la Pamoison des Enfans.

L'INSTINCT, les passions, l'entendement, sont trois manières d'être de la vie qu'on doit distinguer et séparer. Trois parties différentes du système nerveux opèrent leurs phénomènes différens : on ne peut bien connoître leur nature et leur mécanisme, qu'en s'attachant spécialement à l'étude des développemens de l'économie tant des enfans que des jeunes animaux ; l'instinct, les passions et l'entendement, se développent successivement. L'instinct existe après la naissance, les passions se développent ensuite, et l'intelligence arrive la dernière.

Les anciens, guidés par la seule observation, avoient placé dans l'homme trois différentes ames, trois sortes de vie : l'une, qu'ils appeloient vie ou ame sensitive, l'autre ame ou vie conçupiscible, et l'autre vie ou ame intelligente : ils plaçoient l'une dans le bas-ventre ; l'autre, dans la poitrine ; et la troisième, dans la tête. Mais ils avoient eu tort de ne pas placer une autre ame, une première vie, un agent primitif, savoir l'instinct, dans tous les ressorts, et dans tous les muscles qui servent à mouvoir la machine animale, et à la préserver des désordres que peuvent lui causer les agens extérieurs. On pourroit donc admettre quatre sortes d'ames dans notre économie.

L'instinct, dans les animaux, dépend de leur

structure, de laquelle dérive un exercice propre et spécial des organes de chaque animal.

Les anciens n'avoient pas assez approfondi l'anatomie; leur physique et leurs connoissances sur les atmosphères des corps n'étoient pas assez avancées : ils n'avoient pas assez distingué les divers systêmes de l'économie, leurs atmosphères et le mouvement propre à chacun de ces atmosphères. Les modernes même, quoique plus avancés, le sont encore peu en ce genre. Ils n'ont pas assez distingué les différentes espèces de nerfs de l'économie, et leurs phénomènes différens. Le citoyen Cabanis, professeur de l'école de médecine, vient de publier un ouvrage intitulé : *Rapports du physique et du moral de l'homme*; la bonne direction de cet ouvrage philosophique avancera nos connoissances, et dirigera mieux nos recherches dans l'étude de la vie.

La première chose qui existe dans les animaux, c'est l'instinct. Les animaux ont l'instinct, parce qu'ils ont la sensibilité; car une partie étant irritée, les autres viennent à son secours, selon leur rapport, et dans chaque animal, le secours de l'instinct est différent. Le lion, le chat qui viennent de naître, sont-ils piqués en quelque partie? ils développent leurs griffes aussi bien que le vieil animal de leur espèce. Voyez ces mêmes griffes au vieil animal, à qui on les a coupées habituellement, quoique par l'expérience, il ait appris qu'elles lui sont inutiles, néanmoins dès qu'il est irrité, il développe, par un mécanisme inné, ses griffes coupées, tout inutiles qu'elles sont. Ces mouvemens sont véritablement l'instinct, et si on les appelle idées, il faut les appeler idées instinctives ou organiques;

elles existent dans chaque animal et dépendent de sa structure. Ainsi le chevreuil, à sa naissance, le petit veau, irrités, font, d'après leur mécanisme, les mêmes mouvemens de défense que s'ils avoient des cornes. L'instinct est donc dans les organes moteurs : il ne réside point dans les organes des passions ; ni dans ceux de l'entendement. Ce n'est que lors des développemens de l'économie, que naîtront dans la suite les deux autres facultés des passions et de l'entendement. Ainsi l'instinct, effet de l'organisation, produit des effets qu'on appellera si l'on veut idées instinctives, idées innées, lesquelles sont les produits mécaniques des organes qui viennent au secours les uns des autres pour se défendre, et cela en raison de la liaison qui existe entr'eux. Il n'y a que l'anatomie qui pourra débrouiller ce qu'une metaphysique-théocratique a profondément obscurci.

Tous les animaux apportent donc, en venant au monde, un instinct propre et différent, selon leur organisation propre, ce qui sert à les conserver et défendre. Mais par la suite, l'instinct, les passions, l'entendement, se développent et se perfectionnent les uns par les autres, et se mettent chez l'homme en une harmonie qui l'élève bien au-dessus de tous les animaux répandus sur ce globe.

Les passions ne se développent que quelque temps après la naissance : leur siége n'est pas dans les organes moteurs ; mais il est dans un organe nerveux répandu dans l'intérieur du bas-ventre et de la poitrine, qu'on appelle le grand sympathique. Quant à l'entendement, il n'est point de mon objet de parler ici de son siége.

Ces grandes distinctions vont servir à éclairer

plus qu'on ne pense, les phénomènes des différentes sortes de vie que nous possédons. L'impulsion est aujourd'hui donnée ; elle ne peut s'arrêter jusqu'à ce que la curiosité de l'homme philosophe soit satisfaite, jusqu'à ce qu'il ait connu parfaitement le mécanisme de son instinct, de ses sensations, de ses passions et de son entendement. Cette connoissance, fondée sur l'anatomie comparée et raisonnée, portera l'homme à une perfectibilité indéfinie ; il pourra se faire un instinct d'une perfection inouie, il pourra coordonner les mouvemens de ses passions et de son entendement. L'éducation de l'instinct est surtout celle que le sauvage se donne pour satisfaire ses besoins ; en société l'homme civilisé ne le perfectionne que pour ses plaisirs.

L'étude de la pamoison tient plus qu'on ne l'imagine, à l'étude de la marche première des passions. Un observateur philosophe et anatomiste peut, dans les pamoisons des enfans, lire le mécanisme des passions naissantes, et en prévoir les effets futurs, si l'éducation ne venoit pas mettre en harmonie les passions et l'entendement.

Les passions sont des appétences pour ce que l'homme croit utile à sa conservation ou à ses plaisirs.

L'enfant, dont l'entendement n'est pas encore formé, n'a nulle idée des représentatifs de ses besoins : il ne cherche alors que les purs et réels besoins, il ne connoît pas la valeur des représentatifs de l'aliment ; il ne veut que des nourritures pour satisfaire son appétit, et des joujoux pour exercer ses mouvemens et pour satisfaire ses sens : ses appétences, ses passions sont d'autant plus violentes, qu'il ne fait encore aucun calcul,

aucun exercice d'entendement propre à les modérer ; ce n'est qu'avec le progrès du temps et de l'expérience, qu'il apprend à distinguer que dans ce qu'il appéte et desire le plus violemment, est souvent un mal ; là une certaine nuisance, est quelquefois cachée : ce n'est que quand il commence à comparer et à juger, qu'il peut modérer ses desirs. Mais pour faire des réflexions, il est obligé de projeter le fluide des nerfs dans d'autres parties que dans celles des passions, car l'instinct, les passions, l'entendement s'opèrent dans des parties différentes.

Les passions, les desirs se font par une espèce d'absorption à l'intérieur, du fluide nerveux sur le sympathique; puis il fait réaction dans les organes moteurs propres à enlever ou écarter l'objet de la passion. Il y a donc à l'intérieur un point d'appui sur lequel vient se porter le fluide nerveux absorbé, lequel produit ensuite réaction.

Lorsqu'un enfant desire quelque chose avec violence, s'il rencontre un obstacle, il cherche à employer une somme de force énorme pour l'écarter, mais le fluide, porté intérieurement, peut accabler le point d'appui et l'étouffer, alors l'action intérieure trop impétueuse d'un fluide élastique suffoque et arrête tous les mouvemens de la vie ; l'enfant devient violâtre ; il peut alors périr ; c'est une espèce d'asphyxie ; les mouvemens du cœur, du poumon, du diaphragme, sont suspendus, l'irradiation du fluide nerveux du centre à la périphleurie n'obéit point à sa volonté, il en est accablé.

Cet accident n'arrive qu'aux enfans très-sanguins, et très-irritables, ou très-nerveux et excessivement colères.

Quel but doit on se proposer? C'est de déterminer le fluide nerveux à se porter avec moins d'abondance vers un seul point d'appui, c'est de partager sa direction.

Si l'on pouvoit faire diversion au fluide amassé en le dirigeant ailleurs par quelques petites réflexions qui partageroient ses directions, alors ces partages produiroient moins cette somme d'action impétueuse sur un point.

Les nourrices emploient deux moyens pour faire revenir de cet état les enfans : les unes jettent de l'eau froide à leur figure ; mais j'en ai vu un qui fut prêt à périr par cette mauvaise pratique, qui refoula davantage à l'intérieur le fluide nerveux. L'autre moyen consiste à fustiger l'enfant : alors la peau étant irritée, le fluide nerveux arrive à la surface au secours de l'irritation, et l'intérieur étant déchargé d'autant, la suffocation cesse, et les mouvemens vitaux sont rétablis dans leur ordre.

Cet emploi de la fustigation pour remédier à des effets dépendant de l'organisation, m'a toujours paru bizarre et presque barbarre : d'ailleurs ces moyens produisent un grand mal, en ce qu'ils rendent les enfans sujets à des terreurs involontaires, auxquelles ils ne sont déjà que trop disposés, terreurs qui impriment quelquefois dans l'organisation, des traces qui se conserveront toute la vie, et qui rendront l'individu très-malheureux. On doit employer des moyens physiques et moraux. Les moyens physiques consistent à baigner de temps en temps ces enfans, et à leur faire sur tout le corps de petites frictions huileuses : mais, lors des accidens, il faut leur faire des frictions sèches sur la poitrine,

le bas-ventre, et sur le dos. Quant aux moyens moraux, ils consistent à caresser beaucoup les enfans, à se mettre à leur portée, et à leur faire adroitement trouver quelque petit mal dans ce qu'ils desirent le plus, de manière à les mettre en garde contre leur propre volonté; c'est ainsi qu'il faut éduquer les premières traces de l'intelligence et du jugement; alors quelques petites réflexions, néanmoins très-obscures, suffiront pour modérer leurs desirs, ce qui donnera à leur volonté quelque modération, ce qui fera diversion au fluide nerveux; c'est par ces moyens différens, tant physiques que moraux, que j'ai remédié à cet accident qui, chez quelques enfans, étoit très-fréquent et si alarmant, que les parens les plus tendres, fustigoient avec regret leurs enfans, ce qui leur imprimoit une terreur dont les suites pouvoient être très-dangereuses.

CHAPITRE XXXV.

Des Maladies aiguës et inflammatoires des Enfans.

La chaleur est le grand moyen par lequel les développemens de notre économie s'accomplissent. Aux époques de l'accroissement, il se produit quelquefois une chaleur si grande qu'on est alarmé; on croit que c'est un désordre qui va détruire

une frèle machine, tandis que ce n'est qu'une impétuosité qu'il ne faut que modérer et non pas contrarier. Se plaindre de quelques maladies aiguës de l'enfance, et de quelques accès de fiévre avec une chaleur extrême, c'est regarder comme un désordre dans la nature, les chaleurs quelquefois excessives de l'été, chaleurs cependant nécessaires pour mûrir les fruits. La chaleur s'oppose à la viscosité du sang, et lui donne la fluidité nécessaire pour alonger les capillaires.

Il faut, autant qu'il est possible, appliquer les lois de la physique à notre économie, et surtout les lois des atmosphères et des corps invisibles et intactiles. On sait qu'une barre de fer s'alonge par la chaleur, parce que le calorique invisible en divise les élémens constituans. Ce même calorique dans l'intérieur de l'économie, sert à faire croître les animaux comme il fait croître les végétaux, et alonge les minéraux.

Je ne veux point ici quitter cet objet sans parler d'une expérience que j'aurois dû rapporter à l'article de l'application du froid sur le corps des enfans. Prenez une barre de fer rougie, et la plongez rapidement dans la neige et l'en retirez; le calorique refoulé à l'intérieur produit l'alongement de la barre : mais si cette barre n'a pas une certaine épaisseur, elle ne s'alonge point, mais elle perd son calorique. Ceci nous conduit à ne pas appliquer le froid à la surface du corps des enfans, mais à suivre le précepte de Galien, qui disoit qu'il falloit couvrir et tenir chaudement les petits enfans, et que ce n'étoit que de dix-huit à vingt-cinq ans, qu'on pouvoit plonger un instant les jeunes gens dans

l'eau froide, pour leur donner des forces intérieures, et leur faire acquérir tout le reste possible de leur développement.

Les fièvres aiguës des enfans développent bien plus de chaleur que celles des adultes, parce que proportion gardée, les enfans ont plus de vaisseaux artériels et capillaires sanguins, avec lesquels le calorique est spécialement en affinité.

Mon intention n'est pas ici de donner beaucoup de détails sur les maladies aiguës et inflammatoires des enfans; mais d'établir des principes propres à en développer les causes. La médecine moderne, fait aujourd'hui beaucoup trop d'espèces et de sortes de maladies, ce qui éloigne les jeunes médecins de porter leurs vues sur les grands principes généraux qui rallient tous les détails.

Dans les maladies aiguës et inflammatoires des enfans, il se fait des fluxions aiguës sur différens viscères, sur différens organes : ces fluxions tantôt ont un caractère sanguin, tantôt un caractère membraneux, tantôt pituiteux, etc.; il faut remonter à la cause, sans quoi on feroit un *in-folio* de toutes les espèces et variétés de ces symptomes. Il ne faut jamais perdre de vue l'accroissement dont l'effet capital est à la tête : mais les réactions du principe élastique de la vie s'opèrent sur un systême ou sur une cavité, ou sur un viscère, ou sur un fluide : sans cette attention, on perd de vue la cause et l'on ne s'attache qu'au symptome, et l'enfant devient victime de cette médecine symptomatique bannale.

Dans toutes les maladies aiguës des enfans, jusqu'à l'âge de sept ans, quel que soit le symptome qu'elles me présentent, je commence tou-

jours par faire ouvrir la bouche aux enfans, et considérer l'état de leurs gencives : par cet examen, je connois quelle est la somme des efforts pour l'accroissement, et je rappelle à ces mêmes efforts, l'attention qui seroit déterminée vers le symptome qui seul alarme.

J'ai vu, dans ces cas, tantôt des fluxions de poitrine aparentes, tantôt des prostrations épouvantables de force, avec un caractère d'inflammation et de putridité ; tout cela étoit l'effet de l'engorgement au cerveau, et parmi une foule immense d'exemples, j'en vais citer un seul.

Le fils du sénateur G....., âgé de cinq ans et demi, étoit en une belle campagne : tout-à-coup il fut foudroyé par une fiévre brûlante et une prostration de force, accompagnée de délire et de mouvemens convulsifs alarmans. Le chirurgien appelé vouloit donner le quinquina, les fortifians, pour relever les forces, soit disant abattues; il pronostiqua la mort, refusa de se charger de l'enfant. On recourut à moi. Je calmai les parens très-consternés, et j'annonçai que ce n'étoit probablement qu'une crise de croissance. J'arrive auprès de cet enfant, je le trouve brûlant et accablé, comme on me l'avoit annoncé, et avec des mouvemens convulsifs ; je lui fais ouvrir la bouche, je vois un gonflement inflammatoire considérable dans les gencives. C'étoit le soir que je le vis ; j'appliquai une sangsue derrière chaque oreille ; tous les accidens aussitôt se dissipèrent par merveille ; le sang, par les deux petites piqûres, coula en grande quantité, pendant son sommeil qui dura toute la nuit ; le lendemain à son réveil, à la fatigue près, il étoit dans son état de santé ordinaire. Certainement par

tout autre moyen, tel que le kina et les fortifians, l'enfant auroit succombé. On a commis beaucoup d'erreurs de ce genre, et l'on n'a pas assez vu que les symptomes énergiques qui se présentent quelquefois, ne sont que des efforts de la vie pour l'accroissement et l'alongement des vaisseaux.

Les fièvres éruptives sont plus communes dans l'enfance qu'à tout autre âge, elles s'annoncent souvent par cette chaleur extrême, dont le siége primitif est dans les vaisseaux sanguins et capillaires. Débarrassez le cerveau, toutes ces maladies deviennent bénignes, comme j'en rapporterai plusieurs exemples à l'article de la petite-vérole.

CHAPITRE XXXVI.

De la Nécessité de nourrir les Enfans plus que les adultes dans les maladies aiguës.

LA gourmandise qu'on reproche aux enfans, est une appétence, une passion, effet de leurs besoins; et rien n'est plus ridicule que de s'occuper trop à la réprimer, comme aussi il est dangereux de trop la satisfaire; cependant entre les deux excès, s'il en falloit choisir un, ce seroit le dernier que je préférerois. Toutes les passions des enfans se portent capitalement sur des alimens; car, comme je l'ai dit, ce n'est qu'après un très-long temps qu'ils connoissent

la valeur des représentatifs de toute espèce et qu'ils les recherchent. Cette connoissance et la prévoyance n'appartiennent qu'à l'âge mûr.

Dans une maladie aiguë, on fait très-bien, pendant vingt-quatre à trente-six heures, de laisser faire diète à l'enfant, et de lui donner des boissons aqueuses, délayantes et non nourrissantes; mais après deux ou trois jours de maladies aiguës, surtout de celles qui sont l'effet de la croissance, l'enfant demande des alimens, et il faut lui en accorder, afin que l'action vitale ne s'épuise pas. Quoiqu'il règne encore un peu de fièvre après ces grands efforts, on doit ne la regarder que comme on considère les mouvemens des ondes, immédiatement après les orages.

Les époques de maladie ne doivent donc pas être pour les enfans des époques d'abstinence, comme pour les adultes; et ce n'est pas ici qu'il faut opposer que les alimens nourrissent la fièvre; l'abstinence au contraire exalte les maladies des enfans; elle altère la matière nutritive, et souvent elle produit une nouvelle maladie chronique, plus grave que la première.

Je fus appelé un jour pour voir deux enfans d'un père célèbre et malheureux par la révolution; l'un étoit âgé de six et l'autre de sept ans, tous deux étoient tombés malades au Prytanée; le médecin avoit prescrit une diète sévère : la fièvre, d'aiguë devint chronique : ces deux enfans tombèrent dans la maigreur et dans la décomposition de leurs fluides; les humeurs devinrent acrimonieuses; les dents, chez tous deux, se déchaussèrent : on ne leur accordoit à tous deux qu'un peu de nourriture végétale; on leur don-

noit à grandes doses des sucs antiscorbutiques. On n'avoit pas vu que ce qu'on avoit cru maladie, n'étoit qu'un effort de la nature, et on avoit, par la méthode employée, créé une maladie réelle. Je fis cesser les antiscorbutiques qui donnoient aux humeurs plus d'acrimonie encore ; j'ordonnai que ces enfans fussent conduits en plein air, et qu'on leur accordât des nourritures animales succulentes qu'ils dévorèrent d'abord ; je fis supprimer tous les remèdes et en peu de jours, les apparences d'un scorbut produit par la diète et les antiscorbutiques, furent dissipées, et ces deux beaux enfans furent rendus à leur fraîcheur naturelle ; ce qui me rappelle une très-belle page sur le scorbut écrite dans le voyage de long cours de Lapeyrouse : il y prouve que les vraies causes du scorbut sont les mauvaises nourritures, et que les vrais antiscorbutiques sont les nourritures animales fraîches et succulentes.

On peut donc établir en principe, que les enfans, même malades, ont besoin de plus d'alimens que les adultes ; on doit leur en donner proportion gardée davantage ; car de ce qu'un enfant ne meurt pas en prenant très-peu de nourriture, il ne faut pas conclure que ce peu de nourriture vaille mieux à sa santé. J'ai déjà dit que ce qu'il en faut purement pour vivre est très-modique, mais que le superflu sert à fortifier et à améliorer la vie.

C'étoit autrefois une manie de ne donner que peu d'alimens aux enfans ; pour ne pas leur faire, disoit-on, des humeurs, on leur refusoit le nécessaire, mais surtout aux jeunes filles, à dessein de leur procurer une taille svelte ; par-là on en

faisoit des êtres foibles et infirmes dans tout le reste de leur vie. J'en pourrois citer un illustre exemple. Mademoiselle d'Artois, à la suite de l'inoculation, eut de la fiévre; elle auroit eu besoin de nourritures animales succulentes; les alimens l'auroient calmée : elle est morte de marasme et de faim. C'étoit chez les grands, surtout, qu'existoit cette crainte de donner aux garçons des indigestions; et aux filles, de gros ventres. J'ai conservé beaucoup d'enfans en ordonnant de les bien nourrir.

Je suis éloigné de vouloir qu'on gorge d'alimens les enfans; mais je desire qu'on leur donne ce qu'ils digèrent. La nature a besoin d'alimens pour croître, et il y a une grande différence, entre gorger les enfans, et ne leur donner que ce qu'il leur faut pour vivre. Le juste milieu consiste à leur donner ce qu'il faut pour croître et se fortifier. En général, on a trop jugé jusqu'ici l'âge de l'enfant comme l'âge adulte; et ces infortunés petits êtres avoient besoin d'un défenseur de leur vie et de leur santé.

A la suite, ou lors des grands efforts pour la croissance, si l'économie ne possède pas assez de matière nutritive, la vie s'épuise, les solides sont relâchés, et les humeurs sont décomposées; de-là résulte vapescence, c'est-à-dire, échappement du principe élastique vivifiant les solides et les fluides; alors une très-rapide croissance devient quelquefois funeste. Ainsi, nous voyons au printemps quelques végétaux pousser rapidement un jet, et périr en croissant. On sent que dans ces cas, il faut surtout fournir à l'économie animale une nourriture très-facile et très-succulente; il faut donner à l'enfant quelques

toniques propres à rallier les élémens de la fibre, propres à arrêter son alongement trop rapide. Des bains astringens et des astringens à l'intérieur, et des alimens succulens sont les moyens propres à modérer et favoriser tout à-la-fois une croissance désordonnée.

CHAPITRE XXXVII.

Des Désordres qui troublent les Fonctions de la poitrine chez les Enfans. — Du Moyen de les réparer, et de perfectionner cet organe.

Le poumon est composé de vaisseaux sanguins et d'un autre ordre de vaisseaux destinés à recevoir l'air pour le décomposer, pour le digérer. Quelques-uns des principes de l'air s'unissent au sang et vont ensuite, dans le cerveau, faire secrétion de l'élément premier de la vie. S'il est un moyen d'alonger la trame de nos jours, il existe dans l'art d'amplifier la poitrine et de donner le plus grand développement à l'organe pulmonaire, afin qu'il recoive plus d'air, afin qu'il le décompose mieux et qu'il fournisse en plus grande quantité le principe de la sensibilité, de l'irritabilité, enfin le principe de la vie.

Les différentes parties de notre économie ne sont pas chez tous en un même rapport les unes relativement aux autres. Chez les uns, la tête a trop peu de volume par proportion aux autres parties. Chez d'autres, la poitrine n'a pas assez d'ampleur pour le reste de l'économie. Chez

d'autres enfin, c'est le bas-ventre qui a trop peu de capacité ; alors le foie n'a pas assez d'ampleur ou secrète trop la bile ; et lorsque l'époque du développement de l'un ou l'autre organe est arrivé, la partie naturellement trop étroite ne pouvant supporter toute l'action de la nature, qui cherche à s'accroître et à s'étendre, cette partie trop foible, trop étroite, éprouve une foule de désordres ; c'est alors que chez les uns arrive la phthisie du poumon ; chez d'autres, celle du foie. La première peu après la puberté accomplie, l'autre, à une époque plus éloignée.

Il y a des familles où certains désordres sont héréditaires, en raison de la structure propre à ces familles. J'en ai connu plusieurs chez lesquelles la plupart des individus ne passoient pas de quarante à cinquante ans, parce qu'à cette époque à laquelle le foie se développe, cet organe étant trop peu volumineux, ou secrétant naturellement trop de bile, il résultoit inflammation et phthisie du foie. J'ai conseillé, pour un enfant d'une pareille famille, l'éducation dans des pays froids, et les bains et les frictions huileuses sur le bas-ventre, et un régime humide et végétal.

Dans d'autres familles, la poitrine est trop étroite, et la plupart périssent avant l'âge de trente ans.

Il semble qu'en formant un individu, la Nature ne distribue pas les proportions des différentes parties dans un rapport constant ; chez les uns, ses distributions sont plus inégales que chez les autres ; si même d'un côté elle fortifie davantage une partie, c'est toujours aux dépens d'une autre.

On s'est trop peu occupé de rechercher les pro-

portions que doivent avoir entr'eux les divers organes d'un enfant. On ne s'est point assez attaché à connoître l'organe foible, et d'après cette connoissance, à trouver les moyens de le fortifier, ou de le développer, ou de le préserver des désordres dont il est menacé par une structure et par une constitution héréditaire.

Voyons donc s'il n'existe pas des moyens de donner au viscère élaborateur des élémens de la vie, un développement que ne comporte pas quelquefois son organisation naturelle. Si ce moyen existe, comme j'espère le prouver ci-après, il est de la plus grande importance de s'y attacher.

Il est difficile de porter dans la cavité du poumon d'autres remèdes internes que l'air, mais le choix de l'air importe à la santé. Je sais qu'on a fait respirer aux adultes des gaz qui ont singulièrement modifié le poumon et l'économie entière, et même les affections morales ; mais ce sont des moyens qui n'ont d'effet que momentanément : ce sont encore des expériences peu connues, dont les effets sont peu constans, et qu'il est impossible d'employer pour les enfans.

On peut modifier l'organe pulmonaire par l'air qu'on lui fait respirer; mais il est d'autres moyens de favoriser le développement de cette cavité et de ses membranes, et de lui donner plus d'ampleur, conséquemment d'en donner au poumon lui-même.

On observe que ceux dont la poitrine est large et très-ample, sont destinés à vivre plus vieux, que ceux chez lesquels la Nature a été avare de cette proportion. — Ceux dont la poitrine est ample et large, mangent davantage et

digèrent mieux. Il semble donc que les deux digestions, savoir celle des alimens dans l'estomac et celle de l'air dans les poumons, soient en rapport les unes avec les autres. Les alimens, bien digérés, fournissent à la lymphe et au sang les matières de toutes leurs secrétions. L'air uni au sang, fournit dans le cerveau la substance invisible du principe de la vie, savoir de l'électrique, du calorique et de l'hydrogène.

A la naissance, le poumon est peu développé; l'enfant qui naît a besoin de chaleur et d'une portion d'air, car il peut même se passer quelque temps de la très-grande partie de celui qu'il reçoit immédiatement après être né. Ce qui explique comment des enfans ayant été enfouis dans des tas de blé ou dans la terre, immédiament après leur naissance, ont été trouvés vivans plus de six à huit heures après. Il faut peu d'air à l'enfant nouveau-né, surtout s'il est foible et né avant terme. Si l'enfant nouveau-né a conservé la vie pendant plusieurs heures, étant renfermé dans la terre ou dans un tas de blé; il n'est pas étonnant que des animaux nouveau-nés plongés dans l'eau, aient conservé la vie pendant longtemps, ainsi que l'avoit expérimenté M. de Buffon; mais ce grand homme, trop foible en connoissances anatomiques et physiologiques, a tiré, de son expérience, des conclusions fausses; car de ce qu'un animal a pu vivre dans l'eau quelque temps après sa naissance, on doit seulement en conclure que les animaux nouveau-nés peuvent, pendant quelque temps, respirer très-peu d'air; mais on n'en doit pas conclure qu'ils puissent devenir propres à vivre dans l'eau.

C'est dans les trois premières années de la vie qu'il faut surtout aider le développement de la cavité de la poitrine, parce que c'est à cette époque que le poumon peut mieux se développer. Toutes ses membranes sont alors plus susceptibles d'extension.

A l'époque de l'accroissement ou de la dentition, les membranes du cerveau sont irritées, et cette irritation se propage aux membranes de la poitrine des enfans ; de-là viennent alors ces oppressions de poitrine, ces toux, ces fluxions catarrales auxquelles on remédie mal, en portant uniquement ses vues à la poitrine : l'inutilité des remèdes vient de ce qu'on ne remonte pas à la cause, à l'irritation de la dure et de la pie-mère dans le cerveau.

L'organe aérien est peu développé chez les enfans : la glotte, chez eux, n'a que la moitié du diamètre qu'elle aura dans la suite, ce qui gêne le passage de l'air. Par proportion elle est plus foible et plus molle que chez les adultes. De-là vient qu'elle est et plus facilement et plus fréquemment le sujet de fluxions ou de métastases plus que dangereuses chez les adultes, en raison de l'organisation différente. Mais si à ces causes, qui rendent l'organe aérien des enfans plus fréquemment un objet de désordres, se joignent encore le froid ou l'humidité de certains climats, comme dans l'Allemagne, dans l'Ecosse et dans l'Amérique septentrionale ; si dans nos climats plus tempérés et plus doux, une saison devient plus froide et plus humide que de coutume, si, dis-je, à toutes ces causes se joint une constitution épidémique et catarrale, les enfans périssent en grand nombre de cette

maladie des voies aériennes, qui a été appelée dans l'Ecosse, le *croups* : les enfans en périssent, d'autant plus rapidement, qu'ils sont plus jeunes, parce qu'alors la glotte est par proportion plus étroite. La membrane interne de toute la trachée-artère, est alors engorgée et gonflée par la fluxion, ce qui retrécit encore les voies aériennes : alors les enfans meurent comme s'ils étoient asphyxiés ou suffoqués. L'anatomie ne montre souvent aucun signe d'inflammation, mais seulement un gonflement fluxionnaire de la membrane qui tapisse tout l'organe aérien. Dans cette terrible maladie, l'art du médecin se réduit le plus souvent à un pronostic funeste.

Mais heureusement ces affections graves de l'organe aérien ne sont pas aussi fréquentes que celles des membranes qui tapissent la poitrine et enveloppent le poumon, ce qui constitue un autre genre de maladie qui est également en rapport avec l'irritation des membranes du cerveau.

D'autres fois, les glandes du col se gonflent ; et par sympathie, toutes celles de la poitrine se gonflent aussi. Mais l'engorgement de la poitrine a-t-il son siége dans les vaisseaux sanguins ? alors cette pléthore dans le poumon dépend de celle qui est à la tête, et flue vers la poitrine. On sent qu'alors c'est en diminuant la pléthore survenue au cerveau, qu'on calmera l'irritation des membranes de la poitrine.

Il est difficile de distinguer la cause de ces différentes affections qui ont des symptomes communs, et qui exigent des traitemens différens. La pléthore sanguine, la pléthore séreuse, les affections catarrales sont quelquefois confon-

dues, et prises les unes pour les autres; ces sortes d'erreurs sont funestes. D'autres fois la transpiration insensible, très-considérable à toute la surface du corps, est répercutée vers le poumon. Il est de la plus grande importance de rechercher les causes de ces affections différentes de la poitrine des enfans, pour y remédier diversement selon la diversité des causes.

La pituite, comme le pensoient les anciens, est secrétée des membranes du cerveau; de-là, elle se répartit dans toute l'économie. Dans le cerveau, sont des membranes de différens ordres qui font cette secrétion aqueuse qui se propage dans tout le corps. Lorsque l'année, froide et humide, produit des constitutions catarrales, les enfans sont les premiers attaqués, ils ressentent les premiers effets de ces constitutions funestes à l'économie, parce que les membranes de leur poitrine sont plus foibles et n'ont pas encore acquis un développement suffisant pour réagir et repousser le principe ennemi.

Concluons ici qu'il faut donner à la poitrine des enfans son plus grand développement, surtout dans les climats humides et froids. Il faut fortifier cet organe, mais plus spécialement chez ceux qui sont nés avec des dispositions de foiblesse héréditaire de cette partie: mais comme les affections de la poitrine sont capitales chez les enfans, et qu'il est souvent trop tard pour y remédier, il faut surtout préserver cet organe de toute influence funeste, en le fortifiant de bonne heure.

La tête étant donc l'organe d'où partent la plupart des affections de la poitrine, c'est vers la tête qu'il faut porter son attention première

lorsqu'on veut fortifier la poitrine des enfans ; car en proportion qu'on donne de l'énergie à toutes les membranes de leur cerveau, en même proportion, ensuite on peut favoriser le développement de la cavité de la poitrine.

On observe que ceux qui deviennent phthisiques ont commencé, dans leur enfance, par avoir des rhumes de cerveau très-fréquens, parce que les membranes de la tête, naturellement foibles et secrétant la pituite, faisoient secrétion, en raison de leur foiblesse, d'une trop grande quantité de sérosité saline.

Pour fortifier donc la poitrine des enfans, on commencera par fortifier toutes les membranes de la tête : pour cet effet, on applique de temps en temps un petit bandeau sur le front des enfans, sur l'arcade sourcilière ; on le charge d'un corps gras aromatique ; on met sur la tête un peu d'huile chaude, on l'essuie, et ensuite on porte de la chaleur, au moyen de farines chaudes et arrosées d'un peu d'eau spiritueuse. Alors les membranes du cerveau sont fortifiées par ces applications huileuses, et vivifiées par la chaleur et le principe aromatique.

On croit que, pour fortifier la tête des enfans, il faut toujours la tenir découverte ; c'est une erreur. Il ne faut pas craindre d'exposer quelquefois la tête des enfans à l'air ; mais le moyen propre à faire supporter à la tête d'un enfant le grand air, c'est l'application, de temps à autre, du calorique, des desséchans, des onctueux et des aromatiques.

Après avoir porté ses vues vers la tête, pour fortifier la poitrine, c'est ensuite vers la poitrine même qu'il faut diriger ses soins pour agran-

dir sa cavité. On doit employer pour lui procurer un plus grand développement, les mêmes topiques onctueux et les mêmes frictions huileuses qu'on emploie avec tant de succès dans les maladies aiguës de la poitrine des enfans. On a toujours observé que les onctueux et les huileux calment les membranes irritées, et qu'ils secondent le développement des parties sur lesquelles on les applique.

Dans les campagnes, on fait un fréquent usage de ces topiques sur la poitrine des enfans; on fait des espèces de cérats avec le suif et l'huile qu'on aromatise avec le thym, le serpolet, la marjolaine, la cannelle ou le girofle. Ce moyen, qui réussit si bien dans les maladies aiguës de la poitrine des enfans, réussit également chez les adultes, dans les cas de maladies aiguës et membraneuses. Les topiques huileux et les onctions aromatiques sont surtout indiqués dans les maladies catarrales, épidémiques, même chez les vieillards affectés d'une pituite âcre et saline. Par ce moyen, en procurant une expectoration plus facile, on fortifie le poumon, et l'on remédie bien plus promptement à tous les désordres. On fond de la moelle de bœuf, on y met du fenouil en poudre, on en fait des frictions sur la partie extérieure et postérieure de la poitrine, et par ces moyens répétés de temps en temps, et dont l'effet est plus sensible chez les enfans, parce que leur peau est plus absorbante, on calme l'irritation des membranes; elles s'étendent davantage et se fortifient, ce qui opère le développement du poumon.

J'ai donné mes soins à plusieurs enfans dont les mères étoient mortes phthisiques; mais, entre

autres, à un garçon dont la mère étoit phthisique lorsqu'elle en devint grosse : deux filles avoient succombé sous cette maladie, l'une à neuf et l'autre à onze ans : cet enfant sembloit plus destiné à devenir victime que les autres. J'ai eu soin qu'on l'élevât dans un lieu aéré, mais en campagne de plaines et dans un pays de terres argileuses, qu'on appelle terres fortes : je faisois frotter fréquemment sa tête, sa poitrine, tantôt avec du beurre frais, tantôt avec de la moëlle de bœuf ou du baume nerval : d'autres fois, dans un pot chauffé par le moyen de l'eau bouillante qu'on renversoit ensuite, je faisois mettre de petits linges fins, sur lesquels on recevoit du lait de vache ou de brebis, qui avoit depuis peu de temps mis bas. Je faisois appliquer ces linges tièdes sur la poitrine, ensuite on les recouvroit d'autres linges chauds. J'eus soin qu'aucune ligature ne gênât la poitrine. On faisoit vomir de temps à autre, de mois en mois. J'eus soin qu'on donnât de bonne heure des sucs animaux. Je faisois frotter fréquemment d'huile chaude le tour de son col, le derrier de sa tête, la mâchoire, la face, la poitrine et le dos. On tenoit le ventre libre. Par tous ces soins, dont la nourrice s'occupoit avec une tendresse vraiment maternelle, cet enfant a acquis une force et une énergie à laquelle il n'étoit pas destiné par son organisation. Arrivé aujourd'hui à l'âge de plus de dix-huit ans, il n'a éprouvé encore aucun catarre, aucune affection de la tête ni de la poitrine, et même la poitrine paroît chez lui plus forte que chez le commun des hommes de son âge.

CHAPITRE XXXVIII.

De la Coqueluche.

CETTE maladie doit être rangée dans la classe de celles qui affectent les membranes du cerveau : en effet, cette maladie a des caractères spécialement nerveux : on observe qu'elle est épidémique ; qu'elle a plus d'intensité dans la pleine lune, que dans les autres phases de cet astre ; qu'elle est très-souvent intermittente, conséquemment qu'elle a, comme toutes les maladies nerveuses, des périodes réglés. Elle affecte rarement les adultes, parce que chez eux, les membranes du cerveau ont acquis plus de ressort.

Lorsque cette maladie a duré très-longtemps, elle dégénère en une autre maladie funeste, en affection écrouelleuse : elle produit le rachitis, la courbure de l'épine et une foule d'autres désordres : elle ne se dissipe jamais avant le quinzième jour de son invasion ; elle dure souvent deux et trois mois.

L'anatomie ne rencontre ordinairement aucune lésion, ni dans l'estomac, ni dans le poumon, ni dans la tête ; néanmoins cette maladie prend différens caractères. Tantôt la coqueluche est sanguine et produit des hémorragies ; d'autres fois, elle a un caractère bilieux, ce qui est assez rare : mais le plus souvent elle produit

une abondante secrétion d'un flegme très-visqueux.

On distingue la coqueluche des rhumes et des catarres : la toux est courte, rapidement répétée avec une très-longue inspiration, le col se gonfle, le visage devient violet ; quelquefois un peu de sang sort par le nez ; enfin les enfans paroissent prêts à suffoquer.

Lorsque cette maladie arrive aux époques d'accroissement, ce qui est assez ordinaire, elle dure plus longtemps ; elle entraîne les plus grands désordres dans l'accroissement. Souvent à sa suite arrivent et la fiévre hectique et la suppuration du poumon : mais on peut apporter remède à cette suppuration, et relever des enfans d'un état qui, dans d'autres circonstances, seroit absolument funeste. On observe que les mucilages, les loochs, si utiles dans les fluxions catarrales, n'apportent ici aucun soulagement, et même sont nuisibles.

Ceux dont le ventre est libre, supportent mieux cette maladie ; c'est pourquoi la panacée mercurielle donnée à dose d'un ou deux grains, et continuée plusieurs jours, semble presque un spécifique dans cette maladie ; car, comme la cause, le siége et le mécanisme en sont inconnus, on ne peut que rechercher ici des spécifiques.

Les vomitifs sont le moyen capital à employer contre cette terrible maladie ; mais il faut les réitérer un grand nombre de fois, et j'ai fait vomir quelques enfans jusqu'à quinze et vingt fois, en mettant un jour d'intervalle ; même j'ai observé qu'après plusieurs vomitifs, ils rendoient un flegme plus abondant et d'une autre nature que les premières fois.

Après qu'on a employé plusieurs fois les vomitifs végétaux, on peut se servir des vomitifs antimoniaux, du tartre stibié, à la dose d'un quart ou d'un sixième de grain, plus ou moins, selon l'âge des malades.

Dans les accès de la toux, on donnera avec succès une cuillerée à café de vinaigre mêlé à une cuillerée de sirop de diacode ; l'oximel convient dans cette maladie. Les fruits acides qui augmentent les affections catarrales, diminuent celles-ci. Je fais donner avec succès une potion composée de suc de cresson, de sirop de fleurs d'orange, d'oximel scillitique, et de quelques gouttes de laudanum.

Lorsque la maladie a duré longtemps, on donne la panacée avec quelques grains de sel de quinquina ; on donne également quelques aromates en boisson, tels qu'une infusion de serpolet ou de sauge.

Cette pratique avantageuse des vomitifs réitérés, m'a conduit à l'employer pour les adultes, dans diverses circonstances, comme le conseille Hypocrate, et j'ai trouvé que les secousses réitérées étoient très-propres à changer le rythme de l'économie, et à imprimer des mouvemens plus favorables à l'ordre et au mécanisme de toutes les secrétions.

Les mercuriaux conviennent dans cette maladie, comme dans toutes celles de la lymphe ; on doit veiller au dégorgement du cerveau, aux frictions et aux applications sur la tête. Il est d'autant plus nécessaire de débarrasser la tête d'une surcharge de sang, que lorsque la petite vérole arrive conjointement avec cette maladie, elle est presque toujours confluente et même fu-

neste, surtout si le cerveau n'est pas dégorgé de sang, tandis qu'elle est bénigne au moyen de ce dégorgement sanguin du cerveau.

On a employé empiriquement toutes les mousses, tous les lichens, surtout celui d'Islande, appelé *pixioïdes ;* on en fait de fortes décoctions qu'on édulcore avec le sirop de tolu, et qu'on donne par cuillerées. Je prescris toujours le lait d'ânesse à sa suite.

On observe que cette maladie est plus dangereuse chez les filles que chez les garçons, et c'est chez elles que souvent la coqueluche produit la phthisie pulmonaire, les écrouelles ou le rachitis.

CHAPITRE XXXIX.

De la Petite-Vérole.

LORSQUE les conquérans ont été ravager des contrées méridionales, et surtout celles exposées à des grandes influences lumineuses, les fruits amers et trop ordinaires de leurs conquêtes, ont été, et la destruction de leurs armées, et des maladies nouvelles, plus fatales que toutes celles connues aux peuples qu'ils ont conduits à la victoire. C'est ainsi que vers la fin du sixième siècle, lorsque les Sarrasins pénétrèrent en Éthiopie, ils en rapportèrent la lèpre, la peste, et surtout la petite-vérole qui étoit confinée dans cette contrée inconnue et reculée. Sous les tropiques les influences lumineuses rendent la nature plus fertile, plus énergique, mais là, la nature aussi détruit avec la même activité qu'elle engendre.

Les Sarrasins revenus de l'Ethiopie rapportèrent la petite-vérole en Syrie, en Palestine et en Égypte ; de-là, elle fut transportée en Perse par des commerçans qui, comme c'est l'ordinaire, transportent et les biens et les maux.

Le premier ouvrage qui traite de cette maladie, absolument inconnue aux anciens Grecs, fut écrit au septième siècle en langue syriaque, par Aron, médecin arabe. Rhasès, autre arabe, la décrivit quelques années après avec plus de détails. Les Maures qui, de l'Afrique se portèrent en Portugal et en Espagne pour ravager ces contrées, y répandirent ce désastre. La maladie voyagea dans le Languedoc, dans la Provence et dans la Guienne, et toujours avec la mort. Elle fut jusques sous le cercle polaire, détruire la plus grande partie de ses habitans. Le commerce la porta sans le savoir en Amérique, et l'a fit pénétrer jusques dans toute la Chine. Enfin, elle est aujourd'hui répandue sur toute la surface du globe.

Mais les climats orientaux, qui les premiers ont reçu ce fatal don, lui ont opposé une digue certaine bien extraordinaire : ils ont prévenu le génie malfaisant de la nature, en allant au-devant de ce fléau par l'inoculation ; et ils en ont tellement émoussé les funestes traits, qu'il est sans exemple que dans l'Orient on meure de l'inoculation.

Mais sans aller jusques dans le fond de l'Asie, et jusqu'en Géorgie, à Constantinople où beaucoup de Français ont voyagé, il est sans exemple, dit-on, que cette maladie ait fait périr un seul individu, lorsqu'il l'a provoquée par l'inoculation.

Dans l'état actuel de la mortalité de l'espèce humaine en Europe, c'est la maladie qui fait succomber le plus d'individus. On estime que dans le plus beau climat de la France, un trentième des individus humains qu'elle contient, périt chaque année (en calculant d'après un certain nombre d'années), ce qui, d'après ce calcul, fait estimer la vie l'un portant l'autre en France à trente années, vie plus longue qu'en aucun autre climat. Mais de ce trentième des individus qui meurent, lesquels s'estiment à neuf cent mille sur trente millions d'habitans, on a observé que la seule petite-vérole en enlève soixante et cinq mille, ce qui fait le quatorzième de la mortalité : sur quatorze morts, on en doit donc compter un par l'effet de la petite-vérole. Mais il y a des années, comme celle de l'an X à l'an XI de la république, où cette maladie devenue épidémique, enlève le sixième des individus qui meurent. Ainsi en 1720, 1769 et 1802, les épidémies varioleuses ont enlevé, seulement à Paris, un peu plus de vingt mille individus en chacune de ces années, et l'on ne sera point surpris de cette effrayante mortalité si on pense, qu'il n'est presque personne qui, une fois en sa vie, n'en soit attaqué.

On doit distinguer trois sortes de petite-vérole, l'une que l'on appelle bénigne ou discrète, laqu'elle n'exige d'autres soins que ceux de la maternité intelligente.

Il est une seconde petite-vérole que l'on appelle confluente, parce que les pustules sont en nombre considérable et très-rapprochées. Celle-ci exige les soins d'un médecin expérimenté et savant dans son art. Cette seconde petite-vérole

peut se compliquer avec toutes les espèces d'épidémies.

Une troisième petite-vérole maligne, pestilentielle, enlève avec une inouie rapidité les malades, et ne laisse aucune ressource à l'art. Il y a même des familles chez lesquelles la constitution des humeurs est telle, que tous les individus ne sont attaqués que de la seconde ou de la troisième espèce. On observe en général que les bilieux, les sanguins et les bruns en sont affectés d'une manière plus fatale que les pituiteux et les blonds.

C'est au printemps et dans l'automne que cette maladie se prononce beaucoup plus; les grands froids, les grandes chaleurs semblent volatiliser ou détruire ce virus, cependant il continue pendant ces saisons ses ravages lors des grandes épidémies.

Cette maladie commence ordinairement de onze heures du matin jusqu'à cinq heures d'après midi par des vomissemens, des picotemens à l'estomac, des douleurs de tête insupportables, surtout vers la région occipitale. Souvent il y a des douleurs dans les lombes, les yeux sont abattus, mais le plus souvent étincelans; des frissons vagues parcourent l'économie, la fiévre s'annonce, elle constitue proprement l'effet du virus variolique. Cet état dure pendant quatre jours d'une manière plus ou moins sensible, selon que la maladie sera ou plus bénigne ou plus maligne. Enfin lorsque la maladie est bénigne, une partie de la fiévre cesse, et l'éruption s'annonce le quatre. Mais dans l'inoculation quelquefois il n'y a que cette fiévre d'invasion, et il ne se fait point d'éruption; néanmoins les malades sont exempts de cette terrible maladie.

La petite-vérole doit-elle être confluente, et prendre un mauvais caractère ? l'éruption s'annonce dès le commencement du troisième jour au lieu du commencement du quatrième.

Dans les petites-véroles bénignes et discrètes les boutons poussent au visage depuis le quatre jusqu'au huitième jour, c'est-à-dire, pendant quatre jours depuis l'époque de leur apparition. au huit, il se fait un mouvement fébrile qui mérite attention, et qu'on appelle fiévre secondaire. Mais dans les petites-véroles confluentes, la fiévre a continué pendant l'éruption, et elle redouble d'une manière fatale depuis le onze, le douze et le quatorze, et continue quelquefois jusqu'au vingtième jour et souvent au-delà; et dans cette petite-vérole confluente les adultes quelquefois salivent considérablement.

Dans la petite-vérole bénigne, au dix-septième jour, toutes les croûtes de la figure sont tombées; mais dans la confluente, du onze au quatorze, époque de danger, la face, les mains et les pieds se tuméfient; et s'il n'y a que les parties supérieures de tuméfiées, le malade souvent succombe sous un effort impuissant de la nature.

Cette maladie va progressivement de la tête au pieds, et déjà la dessication a lieu à la face, que l'éruption ne fait que commencer aux pieds; en sorte qu'elle attaque d'abord les parties les plus sanguines, savoir, la tête, et descend ensuite aux pieds qui abondent moins en fluide rouge. J'ai vu souvent que dans cette maladie, lorsque je faisois appliquer les vésicatoires du dixième au douzième jour, l'irritation cessant sans doute à la peau, il se faisoit alors une autre éruption de boutons.

Cependant ce n'est point l'éruption qui cons-

titue proprement la maladie, et il est très-important de mettre en circulation cette vérité, afin de s'opposer à la méthode funeste des remèdes échauffans, par lesquels on croit pousser au-dehors le venin de cette maladie, en provoquant la sortie des boutons en plus grand nombre; car, pour avoir sur une partie une abondance extraordinaire de boutons, il suffit de l'exposer à la chaleur du feu, et de la couvrir avec plus de soin. Aussi j'ai vu des malades, dont une joue étoit tournée du côté du feu, avoir sur cette joue une petite-vérole très-confluente, tandis qu'elle étoit discrète sur l'autre joue exposée à l'air.

La petite-vérole confluente est souvent compliquée avec les épidémies régnantes; et alors elle est funeste, parce qu'en ce cas la nature a deux maladies à-la-fois, et qu'il est d'observation qu'elle succombe ordinairement dans ce double combat; tandis qu'elle triomphe lorsqu'elle n'est attaquée que par un seul désordre.

On demande dans quel système de l'économie, soit solide, soit fluide, reside la petite-vérole. La solution de cette question importe beaucoup à la pratique de la médecine. Les plus habiles praticiens ont déjà répondu que c'est dans le sang qu'existe positivement la contagion variolique. Les Arabes ont dit que c'étoit une maladie inflammatoire qui résidoit dans le sang et qui se manifestoit aux époques où ce fluide entre particulièrement en effervescence. Sydenham et les plus célèbres praticiens de la France, Falconet, Chirac et Dumoulin ont dit que cette contagion enflammoit le sang, le mettoit en rarescence, et que c'étoient les principes invisibles de cette

contagion qui causoient à la tête les douleurs lancinantes. Falconet disoit que le principe de la petite-vérole introduit dans le sang, le mettoit en ébullition, comme les parties ignées introduites dans le lait le mettent en rarescence; et c'est d'après cette comparaison qu'il expliquoit comment dans l'invasion de la petite-vérole on voit souvent des hémorragies considérables par le nez, par le poumon ainsi que des convulsions, et quelquefois des accès d'épilepsie; mais il est assez ordinaire qu'après ces symptomes alarmans la petite-vérole soit bénigne.

D'autres Arabes ont attribué cette maladie au sang qui, du cordon ombilical refluoit dans le bas-ventre; c'est une erreur bien reconnue. J'ai accouché une femme d'un enfant qui vint au monde au onzième mois révolu de grossesse. Il apporta sur toute la surface de son corps des taches de petite-vérole; et la mère qui n'avoit point encore eu cette maladie, n'en fut attaquée qu'après cinq semaines de son accouchement.

D'autres Arabes ont attribué cette maladie, dans l'Éthiopie, à l'union conjugale durant le flux menstruel. Moyse fit une loi de l'abstinence conjugale en ce temps, et la défendit sous peine de mort. Cette union, à cette époque, a de grands inconvéniens sous les tropiques, et n'en est pas exempte même de quelques-uns dans nos climats plus tempérés.

Violante, médecin polonais, a publié à quatre-vingts ans un traité de la petite-vérole fruit d'une pratique savante pendant près de soixante ans; c'est toujours dans le sang qu'il place le ferment de cette maladie; mais il établit ce ferment dans les capsules surrénales où le sang s'altère, à peu

près, comme il le fait quelquefois dans les ovaires des femmes, ce qui produit chez elles des maladies extraordinaires.

Voici à quoi servent ces recherches. C'est que cette maladie affecte les enfans dans leurs époques d'accroissement, ainsi que dans celle de la puberté ; et elle est d'autant plus funeste qu'il y a plus de pléthore et d'effervescence sanguine.

J'ai trouvé dans la déplétion sanguine du cerveau, par les sangsues, un véritable préservatif, non contre la petite-vérole en général, mais contre la petite-vérole confluente.

D'après ces recherches sur l'affection du système sanguin dans cette maladie, on explique pourquoi, quand on a fait des incisions un peu profondes, et quand le virus variolique a été par ce moyen porté immédiatement dans le sang, cette mauvaise sorte d'inoculation produit une petite-vérole confluente. C'est ainsi que le venin de la vipère porté sur la peau, et même sur les membranes de l'estomac, ne produit point d'effet contagieux, tandis que, s'il touche une molécule sanguine continue avec le sang, il produit son effet; et j'ai fait, à cet égard, sur le venin de la vipère, avec le sang fluide, des expériences curieuses.

Le principe variolique paroît être d'une subtilité infinie ; car le pus exposé à l'air dans l'été, ou au-très grand froid dans l'hiver n'a plus été capable d'inoculer, ainsi que l'a observé Wieusmen qui a exposé du pus variolique à vingt degrés de froid, lequel, ensuite n'a plus inoculé ; ce qui explique pourquoi, dans les grands froids et dans les grandes chaleurs la maladie cesse. Venons aux moyens de traiter et de guérir cette

maladie, nous parlerons ci-après de celui propre à en préserver ou à l'émousser.

Cure. — Dans les premiers momens de l'invasion de la petite-vérole il faut altérer le caractère inflammatoire par la saignée si la fièvre est violente. Sydenham, vouloit que l'on saignât dans les quatre premiers jours de la maladie, et même dans l'éruption commençante lorsqu'elle est très-considérable, et lorsque la fièvre est trop forte. Il étoit si persuadé de la nécessité de la saignée, qu'il rapporte que lorsqu'on s'y refusoit, il ne retournoit plus chez le malade.

La saignée est en effet si utile, que je ne connois pas de moyen plus propre à écarter tous les dangers qu'entraîne après elle cette maladie. Lorsqu'une épidémie variolique se manifeste, je redouble d'attention sur l'état d'engorgement du cerveau des enfans, et j'ai constamment observé que ceux chez lesquels j'avois fait appliquer des sangsues derrière les oreilles, par simple précaution, s'ils étoient attaqués de la petite-vérole, l'avoient bénigne ; tandis que tous ceux qui paroissoient avoir une pléthore sanguine à la tête, s'ils en étoient pris, l'avoient confluente. Je prépare toujours les enfans à l'inoculation par cette déplétion sanguine du cerveau ; et non-seulement elle est nécessaire dès l'invasion de la maladie, mais encore dans le temps de la fièvre secondaire qui arrive du onzième au quatorzième jour, lorsque la petite-vérole est confluente et accompagnée d'une fièvre brûlante.

Dans cette maladie, Sydenham recommandoit très-instamment encore l'air libre. Nous avons vu dans le courant de cet ouvrage quelle est l'action de l'air sur le sang ; comment l'oxigène

contenu dans l'air, ainsi que l'humidité qui y est dissoute, sont les principes élémentaires de la vie. En proportion que la contagion variolique se mêle au sang, elle le décompose, et dans la même proportion le sang, pour être recomposé, a besoin des principes de l'air. La fièvre de l'accroissement diminue comme nous l'avons vu en proportion que l'enfant respire un air plus circulant et plus libre. Eh bien ! il en est de même dans l'éruption variolique. Ces principes vivifians de l'air, neutralisent une partie du venin contagieux, et l'éruption que nous avons dit ne pas constituer la petite-vérole, est alors moins considérable. De sorte qu'une petite-vérole qui auroit été confluente, si dans les quatre jours avant l'éruption, un individu eût été couvert dans son lit, devient au contraire discrète et bénigue, s'il s'est exposé à l'air libre. Le froid même, s'il est modéré, neutralise encore le calorique qui se développe dans le sang.

Les Persans sont dans l'usage, lors de l'invasion naturelle de cette maladie, de creuser la terre, et d'y coucher les malades pour les rafraîchir. C'est donc une grande erreur de tenir chaudement les malades, et d'exciter par des cordiaux une éruption d'autant plus grande, que l'on donne plus de chaleur au malade, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Il n'est personne qui n'aperçoive que ce seroit une grande erreur que de vouloir qu'un malade attaqué de la peste, eût un très-grand nombre de bubons ou de charbons pestilentiels, par la raison que la peste produit les bubons et les charbons. Eh! bien, les bubons et les charbons ne constituent pas plus la peste, que l'éruption des boutons ne constitue

la petite-vérole ; et de cette méthode de chercher à la pousser au dehors par des remèdes chauds, ou par la chaleur qui multiplient les boutons, il s'ensuivroit que la petite-vérole confluente vaudroit mieux que la discrète, et que dans la peste il faudroit y provoquer plusieurs charbons ; tandis que l'expérience a démontré le contraire. Les Russes, lorsqu'ils furent attaqués de cette formidable maladie, ne trouvèrent pas de plus grand soulagement que dans les frictions avec de la glace, qu'avoit imaginé Catherine II, leur souveraine.

Ce seroit cependant une erreur que de resserrer la peau par un froid trop considérable, lequel arrêteroit l'insensible transpiration et l'éruption. C'est pourquoi, sous les cercles polaires, la petite-vérole fut si dévastatrice. Il faut donc neutraliser l'excès de chaleur par un air frais, humide.

Quand la peau est brûlante et desséchée par l'ardeur de l'inflammation, des bains, même froids, soutirent le calorique en excès ; la peau se relâche, et la contagion, insensiblement, s'exhale en partie par l'insensible transpiration.

Les remèdes, pour pousser à la peau, dans cet excès de chaleur, ne font encore que multiplier cette chaleur sans ouvrir les pores externes. J'en vais citer un exemple. Lorsque je n'étois encore que bachelier dans la faculté de médecine de Paris, le jour auquel les docteurs donnoient des consultations gratuites, qu'écrivoient sous eux les bacheliers, une femme amena dans sa jupe un enfant presque expirant, d'une petite-vérole confluente. Les boutons s'étoient affaissés à la suite d'une potion cordiale, et on lui en ordonna

une autre plus échauffante encore. La sagacité maternelle lui fit deviner que je désavouais cette pratique, et que sa situation m'inspiroit un tendre intérêt. Elle vient chez moi, implore mon secours; je lui avouai que je croyois son enfant perdu; néanmoins je me rendis chez elle, à sa prière : là je lui dis que j'imaginois un moyen de sauver son enfant; mais que si, par malheur il venoit à périr, elle ne m'imputât rien : elle se détermina, avec une confiance sans bornes, aux moyens suivans : je remplis un baquet d'eau de rivière, froide, j'y plongeai l'enfant près d'un quart-d'heure; on le recoucha ensuite, il transpira abondamment; c'étoit une petite fille de cinq ans; elle fut prise, dans la nuit, d'une diarrhée; nul bouton ne reparut à la peau : le lendemain elle paroissoit rendue totalement à la santé, et deux jours après elle étoit debout.

Lorsque Louis XV fut attaqué de la petite-vérole la plus confluente et la plus incendiaire, il se plaignoit, dans son délire, que le soleil lui brûloit la tête. Je suis persuadé que, si on eût plongé ce prince dans un bain d'eau très-froide, et presqu'à la glace, il auroit échappé à cette cruelle maladie dont il fut victime. Mais qui est-ce qui oseroit, dans une cour, employer des moyens aussi extraordinaires, lesquels néanmoins sont fondés et sur la théorie et sur l'expérience?

Dans des circonstances semblables, voici comme je remplis les mêmes indications sans paroître employer un moyen aussi extraordinaire. Je prends un petit mouchoir de mousseline, je le trempe dans l'eau froide, je l'exprime entre mes mains, et je l'applique sur le

bas-ventre, bientôt il est sec; je réitère la même opération, et à ce moyen je soutire le calorique sans frapper vivement les sens; alors nul appareil imposant qui fasse repousser ce moyen. Sydenham raconte qu'un enfant étant attaqué d'une petite-vérole confluente et ayant été jugé mort, on le retira de son lit; on le mit sur une table, et l'on aéra l'appartement pour éviter l'infection; mais par ce bain d'air frais, l'enfant fut comme ressuscité et ramené à la santé : c'est donc une fausse pratique que de chercher à pousser à la peau, par des décoctions diaphorétiques. C'est une fausse pratique que de tenir les malades chaudement dans leur lit; et Louis XV en a été la victime. Mesdames de France, ses filles, ont, heureusement pour elles, résisté à cette mauvaise pratique : lorsqu'elles eurent la petite-vérole, M. de Lassonne leur prescrivit de la chaleur, et une décoction de persil dans du lait: la petite-vérole fut confluente; mais des praticiens plus éclairés plaisantèrent M. de Lassonne, et firent une caricature dans laquelle ils le représentèrent avec une couronne de persil. Cependant quand l'éruption est déterminée, on peut la soutenir par un très-doux diaphorétique.

Des médecins arabes ont été dans l'opinion que les végétaux qui ressembloient à quelques-unes de nos parties, remédioient aux maladies de ces mêmes parties; ainsi ils ont prescrit la pulmonaire dans les maladies du poumon; donné la décoction de carotte dans la jaunisse, et la décoction de lentilles dans la petite-vérole. Il ne faut, dans cette maladie, que favoriser l'insensible transpiration, mais on doit se garder des remèdes qui, en la provoquant avec trop

d'énergie, l'arrêtent, excitent la sueur qui est bien différente, et qui cause spasme à la peau.

Les sinapismes me paroissent aussi recommandables que la saignée et que l'air libre. Ces sinapismes appliqués aux parties inférieures, y appellent la matière variolique, et en déchargent d'autant l'économie et surtout les parties supérieures vers lesquelles cette matière a une tendance plus grande que vers les parties inférieures. Tantôt on emploie les plus doux sinapismes, tels que la pulpe de navet; alors on les applique sur les cuisses; tantôt on agit sous la plante des pieds avec des plus forts épispastiques. Mieux valent les vésicatoires. J'ai souvent vu arriver après leur application une nouvelle éruption, parce qu'en diminuant le spasme général de la peau, la matière variolique s'y porte une seconde fois.

La petite-vérole, pour l'ordinaire, laisse une foule d'accidens; mais je n'en ai vu aucuns après l'application des vésicatoires, et j'ai souvent observé que des accidens, suite de la petite-vérole, ne se terminoient que par ce seul moyen. Tant il est vrai de dire que la nature fait la crise de cette maladie, soit d'une manière sensible, soit insensiblement, mais toujours par la peau.

Dans toutes les inoculations que je pratique, j'ai toujours soin d'appliquer des vésicatoires; et je renoncerois à l'inoculation, si les parens, par un excès de tendresse mal entendue, se refusoient à l'emploi de ce grand moyen dépuratoire de la petite-vérole; et quand je n'entretiendrois l'écoulement que pendant quatre à cinq jours seulement, je ne le regarderois pas moins comme très-salutaire.

Pendant le cours de la petite-vérole, on entretient le ventre libre par un ou deux grains de panacée, selon l'âge des enfans; les évacuations qu'on obtient par ce moyen sont très-salutaires, et les inoculateurs les sollicitent très-fréquemment; elles sont surtout indiquées dans la petite-vérole confluente, et l'on ne doit point craindre que la marche de la maladie en soit troublée.

Sydenham donnoit fréquemment l'opium depuis le cinquième jour jusqu'au onzième; mais Sydenham ne le donnoit qu'aux adultes, et dans les cas où il n'y avoit ni excès d'inflammation, ni excès de foiblesse; mais comme, même dans ce cas, on peut se passer de ce remède, j'en ai fait peu d'usage.

Lorsque la petite-vérole est compliquée de fiévre bilieuse, putride ou maligne, il faut avoir plus d'égard aux complications qu'à la maladie primitive. Lorsque j'ai à traiter une petite-vérole confluente putride, j'entretiens le ventre libre avec la panacée, et je donne dans la journée plusieurs cuillerées de différentes eaux aromatiques. Je fais aussi prendre quatre à cinq cuillerées de suc de citron, dans lequel je dissous, chaque fois, quatre à cinq grains de sel d'absynthe. Le quinquina et le vin vieux sont aussi de puissans antiseptiques, et combattent avec avantage la putridité; et c'est ce qui avoit fait dire à Asclepiade, que dans certaines maladies le vin l'emportoit sur le pouvoir des dieux.

J'ai aussi coutume, dans les petites-véroles éminemment putrides, de donner le remède suivant: je prends un gros d'esprit de sel dulcifié, un gros d'esprit de vitriol dulcifié, et quatre

onces de sirop d'œillets, ou de sirop de fleurs d'oranges. Je donne de quatre heures en quatre heures une cuillerée de cette potion acide, et j'en ai obtenu les plus grands effets dans le traitement de toutes les fiévres putrides et malignes. C'est un astringent et un antiseptique excellent.

Il faut s'occuper, autant qu'il est possible, de garantir les yeux, et même, autant qu'on le peut, la face.

On peut bassiner le visage de temps en temps avec de l'eau froide, ce qui empêche l'éruption vers cette partie. On la reporte vers les parties inférieures, et on y détermine la matière variolique par des pédiluves chauds et irritans.

Rhasès conseilloit de bassiner avec de l'eau salée, les boutons de la petite-vérole, si l'on vouloit n'en être point marqué. Violante faisoit plonger un petit sachet rempli de sel commun dans l'eau distillée de féve, et il lavoit la face avec ce résolutif. Pour moi, je préserve constamment les yeux, en mettant vingt-quatre grains de safran en poudre, dans une demi-once d'eau rose, à laquelle j'ajoute une pincée de sel, je me sers toujours de ce collyre, même comme préservatif.

Je fus appelé un jour pour voir un malade, qui, à la suite de la petite-vérole, avoit une éraillure dans l'œil, telle qu'il n'en voyoit plus. Je me servis d'un petit collyre fait avec le safran, le sel, la couperose, et l'eau de roses distillée; j'y ajoutai quelques grains de sel ammoniac chalybé; je portai ce collyre, comme à l'ordinaire, dans les environs de l'œil, et même sur la conjonctive, au moyen d'un petit plumaceau disposé à cet effet; d'un autre côté, j'avois fait in-

fuser dans de l'eau-de-vie le suc et les feuilles de la chélidoine. Je portois cette liqueur dans l'œil : quand il paroissoit irrité, je mettois dessus, pendant quelques heures, un cataplasme de pommes de reinette cuites dans le lait; j'y ajoutai un peu de fenouil pulvérisé, et quelques grains de tuthie. A ce moyen, le malade a recouvert parfaitement la vue.

A la suite de la petite-vérole confluente, il y a quelquefois une sécheresse à la peau, qui entraîne le malade dans un véritable marasme. Il faut ramener à la peau assez de relâchement pour rétablir l'insensible transpiration; et c'est dans un cas semblable que le célèbre Wieussens, ayant observé que la feuille de lierre, sur la peau, excite la transpiration et la soutient, il fit coudre à l'intérieur d'une chemise, des feuilles de lierre; ce qui rétablit l'humidité de la peau, et ramena à la santé une femme qui dépérissoit de jour en jour avec une sécheresse considérable à la peau, suite de la petite-vérole confluente. Dans ce cas la peau a été comme grillée par l'âcreté du virus. J'ai coutume de prescrire alors des bains; je fais frotter le corps avec des pâtes d'amandes mêlées à du savon, et je mets le malade, matin et soir, au lait d'ânesse; et, par ce moyen, j'écarte la phthisie qui menace les malades, à la suite des petites-véroles confluentes.

D'autres ont conseillé de frotter le visage avec un peu de pommade mercurielle, parce qu'ils regardent le mercure comme antivarioleux. Rosen en rapporte des succès. Mais il faut user avec beaucoup de modération de ce remède qui peut exciter salivation et ébranlement des dents dans leur alvéole.

CHAPITRE XL.

De l'Inoculation.

Une maladie qui sillonne le visage de l'homme, chef-d'œuvre de la création ; un fléau qui enfante la laideur ; qui détruit chez les femmes les graces, les charmes de la physionomie, et la beauté qu'elles préfèrent à la vie même ; une contagion qui, chaque année, enlève dans certains climats une grande partie de l'espèce humaine ; une peste en permanence sur les enfans ; la petite-vérole enfin, a laissé, dans la plus funeste insouciance, des peuples entiers qu'elle ravageoit, tandis que l'avarice et l'intérêt, qui, dans certains climats, font de la beauté un objet mercantille, ont annulé ses horribles effets en allant courageusement s'emparer de ce fléau, au lieu de le fuir et de le repousser. Chez les peuples d'orient où l'on fait un trafic de belles esclaves, l'inoculation a pris naissance : ses succès, reconnus et vantés chez nous, ont été néanmoins négligés. Il viendra sans doute un temps où l'on ne croira, qu'avec peine, que des nations civilisées aient pu dédaigner un moyen conservateur, non seulement de la beauté, mais encore de la vie.

Un voyageur m'a rapporté de la Géorgie, une pratique au moyen de laquelle il m'a certifié que

dans ce pays l'inoculation ne porte pas même un bouton au visage. On met autour du col un sachet en collier, lequel renferme du safran et du cinabre : on inocule au bras, au moyen d'une piqûre, et la figure est préservée. Rosen, d'après cette pratique, peut-être, conseilloit, au moment de l'éruption, d'étendre sur la face un peu de pommade mercurielle.

On emploie plusieurs méthodes pour inoculer, savoir : la piqûre, l'incision, le vésicatoire, et le virus donné à l'intérieur. Quelques Chinois trempent un coton dans ce virus et le portent dans le nez. Ces deux dernières méthodes sont très-mauvaises, et l'on a vu des petites-véroles confluentes en être la conséquence.

Lorsqu'on fait une incision, et qu'on met dedans le virus variolique, comme ce virus a touché immédiatement le sang, il y porte une grande contagion, et des petites-véroles confluentes en ont été la suite. Mais il est encore trois autres méthodes d'inoculer qui sont plus certaines, et qui n'ont aucun des inconvéniens des trois premières.

On trempe une lancette dans le virus d'un malade, et l'on a soin de choisir l'époque où la petite-vérole est avancée et en pleine suppuration, parce qu'alors ce même virus est dulcifié dans son état de purulence, tandis qu'il est plus âcre, lorsqu'il n'est encore qu'en état de sérosité : avec cette lancette, on lève le derme en le piquant très-légérement ; d'autres font une très-légère égratignure sans presque tirer du sang ; car ils attendent qu'il ne s'en offre pas même la moindre parcelle ; ils mettent sur l'égratignure ou de la poudre de croûte variolique, ou un fi

imbibé de pus. Ils recouvrent avec un emplâtre agglutinatif; on visite le lendemain ou le surlendemain la partie piquée ou égratignée, et si elle est rouge, c'est un signe que l'inoculation est faite. D'autres mettent et des croûtes et du pus dans un peu d'eau distillée; ils y trempent une lancette, font la piqûre avec elle, et l'inoculation est faite.

Tronchin ayant eu affaire à des mères extrêmement peureuses, et à des enfans qui à ce moyen l'étoient devenus plus encore, mettoit sur un petit emplâtre de la largeur d'une très-petite lentille de l'onguent vésicatoire; il incisoit le lendemain la petite pellicule pleine de sérosité, plaçoit dedans un fil imbibé de petite-vérole, et réussissoit aussi parfaitement que par la pratique de la piqûre.

Ce sont ces deux dernières méthodes qui sont aujoud'hui le plus en vogue, car on a rejeté unanimement l'inoculation des Chinois, au moyen du coton imbibé de virus et porté dans les fosses nasales, ainsi que l'autre qui consiste à porter ce virus dans l'estomac, avec des alimens.

Tantôt l'économie est quelquefois assez absorbante pour être affectée de ce virus, à une si petite quantité que la piqûre lavée immédiatement après avoir été faite, néanmoins l'inoculation s'en est suivie.

Lorsque le lendemain ou le sur-lendemain de l'inoculation on visite la plaie s'il n'y a pas de rougeur, on en revient à une nouvelle inoculation.

Ce n'est pas l'éruption, nous l'avons déjà dit, qui constitue la petite-vérole, car il arrive souvent, dans l'inoculation, qu'il n'y a point de boutons, et cependant l'inoculé a eu la petite-vé-

role, et est à l'abri de sa contagion, il s'uffit qu'il ait eu la fiévre d'invasion et des sueurs.

On a beaucoup parlé des préparatifs de l'inoculation, on a conseillé de purger et de faire prendre des bains; j'approuve ces deux pratiques, mais surtout la dernière, quoiqu'insuffisante encore : mais il est une méthode préparatoire dont on n'a point parlé suffisamment encore, elle consiste à dégorger le cerveau, s'il y a pléthore sanguine, au moyen d'une saignée derrière chaque oreille.

Nous avons assez développé que cette maladie est dans le sang, et qu'elle est très-dangereuse dans le temps de crise inflammatoire et sanguine, de sorte qu'il ne faut pas choisir les temps d'accroissement et de travail évident de dentition, conséquemment de sanguification.

On a cru qu'il étoit un moyen, ou de préserver de cette maladie ou de la rendre bénigne, en donnant fréquemment aux enfans, surtout dans les temps d'épidémie variolique, une petite dose de panacée mercurielle suffisante, selon l'âge, pour purger. Le docteur Desessarts, membre de l'institut, a publié, cette année, pendant l'épidémie variolique qui a régné, que la panacée donnée à dose suffisante pour évacuer tant soit peu les enfans, étoit un préservatif de la petite vérole confluente; on sait depuis longtemps que les inoculateurs emploient, avant l'éruption (qui se fait ordinairement du sept au onzième jour de l'inoculation), quelques grains de panacée, et ils regardent ce remède d'un côté comme évacuant; mais de l'autre comme un spécifique qui s'oppose au developpement trop considérable de la contagion. Ç'a été déjà l'opinion de Boer-

rhaave, en Hollande, et de Fouquet, à Montpellier, ce qui se rapporte à l'usage que font les Orientaux de mercure contre cette maladie.

Mais un préservatif contre la petite-vérole confluente, et dont nul n'a pas parlé encore, c'est le dégorgement du cerveau, ce qui se rapporte parfaitement à la pratique de la saignée par Sydenham, lors de l'invasion de la petite-vérole, dont j'ai parlé ci-dessus.

Pendant tout le temps qu'a duré l'épidémie varioleuse, en l'an X et au commencement de l'an XI de la République, je faisois appliquer une petite sangsue derrière les oreilles des enfans qui n'avoient pas eu la petite-vérole, et dont la tête étoit chaude; j'ai retiré de cette pratique, des effets salutaires et évidens; car j'ai observé que presque tous ceux qui étoient morts de la petite-vérole confluente, avoient un engorgement sanguin au cerveau. Parmi le grand nombre d'enfans que j'ai vus, dans ce temps, on m'en présenta un âgé de deux ans et demi, seul espoir de sa famille; à la seule inspection, et en lui touchant la tête, je jugeai, par sa chaleur, qu'elle contenoit un excès de sang, j'invitai le père à faire appliquer deux petites sangsues à son enfant, pour le preserver d'une petite-vérole confluente; il s'y refusa. Dix jours après, l'enfant fut attaqué d'une petite-vérole très-confluente et succomba, malgré tous les soins de la médecine, et malgré les sangsues appliquées lors de l'invasion.

Il est d'observation, qu'une petite-vérole bénigne, en donne souvent une très-funeste, parce que le virus est plus longtemps à fermenter dans l'économie que quand il est reçu d'une petite-vérole très-confluente : lorsque dans une

maison, un enfant est attaqué de la petite-vérole, je fais mettre des sangsues aux autres, et j'ai observé que tous l'ont ensuite bénigne.

Ainsi, une sangsue derrière chaque oreille, est donc encore un préservatif, non contre la petite-vérole même, mais contre ses dangers et ceux de la confluente.

Je conseille également quelques grains de panacée, comme l'indique le Dr. Désessarts. J'ai eu occasion d'observer que des malades attaqués d'une petite-vérole très-confluente, pendant le temps d'un traitement vénérien, n'ont éprouvé aucuns accidens alarmans.

Quant à l'état des sujets à inoculer, j'en ai vu de malingres et très-délicats avant l'inoculation, et qui se sont très-bien portés à la suite.

Comme cette maladie semble produire une exaltation du systême sanguin, j'ai cru que l'inoculation pouvoit être utile dans les engorgemens glandulaires, lorsqu'il existe un virus écrouelleux, ainsi que dans les maladies séreuses et lymphatiques. J'ai inoculé un enfant dont toutes les glandes étoient grossies par l'effet d'un virus écrouelleux; je l'inoculai à dessein par l'incision; il eut une petite-vérole très-bénigne, mais presque confluente; toutes les glandes, à mon grand étonnement, se fondirent. Je le croyois guéri comme par miracle; mais six semaines après l'inoculation, les glandes se rengorgèrent. Dezoteux, page 189 de son Traité de l'inoculation, dit qu'il a vu des ophthalmies rebelles guéries par l'inoculation. Je viens de voir une ophthalmie très-rebelle chez une jeune fille, guérie par une petite-vérole très-bénigne : mais j'observe que j'ai fait mettre des vésicatoires, comme j'ai coutume de

les prescrire dans toutes les petites-véroles, ainsi que dans l'inoculation. Ainsi des sangsues, quelques grains de panacée, des vésicatoires ne fût-ce que pendant quatre à cinq jours; voilà les moyens de n'avoir rien à redouter de la petite-vérole, ou d'en préserver les enfans.

On dit que l'inoculation peut développer la petite-vérole naturelle, dans les pays où l'on inocule; mais je crois avoir observé déjà plusieurs fois, que s'il n'y a pas d'épidémie régnante, la contagion communiquée par l'inoculation, est bénigne.

Lorsque tous les peuples de l'Orient ont écarté tous les dangers de cette maladie par l'inoculation, lorsque des expériences très-nombreuses en ont démontré les immenses avantages, pourroit-on croire aujourd'hui que l'on en détourne un peuple raisonnable et qu'on le porte à abdiquer cette méthode salutaire? Un de mes auditeurs, qui a pratiqué la médecine à Constantinople, dit qu'il n'y a point d'exemple que l'inoculation y ait jamais été funeste. A Londres, on a inoculé des milliers d'enfans; en l'an VII, quatre mille, en une saison, furent inoculés en un hôpital, sans qu'un seul ait péri. Giraud, dans la Franche-Comté, a inoculé plus de douze à quinze mille enfans; le médecin Ducros, de Sainte-Tulle, en l'an IV, a inoculé, dans sa seule petite commune, trois cents enfans; il a parcouru le département des Basses-Alpes, où il a fait éprouver à plus de cinq mille individus de tout âge, de tout sexe, même à des femmes enceintes, les bienfaits de l'inoculation, sans qu'il soit arrivé d'accident à un seul. Plusieurs de ceux qui s'y sont refusés, ont été victimes d'une petite-vérole confluente qui

régnoit alors. Il portoit dans une petite phiole de la matière varioleuse en dissolution dans l'eau distillée ; il y trempoit sa lancette, effleuroit l'épiderme et tout étoit accompli ; les enfans venoient en foule, même à l'insu de leurs parens, le prier de les piquer, tous jouoient au grand air et étoient abandonnés à la nature, pas un seul n'a péri.

Eh quoi ! lorsque la petite-vérole enlève, l'un dans l'autre annuellement en France, plus de soixante-cinq mille individus ; lorsqu'à Paris seulement, dans les épidémies varioleuses de 1720, 1769 et 1802, il est péri, en chaque année, à peu près vingt mille individus, ce qui fait, en trois ans, soixante mille enfans, l'on balance encore à pratiquer l'inoculation !

On va chercher chez les animaux, un virus dont on ne connoît pas la nature, sous le grand prétexte que ce n'est pas une maladie que l'on donne. Je laisse au temps et à l'expérience à éclairer les gens sages, ils jugeront si c'est à tort que j'ai blâmé cette pratique adoptée avec une extrême vivacité par les jeunes médecins. L'expérience nous a déjà appris que la gale que le chien communique à l'homme est bien plus dangereuse que la gale communiquée d'homme à homme, et qu'elle résiste pendant longtemps aux remèdes usités. Mais il n'est pas dans mon plan d'exposer ici mes motifs d'improbation que j'ai suffisamment développés.—*Voyez* le journal intitulé : *Clef du Cabinet*, 13 *vendémiaire an X, et autres suivans.*

CHAPITRE XLI.

De la Rougeole et de l'Œdême universel qui en est quelquefois la suite.

La différence de la rougeole avec la petite-vérole, est très-grande, quoiqu'il y ait entr'elles une alliance, pour ainsi dire, naturelle ; l'une et l'autre paroissent exister dans le sang, cependant elles ont des effets bien différens ; car on voit, à la suite de la rougeole, des écrouelles et le rachitis, ce que ne produit pas la petite-vérole : néanmoins la rougeole précède souvent l'invasion de la petite-vérole; mais elle me semble exister capitalement dans un autre systême de l'économie, et être plus près d'affecter le systême lymphatique, que la petite-vérole.

Dans la rougeole, l'économie est subitement affectée toute entière, et plus à la poitrine qu'au visage ; l'éruption, dès l'invasion, se fait tout à coup partout le corps, au lieu que, dans la petite-vérole, elle marche, comme nous l'avons vu, de la tête aux pieds, et surtout se porte à la tête.

La rougeole attaque rarement les adultes, mais lorsqu'elle a lieu chez eux, elle laisse des suites fâcheuses ; il n'est pas rare de la voir se manifester après l'inoculation.

Le mal de gorge, le larmoyement, la rougeur des yeux, l'éternuement, la toux, le gonflement des paupières, en sont les signes caractéristiques.

Il y a des rougeoles qu'on appelle boutonnées, qui sont accompagnées de malignité ; elles sont épidémiques : j'ai vu, à la suite de cette maladie, la peau des pieds se lever toute entière comme une semelle.

Curation. Je fais beaucoup d'usage, dans cette maladie, de la panacée mercurielle, par ce moyen, je tiens le ventre libre et je ne crains point les mauvaises suites, si ordinaires dans cette maladie : je regarde ce remède presque comme un spécifique, et à ce moyen, la toux qui caractérise la rougeole, diminue en proportion des évacuations.

Dans les rougeoles boutonnées, qui sont souvent funestes, je fais usage des vésicatoires ; je débarrasse le cerveau, s'il y a engorgement, et je donne quelques boissons d'eau rougie et des boissons adoucissantes, ainsi que les remèdes convenables dans les fièvres épidémiques.

Dans la petite-vérole, il faut, dès l'invasion, exposer les enfans au grand air ; au lieu que dans la rougeole, il faut les couvrir modérément.

A la suite de la rougeole, lorsque les enfans ont été trop subitement exposés à l'air, ou lorsque, dès l'invasion de la maladie, on a donné trop subitement la panacée avant que l'éruption soit faite, il arrive, à la suite de cette maladie, un empâtement dans tout le tissu cellulaire de la face et du bas-ventre ; c'est une leucophlegmatie universelle ; les urines se suppriment ou bien elles deviennent rares, et même quelquefois noires, ce qui en général est toujours fort inquiétant.

On voit donc que cette maladie n'a nullement

la marche de la petite-vérole, et qu'il faut dans la rougeole provoquer légérement l'éruption à la peau, sans quoi l'insensible transpiration peut être répercutée, et même la voie des urines obstruée.

Cette œdême, en apparence inquiétante, ne l'est cependant pas pour ceux qui ont l'habitude de cette maladie des enfans : elle cède facilement à des diurétiques et à des diaphorétiques doux, ainsi qu'à tous les remèdes qui favorisent l'insensible transpiration, et à tous ceux qui peuvent disposer la peau à la recevoir. On donne de petites infusions de fleurs de sureau nitrées ; la décoction de quelques baies d'alkekenge ; quelques petites cuillerées à café de sirop d'ipécacuanha dans la journée ; cinq à six fois par jour un tiers de grain d'ipécacuanha, uni chaque fois à quelques grains d'antimoine diaphorétique ; le soir, huit à dix grains de thériaque, et même un peu plus aux enfans ; on les tient au lit, et on cherche tous les moyens d'exciter leur transpiration en enveloppant leurs pieds d'un linge trempé dans la décoction de sureau, afin de faire cesser, aux extrémités, le spasme de la peau, et de-là, quelquefois, dans toute l'économie.

Malgré tous ces moyens j'ai été obligé, quelquefois, d'appliquer pendant quatre à cinq jours des vésicatoires, et par cette méthode, cette œdême que j'ai rencontrée fréquemment, n'a jamais eu de suites fâcheuses.

Quelqucfois le rachitis et les écrouelles se manifestent après la rougeole, surtout lorsqu'on laisse subsister trop longtemps la toux, et qu'on n'a pas évacué par la panacée ou autres purgatifs : alors les remèdes fortifians et toniques,

propres à remédier à l'altération de la matière nutritive, sont indiqués.

La coqueluche qui se manifeste à la suite est aussi souvent très-dangereuse, en ce qu'elle est un signe de l'affection des membranes du cerveau ; nous avons indiqué ci-dessus l'art de la traiter.

Le plus sûr moyen, je le répéte, de prévenir toutes les mauvaises suites de la rougeole, c'est l'usage fréquent de la panacée ; les vésicatoires au besoin en secondent très-bien les effets.

Home, ayant observé que la rougeole étoit souvent suivie des accidens fâcheux que je viens d'indiquer, a voulu, en 1758, l'inoculer ; mais cette inoculation n'a pas produit les mêmes effets que l'inoculation de la petite-vérole. Plusieurs médecins écossais et Vogel ont fait les mêmes essais, ainsi que Percy, Valette et Tissot qui la vantent beaucoup. Gritthanner, Chosen la rejettent ; je suis pleinement de leur avis, parce que j'ai vu que les effets de cette inoculation sont incertains, et que cette maladie, même épidémique, se guérit très-facilement par les sinapismes, les émoliens, la panacée et les incisifs.

Il n'y a aucune comparaison à faire entre cette maladie et la petite-vérole.

CHAPITRE XLII.

Description d'une maladie propre à l'enfance, mal connue jusqu'à ce jour, et que j'appelle Dévoiement blanc; et Réflexions sur le Principe de la vie, et sur le mécanisme de ses actions dans le canal intestinal, et dans quelques autres systêmes de l'économie des enfans et des adultes.

L'ÉTUDE profonde de l'économie des enfans, nous révèle les opérations les plus secrètes de la vie : on aperçoit mieux chez eux la simplicité de son mécanisme, on parvient mieux à connoître les causes : mais, pour arriver à ce bonheur si desirable, on doit abjurer les hypothèses, les bien distinguer des faits, et enchaîner ceux-ci avec une méthode analytique qui les offre comme découlans nécessairement les uns des autres. Par cette marche certaine, on découvre qu'une étonnante multiplicité de faits contradictoires en apparence, sont l'effet d'un petit nombre de causes très-simples.

Quelques médecins anciens avoient rapporté toutes les maladies à deux causes, au resserrement et au relâchement : ils eurent un nombre immense de disciples, partisans outrés de cette doctrine, parce que rien ne parut plus facile que de faire rouler sur deux pivots très-simples la

multiplicité presqu'infinie des désordres de l'économie. Mais ce n'étoit cependant qu'après une étude profonde qu'on pouvoit distinguer dans cette économie les différentes espèces de resserrement et de relâchement, et leurs effets différens sur différens systêmes de l'économie. C'est ainsi que j'ai rapporté toute l'étude de l'économie des enfans à la nutrition, à l'accroissement. Mais si ces deux causes générales de toutes les actions de la vie dans l'enfance sont simples, les phénomènes en sont très-compliqués. Ainsi lorsque j'aurai décrit le dévoiement dont je vais parler, si je disois simplement qu'il tient à un état de relâchement du canal intestinal, je n'avancerois nullement les progrès de l'étude de l'économie des corps vivans ; il faut donc expliquer ces principes généraux très-simples, et c'est ce qui véritablement est difficile ; venons à notre objet.

Lorsqu'un enfant fait ses dents, on observe dans ses déjections, de petits grumeaux blancs, plus ou moins durs, que les nourrices appellent des germes de dents ; ce sont de petites parties de lait coagulé ; ce sont de petites portions fromageuses, échappées tant à la décomposition, dans l'estomac, qu'au mélange avec la bile, et à toute digestion dans le reste du canal. Mais quand la matière nutritive mêlée aux sucs animaux, dans les entrailles, ne se décompose pas, pour remonter en même temps à la vie, alors cette matière descend à la décomposition et à la putréfaction. Cette décomposition et putréfaction de la matière alimentaire, arrive surtout lors du travail de l'accroissement, parce que la nature dirige spécialement son action sur le systême capillaire

rouge et sanguin pour l'alonger : ce système rouge déjà plus vivant que le système vasculaire blanc, étant alors surchargé de vie, laisse le système digestif, qui est un système blanc, en un état de débilité ; l'équilibre de la force digestive absorbante est rompu, et la foiblesse de la digestion en est la conséquence nécessaire.

Le dévoiement dont je veux parler ici, est un écoulement de matière blanche, très-fétide : il paroît chez les uns une matière fromageuse ; chez les autres, une matière muqueuse, vermineuse, une espèce de putrilage muqueux, albumineux animal : mais ce n'est point une matière laiteuse coagulée en fromage et échappée à la digestion, car cette secrétion existe en grande abondance, sans que l'enfant ait pris du lait. Les uns ont appelé cette matière, des poches de vers ; mais, dans ce cas, il n'en existe point, et s'il en existoit, ce que je n'ai point encore observé, ils seroient l'effet et non la cause de cette secrétion : tantôt cette matière blanche est fluide et presque séreuse ; d'autres fois elle est très-épaisse et ressemble à du fromage fondu. La maladie est d'autant plus grave que la matière est rendue plus épaisse : à chaque déjection, l'enfant tombe de plus en plus dans une atonie très-grande ; l'estomac perd tout son ressort ; à peine a-t-il reçu quelque aliment, que le dévoiement redouble : ces désordres sont suivis de nausées, d'envie de vomir, dans lesquelles l'enfant semble exhaler la vie : plus on donne à son estomac de fluides doux muqueux ou d'alimens farineux, plus il s'affoibit et plus les évacuations et les nausées deviennent fréquentes. Enfin l'enfant dépérit rapidement et ne peut se soutenir sur

ses articulations. Nulle fiévre n'accompagne ordinairement cet état, et l'enfant se fane et se flétrit comme une fleur.

Je fus appelé pour la première fois chez le maréchal de Castries, pour faire l'ouverture d'une petite de sa belle-fille, morte dans sa quatrième année, des suites d'un dévoiement semblable: je n'aperçus aucune lésion dans le cerveau, il étoit de la consistance ordinaire; la poitrine étoit très-saine; tout le bas-ventre dans l'état le plus naturel; le foie, sans être plus gros, étoit seulement un peu plus pâle que de coutume, et la bile en petite quantité et sans énergie: je ne pus attribuer la cause de la mort de cet enfant à aucun vice organique, mais seulement à un défaut de vie dans tout le canal intestinal.

J'avois négligé des recherches ultérieures sur cette observation, lorsqu'un enfant âgé de cinq ans auquel je prenois le plus vif et le plus tendre intérêt, fut attaqué de ce dévoiement, d'une manière effrayante: il rendoit en quantité considérable, une matière blanche, épaisse, ressemblant à un fromage mou en putrescence: à chaque évacuation, ses forces s'affoiblissoient d'une manière alarmante: il vomissoit une quantité considérable de matière muqueuse et glaireuse: je convoquai ceux de mes confrères que je crus les plus expérimentés auprès des enfans, mais tous désespérèrent de le sauver: la décoction blanche, les bouillons adoucissans, le quinquina, enfin, tous les médicamens et surtout les liquides, sembloient accélérer les accès de ce désordre: pour peu que l'enfant se remuât, il avoit mal au cœur, vomissoit et évacuoit. Aucune espèce de couleur jaune ne s'observoit dans ses excrémens. Les

amers, les antivermineux rendoient encore plus fréquentes les évacuations : désespéré de voir ainsi périr sensiblement sous mes yeux, un enfant qui intéressoit toute ma sensibilité, je le deshabillai en présence d'un feu flamboyant, je touchai avec une extrême précaution, les différentes parties de son bas-ventre, mais quand je vins à la région de l'estomac, j'aperçus un gonflement et une mollesse extrême dans cette partie dans laquelle le toucher le plus léger produisoit des évacuations par l'estomac et par le canal intestinal : alors voici quelles furent mes réflexions. Je pensai que cette maladie étoit due à un mouvement inverse de la lymphe qui, avec rapidité, affluoit des vaisseaux lymphatiques sur le canal intestinal : la putridité de la matière me sembloit due et à la nature du fluide lymphatique très-putrescible, et au même mouvement inverse, contraire au mouvement ordinaire de la vie, échappée de ce fluide.

J'avois déjà observé plusieurs fois chez les adultes, et spécialement chez les goutteux, que l'estomac tombant en une débilité extrême, alors les malades rendoient une matière grise, séreuse et fétide, par le bas, et que le toucher sur l'estomac les faisoit vomir : j'avois encore observé que dans ces cas de débilité de l'estomac, toutes les boissons et tous les alimens aqueux ne se digéroient point, mais étoient évacués, décomposés et putrides, tandis que la croûte du pâté, le jambon, les viandes fumées, salées, le pain grillé et le vin pur, étoient digérés et ramenoient les malades d'un état de grande foiblesse, au degré d'énergie qui constitue la bonne santé.

D'après ces réflexions, et ce que j'ai observé après le toucher de l'estomac, je crus que c'étoit le cas de donner des alimens secs et assaisonnés quelle que fût l'apparente foiblesse du petit malade ; je crus que l'instinct alloit s'expliquer. Je proposai donc à l'enfant presque expirant, par la foiblesse où le réduisoient ces évacuations, de lui donner un peu de jambon, de la croûte de pain et un peu de vin de Malaga très-vieux. Ses yeux éteincelèrent de joie : la nature avoit parlé. Rien ne fut rejeté. L'enfant fut couché dans le lit de son père, et rapproché de lui le plus possible, pour exciter son insensible transpiration : il dormit dix heures de suite très-paisiblement, et le lendemain, il étoit comme par miracle rendu à la vie : je lui fis donner pour déjeûner des anchois, un peu de jambon, un peu de vin de Malaga, et dans la matinée, quelques grains de sel de quinquina et d'yeux d'écrevisses, délayés dans une cuillerée d'eau de fleurs d'orange : dès-lors, le vomissement et le dévoiement cessèrent. On nourrit l'enfant, pendant quelque temps, avec des cotelettes de mouton, du gigot, de l'aloyau peu rôtis : on lui donna ces viandes avec beaucoup de leurs sucs naturels un peu gras ; il but de l'eau rougie, seulement selon son appétence, et fut rendu à la santé la meilleure, avec une inconcevable rapidité. J'ai vu depuis un grand nombre de fois cette maladie ; mais je ne l'ai rencontrée que deux autres fois avec cet extrême degré d'intensité ; c'étoit à la suite de la coqueluche, chez un enfant de cinq ans et demi. On avoit annoncé aux parens un événement fatal, vu le dépérissement sensible et journalier de l'enfant par l'effet du dévoiement ;

j'ordonnai des alimens desséchans, épicés, du rôti seulement, des sucs de viandes un peu gras, du sel de quinquina, un peu de vin très-vieux : je prescrivis de faire abstenir, pendant quelque temps, de soupes, de bouillons, d'alimens végétaux et humides, et l'enfant recouvra bientôt la santé, à la grande satisfaction de ses parens.

A quelque temps de-là, je fus appelé auprès d'une petite fille d'un très-riche colon d'Amérique, âgée de quatre ans, laquelle, sans avoir pris la moindre portion de lait, rendoit beaucoup de cette matière blanche, fromageuse et fétide. On avoit cru que c'étoit des poches de vers fondues ; on lui avoit donné de l'ail cuit dans du lait, mais l'évacuation avoit été considérablement augmentée, au point que l'enfant ne se soutenoit plus sur ses jambes, et sembloit devoir périr de sa foiblesse.

J'annonçai au père que j'allois guérir son enfant d'une manière assez singulière ; avec des viandes fumées, salées, ou rôties et épicées, et avec du vin vieux sans eau. Il adopta ma méthode : on supprima tous alimens humides, muqueux, et les végétaux : l'enfant ne but ensuite que selon son desir. Cet homme avoit fait fortune dans les îles, en commençant par y exercer la chirurgie, et il me dit qu'il étoit d'autant moins étonné de ma méthode, qu'elle se rapprochoit d'une semblable que lui avoit dicté son instinct, laquelle lui avoit été fort lucrative. Il me dit que parmi les négriers qui débarquoient à Saint-Domingue des nègres du Mosambique, il en avoit acheté plusieurs à vil prix, parce qu'ils étoient presque expirans ; leur ventre météorisé étoit d'une extrême sensibilité ;

ils vomissoient tout ce qu'on leur donnoit et rendoient par les selles une matière blanche d'une fétidité extrême. Il se dit à lui-même, ces hommes, la plupart sont carnivores et antropophages, vivans toujours en plein air : enfermés dans les vaisseaux des négriers, ils ne vivent que de substances végétales, grossières, non fermentées et très-indigestes, telles que de grosses féves et autres farineux grossiers. Il avoit observé que dans les climats chauds, l'homme a besoin d'épices, d'aromates et de beaucoup d'assaisonnemens, surtout s'il se nourrit de végétaux, tels que le riz, par exemple, auquel on ajoute des aromates et du piment à dose considérable. Il donnoit à ces nègres, malades de ce dévoiement, du bœuf à demi grillé, assaisonné de sel, de girofle, et de piment; il leur donnoit un peu de vin vieux, et rendoit en peu de temps ses nègres à la santé : il cachoit soigneusement son moyen, et vendoit 2,500 livres chaque nègre, qui souvent ne lui avoit pas coûté cinquante écus.

J'ai fait depuis beaucoup d'attention à cette observation et aux précédentes, et à beaucoup d'autres semblables. J'ai observé que par les stimulans que j'indique, la bile s'animalise, coule dans le canal, colore les déjections, et qu'alors le malade est sauvé.

Voici quelques réflexions qui me paraissent éclairer de plus en plus le mécanisme de l'action vitale et dans le système intestinal de l'économie des enfans et dans celle des adultes, ainsi que dans d'autres systêmes également.

Nous avons déjà observé que la vitalité étoit dans des proportions différentes dans les différens systêmes de l'économie, et que le systême

lymphatique en avoit moins que le systême vasculaire rouge. Nos divers fluides ont de même des sommes de vie différentes et dont la nature est différente : ils ont donc une vitalité différente. Est-il donc étonnant que le systême lymphatique, qui a moins de vie que le systême vasculaire rouge, tombe fréquemment en débilité, en atonie, surtout lorsque la vie prédomine au systême rouge? Mais le mécanisme de cette atonie d'un systême entier, est peu connu, et ce que nous en allons dire peut éclaircir le mécanisme général des actions de la vie.

Tous nos muscles n'agissent que lorsqu'ils ont un point sur lequel ils s'appuient, et d'où réagit et se réfléchit le fluide de la vie. Nous marchons d'autant plus péniblement et nous dépensons d'autant plus de force inutilement, que le point d'appui sur lequel nous marchons est plus mou. Ce qui arrive pour le systême musculaire dans l'économie, arrive pour tous les autres systêmes : chacun a un point d'appui où les forces vives vont se porter, pour de-là réfléchir le mouvement dans l'économie. Tout le canal intestinal est le point d'appui du systême nutritif et lymphatique du bas-ventre ; ce point d'appui cesse-t-il par la perte de la force tonique de tout le canal intestinal? alors tous les fluides sont portés vers ce point relâché, et la vie et les fluides fuient par cette issue : le canal intestinal ayant naturellement peu de vie, doit être sujet à cette perte de ton.

Mais dans ce même canal intestinal, tantôt, c'est l'extrémité, le point d'appui du systême sanguin intestinal qui perd son ton : alors, afflux sanguin, dyssenterie sanguine : si ce sont les vais-

seaux séreux, alors afflux de sérosité : si le foie perd son ressort, ce point d'appui de tout le systême biliaire laisse couler abondamment la bile dans le canal intestinal : en sorte qu'on doit considérer ce canal, en général, comme un systême; et dans ce canal sont des aboutissans de différens systêmes, de différens principes de vie, de l'oxigène, de l'azot, de l'hidrogène. Tous les vaisseaux absorbans lymphatiques du point d'appui du canal intestinal sont-ils relâchés? alors la lymphe y afflue, et l'enfant périt de la perte de sa lymphe, sans qu'après la mort on aperçoive la trace du désordre.

Nous avons déjà vu que quand le cerveau, point d'appui de tout le systême nerveux, perd son ressort, la pulpe se relâche et l'enfant périt de sa foiblesse. Nous avons vu comment par le feu, on redonnoit à cette pulpe son ressort naturel.

Dans les pays excessivement chauds de l'Inde, le canal intestinal perd souvent sa force tonique; le point d'appui de tout le systême capillaire rouge se relâche-t-il? les malades périssent par un dévoiement sanguin énorme. Là l'empyrisme n'a trouvé d'autre remède que l'application du feu sous les pieds et à l'ombilic, ainsi que quelques alimens épicés. C'est ainsi que nous, nous avons appliqué heureusement le feu dans l'engorgement séreux du cerveau.

Dans les fièvres putrides et malignes, le point d'appui de la circulation et de l'irradiation de la bile, qui existe dans le foie, tombant sans énergie, la bile s'amasse alors en quantité énorme dans la vésicule, ou elle fait continuelle fluxion par le canal intestinal.

Nous avons vu comment le feu redonnoit au

cerveau son énergie : on ne sera donc pas étonné que dans des climats où la nature va si rapidement à la destruction, on ait employé le moyen dont l'effet est le plus rapide, le feu, pour rétablir le ressort du point d'appui.

Tous les systêmes ont chacun leur point d'appui; selon que le systême qui le perd est différent, il produit différens phénomènes : on ne sera point étonné que pour des maladies très-dissemblables en apparence, et même pour presque toutes dans l'Inde, dans la Chine, le feu qui rétablit le ressort du point d'appui, soit un remède presque universel, employé même avec beaucoup d'art. Pour moi, je suis très-persuadé que la manière dont les Chinois l'appliquent, a été dans le principe le produit d'une très-haute science. J'ai vu périr d'une phthisie sèche pulmonaire deux malades, dans lesquels on ne trouva nulle lésion organique dans les poumons, mais seulement un affoiblissement et un retrécissement considérable de cet organe : l'on appelle cette maladie phthisie nerveuse. C'est dans ce cas, je pense, que le *moxa* appliqué sur la poitrine, guériroit, tandis qu'il ne fait qu'accélérer la destruction du malade, dans le cas de phthisie avec suppuration de l'organe du poumon.

Ainsi, le canal intestinal, différens systêmes dans ce canal, le foie, le poumon, le cerveau, sont des points d'appui de divers systêmes secrétant divers principes de vie. Cette vue sur l'économie peut et doit être étendue plus loin. Les passions, qui sont les effets physiques du flux et reflux de la vie ont aussi leurs points d'appui sur les ganglions du sympathique, sur celui du plexus solaire. Les sensations ont aussi les leurs,

et la tâche que je me suis imposée ne me permet pas ici des considérations ultérieures sur les points d'appui de l'entendement.

Quel scalpel et quelle loupe, que l'attention aux faits, que les réflexions, et que les rapprochemens !

N'est-il pas satisfaisant de voir la vie générale, modifiant tous les systêmes, et chacun deux ayant une vie propre, et d'une nature spéciale ; et la vie générale fournissant aux uns plus de proportion de vie qu'aux autres, et néanmoins, les gouvernant et les mettant toutes en harmonie ?

Voilà, ce me semble, la cause d'une foule de désordres encore peu expliqués, et dont on doit chercher la cause, non dans les organes matériels, mais dans l'action de la vie sur ces mêmes organes.

CHAPITRE XLIII.

De la Croûte laiteuse des Enfans.

Un long exercice, un long enseignement des maladies des enfans, doivent donner des moyens nouveaux de leur conservation et de leur amélioration. Les enfans sont l'espoir des familles et de la postérité. Je vais présenter ici l'extrait d'une dissertation de médecine d'un professeur en l'université de Mayence. M. Strack étoit un

observateur savant, mûri par l'expérience et le jugement. Ceux qui pratiquent beaucoup et qui observent plus encore, écrivent rarement; mais lorsque les circonstances les déterminent à produire le fruit de leurs observations et de leurs expériences, alors ils avancent l'art; et c'est ce qu'a fait le Dr. Strack, dans une dissertation sur une maladie des enfans, appelée croûte laiteuse, maladie qu'on rencontre fréquemment, surtout en certains pays, comme en Champagne, où elle est endémique. Voici la cause de cette dissertation.

L'académie des sciences, arts et belles-lettres de Lyon, proposa pour prix, en 1774, le sujet suivant : *Remplacer l'ipécacuanha, le quinquina et le séné par des plantes européennes.* Personne n'ayant satisfait à cette demande, l'année suivante elle en fit une autre que voici : *Qu'elle est la découverte moderne la plus importante dans le règne végétal, relativement aux remèdes qu'il peut fournir.* Le Dr. Strack décrivit la maladie connue sous le nom de croûte laiteuse, et indiqua la jacée, vulgairement appelée la pensée (*viola tricolor Lin.*), comme un végétal dont il avoit fait depuis vingt ans un très-fréquent usage, spécialement contre la croûte laiteuse, maladie des enfans trop négligée, qu'il avoit profondément observée et ensuite guérie : il mérita d'être couronné par cette société savante. M. Strack le fils, digne par ses talens de ceux de son père, a publié dans les Annales de Médecine de Leipsick, par M. Romer, ses succès propres, d'après ceux de son père, et ceux d'un grand nombre de médecins qui ont même fait usage de cette plante.

M. Strack se plaint qu'on a fait trop peu d'at-

tention à la croûte laiteuse des enfans : elle se manifeste surtout dans la première année, et de plus en plus rarement dans les suivantes, jusqu'à six et sept ans : en sorte qu'on la voit plus souvent aux enfans au téton, ou chez ceux qui viennent d'en être séparés ; c'est de cette observation que dérive son nom.

Une large croûte humide, répandue sur différentes parties du visage, sur les joues et le menton, se durcit, se fend, et rend une matière collante et mielleuse. Elle dégénère en une foule d'autres maladies, tantôt en un abcès qui sort par les oreilles ; tantôt en gonflemens considérables des glandes du col ; d'autres fois en écrouelles ; souvent en teigne ou en maux de gorge, ou en *croups* qui enlèvent subitement les enfans : chez d'autres elle obstrue le mésentère, ou produit les maladies inflammatoires les plus rapidement funestes ; enfin elle dégénère fréquemment en un desséchement ou un marasme hideux.

Les croûtes quelquefois ne se manifestent pas ; mais entre le derme et l'épiderme il y a seulement des boutons plus ou moins perceptibles qui sollicitent l'enfant à se frotter le visage contre les draps de son lit, ou contre les habits de ceux qui le portent.

Cette maladie paroît être une maladie spéciale, car le professeur Strack a observé que, quand les mères ou les nourrices l'ont éprouvée dans leur enfance, les enfans qu'elles nourrissent l'éprouvent à leur tour ; de sorte qu'un vice qui semble être totalement disparu, laisse néanmoins dans le lait des mères ou des nourrices un germe contagieux. On observe que le lait d'une nour-

rice qui a eu la croûte de lait, la transmet à son nourrisson, plus forte que ne l'auroit l'enfant s'il étoit nourri par sa mère qui, elle-même, en auroit été affectée dans son enfance.

C'est une chose bien étonnante et bien digne d'observation que les maladies qui semblent être éteintes, laissent dans l'économie un germe qui se transmet aux générations suivantes. Voilà une hérédité inconcevable des maladies même passées, et qu'on est loin de soupçonner; hérédité prouvée ici par une suite d'observations.

L'urine des enfans, dans ce cas, a l'odeur infecte de celle des chats; et lorsqu'on fait prendre à l'enfant le remède qui va être indiqué ci-après, on voit reparoître chez eux, et même chez les adultes, cette même odeur; car lorsqu'elle se manifeste, c'est un signe que le remède opère et que la guérison s'accomplira. Cet effet singulier prouve que ce remède est un dépuratif dont l'action est constamment la même dans notre économie, et porte spécialement sur les urines.

Est-ce sur l'urée qu'agit ce remède? Urée, principe de décomposition animale, mais aussi de recomposition et peut être des putréfactions spéciales telle que de celle de la matrice. C'est ce que nous apprendrons des expériences ultérieures de chimie animale sur cette matière.

Ce remède, indiqué par le Dr. Strack, est la pensée qui vient naturellement aux environs de Mayence. Il importe de faire beaucoup d'expériences pour s'assurer si celle de ce pays a plus d'efficacité que les autres, ce qui seroit très-possible, et ce qu'il est important de constater par des expériences, car un praticien a observé que celle qu'il employoit en un pays, à grande

dose, n'avoit nulle action, tandis que celle d'un autre pays, à moindre dose, étoit efficace. En effet, cette plante, comme toutes les autres, doit avoir des vertus différentes selon qu'elle a pris ses sucs nutritifs ou dans la terre argileuse, ou dans la terre calcaire, ou dans la terre silicée. Je soupçonne que la terre silicée donne plus de vertu à cette plante.

On retranche la racine, les fleurs et les graines de cette herbe fraîchement recueillie, et l'on dessèche, à l'ombre, la tige pour s'en servir : ou bien on la donne fraîche, après l'avoir fait bouillir dans du lait, à la dose de deux gros ; mais si elle est sèche, on la fait macérer à dose d'un gros dans l'eau froide, pendant deux heures, ensuite on la fait bouillir ou dans l'eau ou dans le lait ; d'autres ont recommandé de la donner en poudre.

Cette plante, bouillie, épaissit l'eau par un mucilage dont l'odeur est herbacée ; elle rend le lait épais comme une crême, ne lui retire rien de sa saveur, et même elle y perd de ce qu'elle peut avoir de désagréable. On donne, matin et soir, un verre de décoction d'un gros ou d'un demi-gros de cette plante suivant l'âge ; on en fait usage pendant longtemps, même après que les croûtes sont disparues.

On a fait avec l'extrait de cette plante un sirop ; je le donne conjointement avec la décoction, ce qui me paroît le moyen d'en recueillir plus rapidement les effets. Je m'occupe en ce moment de l'usage de ce médicament, et je ne balance pas à en donner le suc à demi-once par jour.

On observe qu'après quelque temps d'usage

de ce remède, les croûtes laiteuses sortent en plus grande abondance, ce qui prouve que ce médicament n'est pas aussi inerte que l'ont voulu dire quelques médecins, qui souvent prononcent d'après quelques expériences faites légérement.

Il est certain que ni l'odeur ni le goût de cette plante ne semblent indiquer une grande efficacité; mais en observant qu'avant de guérir les enfans, elle fait sortir les croûtes laiteuses en plus grande abondance, et qu'au moment où elle va produire sa plus grande efficacité, elle donne aux urines l'odeur de celle des chats, quelle que soit la maladie pour laquelle on l'emploie, on ne peut se refuser à faire de nombreux essais d'un remède aussi innocent en apparence, et qui a été vanté par une foule de praticiens célèbres.

Je proposerai à notre école de médecine d'engager les chimistes célèbres qui y professent la chimie animale, les professeurs Fourcroy et Deyeux, à analyser les urines, à l'époque où elles deviendront odorantes-fétides.

Je m'occupe en ce moment de l'emploi de ce médicament : je le donne à l'intérieur en suc, en décoction, en poudre, et de toutes les manières dans les engorgemens scrophuleux des enfans; dans les empâtemens et ulcérations de matrice; dans les maladies laiteuses, dartreuses; je rendrai compte au public, moi ou mon fils, de toutes nos observations sur ce remède qui semble jusqu'ici me promettre des succès d'après la manière dont je l'ai administré.

Quelques praticiens ont dédaigné ce remède; mais je crois que, trop impatiens, ils n'ont pas

assez observé que les dépuratifs qui agissent par la voie des urines, exigent un très-long usage : d'après l'effet qu'en a obtenu pendant long-temps un praticien expérimenté, je crois qu'il faut, pour le contredire, pouvoir opposer de longues expériences bien faites aux siennes et un bon choix de cette plante; et ne pas confondre celle née en une sorte de terrain, avec celle née en un autre.

Je n'ai pas cru, dans cet ouvrage, consacré à la conservation des enfans, devoir passer sous silence cette intéressante nouveauté médicinale, ni les mémoires des Drs. Strack père et fils. Je me fais traduire, en ce moment, plusieurs ouvrages allemands qui rapportent des observations sur cette matière, lesquelles viennent à l'appui de ce que j'expose ; ils déterminent mon attention et mes expériences sur un remède en apparence innocent, et qui, néanmoins, a de très-grands avantages. Je cherche à-présent les moyens et les circonstances propres à le rendre nuisible (et je crois en avoir aperçu), afin de déterminer mieux et plus sûrement les cas multipliés où il peut être utile.

CHAPITRE XLIV.

Y a-t-il des signes certains auxquels on puisse reconnoître les Enfans infectés de virus vénérien; et quelle méthode doit-on employer pour ceux qu'on pourroit croire attaqués de cette maladie?

La maladie vénérienne est aujourd'hui très-répandue dans toutes les contrées de l'Europe, et ordinairement si mal traitée, que les pères infectés des restes de ce virus, communiquent à leurs femmes un vice, qui tantôt a le caractère de vice vénérien, mais qui d'autres fois ne les a pas; et cependant ce virus altère la santé des femmes, celle des enfans, et se masque sous mille formes si différentes qu'on ne peut le reconnoître.

La plupart des enfans issus de parens infectés de ce virus, ne vivent pas; mais d'autres survivent et restent malades toute leur vie, si une médecine efficace ne vient modifier leur économie.

Il est très-difficile de prononcer si un enfant nouveau-né est attaqué de ce vice, lorsqu'on n'en trouve pas de caractère chez la mère.

J'ai vu quelquefois, que les femmes de l'hospice des Enfans-Trouvés, qui reçoivent jusqu'à douze ou quinze mille enfans par an, regardoient des enfans sains comme attaqués de la maladie

vénérienne, et prenoient pour son symptome ce qui réellement ne l'étoit pas.

En 1775, M. Lieutaud, alors premier médecin du roi, engagea la faculté de médecine de Paris de répondre à une consultation que lui avoient envoyé MM. les recteurs de l'hôpital d'Aix en Provence : ils perdoient, vers l'âge de quatre mois et demi, plus de la moitié des enfans reçus dans leur hospice ; ils ne pouvoient se procurer un nombre suffisant de nourrices prêtes à allaiter l'enfant au moment de son entrée à l'hôpital ; une seule nourrice se chargeoit de trois ou quatre, et donnoit à chacun d'eux un peu de lait et de la bouillie. Les recteurs pensoient que peut-être ces enfans étoient infectés de la maladie vénérienne ; ils demandoient la manière de nourrir ces enfans, et comment connoître ce virus. Je fus nommé un des commissaires pour répondre à ce mémoire, et tous me chargèrent du travail. Je fus visiter les hospices de Paris, je fis toutes les recherches pour avoir les signes certains de la présence de ce virus, et voici ce que mes observations propres, et tout ce que j'ai recueilli de celles des autres m'ont appris à l'égard de cette contagion.

Lorsqu'une femme est infectée du mal vénérien, si elle a pris des préparations mercurielles pendant sa grossesse, c'est l'enfant qui se trouve guéri ; et souvent la mère a encore des signes de maladie vénérienne en accouchant, sans que le nouveau-né ait besoin dans la suite d'aucun traitement pour vivre exempt de cette maladie.

D'après tout ce que j'ai dit dans cet ouvrage sur la tête des enfans, on doit présumer que c'est vers la tête qu'existent les signes de cette maladie,

parce que c'est vers elle que se dirigent tous les efforts de la nature.

J'ai vu plusieurs enfans dont les yeux, plusieurs jours après la naissance, se sont gonflés, et il s'est fait, par les glandes des paupières, une suppuration très-considérable, et telle que celle de la gonorrhée.

Ce signe, qui paroît aux femmes qui reçoivent les enfans trouvés, un signe de maladie vénérienne, n'en est point un certain; car, j'ai rencontré des enfans qui avoient cet écoulement, et dont les parens étoient très-sains. Mais il est vrai aussi que cet écoulement a lieu chez les enfans infectés de ce vice, ce qui néanmoins mérite en pareil cas toute l'attention du praticien.

Lorsque j'étois livré à l'enseignement des accouchemens, et que je faisois servir l'accouchement de quelques malheureuses femmes à l'instruction des élèves, parmi celles qui étoient infectées le plus évidemment du virus vénérien, les unes m'ont offert des enfans avec des caractères de vérole, les autres m'ont donné des enfans parfaitement sains en apparence.

Mais ce n'est qu'autant que la maladie est très-caractérisée, qu'elle offre plusieurs de ces symptomes. Si les mères n'ont employé aucun remède contre ce mal, on en voit souvent des signes chez les enfans. Voici ce qu'on observe: leurs yeux sont gonflés, œdémateux: en leur pinçant le nez ils ouvrent la bouche, et l'on voit alors que les lèvres et les gencives sont très-pâles, et au milieu du palais on trouve un petit point blanc, ou des aphtes et des ulcères, qui ont un aspect tout particulier, et tel, qu'on ne peut les confondre avec les ulcérations bénignes de la

bouche. Souvent même, il y a un gonflement, une grosseur derrière l'oreille, tout près de l'apophyse mastoïde; mais, je le répète, ces signes sont rares, et l'enfant, si la mère a pris quelques remèdes, est exempt de cette maladie bien caractérisée : il peut en être guéri; ou bien la maladie dégénère en une humeur inconnue qui le détruit insensiblement et l'enlève. Ne peut-on pas croire que le rachitis, les écrouelles, les dartres, etc., sont souvent l'effet d'une dégénérescence de ce virus? bien des praticiens l'ont pensé comme nous.

J'avois donné à une femme publique, grosse, quelques mercuriaux et particulièrement un syrop, dans lequel entra le sublimé corrosif : elle mit au monde un enfant qui saliva très-considérablement pendant quelques jours; je lui fis donner, au lieu du téton, du lait coupé avec des sucs exprimés de viande; il est venu parfaitement bien, et au bout d'un mois, cet enfant confié à une nourrice, n'a présenté aucun indice de maladie vénérienne. D'autres fois, la mère ayant pris pendant sa grossesse des préparations mercurielles, l'enfant s'est bien porté jusqu'à deux mois, et à cette époque, j'ai vu survenir des pustules dans le pli des fesses, et des ulcères à la verge. J'ai donné à ces enfans du suc de cresson dans du lait, des bains tièdes, et de l'eau dans laquelle j'avois fait bouillir le mercure, ils ont triomphés quelquefois de cette maladie, et ont été rendus à la santé. Dans une autre circonstance, j'avois donné à une femme attaquée de maladie vénérienne pendant sa grossesse, de la tisane de Fels, qui est le sublimé mis dans la décoction des bois sudorifiques; l'enfant, sans rien communiquer d'abord à sa nourrice, devint

maigre, tomba dans le marasme, eut aux yeux une suppuration abondante vers le quatrième mois, et la nourrice, à son tour, à cette époque tomba malade. Je fis sevrer l'enfant et le baigner habituellement chaque jour. Presque tous les jours, pendant plus de deux mois, je faisois vomir cet enfant ; je lui donnai des nourritures animales très-succulentes, les sucs de cresson, de chicorée et de cerfeuil, à dose d'une demi-cuillerée à bouche, quatre à cinq fois dans la journée, et de petites doses de pilules de mercure gommeux, dans lesquelles entroit un grain et demi de mercure ; cet enfant, d'après cette nourriture, et les moyens médicinaux employés, a remonté à la vie ; mais quant à la mère, quoiqu'elle eût pris des mercuriaux pendant sa grossesse, elle resta longtemps infectée de ce virus, au point que dans la suite il lui survint des exostoses aux jambes : je rétablis rapidement la nourrice par des remèdes antivénériens.

D'après ces observations, et une foule d'autres que je pourrois citer, on en doit conclure, que lorsque les femmes grosses sont attaquées de quelques virus, tels que le vénérien, ou autre, les soins qu'on leur donne se portent plus sur l'économie de l'enfant que sur celle de la mère ; néanmoins, il est très-prudent de surveiller la santé des enfans qui sont nés de parens malades de quelques virus, car souvent ces virus produisent chez eux des maladies qu'on ne sait comment traiter, et qui ne se manifestent que dans un temps très-éloigné de celui de leur naissance.

On peut conclure ici que l'on a pris souvent pour signe de cette maladie, ce qui ne l'étoit pas, mais souvent cette maladie existe sans qu'on l'a

soupçonne ; ce qui doit mettre le praticien dans une extrême réserve, soit à prononcer sur l'existence de cette maladie, soit à faire subir aux enfans, dans certain cas, un traitement inutile, soit à faire ce traitement par simple précaution ; et dans ce cas, pour qu'on ne nuise pas à la santé de l'enfant, j'emploie surtout les sucs végétaux, et spécialement les antiscorbutiques unis aux préparations mercurielles les plus douces.

CHAPITRE XLV.

Vues générales sur les Remèdes à employer dans les Maladies des enfans.

En 1777, un arrêt du Conseil d'État du roi, ordonna qu'il fût envoyé dans plusieurs généralités du royaume, une petite boîte de médicamens propres aux maladies des enfans, avec une instruction sur leur administration. On les distribua aux chirurgiens des campagnes, pour les donner gratuitement aux nourrices, mais spécialement à celles enregistrées au bureau de Paris. Cette charité avoit été sollicitée auprès du roi et de la reine par M. de Lassonne, dans le temps où ces deux illustres têtes desiroient un successeur. Cet arrêt du conseil confia à M. de Lassonne le choix et la préparation des médicamens, et à M. Lenoir leur distribution ; ce qui ne coûta presque rien à M. de Lassonne, mais ce qui dépensa davantage au gouvernement.

On joignit à la petite boîte une instruction sur les maladies des enfans au téton. Le médecin de la reine ne voulant pas compromettre publiquement les connoissances qu'il auroit à développer auprès des enfans royaux dans sa pratique, chargea M. Guenet, médecin de la faculté, de composer ce petit livret; mais M. Guenet, peu livré à l'étude de l'économie des enfans et à la pratique de leurs maladies, fit une instruction très-insuffisante de cinquante-huit pages; la boîte n'étoit pas plus heureusement composée.

C'étoit cependant une très-heureuse idée que cette petite instruction avec quelques remèdes. Je suis persuadé que ces deux objets opéreroient le plus grand bien; en envoyant ainsi dans chaque municipalité un très-petit nombre de remèdes, dont l'ensemble ne coûteroit peut-être pas cinq à six livres, avec une bonne instruction sur la manière de donner ces remèdes dans une foule de cas différens, on opéreroit le plus grand bien; et on mettroit en circulation une foule de pratiques usuelles propres à conserver les enfans. Si dans les départemens, les préfets donnoient de temps en temps quelques momens à la surveillance de cet objet, on conserveroit par an plus de vingt mille enfans, qui périssent par effet d'ignorance et par défaut de médicamens. Certainement un gouvernement qui seroit éclairé sur cet objet et sur le succès qu'il a droit d'en attendre, embrasseroit cette idée avec plaisir. Le bien est prompt et facile à concevoir, mais lent et difficile à exécuter, l'intérêt vient tout traverser.

Pour obtenir de belles races d'animaux, que de

dépenses, à bon droit, n'a-t-on pas fait ? Et l'on n'a rien encore entrepris de public et de général pour obtenir l'espèce humaine plus nombreuse, plus forte, plus saine, plus intelligente et plus morale ! L'homme ne fait pas pour lui-même ce qu'il fait pour les animaux, dont il tire quelques profits.

Nous allons porter un coup-d'œil rapide sur le petit nombre de remèdes avec lesquels on peut guérir toutes les maladies de l'enfance.

On trouve dans les livres qui traitent des maladies des enfans, une polypharmacie dégoûtante, et à laquelle répugnent les enfans plus que les adultes.

Les causes des maladies des enfans sont simples, peu nombreuses, et les remèdes à employer ne doivent pas être multipliés. Persuadé de cette grande vérité, je ne vais parler ici que d'un petit nombre de remèdes employés par les plus grands praticiens. J'observerai ici que ceux qui ont beaucoup pratiqué la médecine des enfans, se sont attachés à un très-petit nombre de remèdes, mais spécialement à un seul. Ainsi Sydenham, qui ne considéroit chez les enfans que la foiblesse de l'estomac et les dispositions à l'acescence, usoit de deux remèdes dans sa pratique; d'eau de rhubarbe et de sel volatil animal. Harris, qui ne voyoit chez eux qu'acescence, ne donnoit presque qu'un seul remède, les yeux d'écrevisse. Amstrong s'est attaché à la secrétion muqueuse du canal intestinal et ne s'est presque servi que d'ipécacuanha. D'autres praticiens, qui n'ont considéré que l'altération de la lymphe, n'ont donné que la panacée mercurielle. Les Orientaux ne se sont occupés qu'à fortifier et à

multiplier la vie ; ils ont donné beaucoup de thériaque. Dans les pays très-chauds, où le système membraneux est facilement irrité, l'huile a été d'un usage presque universel. Si j'osois ici me citer, je dirois qu'ayant fait attention à l'engorgement du cerveau et au mécanisme de la nature dans l'accroissement, j'emploie les sangsues derrière les oreilles dans une foule presque innombrable de circonstances.

J'offre ici une petite digression sur les médicamens et sur la nature de ceux dont je voudrois composer une petite boîte ; l'ensemble qui ne coûteroit pas, comme je l'ai dit, six livres, contiendroit cependant assez de médicamens pour élever un enfant depuis sa naissance jusqu'à trois ans, terme auquel il a franchi les premiers dangers de la vie.

Je rejetterois de cette petite pharmacie toutes ces poudres empyriques contre les convulsions, et auxquelles on n'a attribué tant d'effets que parce qu'on a cru qu'elles avoient remédié à un désordre que la nature avoit fait cesser d'elle-même.

La petite boîte de M. de Lassonne renfermoit des médicamens, les uns utiles et les autres dangereux. On y prescrivoit la gomme arabique contre le dévoiement des enfans. Plusieurs observations m'ont prouvé que cette gomme, espèce de glu, a fermé les capillaires absorbans, d'où s'est ensuivi quelquefois la mort. Le blanc rhasis, étoit également mis dans cette petite boîte. C'est une préparation de plomb dont les effets ont été funestes aux enfans.

Des poudres composées de pieds et de dents d'élan, sont des produits ou de l'ignorance ou

du charlatanisme. Je n'ai point parlé de l'alcali volatil, parce qu'il seroit à craindre qu'en l'administrant mal à l'intérieur, et qu'en oubliant quelquefois de le donner seulement par gouttes et dans l'eau froide, on nuisît aux enfans : on peut facilement suppléer à ce remède très-difficile à faire prendre à des enfans : lorsqu'on leur a donné des remèdes dégoûtans, il est difficile de leur faire prendre même des alimens autres que ceux habituels.

J'ai rejeté les narcotiques dont l'usage pourroit être dangereux. J'ai vu un enfant auquel on en avait fait faire habitude pour calmer ses cris, son sang étoit devenu tout aqueux.

J'ai parlé de la nutrition dans tout cet ouvrage, de manière à faire regarder la cuisine comme la première pharmacie des enfans.

Ipécacuanha.

L'ipécacuanha a été administré aux enfans dans presque toutes leurs maladies ; il a été vanté comme un remède pour eux universel. On le leur a donné même peu de temps après la naissance.

Ce remède végétal est la racine d'une espèce de violette étrangère que l'on met en poudre, ce qui constitue le vomitif connu sous ce nom.

On le donne surtout aux enfans, parce que ce remède a sur tous les vomitifs le grand avantage de ne jamais produire aucun accident. Il n'excite point la soif, il n'enflamme pas les membranes de l'estomac, comme le pourroient faire tous les autres vomitifs ; il donne des secousses légères qui ne fatiguent pas.

Ce remède peut être administré même dans la

fiévre. On le réitère très-fréquemment ; on l'a même réitéré chez les enfans, de six heures en six heures, spécialement dans la coqueluche. L'appétit n'est nullement altéré par ce remède, et après son usage les enfans digèrent mieux.

On fait de ce remède, à son gré, un vomitif, un purgatif, un diurétique, un sudorifique, un incisif, selon la manière dont on l'administre.

Pour rendre ce remède facile aux enfans, et nullement dégoûtant, on prend la dose triple, on la fait bouillir, on passe cette décoction, on y ajoute du sucre. Si la dose qu'on veut donner est de trois à quatre grains, on en fait bouillir douze dans un petit verre d'eau.

Si l'on donne ce remède à petite dose et fréquemment, il porte aux urines et à l'insensible transpiration. On en a fait, depuis quelques années, de petites pastilles avec du sucre, et on en donne, à ce moyen, un quart de grain, sept à huit fois par jour aux enfans, ce qui agit ou par le canal intestinal ou par les urines ou par la transpiration insensible.

Amstrong a fait un traité sur les maladies des enfans, et n'a indiqué que ce remède pour tous les cas; avec lui seul il a remédié à toutes leurs maladies; il a indiqué aussi les vomitifs antimoniaux.

On peut, auprès des enfans, employer ce vomitif de temps en temps, tous les mois, par exemple, sans nécessité évidente, et seulement comme préservatif. Une loi religieuse prescrivoit, chez les Égyptiens, le séné tous les mois, comme un purgatif de précaution. Si l'on étoit encore dans ces temps où l'on ne prescrivoit aux

hommes des principes d'hygiène que sous une forme théocratique on pourroit faire une loi religieuse de faire vomir tous les mois les enfans, même sans nécessité apparente.

Le sirop d'ipécacuanha est un remède que les empiriques ont vanté comme propre à remédier à tous les maux des enfans, et particuliérement à ceux de leur poitrine. On l'a donné dans les apthes, dans les aigreurs, et surtout dans les tranchées, et dans les cas de déjections verdâtres; dans le hoquet; dans toutes les maladies pour la dentition, et lors des convulsions. Dans des cas de langueur, dans des gourmes rentrées, je l'ai donné quelquefois à la dose de six grains bouilli; de cette ébullition, j'ai fait un sirop que j'ai donné réguliérement tous les jours, quelquefois pendant un mois, six semaines, et j'ai ramené, par ce moyen, des enfans de l'état le plus déplorable. J'ai employé ce remède de la même manière dans les gales, dans toutes les éruptions à la peau, et surtout lorsqu'elles étoient rentrées.

C'est surtout dans la coqueluche que l'on voit le plus évidemment l'efficacité de ce remède; on fait vomir l'enfant tous les matins, avec trois, quatre, cinq grains d'ipécacuanha, selon son âge; quelquefois même je donne trois grains d'ipécacuanha, ou la décoction de neuf grains en sirop, de six heures en six heures; et j'ai donné quelquefois jusqu'à dix-huit et vingt jours de suite ce vomitif, sans que jamais il ait paru nuire; au contraire, il a produit les meilleurs effets; car l'enfant qui abonde en glaires, en rend peu les premiers jours, mais quand on vient au quatrième ou cinquième vomitif, ces

glaires, dans la coqueluche, m'ont paru avoir un autre caractère ; et la maladie, après quelque temps, donne des signes de coction. L'ipécacuanha est donc presqu'une panacée universelle pour les enfans.

Les anciens faisoient, bien plus que les modernes, usage des vomitifs ; ils les employoient fréquemment et pendant plusieurs jours de suite. On peut reprocher aux modernes d'avoir employé trop peu les vomitifs, et de ne les avoir pas assez réitérés chez les enfans et surtout chez les adultes.

Tartre stibié, Antimoine diaphorétique.

Lorsque l'ipécacuanha paroît un remède encore insuffisant, on peut employer pour les enfans l'émétique à très-petite dose : ainsi, par exemple, dans une once d'eau distillée de fleurs d'orange, mêlée à une ou deux onces d'eau simple, on dissout un demi-grain de tartre stibié, on ajoute du sucre, et on donne de temps en temps, de deux heures en deux heures, une petite cuillerée à café de cette potion. Ce remède fait couler la bile, et paroît agir plus profondément et plus rapidement dans l'économie que l'ipécacuanha.

On peut rendre ce remède plus sudorifique que vomitif, en y ajoutant quelques grains de terre absorbante, ou de terre calcaire animale.

La chaux d'antimoine, appelée antimoine diaphorétique, paroît être un remède sans action, néanmoins il en a une très-évidente chez les enfans. L'on emploie ce minéral lorsqu'il est question de détruire des virus qu'ils ont reçus de

leurs parens et de leurs nourrices, lesquels sont profondément nichés dans l'intimité de leur économie ; on en continue longtemps l'usage.

On emploie le tartre stibié, l'émétique, ou le vin antimonié, ou l'émétique dissout dans l'eau avec les yeux d'écrevisse : les préparations différentes du même minéral ont des degrés différens d'action dans l'économie. Chez le peuple anglais, dont les enfans sont très-disposés au virus écrouelleux, et aux effets de leur civilisation et de leur climat, on emploie fréquemment pour les enfans ces différentes préparations antimoniales, on s'en sert même comme vermifuges.

Rhubarbe.

Sydenham mit en vogue en Angleterre l'usage de la rhubarbe pour les enfans, et il en fit presque un remède universel dans toutes leurs maladies. On fait avec son extrait et celui de chicorée un sirop purgatif qu'on donne aux enfans, immédiatement après leur naissance. On dissout deux gros de ce sirop de chicorée dans deux cuillerées d'eau, et on en donne à l'enfant de petites doses ; ce sirop aide à lui rendre son méconium. On en réitère l'usage quatre à cinq jours après la naissance. Les enfans bien évacués à ce moyen, profitent mieux au téton de la nourrice.

La rhubarbe se donne à quelques grains aux enfans, comme purgative ; mais ce remède leur est souvent désagréable, et les échauffe quelquefois.

A l'imitation de Sydenham, je donne, après le sevrage, à ceux dont l'estomac surtout est

foible, de l'eau de rhubarbe avec le vin. J'en fais faire usage à quelques enfans pendant longtemps, et quelquefois même habituellement pendant quelques années. Comme cet amer peut leur être désagréable, voici la manière dont je les accoutume à l'usage de cette eau pour boisson. On met dans une pinte d'eau un grain de rhubarbe en poudre, on donne de cette eau à l'enfant, avec du vin : après un jour ou deux je jette cette eau, et j'augmente la dose de rhubarbe : en la renouvelant ainsi tous les deux jours, en ayant soin de porter la dose de rhubarbe jusqu'à douze grains, d'une manière progressive, les enfans s'accoutument peu à peu à cette eau, de la même manière qu'ils s'accoutument à la bière houblonnée.

L'usage de cette boisson, en fortifiant l'organe digestif et le canal intestinal, les délivre de la présence des vers, empêche leur génération et prévient les autres maladies, suites de la foiblesse des organes destinés à la digestion; organes qui sont naturellement foibles, puisqu'ils appartiennent en plus grande partie au systême vasculaire blanc : on ne sauroit donc trop surveiller, vu son importance, le canal alimentaire, afin qu'il conserve son énergie vitale.

Des Purgatifs et Laxatifs.

La matière nutritive va dans l'économie s'épurant de plus en plus; mais à la base de tout le systême nutritif, près le canal intestinal, séjournent des débris de cette matière nutritive, des principes mal combinés, ce qui fournit dans le bas-ventre une matière hétérogène que l'on

appelle *humeur*; c'est-à-dire, une matière qui n'est pas appropriée à l'économie, parce qu'elle est insuffisamment recomposée par une parfaite animalisation.

Les animaux qui se nourrissent de matière animale, ont les intestins courts, ce qui indique que la nature n'a pas voulu que ces matières très-putrescibles séjournassent longtemps dans le canal ; mais dans chaque espèce animale, même carnivore, les uns ont les intestins un peu plus courts que les autres. Les animaux granivores, les volatiles surtout, ont les intestins très-longs : ces intestins reçoivent plus de nerfs que ceux des carnivores, et la nature a mis en moins dans d'autres parties les nerfs qu'elle a mis en plus dans leur canal intestinal.

Le séjour des matières nutritives dans le canal intestinal, produit une décomposition, mais en même temps une recomposition de matière nutritive et de plus de la bile plus ou moins âcre.

On observe que tous les animaux carnivores, que même les volatiles, qui se nourrissent de substances animales, sont tristes et mélancoliques.

Les débris de la matière animale décomposée, et qui n'ont pas été recomposés et assimilés, s'ils séjournent dans le canal intestinal, y déposent une matière âcre qui a outre-passé l'animalité, et qu'il faut évacuer pour la perfection de la vie, et de la santé de l'individu. Comme cette matière animale donne un résidu plus âcre et plus outre-passant l'animalité que la matière végétale, il s'ensuit de-là que ceux qui usent de la diète animale, doivent être purgés de temps en temps, afin d'évacuer ces débris de la nour-

riture qui n'ont pu être appropriés à l'économie.

Comme les enfans ont besoin de nourriture animale pour acquérir toute l'énergie de leur vie, et comme à cet âge ils prennent, toute proportion gardée, plus de nourriture que dans aucun autre temps de leur vie, il s'ensuit de-là que les enfans nourris succulemment ont besoin d'être purgés plus fréquemment que les adultes.

Il faut bien distinguer entre purger et simplement évacuer, et nétoyer le canal intestinal.

Les purgatifs énergiques produisent sur ce canal une irritation qui fait une fluxion, une secrétion trop considérable; de sorte que, par des purgatifs énergiques, non seulement on évacue la base du systême nutritif, mais même la matière nutritive de toute l'économie; ce qui peut, dans certains cas, dessécher et épuiser, au point même de faire perdre la vie; mais de doux évacuans ne font qu'entraîner une matière hétérogène, et faciliter l'absorption de la nouvelle matière nutritive; c'est ce qui a fait distinguer les purgatifs en mineurs et en majeurs, en laxatifs et en drastiques.

Je regarde l'usage fréquent des petites purgeoteries et des laxatifs chez les enfans, comme le moyen le plus efficace de leur donner une santé pure, et de détruire chez eux des principes étrangers qui pourroient en un autre âge se développer, et qui séviroient, d'autant plutôt, et avec d'autant plus de fureur, qu'on auroit moins pris cette précaution. Je l'ai souvent dit, et je le répète encore, notre intérêt nous a fait donner à nos animaux domestiques des soins que nous avons négligés pour nous-mêmes. Les Anglais améliorent les races de leurs animaux domesti-

ques, et particuliérement celles de leurs chevaux, en les nourrissant avec soin dans leurs premières années, et en les purgeant assez fréquemment. A ce moyen, ils évacuent tous les principes hétérogènes qui peuvent altérer la vie générale, et celle qui est propre à chaque systême.

Les différens laxatifs et purgatifs agissent sur les différentes parties du canal intestinal. Les vomitifs agissent sur l'estomac : mais donnés à petite dose, et combinés avec d'autres remèdes, on peut les faire agir ou sur les secrétions de tout le canal intestinal, ou sur celles des urines, ou même sur celles de la peau. Quelques remèdes ont une analogie encore inconnue avec certaines parties. Ainsi l'on a vu le tartre stibié délayé dans l'eau, et introduit dans les veines, causer des vomissemens.

Il n'est portion du canal intestinal, sur laquelle certains remèdes n'aient une analogie spéciale ; et cette matière peut être le sujet de recherches et d'une dissertation très-intéressante. L'aloès n'agit spécialement que sur le colon et le rectum. La plupart des drastiques n'agissent que sur les intestins grêles, et s'ils y agissent fortement, ils opèrent une grande fluxion de la sérosité animale, et de la matière nutritive. Le séné paroît provoquer spécialement l'écoulement de la bile ; le jalap, du suc pancréatique ; la rhubarbe, des sucs de l'estomac et de la bile. La mâne est un mucilage uni à une matière purgative qui n'agit que très-doucement en raison de la matière mucilagineuse. On rend les purgatifs les plus violens, très-doux, en les donnant à légère dose, et enveloppés de mucilages ; c'est ce qu'on appelle en pratique l'art de manier les

purgatifs. Les matières minérales paroissent agir sur l'estomac, ensuite sur le duodenum, et même sur les intestins grêles quand elles y arrivent sans être absolument décomposées.

Les purgatifs agissent diversement selon l'art de les donner; et lorsqu'ils sont alongés, c'est-à-dire, étendus dans beaucoup d'eau, ils ont une action plus étendue et moins irritante. Ainsi l'on voit souvent des personnes qui disent qu'elles ne peuvent être purgées, qu'en leur donnant une grande quantité de matière purgative, et qui le sont parfaitement, lorsqu'on étend dans beaucoup d'eau une petite quantité d'un purgatif.

Les purgatifs qu'on emploie le plus fréquemment auprès des enfans, sont la mâne, la rhubarbe, le sirop de chicorée composé, le séné, le jalap, l'iris de Florence, les fleurs de pêcher, et le calomélas ou la panacée mercurielle, dont je ferai un article à part.

J'ai déjà indiqué la nécessité de purger l'enfant immédiatement après sa naissance; l'on voit ici pourquoi j'ai recommandé de délayer dans deux à trois cuillerées d'eau, le sirop de chicorée qui est composé de rhubarbe.

Je prescris assez fréquemment de donner aux enfans de l'eau de mâne, à la dose qui les peut évacuer. Ainsi, on met dans un demi-verre d'eau, une demi-once de mâne, et on en donne, de temps en temps, une cuillerée à l'enfant.

Mais lorsqu'on a besoin d'agir un peu plus énergiquement, on leur donne l'infusion à froid d'un peu de séné, dans le mucilage sucré d'une décoction de raisins de Corinthe, ou de pruneaux desséchés. D'autres fois on leur donne un peu de sirop d'ipécacuanha; d'autres fois une

infusion d'un gros d'iris de Florence ; mais les fleurs de pêcher, l'iris de Florence et le jalap, ont quelque chose d'âcre et de stimulant qu'il faut empâter, et l'on ne doit les donner que quand il y a indication de faire un peu plus que de balayer le canal intestinal, et avec des mucilages.

Les purgatifs âcres agissent comme fondans dans les affections lymphatiques des enfans, maladies dans lesquelles, comme on sait, un excès d'acide concréfie la lymphe ; or les purgatifs un peu âcres absorbent cet acide ; ils jouissent par conséquent, en ce cas, d'une véritable vertu fondante, et c'est-là la seule circonstance, en médecine, où l'on doive donner à certains remèdes la dénomination de fondans.

On joint ces purgatifs à une foule d'autres substances ; ainsi l'on donne le purgatif de la rhubarbe uni à du carbone ; c'est la rhubarbe torréfiée qu'on donne dans le cas de dévoiement ; le séné, le jalap, le calomélas même se donnent avec quelques grains de phosphate calcaire.

Des Préparations mercurielles, et surtout du Muriate de Mercure nommé Panacée, Calomélas ou Aquila Alba.

Toutes les préparations mercurielles me paroissent être plus ou moins divisantes de la lymphe, et plus ou moins propres à traverser l'économie, en raison de la divisibilité incalculable de ce minéral ; à ce moyen elles font l'effet de clarifians et rendent mobiles les principes étrangers à l'économie, et par cette même mobilité,

les hétérogènes sont évacués par la force expansive de la vie.

Non seulement c'est contre le vice vénérien que le mercure est un remède, mais il combat la plupart des matières étrangères qui attaquent la lymphe et qui la vicient; c'est pourquoi on a donné les différentes préparations de ce remède contre toutes les maladies lymphatiques, contre les engorgemens des glandes et des articulations.

Par différentes préparations, on unit ce remède à des soufres, à des métaux, à différens sels acides et alcalins. Je l'ai uni à l'or, comme dans la préparation que j'ai indiquée pag. 220, ch. 27, à l'article des maladies des glandes et des tumeurs froides. On l'a uni à l'opium; il en a modéré l'action, ainsi l'opium a modéré un peu l'effet stimulant de la préparation de mercure, appelé sublimé ainsi que de la panacée.

Nous avons indiqué, à l'article de la petite-vérole, comment les Asiatiques usent du mercure, comme d'un préservatif. Avec la panacée mercurielle je crains moins la rougeole et la coqueluche, j'en redoute moins les suites et les effets dangereux.

Lorsque j'ai eu à combattre les reliquats funestes de la vaccine, j'ai employé avec grand succès ce remède. On le donne même dans les maladies inflammatoires des enfans, sans qu'il paroisse augmenter en rien le principe de l'inflammation.

Pendant les trois premiers mois de la vie, on donne ce remède à un demi-grain; on augmente la dose jusqu'à deux grains, vers trois ans et demi, quatre ans. D'ailleurs, comme chaque individu jouit d'une sensibilité différente, la

dose qui convient à l'un, nuit quelquefois à un autre, et n'est pas suffisante à un autre. On ne doit pas continuer ce remède plus de quatre à cinq jours de suite, de peur d'exciter la salivation ; on y revient ensuite, et lorsqu'on veut prolonger son usage comme surtout lorsqu'il y a dans la rougeole, toux, on en modère l'action par une très-petite dose de laudanum solide, comme celle d'un quart de grain.

Des Aromates administrés sous différentes formes solides ou fluides.

Les aromates donnent une vapeur odoriférante qui n'est autre chose qu'une huile volatile en atmosphère, circulante autour de l'aromate. Tous les corps ont cette atmosphère, et cette atmosphère n'est qu'un calorique libre, adhérant au corps et circulant autour de lui avec ses principes constituans. Cette atmosphère d'un corps constitue sa vie. Ce principe odorant est un hydrogène qui a des rapports avec le principe calorique, hydrogénique et électrique de la vie. La lumière, en se combinant dans les corps, leur fournit ce principe en d'autant plus grande abondance, qu'ils y sont plus exposés, ou bien qu'ils reçoivent dans l'air plus de principe électrique analogue à la lumière. Les animaux et végétaux renferment ce principe libre en chacune de leurs molécules constituantes.

Le principe aromatique est en rapport avec le principe adhérant aux nerfs, parce que tous deux renferment de la lumière combinée.

Dans les climats brûlans du midi, où l'influence lumineuse est la plus grande, le principe

nerveux est plus abondant et plus mobile ; c'est-là que le principe de la vie de l'homme circule plus rapidement dans toute son économie, et autour de chacun de ses systêmes ; mais là, la vie moins adhérente et plus active, est rapidement dépensée, et a besoin d'être rapidement restaurée ; c'est ce que font les aromates. Mais selon la manière de les administrer, la vie est plus ou moins rapidement réparée.

Sonnini, dans son voyage en Grèce, voyage où l'on reconnoît l'esprit observateur, et dans lequel l'auteur a rassemblé beaucoup de pratiques relatives à l'art des accouchemens et à l'éducation des enfans ; dans ce voyage, Sonnini observe que dans toute la Grèce on fait pour les enfans, ainsi que pour les adultes, un grand usage des aromates ; c'est-là que, dans la première année de la vie des enfans, on leur en donne plus, dit-il, que nous n'en prenons dans le nord, pendant toute notre vie. C'est une exagération, sans doute, mais qui prouve l'usage habituel que ces peuples font des aromates. Je crois que cette quantité seroit très-nuisible dans le nord, où la déperdition du fluide de la vie n'est pas aussi considérable, où la vie est plus adhérente ; là, leur usage aussi immodéré, pourroit être nuisible, parce que l'insensible transpiration n'étant pas aussi facile et aussi abondante, et aussi mobile, les principes des aromates resteroient dans l'économie, et formeroient des aiguillons qui l'enflammeroient.

Mais aussi l'on peut dire que nous craignons trop dans le nord, pour les enfans, l'usage des assaisonnemens, des aromates, et du sel marin.

Les Anglais font, pour leurs enfans, un usage

assez considérable des aromates ; ils mettent dans leur bouillie le cumin, et autres principes odorans ; et par leurs moyens, ils montent l'économie à quelques degrés d'action de plus. Je suis loin de conseiller un usage considérable des aromates ; mais je voudrois qu'on en fît consommer un peu plus aux enfans, et qu'on ne les redoutât pas autant qu'on a coutume de le faire. C'est un avantage précieux que d'avoir sous la main un grand nombre d'aromates ; le peuple en peut user sans dépense ; j'en conseille l'usage modéré à l'intérieur, mais à l'extérieur très-fréquent. Le thym, la sauge et le serpolet peuvent être unis à des corps gras pour en faire souvent des frictions corroborantes sur tout le corps de l'enfant.

Je donne à ceux qui sont tombés dans le marasme, des bains composés avec des mucilages et des végétaux, avec les excrémens de cheval ou de mulet contenant l'azote, et les aromates vulgaires contenant l'hydrogène : par ces remèdes externes, je seconde la nature, et fortifie singulièrement les enfans, lorsque leurs articulations sont foibles.

On a dû voir dans le cours de mon ouvrage que je conseille souvent, pour les enfans, à l'intérieur, de petites cuillerées d'eau aromatique distillée. Je leur donne quelquefois, le soir, quelques grains de thériaque dans un peu d'eau de fleurs d'orange ; d'autres fois, un peu d'eau distillée de menthe poivrée ; enfin, l'on peut varier jusqu'à l'infini l'usage de ces différentes eaux, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ; et par ces moyens secondés de beaucoup d'autres, on fixe, on augmente, et l'on accroît la vie des enfans. Par ces divers aromates diversement ad-

ministrés, on fortifie la peau, les articulations, tout le systême nerveux, tout le canal intestinal, et l'on empêche la génération des vers, qui sont produits par la débilité. Les antivermineux ne sont que des toniques pris dans la nature des substances terreuses, aromatiques et amères; substances très-disposées à donner l'azote, et par conséquent le principe constituant spécialement l'animalité. La génération des vers est due à un défaut d'animalisation. Les aromates contenant l'hydrogène, le carbone, l'électrique et tous les autres principes de la vie, et conséquemment ceux de l'animalisation, sont donc, à juste titre, les vrais spécifiques contre la génération des vers, qui est l'effet d'un défaut d'animalisation. *Voyez* l'article Vers.

Des Corps gras et huileux.

Les différens systêmes de l'économie humaine ont des affinités différentes avec diverses sortes de principes élémentaires, parce que des principes différens les constituent eux-mêmes.

Les membranes de l'économie secrètent une grande quantité de sérosité. Les aqueux, le principe oxigène, les acides, sont peu favorables à la vitalité des membranes, tandis que les corps gras et onctueux favorisent leur flexibilité et calment leurs irritations.

Lorsque des parties charnues et sanguines sont enflammées et irritées, alors le froid, les acides et l'eau calment l'irritation et aident la résolution. Mais lorsque des parties membraneuses sont irritées, on n'arrête alors ces irritations et leur

propagation, que par de la chaleur et des corps gras et onctueux.

Lorsque l'inflammation existe donc dans les vaisseaux sanguins et capillaires du poumon, alors la saignée, les acides et les délayans sont les remèdes qu'on lui doit opposer. Mais si ce sont les membranes de la plèvre qui soient irritées, et qui produisent ce point de côté, alors on a vu souvent l'application des farines grillées sur le lieu de la douleur, des huiles chaudes aromatisées, relâcher les membranes, favoriser l'expectoration et opérer la résolution.

Dans les climats du midi le sang est plus fluide et moins abondant en principe colorant qu'au nord. Dans ces climats, les désordres sont le plus souvent l'effet d'irritations du systême membraneux; aussi l'usage des frictions huileuses et des bains d'huile même y est assez ordinaire, ce qui paroît contraire à la théorie des inflammations, trop restreinte au systême rouge sanguin.

On voit à présent pourquoi, dans les climats de la Grèce, à l'époque de la dentition et de l'accroissement, les anciens prescrivoient les onctions d'huile chaude sur toutes les parties membraneuses irritées. Là, l'usage de la saignée étoit moins nécessaire, vu que l'irritation se fait en un autre systême qu'au nord.

On fait des frictions sur tout le corps et sur toutes les articulations, avec des corps gras; mais l'on doit avoir soin de choisir, de préférence, des graisses animales : nous avons vu qu'à l'époque de la dentition, c'étoit sur la tête, le cou et la poitrine, que les anciens faisoient des onctions grasses et chaudes, et l'on en voit la raison.

Lorsque les enfans sont affectés de catarre et de rhume, les femmes font ordinairement fondre du suif, ou de la moëlle des os de bœuf, et de la muscade rapée ; elles y trempent un papier, l'appliquent ensuite sur la poitrine des enfans, et à ce moyen elles calment les irritations de la poitrine. L'enfant expectore, et la maladie se résout. Il n'est certainement point indifférent d'employer toutes sortes de corps gras : il faut choisir ceux qui sont les plus appropriés, ou les plus propres à s'approprier à l'économie. Ce n'étoit donc pas sans raison qu'Hyppocrate recommandoit, dans quelques maladies, les frictions avec la graisse d'oie, comme bien préférable à l'huile.

Ces graisses animales portées sur toute la peau, et auxqu'elles on peut joindre un aromate et un sel animal, sont des moyens de modifier rapidement l'économie par la surface, et de lui redonner l'hydrogène et l'azote, principes d'animalité qui sont souvent en moins chez les enfans.

J'ai joint à ces substances onctueuses, d'après ces principes, le castoreum, l'huile animale rectifiée, appelée huile de Dippel ; j'emploie des aromates plus ou moins recherchés, plus ou moins communs avec ces graisses animales, et par ces moyens, j'ai triomphé avec rapidité du marasme et ses altérations de la lymphe.

J'ai vu dans les campagnes, lors du nouage des enfans, faire fondre du beurre frais, y jeter du thym, de la mélisse et du serpolet écrasé ; frotter les articulations avec ce remède, envelopper avec le marc les articulations. Ce sont de semblables remèdes trop négligés des praticiens

qui n'en veulent pas rechercher la théorie et l'usage, qui font faire à l'empirisme des cures, qu'à la honte de l'art, ces sortes de praticiens n'ont pu faire.

On donne à l'intérieur ces mêmes remèdes onctueux. La nature nous restaure par les sucs animaux combinés à la graisse. J'ai vu des praticiens refuser du beurre aux enfans (le beurre est une matière grasse animale qui s'approprie facilement à notre économie); et je les ai vus en même temps ordonner une potion huileuse avec le sirop de guimauve, ne sachant pas sans doute que l'huile d'amande douce qu'ils prescrivoient, étoit un corps gras végétal moins approprié à l'économie, qu'une graisse animale.

Les anciens donnoient souvent aux enfans le beurre et le miel, ils jugeoient ces substances animales très-appropriables à l'économie; et ce beurre et ce miel broyés avec les hermodates, ou avec la farine de blé de Turquie, sont les moyens employés fréquemment dans l'Orient pour faire rapidement de la graisse dans l'économie. On sent qu'il faut à la nature un plus long travail pour approprier parfaitement à l'économie les substances végétales, que les substances animales : lorsqu'il s'agit de restaurer cette même économie, les substances grasses provenant de l'animalité, y sont donc plus propres que les substances grasses végétales; en sorte que lorsque c'est comme remède, ou interne, ou externe qu'on emploie ces substances, pour redonner à l'économie l'azote, l'hydrogène, le carbone, et tous les élémens de la vie qui sont en défaut, alors il faut faire usage des corps gras qui ont tâté de l'animalité.

Dans les colonies d'Amérique on donne aux enfans un peu d'huile et de sirop de sucre. On sent que ces moyens sont propres en ces climats, à adoucir le systême membraneux intestinal irrité.

Je ne puis m'empêcher ici de dire deux mots d'un objet qui n'a qu'un rapport indirect avec la matière que je traite.

En Égypte, et dans presque tout l'Orient, des femmes font la médecine aux femmes. Les Orientaux regardent l'embonpoint, même excessif, comme une beauté, et il y a des femmes qui font le métier d'engraisser d'autres femmes. Lorsque l'ambassadeur turc fut invité à dîner au directoire, il raconta, en conversant à l'issue du repas, qu'on lui engraissoit deux femmes pour son retour; et l'on est parvenu en Orient à donner cet embonpoint à jour nommé. On donne surtout cet embonpoint à celles qui doivent être mariées, ou que l'on destine pour le sérail. On mêle de la farine de maïs avec du miel, du beurre, ou autres corps gras; en même temps on prescrit des bouillons de volaille et des bains: on tient les femmes en un repos absolu, et en moins d'un mois, on donne à la future épouse l'embonpoint desiré dans ce climat.

Les femmes pauvres ne pouvant se procurer les bouillons de volaille, emploient la décoction de fenugrec. (Ce même fenugrec est le moyen que les maquignons emploient pour donner de la graisse aux chevaux. On observe, en agriculture, que la luzerne fait de la graisse aux animaux, et que le trèfle leur fournit beaucoup de sang); c'est ce qui m'a porté, à la suite des grandes hémorrhagies, à donner des émulsions faites avec la graine de trèfle, afin de réparer

plus rapidement le sang perdu ; et je crois véritablement en avoir retiré avantage). Les hermodactiles sont des bulbes presque semblables à celles du safran sauvage ; les femmes orientales en allant aux bains, portent avec elles une douzaine de ces bulbes cuites sous la cendre, comme des châtaignes ; elles prennent en même temps dans le bain des bouillons de volaille, et à ce moyen, engraissent rapidement. L'on peut tirer parti de ces usages pour modifier l'économie animale, et lui redonner un principe onctueux très - approprié, très - animalisé, et beaucoup mieux que ne l'est celui que l'on donne dans l'Orient aux femmes. Ces observations nous indiquent qu'il existe un art de nourrir, un système de l'économie animale, de préférence à un autre selon le choix des nourritures.

Des Mucilages.

L'on a conseillé dans les dévoiemens des enfans l'usage de la gomme arabique ; c'est un mucilage végétal qui ne s'approprie que très-difficilement à l'économie des enfans.

Dans la petite boîte de médicamens qu'on distribuoit aux nourrices, dans les campagnes, on y trouvoit de la gomme arabique, et on l'indiquoit comme utile dans leurs tranchées et leurs dévoiemens. Cela avoit conduit les chirurgiens des campagnes, et les médecins même, à employer fréquemment cette gomme auprès des enfans. J'ai vu résulter de son abus les accidens les plus funestes. Cette glu végétale est trop loin de l'animalisation ; loin d'être absorbée par les vaisseaux lymphatiques, souvent elle les obstrue,

elle empâte tout le canal intestinal : des enfans sont péris pour en avoir fait un usage que justifioient ceux qui l'avoient prescrit, en s'autorisant de l'instruction, par ordre du Gouvernement.

On sent, d'après tout ce que nous avons dit, que les mucilages végétaux peu décomposables et peu appropriables à l'économie, ne doivent être donnés qu'avec circonspection, surtout lorsque la foiblesse maladive du canal lui permet moins de les approprier, que dans l'état naturel.

Mais on peut mieux donner aux enfans un peu de bouillie qui est un mucilage fait avec la farine de froment, qui elle-même contient la matière glutineuse, approchante de la matière animale.

Aussi, dans les circonstances où il faut donner, dans le canal intestinal des enfans, des mucilages, voici celui qui me paroît le mieux approprié. On prend de la mie de pain, qui est le mucilage amidonneux et glutineux déjà élaborés par la fermentation. On prend cette mie de pain sortant du four, on la pétrit dans la main, et après l'avoir longtemps macérée, on en fait une boule de la grosseur d'une noix verte enveloppée de son brou ; on fait bouillir cette espèce de pâte, et après quelque temps d'ébullition, on la retire de l'eau, on la laisse sécher pour une autre fois ; alors l'eau est chargée d'un mucilage prêt à passer à l'état animal, prêt à s'approprier par conséquent ; on ajoute à cette décoction l'aromate de l'eau de fleurs d'orange, ou un autre quelconque ; on met dans cette décoction quelques grains de phosphate calcaire, ou un autre absorbant, et ce remède convient beaucoup

mieux à l'économie que la gomme arabique, que l'eau de riz. La terre absorbante qu'on joint à cette décoction a d'ailleurs une propension à s'unir à la bile. C'est une chose très à considérer dans l'économie que l'appropriation des substances qu'on y introduit.

Comme les mucilages sont de différente nature, ceux qui se rapprochent le plus de l'animalité, conviennent le mieux, ainsi la gelée de corne de cerf est assurément préférable à la décoction de riz et de gomme arabique.

Nous sommes nourris par le mucilage de nature muqueuse, gélatineuse, glutineuse. La nature nous porte à aider la décomposition de ces mucilages par des assaisonnemens, par le sel, par les aromates et autres.

C'est une erreur bien fréquente que de confondre dans la pratique de la médecine, l'administration des différens mucilages.

Comme les mucilages sont plus facilement décomposés dans l'économie, au moyen des aromates et des assaisonnemens; par même raison, on unit, en pharmacie, les mucilages aux remèdes âcres, purgatifs, et surtout aux antiscorbutiques; et alors on peut se permettre les mucilages gommeux, parce que le principe que l'on y joint, tel que le principe âcre, purgatif, est enchaîné, dulcifié et décomposé; en ce cas, il y a mutuelle décomposition.

Des absorbans de différente nature, et des Carbones.

En considérant chimiquement l'économie animale des enfans, on observe que souvent, au lieu

d'avancer à l'animalité, elle rétrograde au contraire.

Le principe qui constitue les animaux, c'est l'azote. L'acide carbonique constitue les végétaux. Les enfans moins animalisés que les vieillards, ont moins d'azote; aussi ils rétrogradent facilement à l'acescence.

La terre calcaire qui a appartenu aux animaux et aux végétaux, ayant une disposition à s'unir à tous les acides, on l'a administrée dans les cas d'acessence.

Harris, après avoir pratiqué longtemps la médecine auprès des enfans, ne s'attacha qu'à considérer leur économie comme rétrogradant facilement à l'acescence; et dès-lors, il fit un usage immodéré de la terre calcaire absorbante des acides.

Si l'on broye longtemps à l'air la terre calcaire avec de l'eau, elle forme un mucilage, ce qui indique que les mucilages contiennent beaucoup de terre calcaire, et comment, à son tour, cette terre s'unit aux mucilages.

J'ai fait plusieurs expériences sur la bile, et j'ai observé que le suc de l'estomac des enfans la verdit, tandis que les terres calcaires et absorbantes la font redevenir jaune et à sa couleur naturelle; en sorte que les terres calcaires et absorbantes d'un côté, s'unissent à l'excès de l'acide de l'estomac, et de l'autre côté, neutralisent l'acide qui verdit la bile; ces terres la rendent à sa couleur jaune naturelle.

Ce que nous avons dit de l'appropriation des mucilages, il faut le dire également de l'appropriation des terres dans l'économie animale; il n'est point indifférent, dans les cas d'acescence,

de donner ou de la craie minérale, ou de la terre calcaire tirée de la corne de cerf, philosophiquement calcinée, ou des os d'animaux et même humains, calcinés, réduits en chaux, saturés d'eau, desséchés et porphyrisés.

Lorsque les enfans font leurs dents, ils sont attaqués quelquefois d'un dévoiement considérable, ils perdent une grande quantité de sérosité et de mucilage animal, renfermant la terre calcaire, et ils s'affaissent considérablement.

Dans ce cas, il est utile de redonner à leur économie ce principe solidifiant qui s'en échappe, et à ce moyen, on aide l'accroissement et la solidification de leurs os.

On emploie ordinairement les yeux d'écrevisses; c'est l'enveloppe des crustacées, brûlée, broyée et réduite en trochisques.

J'emploie avec avantage la corne de cerf, philosophiquement calcinée, et voici de quelle manière on la prépare.

On enferme dans un réseau les extrémités des cornes du jeune cerf, qu'on suspend au haut d'un alambic; on distille l'eau, la vapeur circulante et chargée du calorique enlève la gélatine, qui fait avec la terre, le corps constituant la corne; la terre animale blanche reste seule, et c'est cette terre qu'on donne aux enfans.

Les anciens avoient fréquemment ordonné la terre cimmolée, comme un puissant cordial; c'est une terre argileuse, que je ne crois pas plus indifférente à l'économie que la terre calcaire.

On donne aux enfans la terre absorbante de magnésie, cette terre dont la nature est encore peu connue, et qu'on peut former à son gré, par des combinaisons avec l'acide marin,

est employée comme un purgatif absorbant les acides du canal intestinal.

Je ne parle point ici des terres et chaux métalliques, telles, par exemple, que l'antimoine diaphorétique ; ce sont également de puissans remèdes ; mais on a été longtemps dans l'erreur de croire que ce qui étoit insensible au goût, étoit inerte dans l'économie animale.

C'est surtout dans le nord de l'Europe, dans les climats où il y a le moins de calorique et d'influence lumineuse, que la vie semble moins active et énergique ; c'est dans ces climats surtout que se développent les altérations de l'économie, vers l'acescence ; c'est dans de pareils climats, et surtout en Angleterre, qu'ont été tant recommandés la magnésie et tous les absorbans.

Le carbone est un principe terreux uni au gaz hydrogène ou inflammable.

Lorsque les enfans secrètent dans leur économie et surtout dans leur estomac, un excès d'oxigène, un acide se tournant à l'âcre, alors, par une appétence physique et chimique, les enfans dévorent secrètement de la craie, du plâtre, et du charbon ; c'est dans ces circonstances qu'il faut fournir à l'économie et l'azote et l'hydrogène, et même le charbon animal, fait avec l'éponge ; alors, on doit leur donner la rhubarbe torréfiée et charbonnée ; les enfans alors ont pour le sel qui aide la fermentation, une grande appétence ; et j'ai employé contre les vers, dans quelques circonstances semblables, un mélange d'un gros de phosphate calcaire, avec un gros de sel marin, ce qui a fait quelquefois un purgatif que les enfans ont pris sans répugnance.

Il faut user avec modération des absorbans

comme des mucilages ; il faut en faire un bon choix, il faut également user avec modération des charbons végétaux ou animaux. Les charbons, surtout animaux, sont de très-grands remèdes. *Voyez* ma dissertation intitulee : *Manuel des Goutteux*.

Comme les terreux absorbans ont affinité avec l'oxigène, il n'est pas étonnant qu'ils s'emparent d'une partie de celui qui constitue l'émétique ; et qu'à ce moyen, il devienne diaphorétique, en sorte que ces absorbans peuvent être les modérateurs et les correctifs des émétiques antimoniaux.

C'est dans les engorgemens lymphatiques, et dans les cas de cachexie séreuse et de défaut d'animalisation, qu'on peut administrer ces remèdes en les combinant avec d'autres.

Des Antiscorbutiques.

Les antiscorbutiques sont des végétaux de la classe des crucifères, et parmi eux on choisit ordinairement le cresson et le cochléaria. Ces végétaux ont leurs principes peu enchaînés, disposés par conséquent à en constituer d'autres, et ces principes ont quelques rapports avec ceux de l'animalité, en sorte que leur décomposition facile dans l'économie, et leur disposition à l'animalisation, les a fait employer comme de grands remèdes propres à améliorer l'économie. On les donne aux enfans dans tous les cas où ils ont un virus ou une humeur âcre, et le vice vénérien ; ils secondent merveilleusement l'action du mercure, et ils ont ce même effet salutaire chez les adultes.

On mêle les sucs antiscorbutiques avec de la gélatine animale, ou avec des mucilages végétaux; et on les donne dans les cachexies des enfans.

Dans cette classe des antiscorbutiques, sont le raifort, les oignons et la scille. On mêle le suc d'oignon cuit ou bien de la poudre de scille, avec du miel et du beurre; ces préparations conviennent dans les maladies catarrales des enfans, et elles aident la coction de ces mêmes affections catarrales.

Des Vésicatoires.

Les vésicatoires déterminent, vers le lieu où ils sont appliqués, une fluxion de sérosité et de vapeur hétérogène mobile dans l'économie; mais lorsque par ces mêmes vésicatoires on entretient trop longtemps cette issue, la vie, qui n'est qu'un principe haliteux, une atmosphère, semble également s'échapper par le passage qu'on lui ouvre.

A l'époque de la puberté on voit évidemment, lorsque l'on entretient des vésicatoires chez les jeunes filles, qu'ils s'opposent à l'éruption des règles, et chez les garçons aux signes de la virilité. Il ne faut donc pas, dans la jeunesse, les entretenir longtemps, à moins qu'il n'y ait un virus profondément caché dans l'économie, et qu'on n'observe que leur supression est nuisible. Je les ai vus, dans les affections écrouelleuses, donner plus d'intensité à cette constitution; mais si un enfant en avoit un besoin évident, ce qui est extrêmement rare, il faudroit, par des nourritures animales succulentes, suppléer à la perte qu'ils causent. Cependant, dans les maladies qui, comme la gale, laissent longtemps après leur dis-

parition, un principe caché, on doit entretenir pendant quelques mois cet émonctoire, mais jamais on ne doit l'exciter pendant plusieurs années de suite, comme je l'ai vu pratiquer chez quelques enfans, et plus souvent chez ceux des riches.

Lorsqu'on soupçonne que les enfans peuvent être affectés de la poitrine, souvent dans ce cas on leur conseille de porter habituellement un vésicatoire ; mais j'ai observé souvent qu'ils produisoient l'effet contraire à celui qu'on se proposoit d'obtenir. La sensibilité étoit sans cesse aiguisée par leur irritation ; la toux étoit entretenue plutôt que calmée ; la vie fuyoit par la porte ouverte, et les forces s'épuisoient.

Ce n'est pas, cependant, qu'il ne faille pas appliquer des vésicatoires aux enfans, au contraire, souvent ils en ont besoin ; mais ils ne doivent être entretenus que pendant quelques jours seulement, et la nature l'indique assez, car il est difficile de les entretenir. Ils sont recommandables dans les convulsions, conjointement avec les bains tièdes, avec les eaux cordiales et les laxatifs, après l'évacuation sanguine par les sangsues. Dans les cas de gourme, on ne doit pas les laisser longtemps derrière les oreilles ou à la nuque du cou, parce qu'alors ils portent une irritation qui fait gonfler toutes les glandes de cette partie.

Je les prescris comme très-nécessaires dans la petite-vérole et dans l'inoculation, ainsi que dans quelques rougeoles, pour faire une crise complète, et prévenir des suites funestes, très-ordinaires à la suite de ses maladies.

J'ai vu beaucoup de mères, n'écoutant que leur sensibilité, et abjurant en faveur de cette

sensibilité, toute leur raison, préférer à la douleur passagère d'un vésicatoire pour leur enfant, le hasard d'une mort presque certaine ; beaucoup d'enfans sont péris faute de ce secours, auquel n'avoient pas voulu consentir leurs mères, ou bien ils ont langui dans des infirmités habituelles, quelquefois presque incurables, surtout à la suite de la petite-vérole. Mais il n'est pas possible de faire entendre à ces mères, dont la sensibilité devient presque ridicule, quand on ne la laisse pas conduire par la raison, que la sensibilité physique des enfans est, proportion gardée, beaucoup moindre que celle des adultes.

Des Sangsues.

J'ai déjà beaucoup parlé de ce remède que j'ai mis en usage dans presque toutes les maladies des enfans.

Plusieurs auteurs, avant moi, avoient conseillé de saigner les enfans ; mais on ne pratiquoit presque jamais chez eux la saignée, parce qu'elle est très-difficile dans le premier âge.

On conseilloit de tirer jusqu'à trois et quatre onces de sang aux enfans, ce qui étoit véritablement ridicule ; tandis que la plus forte saignée des deux oreilles, par les sangsues, et la plus efficace, en tire à peine deux gros, et très-rarement une once.

Mais les enfans étant très-lymphatiques, et le sang n'existant spécialement qu'à la tête, le conseil de saigner les enfans par toute autre partie, et de leur tirer trois ou quatre onces de sang, ressemble à celui de saigner très-large-

ment dans les maladies lymphatiques et dans les hydropisies.

Je renvoie ici à tout ce que j'ai dit dans cet ouvrage, sur la première, seconde et troisième dentition. On peut dire que jusqu'à sept ans, cette saignée convient aux enfans dans presque toutes leurs maladies aiguës et chroniques, parce que jusqu'à cette époque, le sang est plus abondant au cerveau, et s'y porte plus qu'à toute autre partie de l'économie. Il n'est donc point de remède plus généralement utile dans presque toutes les maladies des enfans.

Cette saignée par les sangsues m'a paru, comme je l'ai déjà dit, un grand préservatif de la petite-vérole confluente.

Cette saignée dégage la tête des enfans; y établit une circulation plus libre.

En touchant le front des enfans, si on l'observe plus chaud que les autres parties du corps, c'est un caractère de pléthore sanguine, qui exige l'usage des sangsues; en sorte que quand l'enfant paroît n'être pas dans l'état naturel, et qu'on observe cette chaleur, c'est une raison suffisante pour employer ce remède comme préservatif et des maladies et des convulsions. C'est ce que j'ai développé dans tout le cours de cet ouvrage.

On demande comment agissent les sangsues? Cela est difficile à expliquer; mais l'observation en rendra facilement raison.

La piqûre derrière l'oreille, fait une petite douleur. Là se fait une fluxion de calorique; c'est ce qu'Hyppocrate a bien connu; car il dit: *ubi dolor, ibi fluxus;* c'est-à-dire, là où il y a douleur, là se fait fluxion. Le sang et le calorique

se portent vers cette partie externe, et il se fait une solution de calorique d'un côté, et de sang contenu dans les capillaires, à la base du crane, d'un autre.

C'est voir trop mécaniquement, que de ne considérer qu'une simple évacuation sanguine, et seulement la perte du sang. Car, pourquoi dans les cas où il y a convulsion, à peine la sangsue a-t-elle piqué le derrière des oreilles, que, sans qu'elle ait encore évacué plus que deux ou trois gouttes de sang, il se fait tout-à-coup une solution de spasme du canal intestinal; et l'enfant rend ses déjections : cela force à considérer dans la saignée, un autre effet que la pure déplétion sanguine.

Il faut donc voir dans la piqûre par les sangsues, quelque chose de plus qu'une mécanique grossière, et que les lois de l'hydraulique.

Un homme qui avoit été emprisonné dans le temps de la terreur, et renfermé dans un endroit humide, avoit une douleur rhumatismale violente à la tête, surtout du côté droit; le 10 nivose de l'an VIII, je lui appliquai des sangsues derrière chaque oreille. Au moyen d'un petit thermomètre, j'essayai de déterminer la chaleur du sang qui couloit par la piqûre; quoique le moyen dont je me servis ne fût pas bien exact, cependant je crus m'apercevoir que le sang qui sortoit du côté douloureux, avoit deux degrés de chaleur de plus que celui du côté gauche; et cette expérience confirme de plus en plus que les sangsues agissent en pareil cas, et surtout chez les enfans, non seulement en dégorgeant le cerveau d'une pléthore sanguine surabondante, mais encore en soutirant du calorique

qui y est en excès. D'ailleurs, ne peut-on pas croire que dans certaines maladies, il existe dans l'économie une mophète chargée de calorique qui trouble toutes les fonctions, et à laquelle il ne faut que donner une issue, pour ramener le calme et rétablir les fonctions dans leur intégrité; ou bien qu'il suffit de quelques capillaires sanguins, dégorgés dans une partie, pour dégorger les autres?

Lorsqu'on applique les sangsues, il faut les prendre par la pointe qui est la tête, les approcher de la partie, et en leur pinçant la queue, elles prennent tout de suite : il est inutile de dire qu'il faut auparavant les faire jeûner, les sécher dans un linge chaud. On peut les conserver après qu'elles ont piqué, en les faisant dégorger dans l'eau salée, puis on les laisse dans l'eau commune pour s'en servir au besoin. Dans l'hiver, il est difficile de se les procurer.

Je conseille toujours à ceux qui élèvent des enfans qui paroissent disposés aux convulsions, d'avoir en une petite bouteille deux à trois sangsues. Quelquefois on en a abusé, en en appliquant un trop grand nombre ou de très-grosses aux jeunes enfans; elles doivent être toujours proportionnées à l'âge, et pour le nombre et pour la grosseur. On n'en doit jamais appliquer plus d'une derrière chaque oreille d'un enfant.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

Chapitre XXVII. — *Vues générales sur les causes du nouage, de l'engorgement des articulations, de toutes les obstructions et coagulations lymphatiques, des maladies des glandes, des tumeurs froides, des dispositions au calcul, et autres désordres produits ou par l'excès, ou par le défaut, ou par l'altération de la matière nutritive, avec les moyens faciles d'y remédier.*

Chapitre XXVIII. — *De la Gourme, des Poux et des Vers.*

Chapitre XXIX. — *De la Teigne, de la Gale et des Dartres.*

Chapitre XXXII. — *Des Convulsions par engorgement sanguin au cerveau.*

Chapitre XXXIII. — *Des Convulsions par engorgement séreux.*

Chapitre XL. — *De l'Inoculation.*

Chapitre XLI. — *De la Rougeole et de l'OEdême général qui en est la suite.*

Chapitre XLIV. — *Y a-t-il des signes certains auxquels on puisse reconnoître les Enfans infectés de virus vénérien ; et quelle méthode doit-on employer pour ceux qu'on pourroit croire attaqués de cette maladie ?*

— La plupart de ces enfans ne vivent pas, 379. — Erreur des femmes qui reçoivent les enfans trouvés, 380. — Historique de ce qui s'est passé à ce sujet, à la faculté de médecine de Paris, 381. — Signes de cette maladie, 382. — Méthode employée sur les enfans, 383.

Chapitre XLV. — *Vues générales sur les Remèdes à employer dans les Maladies des enfans.*

— En 1777, arrêt du conseil d'Etat du roi, qui ordonna l'envoi dans les campagnes, d'une petite boîte de médicamens propres aux maladies des enfans, pourquoi on n'en obtint pas l'effet qu'on s'en étoit promis. — C'étoit cependant une heureuse idée. — Comment on pouvoit la réaliser utilement, 385. — L'homme ne fait pas, pour améliorer son espèce, ce qu'il fait pour les animaux domestiques, 386. — Les maladies des enfans étant simples, les remèdes à employer ne doivent pas être multipliés. — Sydenham, Harris et Amstrong, et tous les autres médecins qui se sont occupés des maladies des enfans, sans en excepter moi-même, n'ont presque employé chacun qu'un seul remède, 386. — Et quel remède ? — La boîte de M. de Lassonne, contenoit des remèdes utiles, mais aussi il y en avoit de dangereux, et quels étoient ces remèdes ? — La cuisine doit être la première pharmacie des enfans, 388.

Ipécacuanha.

— Ce vomitif a été vanté comme un remède universel pour les enfans. — Ses avantages. — Il n'excite point la soif. — Il n'enflamme pas les membranes de l'estomac. — il peut être

administré dans la fièvre. — Il peut être réitéré plusieurs fois de suite, spécialement dans la coqueluche, 389. — Ce remède peut devenir un vomitif, un purgatif, un diurétique, un sudorifique, un incisif, selon la manière dont on l'administre. — Amstrong n'a pas employé d'autre remède dans toutes les maladies des enfans, 389. — Sirop d'ipécacuanha, dans quelles maladies utile. — je l'ai employé avec succès, 390. — Comment administrer l'ipecacuanha dans la coqueluche?

Tartre stibié, Antimoine diaphorétique.

—Comment l'émétique doit être employé.—Son action sur l'économie, ses effets, 391. — Comment on le rend plus sudorifique que vomitif. — L'antimoine diaphorétique long-temps continué, détruit les virus héréditaires.—Chez les Anglais, on emploie fréquemment, dans les affections écrouelleuses, les préparations antimoniales.

Rhubarbe.

—Sydenham mit en vogue l'usage de ce remède. — Comment on le prépare, pour en faire un sirop purgatif pour les enfans, 392. — Sa dose, pour qu'elle soit purgative. — Après le sevrage, je donne l'eau de rhubarbe avec le vin. — Manière de les y accoutumer, son usage fortifie le canal intestinal. — Empêche la génération des vers, 392.

Des Purgatifs et Laxatifs.

— Quelques considérations sur la matière nutritive.—Différences dans les organes des carnivores et des granivores. Mécanismes de la nutrition, 394. — Pourquoi les enfans ont plus besoin d'être purgés que les adultes. — Différences des purgatifs énergiques et des doux laxatifs. — Pourquoi les uns utiles et les autres nuisibles, 395. — Tous les laxatifs et purgatifs n'ont pas la même action sur toutes les parties du canal intestinal. — Manière de les administrer, 396. — Quels purgatifs à administrer aux enfans. — Leurs doses, 398. — Les purgatifs âcres agissent comme fondans.

— Dans quelles maladies. — La rhubarbe s'unit au carbone, et dans quel cas on la donne ainsi préparée, 398.

Des Préparations mercurielles, et surtout du Muriate de Mercure nommé Panacée, Calomélas ou Aquila alba.

— Les préparations mercurielles sont toutes divisantes de la lymphe. — Pourquoi, *ibid.* Différentes combinaisons du mercure, quantité qu'on en donne aux enfans, selon leur âge. — Dans quelles maladies, 399. Soins qu'on doit avoir dans son administration.

Des Aromates administrés sous différentes formes solides ou fluides.

— En quoi consiste l'arôme des corps. — Ils ont tous une atmosphère. — De quoi elle est composée, 400. — Les aromates restaurent la vie. — Manière de les administrer. — Les peuples orientaux, surtout en Grèce, donnent beaucoup d'aromates aux enfans, 401. — Bains que je conseille dans le marasme. — Leur préparation. — Frictions aromatiques à l'extérieur, nécessaires aux enfans foibles. — Les aromates sont anti-vermineux, 403.

Des Corps gras et huileux.

— Quand les corps gras conviennent. — Les anciens en faisoient un grand usage. — Les huileux sont les amis des membranes ; les aqueux, des parties musculaires, 404. — Les graisses animales préférables aux huiles végétales. — Pourquoi, 405. — Leur usage à l'intérieur ainsi qu'à l'extérieur, restaure promptement l'économie. — Comment, dans l'Orient, on engraisse les filles qu'on veut marier, 407.

Des Mucilages.

— La gomme arabique est nuisible chez les enfans. — Quel mucilage à donner aux enfans. — Manière de le préparer.

Des Absorbans de différente nature, et des Carbones.

Des Antiscorbutiques.

Des Vésicatoires.

Des Sangsues.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

Page 25, ligne 8, *au lieu d'*excrémenticiel, *lisez :* excrémentitiel.

Page 31, ligne 15, *au lieu de* en ces climats, *lisez :* en leurs climats.

Page 115, ligne 18, *au lieu de* Pytagore, *lisez :* Pythagore.

Page 179, lignes 24-26-28, *au lieu de* arum, *lisez :* arôme.

Page 298, ligne 27, *au lieu de* visita, *lisez :* visitât.

Page 355, ligne 24, *au lieu de* Giraud, *lisez :* Girod.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD RUE DE LA HARPE, N° 88.